

LEDRU-ROLLIN

APRÈS 1848

ET

LES PROSCRITS FRANÇAIS EN ANGLETERRE

PAR

ALVIN R. CALMAN

A. B. M. A.

THÈSE POUR LE DOCTORAT D'UNIVERSITÉ

Présentée à la Faculté des lettres
de l'Université de Paris.

F. RIEDER & C^o, ÉDITEURS

7, PLACE SAINT-SULPICE, PARIS

1921



Digitized by the Internet Archive
in 2026

LEDRU-ROLLIN APRÈS 1848

ET

LES PROSCRITS FRANÇAIS EN ANGLETERRE

LEDRU-ROLLIN

APRÈS 1848

ET

LES PROSCRITS FRANÇAIS EN ANGLETERRE

PAR

ALVIN R. CALMAN

A. B. M. A.



THÈSE POUR LE DOCTORAT D'UNIVERSITÉ

Présentée à la Faculté des lettres
de l'Université de Paris

F. RIEDER & C^{ie}, ÉDITEURS

7, PLACE SAINT-SULPICE, PARIS

1921

DÉDICACE

A celui dont les idéals sont les plus élevés et les plus
nobles,

A celui qui a fait sortir tout ce qui est beau en moi,

A mon père !

JE veux remercier pour leurs conseils MM. les Professeurs Seignobos et Denis, de la Sorbonne; M. Renard, professeur au Collège de France; Professor Hazen, de Columbia University, et M. Grahame Wallace, de la London School of Economics. J'exprime ma reconnaissance à M. Stiegler, de la Bibliothèque de la Ville de Paris, pour son assistance en déchiffrant des manuscrits, ainsi qu'à M. Vanrycke, de la Bibliothèque de Lille, et à Miss Mudge, de Columbia University Library, pour leur obligeance. Je n'oublie pas dans mes remerciements M^{me} Citron, M^{lle} de Hees, et M^{lle} Rie, qui m'ont aidé à faire des corrections. Je veux reconnaître la bonté de M. Charles Feleky, de New-York, qui m'a permis de consulter sa collection de manuscrits.

LEDRU-ROLLIN APRÈS 1848

CHAPITRE PREMIER

INTRODUCTION : LE FUGITIF.

Ledru-Rollin est un personnage si éminent qu'on ne peut que s'étonner du peu d'articles sur lui. Il existe quelques biographies contemporaines, mais toutes sont brèves et insuffisantes. Après sa mort, seul le député Cormeaux écrivit un ouvrage de valeur. Excellent comme récit général, il ne fait preuve d'aucunes recherches. Les autres écrits sont des articles de circonstance, des attaques venimeuses ou des panégyriques outrés¹.

La vie de Ledru-Rollin se divise naturellement en trois parties. La première est celle de formation. Alexandre-Auguste Ledru naquit à Paris le 2 février 1807. Son grand-père était le célèbre Ledru, dit Comus, médecin et physicien, qui, à cause de son goût pour les expériences théâtrales, passait pour escamoteur. Ce fut lui qui établit la fortune de la famille. Il avait deux fils, Jacques-Philippe, médecin bien connu, ordinairement considéré, mais à tort, comme le père d'Alexandre, et Jacques-Auguste, commissaire du Mont-de-Piété. Celui-ci épousa Marie-Honorine Gay, et de ce mariage il y eut deux enfants. Émilie-

1. Voyez la bibliographie pour une critique détaillée.

Françoise, l'aînée, épousa un Monsieur Franchon-Frangeville, qui mourut après quelques années de vie conjugale. Le cadet était Alexandre-Auguste. Dès son enfance on le destinait au barreau, et après une éducation, sinon brillante, du moins pleine d'espérances, il fut reçu dans l'ordre des avocats. Pour se distinguer d'un avocat bien connu, il ajouta à son nom celui de Rollin, nom de jeune fille de sa bisaïeule maternelle¹.

Son éloquence au barreau lui valut un succès rapide, mais cela ne lui suffit pas. Il s'intéressait à la politique et fit sensation en 1834 avec sa brochure sur l'affaire Transnonain. Quoique sa candidature à la Chambre échouât, en 1839, deux années plus tard Le Mans l'élut avec une énorme majorité. Sa profession de foi montre nettement les idées qu'il conserva toute sa vie. Il ne se présenta pas comme socialiste. *Je hais le communisme*, dit-il, et, à cette époque, il le confondait avec le socialisme. Mais courageusement, il demanda des réformes sociales, et comme le meilleur moyen de les obtenir, il réclama le suffrage universel. Sa carrière à la Chambre, de 1841 à 1848, ne fut pas éclatante. Il ne fit jamais grande impression dans les Chambres, où il fut le seul représentant de l'aile radicale du parti républicain. Pour aider son action on fonda le journal, *La Réforme*, que Ledru soutint comme banquier et comme écrivain; il y fut constamment le porte-étendard de son parti.

En 1843 il épousa Henriette Sharpe, riche protestante anglaise, fille de Mrs. William Witt de Winsmore Hall, Middlesex. Ils n'eurent pas d'enfants, mais cependant leur union fut idyllique. M^{me} Ledru-Rollin seconda avec sympathie et persévérance la carrière politique de son mari.

En 1848 Ledru-Rollin eut l'occasion de donner la mesure de ses forces. Les monarchistes constitutionnels commencèrent une campagne de banquets pour réclamer des réformes modérées. Quoique d'abord tiède au mouvement, Ledru en vit bientôt les possibilités, et à Lille il remplaça Odilon Barrot comme

1. Pour cette période d'enfance le meilleur ouvrage est un article par Hartmann dans *La Cité* 4 : 3-18. Des copies de presque tous les documents de famille se trouvent dans le tome IV des papiers Ledru-Rollin.

personnage prédominant, Sur la question de l'autorisation d'une dernière grande réunion à Paris, on eut des ennuis avec le Gouvernement. Les affaires allèrent de mal en pis, une émeute éclata, elle grandit à mesure que le Gouvernement révéla sa faiblesse, et elle força enfin Louis-Philippe à quitter la France. Puis on forma un Gouvernement provisoire de onze républicains dont Ledru fit partie comme ministre de l'intérieur¹.

Alors commença la deuxième période, la grande période de la vie de Ledru-Rollin. Comme ministre de l'intérieur, Ledru-Rollin se mit immédiatement à organiser le suffrage universel. Le cinq mars, on publia le décret qui donna à la France ce suffrage, lequel, depuis ce temps, n'a jamais cessé d'y exister de nom. Si même on oubliait toutes les autres actions de Ledru-Rollin, on se souviendrait de lui comme *père du suffrage universel*; c'est cette formule qu'on a inscrite sur le socle de ses nombreuses statues.

Naturellement il fit beaucoup d'autres réformes, mais ses successeurs les abolirent l'une après l'autre.

Le gouvernement provisoire se divisait en deux parties : les modérés, sous la direction de Lamartine, et les radicaux, dont Ledru était le chef. Celle-là avait sept membres, celle-ci n'en avait que quatre et elle était encore subdivisée; seul Flocon supporta constamment Ledru-Rollin, car Louis Blanc et Albert étaient socialistes. Des brouilles étaient fréquentes, mais on les arrangeait toujours, et, au monde, les onze montraient une solidarité apparente. Ledru était tiraillé dans deux directions. Ses amis ultra-révolutionnaires le poussaient constamment vers des mesures violentes; ils le gênaient en publiant des déclarations ardentes, jusque dans les feuilles semi-officielles. De l'autre côté étaient ses collègues et son bon sens. Ledru-Rollin, comme tous les autres membres du Gouvernement, sentait la nécessité de rester loyal à ses collègues tant qu'il faisait partie du conseil. D'ailleurs, il se rendait compte que la meilleure

1. Sur cette période nous attendons une thèse de M. Roger Lévy-Guenot.

manière de sauvegarder la nouvelle République était une union de tous les bons républicains contre les monarchistes et les partisans de Blanqui, les bolchevistes de 1848. Le 17 mars, à l'occasion d'une manifestation pacifique des radicaux, à laquelle il donna son support moral, il remporta un véritable triomphe. Le 16 avril, cependant, comme il redoutait un coup d'État Blanquiste, il supprima une démonstration semblable en faisant battre le rappel. Ce fut la première rupture définie avec les radicaux outrés; beaucoup d'entre eux ne lui pardonnèrent jamais cette action.

Le 16 avril causa un nouveau différend entre les partis du conseil. Les deux membres les plus éminents virent tous deux la nécessité de l'union, et, chacun cédant un peu, ils travaillèrent dorénavant en accord. Cela n'était au gré ni de Louis Blanc ni de Marie, mais cela facilita l'ouvrage du gouvernement. Imprudemment Ledru-Rollin avait fait remettre les élections; aussi arrivèrent-elles à un moment très inopportun — le premier enthousiasme s'était éteint, et un temps insuffisant à une éducation vraiment démocratique s'était écoulé. La conséquence fut qu'on choisit une Chambre conservatrice, et lorsqu'on élut une commission exécutive de cinq, Ledru n'y fut nommé que par l'influence prépondérante de Lamartine, lequel par là se perdit politiquement.

Une émeute plus sérieuse fut réprimée le 15 mai. Le gouvernement montra un désir unanime de supprimer toute agitation, mais il montra aussi combien il était mal préparé. En attendant, on s'inquiétait des ateliers nationaux, créés pour apaiser les socialistes, mais organisés par leurs adversaires de telle manière que le succès en fut impossible. Au moment le moins opportun, probablement choisi à dessein par le légitimiste Falloux, l'Assemblée les supprima, et une émeute terrible s'ensuivit. Le gouvernement avait profité de sa récente leçon et était bien préparé cette fois-ci, mais la gravité de l'insurrection et les tactiques dilatoires du général Cavaignac, ministre de la guerre, firent éclater l'hostilité de la Chambre pour les cinq, hostilité qui s'exprima par la nomination comme dictateur unique du même Cavaignac; c'était là un résultat absurde,

mais on ne savait pas alors que le délai était dû au général, et d'ailleurs, dans les assemblées démocratiques, des préjugés personnels l'emportent trop souvent sur le bon sens et la justice.

Alors l'Assemblée s'orienta vers la réaction; aveuglement, elle ouvrit la route au 2 Décembre. Sa première mesure fut d'autoriser un procès contre ceux de ses membres qu'on accusait d'être mêlés à cette affaire et à celle du 15 mai. Par un vote de parti, Caussidière, ex-préfet de police, et Louis Blanc furent livrés au département de justice. De peur d'être condamnés injustement (ce qui arriva en effet), ceux-ci se réfugièrent à Londres, et furent les premiers de la colonie de proscrits français dans cette métropole. Les monarchistes auraient voulu inclure Ledru-Rollin dans ces poursuites, mais l'Assemblée n'en était pas encore arrivée là. Néanmoins Ledru resta d'abord un modéré en opposition, mais peu à peu on le poussa vers des actions de plus en plus radicales. Enfin il s'unit aux socialistes et fonda avec eux le parti démocratique et social, ordinairement appelé la Montagne. Les extrémistes n'y adhérèrent pas tout de suite et quand la Montagne, en novembre, posa Ledru-Rollin comme candidat pour la présidence par opposition au modéré Cavaignac et à l'inconnu Louis Napoléon, ils donnèrent leur vote à l'emprisonné Raspail. Ce fut le prince Napoléon qui l'emporta, Cavaignac étant un mauvais second, et Ledru-Rollin un pire troisième.

Après l'installation du Prince-président et après son choix comme premier ministre du faible et stupide conservateur pseudo-libéral Odilon Barrot, l'opposition de Ledru devint de plus en plus violente. Soutenu par une Montagne, qui tendait à l'union, il s'opposa à chaque illégalité de Louis Napoléon, tandis qu'Odilon Barrot ne pouvait que balbutier des excuses, et que l'Assemblée acquiesçait, ou, parfois, protestait en vain. Au général Changarnier furent attribués deux commandements qui étaient incompatibles de quelque façon qu'on interprêtât les lois alors existantes. On ferma les clubs. La police intervint dans les élections. A chaque occasion la Montagne et son chef eurent beau protester. La Constitution fut enfin achevée (Ledru ne parla que peu pendant qu'on la discutait), et on procéda à

l'élection d'une Assemblée législative. Le résultat fut une victoire éclatante pour les conservateurs ; les modérés faillirent disparaître ; la Montagne revint comme minorité importante et active. Pour Ledru, l'élection fut un triomphe. Seul parmi tous les candidats, il fut choisi par cinq départements. Universellement on le reconnut comme chef de la gauche et comme un des plus grands orateurs de ce temps.

Tout de suite l'Assemblée s'absorba dans la question Romaine. La Constituante avait autorisé une expédition pour prévenir une occupation autrichienne de la Ville éternelle. Quand cette armée française eut attaqué Rome, bien que l'Assemblée n'eût pas de sympathie pour la République Romaine, elle manifesta nettement sa désapprobation dans un ordre du jour. A la suite de celui-ci, le président et Barrot entreprirent des négociations dérisoires avec Mazzini et les autres triumvirs de Rome, puis rejetèrent et désavouèrent le traité conclu d'après leurs indications et malgré des difficultés infinies, par leur plénipotentiaire, Ferdinand de Lesseps. On avait traîné les choses en longueur jusqu'à la nouvelle Assemblée, et le rusé Napoléon put alors changer de tactique. Au lieu de demander hardiment à la Chambre un ordre pour attaquer Rome, il commença par faire attaquer la Ville éternelle ; puis il déclara que c'était la conséquence logique de la politique de la Constituante, mensonge évident et inutile. La gauche modérée aussi bien que radicale protesta, en déclarant cela une violation de la Constitution, qui défendait des attentats contre les républiques amies. Mais la majorité partielle refusa même d'entendre ces arguments. Le 11 juin 1849, Ledru-Rollin s'éleva contre cette attaque et s'emporta tant dans la chaleur de l'argumentation qu'il déclara : *Si la Constitution est violée, je la défendrai même avec les armes*. Le jour suivant il répéta son défi dans des termes plus modérés. Puisque les moyens législatifs avaient échoué, on pensa à faire appel à l'opinion publique et une grande manifestation fut préparée pour le lendemain. Le 13 juin, la démonstration débuta sans armes ; ce fut une procession légale et tranquille. Tout à coup, le général Changarnier l'attaqua sans provocation, et la dispersa avec brutalité. On fit les trois sommations, mais

seulement après avoir chargé. Les manifestants s'enfuirent effrayés, avec ci et là quelques cris de : *Aux armes !* La Montagne, craignant qu'on attaquât leur bureau au 6 de la rue du Hasard, se mit en marche vers un quartier plus éloigné, où la population était plus amicale. Ses membres s'arrêtèrent au Palais-Royal (alors appelé Palais National) et décidèrent le colonel Guinard à les accompagner avec ceux de ses hommes qui voulaient protéger les législateurs de la gauche contre une attaque illégale. Puis tous se retirèrent au Conservatoire des Arts et Métiers pour délibérer. Jusqu'à ce moment, presque personne n'avait pensé à faire une émeute. Au Conservatoire, il en fut question et probablement les trois chefs, Ledru-Rollin, Michel de Bourges et Considérant, rédigèrent un manifeste par lequel on exhortait les Parisiens à se révolter, mais il est indiscutable qu'on ne prit aucune mesure active. Naturellement, sans organisation définie et sans appel officiel à l'insurrection, la résistance dispersée fut vite réprimée. Le Conservatoire fut cerné, mais une quarantaine de députés et leurs amis échappèrent par derrière. Le dernier à se retirer fut Guinard, l'avant-dernier Ledru-Rollin¹. Après avoir erré parmi les rues et avoir vu que toute résistance était inutile, et qu'un arrêté pour le saisir était certain, il disparut.

On avait arrêté quelques députés et, avec d'autres prisonniers, on les jugea à Versailles. Ledru fit défaut : « M. Ledru-Rollin s'était rendu à Paris, voulant se présenter à la Haute Cour de justice pour prêter témoignage à ses amis, il voulait se constituer prisonnier. Les membres influents de la Montagne l'en ont empêché, et l'ont décidé à repartir² ». Le parquet échoua absolument à démontrer un complot prémédité, et même ses preuves d'une résistance active furent très faibles : mais le juge manifesta constamment une complète partialité, et le jury trié subrepticement prononça le verdict désiré par le gouverne-

1. Ledru s'échappa par la porte du jardin et non par un vasistas, comme le prétendirent ses ennemis. Ce fut le député Signard, aussi gros que Ledru, qui s'évada ainsi. Ledru ne put pas dire la vérité, parce que la présence de Signard était restée ignorée du gouvernement.

2. *Nation*, 23 août 1849.

ment; il condamna les accusés à la déportation pour des périodes diverses. Le 15 novembre, on prononça l'arrêt contre les contumaces; si jamais on prenait Ledru en France, il serait envoyé vers Cayenne, vers Lambèse, ou vers quelque autre lieu également désagréable et insalubre¹. Ledru-Rollin, Étienne Arago, Martin Bernard, Landolphe, Madier de Montjau, Rattier, et Ribeyrolles excusèrent leur contumace dans une lettre. D'abord, ils ne pouvaient accepter comme accusateurs des hommes qu'ils avaient déclaré violateurs de la Constitution. Puis ils ne reconnaissaient point la juridiction spéciale de la Cour. Troisièmement ils seraient tombés dans un guet-apens judiciaire, car on se refuserait à discuter la violation de la Constitution. En dernier lieu ils pouvaient faire du meilleur travail en liberté à l'étranger que dans les cachots². Un peu plus tard on condamna à la détention Buvignier, Dalican, Delescluze, Germain Sarrut, et les autres chefs de la *Solidarité Républicaine*, une organisation révolutionnaire accusée d'avoir provoqué le 13 juin³.

La troisième période de la vie de Ledru-Rollin est celle de l'exil et de la rentrée, de 1849 à 1874. Elle est, probablement, moins importante que les deux premières parties, mais elle est aussi celle sur laquelle on connaît le moins de détails. Sauf Tchernoff⁴, personne n'a rien écrit sur les proscrits en Angleterre, et celui-ci ignore beaucoup de choses. Néanmoins, c'était une tâche importante d'entretenir la tradition républicaine et de propager les idées de la démocratie. C'est cette période qui est le sujet de cette thèse. La période de rentrée sous la troisième République, dans laquelle Ledru-Rollin ne joua qu'un rôle secondaire y est comprise.

La police désirait vivement arrêter Ledru, « for they believed his capture would be a sort of guarantee to Europe for the

1. Pour le procès voyez *Moniteur*, 3093-3662; pour la condamnation, voyez *ibid.* 3686-7.

2. *Nation*, 4 octobre.

3. Sur cette seconde période, j'espère publier bientôt une thèse de doctorat pour Columbia University, New-York.

4. Le livre de Weill n'en dit presque rien.

peace of the capital and the suppression of turbulence elsewhere ¹ ». Même après que le fugitif fut parvenu à Londres, la police continua les recherches. Sur la frontière piémontaise « die franzoesischen Gendarmen liefen am Ufer hin und her und suchten Ledru-Rollin, der laengst vorueber gefahren war, oder mindestens Felix Piat ² ».

Naturellement on fit des visites domiciliaires à ses deux maisons. A quatre heures du soir, le 15 juin, le commissaire de police Courteille arriva à Fontenay-aux-Roses ³. Le jardinier Gorget déclara que son maître s'en était allé le lundi et n'y était pas revenu depuis, mais Courteille pensa que c'était un mensonge, car dans une des chambres, il trouva six ou sept chaises groupées près d'un canapé, qui portaient encore l'empreinte de personnes, et dans le parc il vit les traces de pas de plusieurs hommes et d'une femme. Il saisit une boîte de cartouches et un peu de poudre, ainsi que cinq lettres relatives à des affaires politiques ⁴.

Le premier commissaire qui visita la maison parisienne, 4, rue de Tournon, se nommait Lorgeux. On lui dit que Ledru n'était pas rentré depuis mercredi matin (le 13). Dame Leroux, la femme de chambre de madame Ledru-Rollin, l'admit dans le cabinet de travail du député. Là il trouva beaucoup de manuscrits, des livres et des brochures, mais un examen rapide ne montra rien qui se rapportait au complot. Quelques jours plus tard, Yver revint et trouva monsieur et madame David d'Angers ⁵ avec madame Ledru-Rollin dans la chambre de celle-

1. London *Times*, 21 juin. Détail étrange : En juin 1848 un certain préfet reçut un télégramme : « Arrêtez par tous les moyens possibles le citoyen Louis Napoléon, s'il se présente dans votre département », signé Ledru-Rollin. Un an plus tard le même préfet reçut un autre télégramme : « Arrêtez par tous les moyens possibles le citoyen Ledru-Rollin, s'il se présente dans votre département », signé Dufaure, ministre de Louis Napoléon. — Castellane, 4 : 179.

2. Herzen, 2 : 66.

3. La maison de campagne des Ledru.

4. Affaire du 13 juin, 1 : 516.

5. Le sculpteur-député et sa femme étaient des amis intimes des Ledru-Rollin.

ci; on n'y trouva rien. Dans le bureau était Mathis, le secrétaire intime, qui affirma qu'il venait d'entrer. Une masse de papiers devant lui prouvaient la vérité de cette assertion. Les papiers étaient en grand désordre, mais Yver recueillit tous ceux qui étaient relatifs aux affaires politiques. Mathis insista, et dit qu'ils n'avaient aucune importance, car Ledru détruisait toute sa correspondance politique. Yver l'assura que c'était là son affaire et s'en alla avec tous ces documents, ainsi qu'avec quelques papiers en italien et en allemand; cela parut troubler Mathis. Comme on ne fit plus mention de ces lettres, et qu'on n'en parla pas au procès, elles devaient, en effet, être bien innocentes ¹.

Plus tard, le 13 octobre, on fit une troisième et dernière visite au 4 de la rue de Tournon, car on soupçonnait le retour de Ledru. Mathis écrivit : « Ce matin, à 6 heures, en vertu d'une ordonnance du Préfet de police, le commissaire de police de ce quartier s'est rendu R de T escorté de la mouche. Le porteur est venu nous chercher, M^{me} Liédé (?) et moi, et dans cette agréable compagnie, il a fallu assister à l'ouverture de tous les tiroirs, etc. Visite infructueuse. Le commissaire de police n'a rapporté qu'une bonne impression de notre urbanité, bien qu'on nous ait réveillé en sursaut. Voici probablement l'origine de cette perquisition. M^{me} de Fischer fit prier, il y a quelques jours, de visiter l'appartement, prétendant qu'un chat y était enfermé et se livrait toute la nuit à des cabrioles. Recherche faite, on n'a rien découvert, mais d'oreille en oreille, de bouche en bouche, la chose fut répétée, et comme, sans doute, le vent se permettait toujours de mugir au-dessus de cette dame (le temps étant déchainé depuis 8 jours) on avait écrit au Préfet de Police que si ce n'étaient des faux-monayeurs, on pouvait présumer que vous étiez revenu *inde* ² ». L'excitation produite par cette visite frappa la vieille madame Ledru mère ³. En effet, bien que

1. Affaire du 13 juin, 1 : 517-518.

2. L. R. Papiers, 1 : 563. Émilie Frangeville, la sœur de Ledru, écrivit un récit plus bref; « Toujours les Treize », observa-t-elle. — *Ibid.*, 1 : 561.

3. *Ibid.*, 1 : 564. Émilie à Henriette.

sa santé s'améliorât pendant quelque temps¹, elle se remit à languir bientôt, et malgré des hauts et des bas, elle ne retrouva jamais l'emploi complet de son intelligence².

Le capitaine Blocaille, de la gendarmerie, fit une visite spéciale à la maison du sieur Babeau, ami et notaire de Ledru, à Andilly près de Pontoise, par suite d'un bruit qui voulait que le fugitif s'y cachât, mais on ne trouva rien³.

De partout vinrent des rapports de la présence de Ledru-Rollin. On reçut successivement « positive information » de sa fuite à Genève, en Belgique, en Angleterre⁴. On prétendait même avoir reçu des lettres de lui d'Angleterre⁵. On donna un récit détaillé de son passage par Courtrai, du restaurant où il avait dîné et des personnes avec lesquelles il avait parlé, et de son départ d'Ostende⁶. Le 5 juillet, la police de Lille croyait que Ledru était à Cambrai. La police de Cambrai en doutait, mais fit des recherches qui n'aboutirent à rien⁷. On raconta aussi sa prise à Lyon⁸. En réalité, personne ne sut rien de sa retraite pendant le mois qui suivit sa fuite.

Il est vraiment impossible de trouver où Ledru se cacha en France. Le rapport le plus vraisemblable est qu'il coucha la première nuit à Luciennes, près de Saint-Germain, poursuivit sa route jusqu'à la maison de Demontry, frère de l'éminent montagnard, et puis continua jusqu'à Poissy⁹. Peut-être resta-t-il à La Chartre chez un ami¹⁰. Encore à la date du 5 juillet, sa femme assura à un ami qu'elle ne connaissait pas sa retraite¹¹.

Ce n'est que le 6 juillet que nous avons un témoignage sûr.

1. *Ibid.*, 1 : 580, 23 novembre 1850.

2. *Ibid.*, 1 : 596, 614, 8 janvier 1851, et 21 janvier 1852.

3. Affaire du 13 juin, 1 : 519.

4. *Times*, 18-25 juin, citations des journaux locaux.

5. *Nation*, 24 juin.

6. *Messenger du Nord*, 24 juin, citations des journaux locaux.

7. Archives départementales de Lille, M 139-24.

8. *Patrie*, 15 juin.

9. *République* 21 juin ; récit semblable dans le *Constitutionnel* 16 juin.

10. Dictionnaire des Parlementaires, 4 : 45.

11. *Revue bleue*, 49^a : 197-8.

Martin Bernard écrivit à ses frères : « J'ai franchi la frontière de Belgique ce matin à trois heures vingt minutes, et à cinq heures et demi je parcourais les rues de Bruxelles... Notre évasion a été couronnée d'un bonheur insolent. Nous sommes partis trois à la fois : Ledru-Rollin, Étienne Arago et moi. » Quelques heures plus tard, il ajouta : « Nous sommes montés en wagon hier, à huit heures moins quelques minutes, à la gare du Nord. Comme bien vous pensez, pour arriver jusqu'à notre wagon sans avoir passé sous la coulevrine des regards de Messieurs de la rue de Jérusalem, il nous a fallu la mystérieuse invention d'amis dévoués. Pour mon compte, je doutais presque de la réussite... Une fois dans le wagon... j'ai considéré notre opération comme couronnée de succès. On nous a demandé nos passeports à la station de Quiévrain. Le maréchal des logis sera toujours considéré par moi comme un bon et loyal gendarme... Bref, à cinq heures du matin, nous débarquions à la gare de Bruxelles. » Il continua en parlant de la clarté du soleil, contraste éclatant avec Londres. Ils pensent partir pour la Suisse, mais ils n'ont pas envie de traverser le Brabant. « Nous allons demain à Malines et à Anvers dans le but d'assister à une fête patronale et séculaire, qui a lieu dans la première de ces deux villes... Malgré qu'il se soit un peu grimé, Ledru a été reconnu de suite ¹. »

« C'est chez un élève politique de Buonarotti, Delhasse, que descendirent, en arrivant à Bruxelles, Ledru-Rollin, Étienne Arago, Boichot, etc. ². » « La plupart de ces hommes politiques, dès leur arrivée ici, furent invités par le ministère libéral d'alors de quitter le pays, et ils se rendirent à Londres, accompagnés de M. Gilon, bourgmestre de Saint-Josse-ten-Noode ³. » Ledru-Rollin partit donc pour Londres via Ostende ⁴. Il y resta fixé pendant vingt ans.

1. Levy-Schneider, 73-75.

2. Tchernoff : *Second Empire*, 117.

3. Bertrand, 2 : 22. On permit seulement à Considérant et à Thoré de rester en Belgique.

4. Procès de Versailles, *Moniteur*, 3120.

Aussitôt qu'elle se fut assurée de la sécurité de son mari, Henriette Ledru-Rollin se procura un passeport pour l'Angleterre, sur lequel on trouve la description suivante : âgée de vingt-huit ans, cheveux noirs, front rond, sourcils noirs, yeux gris, nez et bouche moyens, menton rond, visage ovale, teint ordinaire. Accompagnée de Berthe Leroux, sa femme de chambre fidèle, elle traversa la Manche et rejoignit son mari¹.

1. L. R. Papiers, 2 : 282.

CHAPITRE II

LA PRÉSIDENTÉ DE BONAPARTE : LE CHEF EXILÉ

L'Assemblée s'orienta alors vers la réaction ; la mesure la plus importante qui fut prise, fut un décret vigoureux sur la presse. Michel de Bourges était alors le chef de la Montagne¹. Séparée de cette dernière, mais agissant en coopération avec elle, il y avait l'extrême gauche de Crémieux et de Jules Favre². Michel avait été le chef de l'aile extrême ; il était le seul orateur qui avait constamment soutenu l'émeute ; il avait pris une part très importante à la réunion du Conservatoire. L'ironie du destin voulut que ce fut lui qui remplaça le modéré Ledru-Rollin³. Naturellement, sous sa direction, la Montagne devint plus violente dans les débats, mais elle ne possédait plus d'orateur égal au proscrit. Heureusement elle fit bientôt une grande recrue ; Victor Hugo y adhéra. Les relations de Ledru avec la Montagne furent loin d'être cordiales. L'attitude de Michel de Bourges et de ses amis est bien expliquée par Joigneaux. Celui-

1. Pour le bureau voyez *Réforme*, 15 août.

2. Cavaignac, Lamartine et d'autres modérés s'y rallièrent. Pour des détails voyez les manuscrits Durand-Savoyat à la Bibliothèque de la Chambre des Députés.

3. Le gouvernement ignorait sa présence au Conservatoire.

ci déclare qu'on oublia vite les proscrits : on leur vint en aide, mais on rejeta leur avis, car, dit-il, il leur manquait l'appréciation juste de l'état actuel de la France, et ils n'y semaient que la discorde. De plus, Carion montra une lettre de Ledru, dans laquelle il louait James Demontry, mais il l'avertissait de n'avoir aucun rapport avec les autres représentants, et de rester en contact uniquement avec l'Angleterre¹. Ainsi « on annonce que pendant la prorogation de l'Assemblée législative, les amis de Louis Blanc et de Ledru-Rollin vont en Angleterre visiter leurs amis et conférer avec eux »². Parmi les montagnards, seul Brives écrivit des lettres à Ledru, dans lesquelles il l'entretenait de diverses questions politiques³. Ledru reçut aussi des rapports sur les affaires de la Gauche par son ami Leclanché⁴.

La Réforme, organe du parti, suspendue après le 13 juin, reparut pour un peu de temps. Mais les rédacteurs avaient été inculpés dans la grande échauffourée, et Joigneaux en prit la direction. Comme rédacteur en chef, « Ledru-Rollin songea à Lamennais, et des pourparlers eurent lieu par l'intermédiaire de Leoutre et à mon insu », dit Joigneaux. Mais Lamennais n'en resta pas longtemps le chef; le Gouvernement supprima le journal⁵. Un peu plus tard Brives rédigea *Le Vote Universel*, qui remplaça *La Réforme*⁶.

A l'extérieur la réaction avait commencé. Rome fut rendue au Pape, et la France ne put obtenir que quelques réformes faibles et inutiles ; néanmoins ses troupes restèrent dans la ville éternelle pour maintenir Pie IX sur son trône vacillant. Avec l'aide russe l'Autriche supprima la révolte de la Hongrie, et l'armée de Radetzky dompta l'insurrection de la Lombardo-Vénétie. En Allemagne, dans les petits États italiens, dans les

1. Joigneux 2 : 54-56.

2. *Natton*, 3 janvier 1850.

3. L. R. Papiers 1 : 377, 301, 360, 354, 406 ; lettres des 17 octobre, 20 novembre 1850, 2, 10 janvier, 2 avril 1851.

4. *Ibid.* 1 : 351, 266, 452 ; lettres des 1^{er} janvier, 21 avril, 22 mai 1851.

5. Joigneaux, 1 : 288-289.

6. Pour détails voyez *infra*, chapitre IV.

provinces danubiennes (maintenant la Roumanie), on rétablit l'ordre ancien. Partout le mouvement de 1848 avait succombé.

Enfin Napoléon se sentit assez fort pour congédier le cabinet Barrot, et pour le remplacer par un ministère à ses ordres. Il révéla bientôt les diverses tendances de sa politique. Avec l'aide de Carlier, il institua un système de police complet pour empêcher tout attentat. Pour se concilier les républicains il pardonna à la plupart des déportés peu importants. Pour se concilier les conservateurs il fit introduire la fameuse loi Falloux, laquelle donnait au clergé la direction absolue de l'éducation. Thiers et la bourgeoisie se rendirent coupables d'une faute irréparable en appuyant cette loi. Pour remplacer les trente représentants condamnés à Versailles, il fallut procéder à de nouvelles élections, et le peuple choisit surtout des radicaux. Terrifiés, les conservateurs passèrent la loi du 31 mai, par laquelle fut aboli *de facto* le suffrage universel, car on exigea de tout électeur un domicile de trois ans; Louis Napoléon se rendit compte de l'erreur, qui devait rendre l'Assemblée impopulaire, et laissa faire. Michel de Bourges et la Montagne virent l'inutilité d'une révolte, et se contentèrent de protester; ils voulaient attendre les élections de 1852. Cette attitude passive ne plut pas à Ledru-Rollin¹.

En France aussi beaucoup de gens furent mécontents de cette politique pacifique, et une organisation plus énergique, appelée *La Nouvelle Montagne*, se constitua. Gent, qui avait été montagnard à la Constituante, fut le plus actif de ses membres. Il eut l'assistance de Delescluze, et correspondit avec lui et avec Ledru, quelquefois directement, quelquefois par le moyen de Henri Delescluze, frère du journaliste. Gent fut arrêté en 1851 sous l'accusation de complot, et on tenta d'inculper les réfugiés de Londres. On produisit peu de preuves contre Delescluze et aucune contre Ledru. L'acte d'accusation prétendit que « Ledru-

1. Nous n'avons pas de lettres de lui sur ce sujet, mais les lettres de son ami intime, Leclanché, sont le reflet de sa désapprobation. Voyez spécialement L. R. Papiers 1 : 453, 483. Voyez aussi les articles dans *La Voix du Proscrit*.

Rollin a contribué à sa formation »¹ que Deschamps voyagea dans les départements sous le patronage de Ledru², qu'il y eut des comités à Paris et à Londres, lesquels étaient dirigés par Ledru-Rollin et Delescluze, et que Gent correspondit avec les deux procrêts³. Seule fut prouvée la dernière affirmation. Henri Delescluze écrivit à Gent : « Je ne voulais pas exposer Charles ou Ledru à vous écrire une lettre, qui aurait pu ne pas arriver à sa destination. »⁴. Une lettre non signée donna Ledru comme autorité pour encourager à voter pour des républicains, c'est-à-dire, à ne plus s'abstenir⁵. Hérard prétendit que Gent avait l'intention de se rendre à Londres pour conférer avec Ledru de leurs projets⁶. Charles Delescluze écrivit à son frère le 15 février 1850 : « Je ne m'étais pas trompé au sujet des velléités de la Montagne, elle ne fera rien, elle ne peut rien. Je n'ai pas le temps de t'expliquer plus au long le rôle que, dans la pensée de M. Ledru, doit jouer le périodique hebdomadaire ; tu le devineras ». Le 26 janvier, il avait écrit à Henri que celui-ci n'avait pas assez d'expérience pour diriger leur journal parisien ; « pour cela M. Ledru veut... un écrivain exercé »⁷. Le 19 octobre Charles écrit à Henri pour lui conseiller d'accepter l'offre d'un certain Bernard au sujet de son nouveau journal ; l'autre publication ne les intéressait donc pas ; d'ailleurs « ce n'est

1. *Gazette des Tribunaux*, 7 août 1851. On affirma que *La Nouvelle Montagne*, fut fondée par Ledru, Barbès et Blanqui, le 5 mars 1848, (il faut se souvenir que Ledru et Blanqui se haïssaient), qu'ils s'adjoignirent deux autres, qu'aux cinq s'ajoutèrent cinq autres, et ainsi de suite. Elle devint *La Solidarité Républicaine*. Gent essaya de l'établir à Lyon. Il échoua là, mais il réussit dans quelques départements : Basses-Alpes, Ardèche, Drôme, Isère, Bouches-du-Rhône, et Var. — *Ibid.* Cf. Castellane 4 : 292. La moitié de ces assertions sont fausses ; donc je doute de toutes.

2. Brives se plaignit à Gent de ce qu'on fondait une organisation rivale, et de ce qu'un certain Deschamps avait même invoqué le nom de Ledru-Rollin, pour l'appuyer dans cette tentative. *Gazette des Tribunaux*, 7 août.

3. *Gazette des Tribunaux*, 7, 10 août.

4. *Ibid.*, 8 août.

5. *Ibid.*

6. *Ibid.*, 10 août.

7. *Ibid.*, 9 août.

pas ainsi que M. Ledru avait compris la chose » ; on ne devait accepter la seconde offre que si l'affaire Bernard échouait¹. Dans le Lot-et-Garonne, Dufou, qui « est en correspondance avec Ledru-Rollin », fut impliqué dans un procès semblable². A Fauquerolles on cria : *Vive Ledru-Rollin*³. On prétendit avoir entendu dire de la bouche d'un agitateur : « Aux élections de 1848 ce ne furent ni Napoléon ni Cavaignac qui eurent la majorité, ce fut Ledru-Rollin⁴ ». Tous ces faits prouvent seulement que Ledru s'intéressait à la démocratie française et faisait de la propagande républicaine légale.

Dans d'autres affaires, la police montra sa crainte de la popularité de Ledru. Elle procéda à des arrestations à Montauban quand quelques jeunes gens, au tirage de mars 1850, chantèrent un chant à la gloire du proscrit⁵. Au mois de mars suivant, un jury, à Carcassonne, acquitta huit citoyens pour avoir crié : *Vive Barbès, vive Ledru-Rollin*⁶. En juillet, on fit un procès contre *La Tribune de la Gironde*, pour avoir inséré une contribution de la part « des amis de Ledru-Rollin⁷ ». La police du Nord fit des recherches. Elle voulut faire disparaître un portrait de Ledru, qui pendait dans un cabaret de Tourcoing⁸. Elle voulut faire cesser la vente des portraits de Ledru par la veuve Cupay-Pétion (?)⁹. Leclanché prétendit qu'on n'avait pensé qu'à lui quand on fit passer la loi interdisant qu'aucun proscrit signât un article ou un livre publié en France¹⁰.

On craignait aussi sa présence en France. Le 8 mars 1850 les fonctionnaires de la frontière furent avisés de ne pas per-

1. *Gazette des Tribunaux*, 9 août.

2. *Ibid*, 13 septembre.

3. *Ibid*, 14 septembre.

4. *Fastes Judiciaires*, suite dans les Basses-Alpes 132.

5. Félice dans *Révolution de 1848*, 6 : 313.

6. *Voix du Proscrit*, 1 : 330.

7. *Ibid*, 2 : 196.

8. Archives départementales de Lille M. 139/24, lettres du 9 octobre, 11 novembre 1850.

9. *Ibid*.

10. L. R. Papiers 1 : 266, 21 avril 1851.

mettre à Ledru-Rollin d'entrer en France¹. En novembre 1851 le commissaire de police à Roubaix fut informé par le préfet du Nord que « la nuit précédente Ledru-Rollin, Louis Blanc, Causidière, Bianchi, et plusieurs autres au nombre de neuf..., avaient couché à Courtrai à l'Hôtel du Lion d'Or, que les individus se seraient dirigés depuis sur Mouscron » où on soupçonna Piscart. Le commissaire pensa que « M. le Préfet a été mal informé. » On prit des précautions à Roubaix, à Tourcoing et à Lille, et on espionna Piscart ; mais on ne découvrit rien².

Ledru était donc toujours très populaire. Brives lui écrit : « Votre nom est le plus populaire que nous ayons en France³ ». On l'acclama dans plusieurs départements⁴. Des bruits de sa candidature à la présidence se répandirent⁵. Delescluze et Dupont en parlèrent⁶. La Comtesse de Rochefort dit à Changarnier que, si Napoléon n'était pas réélu, le choix resterait entre lui, Cavaignac et Ledru-Rollin. Le général vaniteux répondit : « Oh, Cavaignac est impossible, et Ledru-Rollin n'a pas de chances⁷ ». Plus tard des procrêts dirent : « Sans le coup d'État, Ledru-Rollin serait maintenant président⁸. Il écrivit lui-même le 5 février 1851 : « Ce que vous me dites de la candidature et de ses chances, maintenant, on ne me l'écrit plus seulement ; on me l'envoie dire *exprès* de plus de 30 départements. J'en suis peu touché ; à mes yeux, ce n'est pas la question⁹ ».

Les conservateurs continuèrent à le calomnier. Il fallut réfuter des mensonges sur la parenté et les dettes de Ledru¹⁰.

1. Archives départementales de Lille M. 141/82.

2. *Ibid*, M 140/13.

3. L. R. Papiers, 1 : 377, 17 octobre 1850.

4. Ardèche-Veron 312-313 ; Boudilles, près de Périgueux. *Débats*, 11 juillet 1851 ; Jura, *Nation*, 16 mai 1851.

5. Rapport de police de Besançon, dans Tchernoff : *Association*, 299-300.

6. *Voix du Proscrit* 2 : 96-98, 155.

7. Poumiès de la Siboutie, 336.

8. La Gorce, 2 : 76.

9. L. R. Babaud.

10. *Nation*, 10 octobre 1849.

Une fois, Ledru demanda au *Journal des Débats* de démentir un libelle qu'ils avaient reproduit d'un journal départemental, dans lequel on proclamait qu'il avait projeté de « dépouiller les citoyens qui avaient amassé une certaine fortune ¹ ». Le *Courrier de Lyon* n'hésita pas à attaquer l'honnêteté de M^{me} Ledru-Rollin, à la suite de quoi son mari protesta avec indignation. Le *National*, Le *Siecle* et La *République*, toujours prêts à le défendre, publièrent cette lettre ². Brives attira l'attention de Ledru sur la reproduction de l'article calomnieux par quelques journaux parisiens, notamment La *Constitutionnel* et La *Patrie* ³. Enfin La *Patrie* consentit à publier la lettre de Ledru si on supprimait le mot *infâme*, et si on déclarait nettement qu'elle n'avait fait que reproduire l'article ⁴. En juillet, La *Patrie* cita une lettre de Ledru, dans laquelle il parlait d'une entrevue avec Girardin et ajoutait : « nous sommes d'accord sur tous les points » ; Ledru autorisa la *Voix du Proscrit* à nier l'authenticité de cette lettre ⁵.

Enfin le prince-président se décida à rompre avec la majorité bourgeoise dans la Chambre. Au commencement de 1851, il destitua le général Changarnier. Alors Thiers vit le danger et tâcha de former une alliance avec la gauche ; mais celle-ci était méfiante, et Odilon Barrot se tint à l'écart. Thiers abandonna ses tendances libérales quand Faucher forma un ministère, Thiers avait échoué dans sa tentative d'union ; bientôt après, Barrot se chargea d'une tâche semblable. Il vit que Napoléon voulait reviser la Constitution et que si l'Assemblée refusait de le faire ce serait une arme contre elle. Barrot tenta donc de le devancer et obtint une majorité, mais non les deux tiers nécessaires. Pendant cette période, les républicains étaient optimistes. Ledru-Rollin écrivit le 17 juillet : « Vous n'avez pas

1. Lettre de Ledru dans *La Réforme*, du 24 août 1849.

2. Pour la lettre voyez *National*, 17 avril 1851, *Voix du proscrit*, 1 : 346-348, *Nation*, 7 avril ; pour commentaire voyez Delescluze dans *Voix du Proscrit*, 1 : 287-288.

3. L. R. Papiers, 1 : 406, 2 avril.

4. *Ibid*, 1 : 410, 413, lettres de Leclanché.

5. *Patrie*, 30 juillet 1851 ; *Voix du Proscrit*, 2 : 224.

une idée de la manière dont la République a grandi et s'est enracinée dans les départements. Que de monde je vois depuis quelque temps ; c'est une procession. Avec de la volonté et de la prudence, nous touchons au triomphe. Ne nous décourageons donc pas d'un autre côté, luttons pied à pied, et faites plus que jamais flèche de tout bois pour nous défendre¹. »

Louis Napoléon montra sa main plus ouvertement. Il demanda l'abrogation de la loi du 31 mai. Faucher vit qu'on l'avait dupé. On forma un ministère d'affaires parmi les partisans bonapartistes. Ce ministère exposa clairement son mépris de l'Assemblée ; le 17 novembre, la bourgeoisie, sous Thiers, soutenu par une partie de l'extrême gauche (Quinet, Charras, etc., etc.), voulut dresser un acte d'accusation contre le ministre de la guerre, mais Michel de Bourges et la majorité de la montagne se défièrent de leurs anciens ennemis et ils votèrent avec le ministère. Le dernier espoir d'union contre les bonapartistes était dissipé. Louis Napoléon prépara un coup d'État, et le 2 décembre 1851 il l'exécuta malgré la faible résistance des députés montagnards et bourgeois. Ledru ne s'y attendait pas. Schoelcher dit : « Beaucoup, et entre autres le citoyen Ledru-Rollin, pensèrent que, l'Élysée attaquant, la révolution était faite². » Les proscrits, en Suisse, en Belgique, en Angleterre, étaient tous prêts à rentrer en France. En mai, Ledru avait écrit à un ami qu'il arriverait avant les élections générales³. Le 31 octobre, la police de Rennes entendit un bruit suivant lequel lui et Louis Blanc avaient l'intention de faire une descente de Jersey sur Saint-Malo⁴. Quand on rapporta aux proscrits la catastrophe du 4 décembre, ils décidèrent de rester à l'étranger. Louis Blanc et Martin Bernard étaient déjà arrivés en Belgique, mais Ledru-Rollin, apparemment, n'avait pas quitté l'Angleterre⁵. Le Gouvernement s'attendait à l'arrivée de Louis Blanc, Caussidière et Ledru-Rollin ; le 2 décembre, Mau-

1. Référence à ses finances. L. R. Babaud,

2. Schoelcher, *Crimes*, 2 : 447.

3. *Times*, 28 mai, citant le *Glaneur*.

4. Tchernoff, *Association*, 370 ; rapport de police de Rennes.

5. Schoelcher, *Crimes*, 2 : 447-448.

pas affirma que ce dernier était à Paris pour diriger la révolution ¹.

Quand on consulta le pays par un plébiscite, celui-ci, opprimé par la police, donna son adhésion à la présidence perpétuelle, en fait, à la dictature de l'heureux Bonaparte. Le 2 décembre suivant, la France devint *de jure* ce qu'elle avait été *de facto* : un empire.

Le Gouvernement anglais n'aimait pas les proscrits, mais il les tolérait tant qu'ils se comportaient bien. Scotland Yard fit des rapports régulièrement de 1850 à 1855, puis d'une manière intermittente. Ce fut un officier nommé J. Sanders qui se chargea de ce service, et il s'en acquitta avec équité. Il annonça toujours qu'on faisait de la propagande, non des complots, à Londres, mais il s'occupa beaucoup plus des proscrits de Jersey que de ceux de la métropole. Il parle beaucoup de Kossuth, passablement de Mazzini et de Schoelcher, peu de Ledru-Rollin, dont il n'attendait aucun danger. Les premiers jours de 1851, la proscription discuta la surveillance de la police ; il y eut quelques protestations, mais Caussidière et Ribeyrolles la déclarèrent juste ². Des bruits coururent que Ledru faisait des visites en Belgique et à Genève pour organiser des complots, mais ils sont faux ³.

En général, on n'aimait pas les proscrits en Angleterre. « Et, de plus, notre opinion y est abhorrée », dit Ledru lui-même ⁴. Mais parmi les radicaux ils trouvèrent une réception cordiale. Le 1^{er} août 1849, on tint à Lambeth un meeting de sympathie pour les Hongrois sous la présidence de Holyoake. On vota une résolution de sympathie pour tous les réformateurs, et parmi les Français on fit mention de Louis Blanc, Proudhon, Ledru-Rollin et Barbès ⁵. Le 21 novembre, une réunion, avec

1. Jerrold, 3, 237, 278.

2. Home Office papers O. S. 4,302. On discuta longtemps le projet d'envoyer gratuitement les réfugiés en Amérique. Voyez *ibid*, 302, etc.

3. Couerderoy, dans *Voix du Proscrit*, 2 : 262 ; *Times*, 25 février 1850. J'omets les calomnies diverses dans Lavarenne, 63-67.

4. L. R. Babaud, 15 juin 1850.

5. *Reasoner*, 8 août.

Pellee comme président et Harney comme secrétaire, s'assembla pour exprimer sa sympathie aux exilés du 13 juin en Angleterre¹. Ledru-Rollin et neuf autres proscrits envoyèrent des remerciements ; à leurs yeux, la résolution marquait le progrès des idées fraternelles. Pour un temps, le mensonge était victorieux, mais la Liberté, l'Égalité et la Fraternité remporteraient bientôt la victoire². Claudius Johannes avait parlé en termes flatteurs de Ledru en juin 1849, mais il l'avait exhorté à devenir plus avancé³. Après le 13 juin, les radicaux anglais l'approuvèrent unanimement. Eugene l'appela *the man* de la Révolution de février, et il déclara que Ledru avait échoué seulement parce qu'il était bien en avance sur son temps⁴. Harney le loua, quand il (Harney) protesta contre les attaques du *Times* contre les proscrits⁵.

D'abord les proscrits semblent être demeurés en bonne harmonie. « Je t'affirme que jamais émigration ne fut plus compacte d'amitié et de fraternité », proclama Martin Bernard⁶. Mais la concorde ne dura pas longtemps. Les radicaux, les socialistes et les ultra-révolutionnaires ne s'accordèrent point. Le 24 février 1851, pendant que les socialistes tenaient un Banquet des Égaux⁷ et que les blanquistes dénonçaient tous les onze membres du Gouvernement provisoire⁸, les radicaux s'assemblèrent à l'Institution de Saint-Jean. Trois cents dames et messieurs arrivèrent à six heures, et après le dîner un nombre égal s'y rendit encore. On entendit des représentants de l'Italie, de la Pologne, de l'Allemagne, de la Hongrie et de la presse anglaise⁹. Ledru-Rollin porta un toast au Gouverne-

1. *Ibid.*, 21 novembre ; *Democratic Review*, décembre.

2. *Democratic Review*, janvier 1850. Les signataires furent Ledru-Rollin, Etienne Arago, Martin Bernard, Duverdier, Landolphe, Madier de Montjau, Pardigon, Rattier, Ribeyrolles et Songeon.

3. *Democratic Review*, juin.

4. *Reasoner*, 22 août 1849.

5. *Democratic Review*, janvier 1850.

6. *Réforme*, 17 août 1849.

7. *Banquet des Égaux*, 1-48.

8. Veron, 263-7 ; voyez aussi rapport de la police de 1851 dans *Révolution de 1848*, 3 : 104.

9. Montecchi, Podolecki, Ruge, Ronay, Reynolds et Linton.

ment direct du Peuple, à l'Unité des Nations. Après d'autres discours¹ et des chansons patriotiques, on se dispersa vers minuit². La police anglaise affirma qu'il n'y eut aucun désordre³.

Barbès, en Belgique, regretta la dissension et tâcha d'arranger une réconciliation. Le 5 août 1850, il écrivit à Georges Sand pour l'exhorter à réconcilier Ledru et Louis Blanc : « Il leur serait aisé de s'entendre malgré quelques différences de principes. » Lui, Barbès, partage les opinions du socialiste, mais il croit que celui-ci est trop avancé pour gagner l'appui de la majorité de la population⁴. Georges Sand ne tenait pas à amener un rapprochement. Pendant les premiers jours de la République, elle avait été un partisan zélé du ministre de l'intérieur, plus tard elle commença à se méfier de lui, et vers cette époque elle écrivit à Mazzini une lettre dans laquelle elle l'appelait « une arme faible et dangereuse, destinée à se briser dans les mains du peuple... J'ai de la sympathie, de l'amitié même, pour cet homme-là... Il est aimable, expansif, confiant, brave de sa personne, sensible, chaleureux, désintéressé en fait de l'argent, mais... ce n'est point un homme d'action. L'amour-propre est excessif en lui ; il est vain ; il aime le pouvoir et la popularité autant que Lamartine ; il est femme dans la mauvaise acceptation du mot, c'est-à-dire plein de personnalité, de dépit amoureux et de coquetteries politiques ; il est faible, il n'est pas brave au moral comme au physique, il a un entourage misérable, et il subit des influences mauvaises ; il aime la flatterie ; il est d'une légèreté impardonnable ; enfin... cet homme... trahira la véritable cause populaire... à moins que les circonstances ne se présentent qui lui fassent trouver un profit d'amour-propre et de pouvoir à la servir. Il la trahira sans le vouloir, sans le savoir peut-être... Il transigera pour les choses les plus graves par des motives dont personne ne pourra soupçonner la frivolité. C'est l'homme capable de tout,

1. Martin Bernard, Bertrand, Caussidière, Chateau, Dibon, Dury, Karcher, Mazzini, Naquet, Pardigon et Petit-Jean.

2. Delescluze, dans *Voix du Proscrit*, 1, 267-269.

3. Home Office Papers, O. S., 4,302.

4. *Revue de Paris*, 4 : 12-13.

et pourtant c'est un très honnête homme, mais c'est un pauvre caractère... Il brisera devant vous avec un ennemi; le lendemain matin, vous apprendrez qu'il a passé la nuit à se réconcilier. Rien de plus impressionnable, rien de plus versatile, rien de plus capricieux que lui. » Elle déclare que peut-être Ledru est le seul homme pour la France actuelle, mais il n'est pas un vrai socialiste, et au pouvoir il persécutera les socialistes. Elle le compare à Louis Blanc, qui n'est ni aussi populaire ni aussi conciliateur, mais qui est « un homme sûr. » Elle croit que sous l'influence d'hommes comme Louis Blanc et Mazzini, Ledru-Rollin serait une grande force, mais elle craint qu'il ne les trahisse, non à dessein, mais à cause de son caractère¹. Néanmoins, Georges Sand écrivit, comme Barbès le lui avait conseillé, mais elle n'en attendait rien de bon, et elle le dit à Barbès dans une lettre du 27 août².

Louis Blanc ne critiqua jamais publiquement Ledru, de peur de produire mauvais effet sur le public, en montrant les dissensions intérieures de la démocratie, mais après la lettre de Georges Sand, le 3 septembre, il écrivit à Barbès pour lui expliquer pourquoi il restait éloigné du chef radical. Il dit qu'il pardonnerait à Ledru le fait de l'avoir abandonné le 16 avril, son entrée dans la commission exécutive, et son silence quand l'Assemblée l'attaqua, lui et Caussidière, mais qu'il ne peut pas surmonter leurs différences d'idées. Ledru n'accepte pas « la production suivant la force et la consommation suivant les besoins », et il n'a pas expliqué son attitude quant à l'abolition de la concurrence ou quant à l'illégalité de l'intérêt. A la formule socialiste de *l'éducation commune, gratuite, obligatoire*, il a substitué *l'éducation gratuite et obligatoire*. « Ce sont là plus que des différences d'opinions; ce sont les différences de religion, si je puis dire ». Louis Blanc pense que Ledru adhère encore à sa phrase : *Je hais les communistes*. Néanmoins tout cela ne rend pas un rapprochement impos-

1. Sand, *Lettres*, 3 : 146-155. La date donnée est le 5 juillet 1849, mais une mention du *Proscrit* prouve que la date devrait être 1850.

2. *Révolution de 1848*, 7 : 109-111.

sible. Mais Ledru et Mazzini, dans la tendance antisocialiste de leur nouvelle société (le Comité central) ont montré qu'ils ne se soucient pas d'une union. Une réconciliation le réjouirait, lui, Louis Blanc, s'il ne devait pas y sacrifier des principes, et il croit que Ledru s'est créé beaucoup d'ennemis parmi les avancés, que son influence décroît et ne se prolonge que parce qu'on le croit socialiste. « Sa force est uniquement dans l'appui que la bourgeoisie républicaine, dont *Le National* est l'organe, serait disposée à lui prêter¹. Je trouve que les socialistes ont tort, car ils auraient bien pu travailler avec les radicaux pour les réformes politiques, en réservant la question des réformes socialistes; il aurait été injuste de demander l'acceptation de leur programme social comme prélude à leur appui.

Louis Blanc ne s'unit pas à Ledru, et, le 15 octobre, Georges Sand écrivit à Mazzini pour exprimer sa satisfaction. Si Louis Blanc « connaissait, comme moi, l'antipathie de Ledru-Rollin pour ses idées et pour sa personne, il n'agirait jamais de concert avec lui en quoi que ce soit... Je ne concevrai guère qu'il soit dans la logique de devoir se jeter dans un filet qui vous attend pour vous étrangler. Or l'entourage de Ledru attend celui de Louis Blanc pour lui rendre cet office² ». Il est curieux de voir comment Sand insistait pour associer Mazzini avec son ami à elle, Louis Blanc, tandis que celui-là fut constamment l'ami de Ledru et l'ennemi des socialistes.

Cependant il y eût une œuvre à laquelle tous les proscrits coopérèrent. Vers le 1^{er} septembre 1850, on fonda la *Société fraternelle des démocrates-socialistes à Londres*. Ce fut purement une société philanthropique; les discussions politiques furent évitées, mais on put s'adresser à la société sur des questions d'honneur. L'entrée fut de six pence, et les membres payèrent deux pence par mois; mais ceux qui étaient trop pauvres

1. *Ibid.*, 7 : 111-114. Pour le Comité central, voyez *infra*, chapitre V. Il est amusant de noter que Ledru, qui avait longtemps combattu *Le National*, comme patron et comme protégé de *La Réforme*, est maintenant appelé, par Louis Blanc, le favori de ce journal modéré.

2. Sand : *Lettres*, 3 : 208-209.

furent dégrévés même de cette modique contribution. On sollicita aussi des donations extraordinaires. D'abord tout l'argent fut recueilli en Angleterre. Pendant les dix premières semaines, on réunit soixante et onze livres. On confia l'administration à un comité, renouvelé tous les deux mois, qui se réunit les lundis, 8 Church Street, Soho Square. Il y eut un sous-comité pour les premiers besoins des réfugiés nouvellement arrivés, et un autre pour trouver du travail. Au milieu de novembre, on comptait déjà cent vingt-six membres, dont Ledru-Rollin, Martin Bernard, Louis Blanc, Boura (trésorier), Caussidière, Collin, Courtais, Delescluze, Landolphe, Madier de Montjau, Naquet, Rattier, Ribeyrolles¹. Enfin au commencement de janvier, la société sollicita de l'argent des patriotes français : « Malgré les difficultés qu'offre un pays dont on ne connaît pas la langue, tous, nous avons fait ressource de notre activité ; mais ceux même qui ont pu trouver une occupation ont encore à supporter des chômages fréquents, ou ne reçoivent qu'un insuffisant salaire. Quelques-uns sont chargés de famille ; d'autres — on peut l'avouer sans rougir — sont réduits, faute de vêtements, à ne pouvoir demander du travail ». Comme dernière ressource, donc, la société fait appel aux républicains de la France², *Le Vote universel* expliqua que Ledru-Rollin, d'Angleterre, et Félix Pyat, de Suisse, demandaient, tous les deux, des fonds pour amoindrir les souffrances terribles de leurs compatriotes exilés³. *Le Vote universel* commença la liste avec une contribution de cent francs, et avant la fin de février, la liste avait atteint sept mille francs⁴. Bientôt l'organisation se modifia : Goudchaux recueillit la plupart des fonds en France et les envoya à Schoelcher en Angleterre et à d'autres représentants en Belgique et en Suisse, Goudchaux consacra

1. Delescluze dans *Voix du Proscrit*, 1 : 69-71.

2. *Voix du Proscrit*, 69-70 ; *Vote Universel*, 29 janvier.

3. *Ibid.*, Le comité qui signa l'appel se composait de Ledru-Rollin, Berjeau, Martin Bernard, Louis Blanc, Delescluze, Karcher, Madier de Montjau, Pardigon, Suireau, Tessier de Mottay et Villain.

4. *Vote Universel*, *passim*.

tout son temps à ce travail et parcourut Paris en sollicitant des contributions¹.

Durant cette période, Ledru demeura à Brompton², Castille prétend qu'il ne voyait presque personne ; même Élias Regnault, son ancien chef de cabinet, ne lui rendit jamais visite pendant un voyage en Angleterre³. Mais en 1850, Bamberger, le démocrate allemand, le vit⁴, et le 21 août 1851, le *Foreign office* envoya au *Home office* « a list of certain persons who have lately arrived in England for the purpose of placing themselves in communication with Mr. Ledru-Rollin and other political refugees now resident in London⁵ ».

Sa santé n'était pas bonne. Sa femme, après avoir remercié un ami pour ses lettres et pour son avis professionnel, déclare : « Aujourd'hui, Alexandre se trouve un peu mieux, sauf cependant la poitrine, qui paraît un peu engagée⁶ ». En juillet, le proscrit lui-même écrit à son fidèle Babaud : « Je vous écris de mon lit que j'ai pris le soir même de votre départ. Depuis ces huit mortels jours, j'y ai été cloué par une fièvre bilieuse nerveuse des plus violentes, et je souffre un peu moins aujourd'hui seulement. Mais je suis tellement faible que je ne puis vous écrire qu'un mot... Pas un mot de ma maladie chez ma mère, ni à ma sœur, je vous prie⁷ ».

Ses finances personnelles n'étaient non plus en bon état. De son grand-père et de son oncle, il avait hérité une assez grande fortune, mais elle avait été presque toute dépensée pour soutenir

1. Pour une description embellie de son activité, voyez la biographie, par Lazard, 553-555. Voyez aussi l'évidence de Goudchaux au procès de la *Marianne* dans la *Gazette des Tribunaux*, 3 mars 1854.

2. D'abord à 37 Brompton Crescent ; puis à 21 Pelham Crescent ; puis à 18 South Street, Thurloe Square. Mon information, quant aux adresses, vient des enveloppes et des documents financiers. Pendant l'été de 1851, les Ledru-Rollin habitèrent Twickenham, Middlesex, dans la banlieue de Londres.

3. *Ledru-Rollin*, 50.

4. Bamberger, 218.

5. *Foreign Office Papers*, 27 : 921. Je n'ai pas pu trouver cette liste.

6. Collection Liesville, lettre du 29 mars 1851. On n'indique pas le nom du destinataire.

7. L. R. Babaud.

la cause de la démocratie française. Sa femme lui avait apporté une dot considérable, et dans la suite il lui céda tous les restes de ses propriétés. Elle se trouvait ainsi posséder des maisons au Mans, à Paris, et à Fontenay-aux-Roses. Dans cette dernière, Emilie Frangeville avait aussi un intérêt. A Paris, elle possédait une maison dans la rue du Four et une grande propriété dans la rue de Charonne, jadis deux monastères : Trenelle et Bon Secours. Elle laissa l'administration dans les mains de son mari et de son gérant, le notaire Babaud. Elle décrit ainsi la situation : « Réfugié à Londres, il fut d'abord obligé de travailler de sa plume pour vivre, car le gouvernement de Bonaparte avait séquestré les biens de sa femme, quoique sans aucun droit. Quelques années plus tard, cependant, l'administration lui en fut rendue, ce qui lui permit d'écouter alors les élans de son cœur et de venir en aide avec une sympathique générosité aux malheureux compatriotes que les événements avaient fait ses compagnons d'exil¹ ».

Ledru prodigua les détails sur ses difficultés dans ses nombreuses lettres à Babaud. Le 30 novembre 1849, il écrit : « Vous ne devez rien comprendre à mon silence; ne m'en voulez pas trop. Depuis quinze jours je travaille d'*arrache pied* à deux choses qu'il m'a fallu livrer au libraire et qui sont, d'aujourd'hui, entre ses mains. Demain, j'aurai enfin deux heures de libre et je vous promets une lettre détaillée pour toutes les questions que vous m'avez posées, et j'espère bientôt recevoir de mon travail *de quoi satisfaire à ce que vous me demandez*². » Le 7 décembre, il déclare : « Je m'étais ruiné pour la démocratie, ce qui n'est malheureusement que trop vrai... Il ne me reste plus qu'un [sacrifice] à faire, c'est celui de ma vie... Aujourd'hui, malgré les pierres que ma femme est censée posséder, je suis devenu ouvrier comme eux, vivant de ma plume, comme ils vivent de leurs outils. Dites cela nettement, je n'ai point à en rougir. Depuis que je suis en exil, ai-je en effet reçu un liard, un seul liard de ces prétendues propriétés. J'attends

1. Écrits divers, I : VIII.

2. L. R. Babaud.

d'ici quelques jours 1,000 francs de mon éditeur¹ ». Le 15 juin 1850, il est prêt à vendre toutes ses propriétés hors Fontenay. Parce qu'il faut un avocat, il suggère Crémieux, son ancien collègue. « *Je profiterai de tout votre bon vouloir* pour tâcher de tirer pour ma pauvre femme quelques débris de sa fortune, car nous vivons ici de privations plus qu'on ne le croit, et voici un an maintenant qu'elle n'a vu un rouge liard de revenu.... Si cela continue encore deux mois, je serai obligé de quitter l'Angleterre pour m'enterrer inconnu dans quelque coin, car je n'aurai pas l'argent nécessaire pour passer en Amérique² ». En décembre, il réitère sa volonté de vendre la maison du 17, rue du Four³. Il n'avait pas assez d'argent pour payer d'anciennes dettes⁴. Pendant 1851, il eut encore des ennuis dans les tribunaux de Louis Napoléon au sujet des propriétés de sa femme⁵.

1. L. R. Babaud.

2. *Ibid.*

3. *Ibid.*, 9 décembre.

4. En juillet 1845, il avait convenu de payer 1,700 francs, sa portion d'un total de 7,500 francs, à Chanousse, l'ex-directeur-gérant de la *Réforme*, pour transférer ses droits. Pour contrat, voyez L. R. Papiers, 2 : 311-312. La dette était due en 1850 et Babaud avait été forcé de lui écrire l'impossibilité de la payer. *Ibid.*, 2 : 311.

5. L. R. Babaud, 17 juillet.

CHAPITRE III

LA DÉCADENCE D'ANGLETERRE : LE POLÉMISTE

Pendant la première année de son exil, la plus grande partie du temps de Ledru fut consacrée à écrire. Il écrivit probablement beaucoup de petits articles, mais je n'ai pu découvrir aucun de ces écrits. La première de ses brochures, le *Treize Juin*, fut une justification de cette journée. Dans le premier chapitre, il parle des mesures révolutionnaires de l'Assemblée et défend sa fuite du Conservatoire. Le deuxième, intitulé *la Question romaine*, donne, en style déclamatoire, un rapport complet des débats sur l'expédition italienne, sur l'action de Lesseps et d'Oudinot, sur l'opposition de la Montagne et sur la restauration du pape. Naturellement, il défend la République romaine et démontre la duplicité du cabinet Barrot, les actes arbitraires du président, et les prétendues violations de la Constitution. Bien entendu, c'est un exposé partial, plein d'invectives, mais dont presque toutes les conclusions ont été approuvées par l'histoire. Le *Procès de Versailles* constitue la troisième partie. Elle commence : « Qu'est-ce que le procès de Versailles ? C'est un drame substitué par un Gouvernement aux abois, à l'accablante et simple vérité des faits ; c'est une protestation légale, la résistance dans la Constitution, qu'on trans-

forme en un complot ; c'est une série de violences et de provocations contre les victimes, qu'on déguise sous une accusation d'attentat. » Il nie la compétence du tribunal exceptionnel et il se plaint de la défense d'introduire la question romaine et la violation de la Constitution dans le débat. Avec beaucoup d'habileté il réfute l'accusation gouvernementale d'un complot, en montrant comment elle a abandonné les accusations à propos de la *Solidarité républicaine* et de la *Légion prétorienne*, de Forestier, comment on n'a rien tiré des nombreuses lettres des députés accusés, des journalistes, du comité des vingt-cinq et des *Amis de la Constitution*. Il affirme, au contraire, que tout est un complot gouvernemental : mais ici il n'est pas convaincant. Il maintient que les actions de la Montagne, le 13 juin, furent légales et pacifiques, mais il est trop vague sur ce point : il se fie à un beau langage plus qu'à un exposé des faits. La quatrième section s'occupe de la *Majorité souveraine*. Ici Ledru développe deux idées qui sont devenues importantes dans sa philosophie. D'abord, dit-il, il y a quelques droits souverains au-dessus de toute volonté de la Chambre, au-dessus même d'un vote du peuple¹. Deuxièmement, la Constitution est au-dessus de l'Assemblée, et, si celle-ci la viole, le droit d'insurrection reste au peuple. Le dernier chapitre est un avertissement contre les ruses de Louis Napoléon, qui désire un second 18 brumaire, et contre les monarches réactionnaires, qui désirent tuer partout l'esprit révolutionnaire. Il exhorte le peuple à éviter les dissensions intérieures et à se rallier autour de la Constitution. Il finit en déclarant que la Montagne ne s'est pas suicidée, et il engage les électeurs à ratifier le 13 juin en votant pour les candidats montagnards dans la prochaine élection partielle². Cette brochure est assez éloquente, bien qu'au-dessous des meilleurs écrits de Ledru. Elle est trop

1. Remarquez comment les radicaux se placent sur le terrain abandonné par ceux qui défendent le droit divin des rois.

2. Écrits divers, 2 : 365-395. *La Nation* du 9 décembre en cita des fragments et loua la brochure. *Le Temps* du 4 décembre en publia quelques extraits ; avant qu'il pût continuer, le pamphlet fut saisi. Pour ms., voyez L. R. Papiers, 5 : 10-43.

pleine de tirades, trop déclamatoire; ce que nous voudrions, quelques faits nets, manquent. Mais elle n'a rien d'incendiaire.

Publiée en novembre 1849 par Escudier frères, elle eut un grand succès; c'est, du moins, ce que déclarent Mathis¹ et Leclanché². Celui-ci affirme que Carlier, l'habile chef de police, voulut la tolérer d'abord. Mais il changea bientôt d'opinion, et le jour de la publication l'édition entière fut saisie par la police³. Ledru écrit à Babaud: « Vous me dites que ma brochure est saisie; parbleu, bonne nouvelle! Elle devait l'être, puisqu'elle était la vérité. L'avez-vous lue⁴? » L'État poursuivit l'imprimeur et l'éditeur, et on condamna même quelques journaux pour avoir réimprimé des extraits. Néanmoins on la vendit clandestinement dans une édition imprimée en Belgique et passée en contrebande en France⁵. Le bruit se répandit que Leclanché aurait aidé à écrire la brochure, et un *prolétaire du faubourg* anonyme écrivit en caractères imprimés à Landolphe pour que celui-ci fit des recherches à propos de « ces bruits », qui « font beaucoup de tort au chef de la montagne⁶. »

Pour le second anniversaire de la Révolution de février, Ledru publia un message au peuple intitulé le *Vingt-quatre Février*. Il y décrit la joie qui accueillit la révolution partout en France et en Europe, et l'oppose à l'état réactionnaire actuel, aux accusations et aux calomnies continuelles contre les républicains. Il compare la liberté laissée aux conservateurs sous le Gouvernement provisoire avec la répression de la presse en 1850. Pour l'anniversaire de la Révolution glorieuse, il ne les appelle à aucun festin de joie, mais à une solennelle commémoration des morts. Il exhorte le peuple à être vigilant et à honorer les martyrs en votant pour leurs principes. « Les rois, quand leurs

1. L. R. Papiers, 1 : 568, 13 décembre.

2. *Ibid.*, 1 : 529, 4 décembre.

3. *Nation*, 9 décembre, qui ajoute qu'on la réimprimerait en Belgique.

4. L. R. Babaud, 7 décembre.

5. *Democratic Review*, février 1850. L'auteur de cet article donne son approbation aux déclarations de Ledru.

6. L. R. Papiers, 1 : 531.

filis meurent, les parfument d'encens et les enterrent dans la pourpre : eh bien, vous pouvez, comme les rois, ensevelir vos morts dans la pourpre de votre souveraineté. » Nous vivons dans un temps fâcheux, car les factions monarchistes, qui dirigent le Gouvernement, complotent contre la République. Il espère que le peuple verra cela et améliorera les conditions au moyen de l'urne électorale. Au dehors, les rois s'unissent pour éteindre la liberté : au dedans, des complots se forment contre les institutions fondamentales, surtout contre la liberté d'éducation. (Ici vient un éloge de l'instruction laïque.) Le Gouvernement refuse de permettre que les affaires redeviennent normales, car il maintient l'état de siège dans plusieurs départements, et les agents de police s'étendent partout. Il énumère de nouveau les mesures réactionnaires de l'Assemblée, et il fait appel au peuple pour gagner la victoire par « l'émeute du suffrage universel, l'émeute pacifique du scrutin ¹ ». Nous trouvons encore des passages éloquents, mais la brochure est trop longue, est trop confuse. Mais notez bien qu'il n'y a aucun appel à la violence ; c'est *l'émeute du scrutin* que veut Ledru.

L'éditeur de Ledru-Rollin remplit toutes les conditions nécessaires pour imprimer les brochures. Il déposa une copie au bureau du censeur, et ce fonctionnaire ne prit d'abord aucune mesure. La plus grande partie de l'édition fut vendue ; puis soudainement on confisqua le reste. On aurait dû intenter tout de suite une poursuite ou exiger la remise de tous les exemplaires ; le Gouvernement ne fit ni l'un ni l'autre. En juin seulement on enleva quelques brochures à des colporteurs, dont la police oublia de demander les noms, et on cita Ledru devant un tribunal. Delescluze émit l'opinion qu'on voulait multiplier les décrets de mort civile contre le proscrit, pour qu'il ne puisse pas se présenter comme candidat à la présidence, car l'élection n'était distante que d'un an. Vers la fin de juin 1851, dix-neuf mois après la publication de la première brochure et seize mois après la publication de la seconde, la cause fut jugée. On accusa les deux brochures d'inciter à la haine contre le Gouvernement,

et celle du *Treize Juin* d'excuser des actes reconnus criminels par le Gouvernement. En fait, on ne trouve dans ces pamphlets qu'une critique des faits; et si pareille interprétation de l'histoire fut considérée comme un crime, parce qu'elle différerait de l'interprétation gouvernementale, la liberté de la presse était bien morte. Ledru fut condamné par contumace à un an d'emprisonnement, à une amende de cinq cents francs et aux dépens. Si la mort civile du proscrit fut le but poursuivi par le Gouvernement, celui-ci fut déçu dans son attente; il est difficile de trouver une raison à ce nouveau et mesquin procès¹.

Ledru contribua aussi à un article de l'*Almanach des Proscrits républicains* de 1850, qui publia quelque chose de presque tous les chefs démocrates. Il parle de l'idée de février. Il montre comment l'idée, sous ses trois formes : mouvement des nationalités, libération politique, transformation sociale, s'est répandue en Europe. Il déplore les temps difficiles, mais il déclare que l'idée s'étend; impalpable, elle est indomptable, et elle finira par conquérir le monde². Pour un autre *Almanach des Proscrits*, il écrivit une défense de l'*Impôt de 45 centimes*.

Mais le livre principal de cette époque fut un ouvrage sur l'Angleterre. Deux éditions en français de la *Décadence d'Angleterre*, deux éditions en anglais appelées le *Decline of England* et une édition en allemand intitulée *Von dem Verfall Englands*, furent publiées en 1850; la première édition parut vers le 8 mai³.

1. *Débats*, 22 juin 1851; Delescluze, dans *Voix du Proscrit*, 2:96-98; Dupont, dans *ibid.*, 2:155. Le *Vingt-quatre Février* fut saisi, mais on le réimprima en Belgique. *Nation*, 3 mars 1850. *L'Indépendance belge* méprisa le pamphlet, mais la *Nation* le loua. *Ibid.*, 5, 17 mars.

2. *Almanach*, 39-41.

3. *Nation*, 9 mai 1850. La première édition française fut publiée par Escudier Frères; l'autre, qui comprend des notes et des documents, par Labrousse et C^{ie}, de Bruxelles. Les éditions anglaises furent de E. Churton, de Londres; la deuxième avec une préface de l'éditeur. L'édition allemande fut traduite par Friedrich Schueltz et publiée par Giessling et C^{ie}, de Bruxelles et Leipzig, avec notes et documents. Toutes sont en deux volumes, quelquefois avec pagination continue, et quelquefois reliées ensemble. La préface de Churton est datée de juillet.

Dans sa préface, Ledru se défend de violer les lois de l'hospitalité ; il affirme que les Anglais n'ont reçu les pauvres proscrits qu'avec des injures. Dans l'introduction, il maintient qu'il apprécie la grandeur de l'Angleterre, son autorité sur les mers, sa production gigantesque, sa belle agriculture, sa grande place dans l'histoire. Il fait un beau tableau de sa prétendue prospérité : « Pour ne parler que de sa capitale, que de merveilles, en effet, que de richesses accumulées entre ces deux rives de la Tamise, que peuplent des forêts de mâts et qu'agitent, que pressent avec fureur toutes les activités humaines ! Ici, des docks profonds et tranquilles comme des baies abritent, dans leurs eaux fermées, des milliers de navires, et, depuis la jonque chinoise jusqu'au vaisseau de haut bord, la goëlette ou brick, trois-mâts ou frégate, chaque bâtiment a sa place dans ce bazar flottant, où se marient en faisceaux tous les pavillons de la terre. Les tributs infinis des peuples divers s'amoncellent avec ordre, avec symétrie, dans des magasins gigantesques qui sont, à eux seuls, une ville entière. Là, ce sont des chantiers de réparation, les ateliers de grément, où, sous la flamme et le marteau, le fer et l'acier se tordent. C'est le travail s'acharnant à tout, donnant toutes ses sueurs ; et ce n'est rien encore près de Sheffield, de Birmingham, de Manchester, de Leeds et des forges de Merthyr et du Pays de Galles. Oh ! alors, au milieu de cette création incessante et tumultueuse, l'esprit troublé, confondu, frappé comme d'hallucination, croit voir ressusciter devant lui la grande fable des Titans. » Et ainsi de suite pour montrer l'empire magnifique d'outre-mer ; mais cela n'est que l'Angleterre du premier abord. Carthage, Tyr, Venise, qu'est-ce qu'il en reste ? Comme eux, l'Angleterre tombera. La misère du peuple, peinte dans quelques articles contemporains, est effroyable. Le système féodal et le monopole des capitalistes ruinent l'Angleterre et ses colonies. La seule espérance, disent Cobden et ses amis, serait d'abandonner les colonies fortifiées, d'accorder l'autonomie aux autres et d'établir le libre échange. Mais cela ne servirait qu'à peu de gens ; l'état des prolétaires n'en serait point amélioré. Il n'y a aucun espoir pour l'Angle-

terre ; c'est la période de la décadence inévitable¹. Cette introduction est la meilleure partie du livre ; au moins elle est éloquente, bien qu'elle ne montre nul savoir du sujet traité.

La plus grande partie de l'ouvrage est une compilation de divers livres ; mais, autant que je peux en juger d'après mes recherches, dans la première section, qui s'occupe de l'aristocratie, les idées viennent de Ledru lui-même. Le premier chapitre concerne les opinions des Français du XVIII^e siècle sur la Grande Bretagne. Il mentionne l'admiration de Montesquieu pour son gouvernement par la loi et celle de Voltaire pour ses habitudes de liberté ; mais il les explique, en disant qu'ils n'ont pas regardé le peuple et que, de leur temps, la France était en servitude. Avec les encyclopédistes, la France retrouva ses idées personnelles, et avec la Révolution elle dépassa pour toujours l'Angleterre. Puis Ledru considère les diverses manifestations de l'aristocratie. L'aristocratie foncière possède la plus grande partie de la propriété, et l'a possédée depuis le temps de Guillaume le Conquérant, quand ses ancêtres l'ont reçue, comme il est inscrit au *Domesday Book*. En effet, dès lors, le nombre des propriétaires a décroît. Il y a quatre cents ans, on a émancipé les serfs, et depuis ce temps le sort des ouvriers agricoles ne s'est point amélioré. Quand viendra le cri de l'émancipation définitive ? La Grande-Bretagne a remplacé comme puissance commerciale Rome et Carthage, mais bientôt elle sera remplacée elle-même par un autre pays, probablement par l'Amérique. Toute cette prospérité apparente ne signifie en réalité que la concentration des grandes fortunes entre les mains de l'aristocratie commerciale. Il fallut, d'abord, concentrer le capital, et on établit des grandes compagnies pour faire le commerce. Il y avait, par exemple, le *India Company*, où quelques marchands gouvernaient tout un pays. Récemment,

1. *Écrits divers*, 2 : 562-576. C'est la seule partie contenue dans les *Écrits divers*. Je ne donne aucune référence pour les autres chapitres. On peut les trouver sans difficulté dans toutes les éditions. Les manuscrits pour des portions de l'ouvrage se trouvent dans L. R. Papiers, 5 : 44-230.

le crédit aussi avait été concentré. Mais l'orgueilleuse affirmation que la Grande-Bretagne dirige les flots signifie seulement la richesse de quelques membres de l'aristocratie commerciale et les cris de faim des ouvriers.

Puis Ledru traite de l'aristocratie politique. C'est l'opinion générale que l'Angleterre est un gouvernement de contrepoids. Ainsi l'affirme Delolme dans son livre, mais il admit plus tard qu'il n'y connaissait rien. En vérité, la couronne et l'aristocratie sont les maîtres. La couronne se charge encore des affaires étrangères, elle est chef de l'église et de l'armée, elle est la source des honneurs, elle frappe monnaie et elle est inviolable. Le *House of Lords* est le plus haut tribunal et la chambre prédominante. Le *House of Commons* n'est que son antichambre; 571 sur les 658 membres du Parlement sont des parents ou des protégés des pairs. Où est donc le peuple? La presse est aristocratique grâce aux lourdes taxes. Le jury est un bras de l'oligarchie; quel défenseur du peuple a-t-il jamais acquitté? Le droit de réunion n'existe pas, car on peut disperser n'importe quelle Assemblée comme séditieuse (cela de la part de l'homme qui a fait battre le rappel le 16 avril). Quel avantage apporte l'acte *habeas corpus*, tandis que l'emprisonnement pour dettes existe encore? Le vote est restreint, la distribution des sièges injuste et la corruption toujours effrénée. Quand la révolution de 1848 se répandit par toute la terre, seules les formes archaïques de l'Angleterre n'en furent point affectées.

L'Église aussi est une aristocratie, qui reçoit ses revenus de l'État, et qui donne de forts appointements à ses hauts fonctionnaires. Elle légifère en Parlement, elle juge les affaires de mariage et de testament, elle enseigne dans les universités. La promotion dépend du pouvoir royal et de l'influence de famille. L'injustice du clergé se montre dans les sermons contre les Français et pour le maintien de la hiérarchie épiscopale dans l'Irlande catholique. En Angleterre, les universités se sont libérées de l'État pour tomber sous la domination de l'Église. L'aristocratie universitaire a le monopole de l'instruction du droit, de la médecine et de la théologie. L'enseignement est

mauvais, et les *collèges* vivent sur leur réputation. L'organisation est aristocratique; le peuple n'y a aucune part. Il y a aussi une oligarchie judiciaire pour interpréter l'archaïque chaos légal. Ainsi, en six chapitres, Ledru-Rollin traite de l'aristocratie foncière, commerciale, politique, cléricale, universitaire et judiciaire, qui, selon son opinion, gouvernent la Grande-Bretagne.

Il finit cette partie par un chapitre sur le rôle de l'Angleterre dans l'ordre des idées. Toutes les nations ont eu leurs étoiles; seule l'Angleterre est sans lumière directrice. Son Parlement a pour principe la force, sa religion, le caprice. Le matérialisme et l'utilitarisme dominant sa vie. En littérature, les seuls grands hommes sont Newton, Shakespeare, Byron et Milton. Suit un passage typique : « Si Shakespeare, oublié si longtemps, est en honneur, il ne le doit pas à son immortel et franc génie, c'est le client abrité sous la pourpre d'Elisabeth; c'est le chroniqueur partial des guerres nationales; c'est le grand poète glorifié par toutes les sanctions du dehors... L'Angleterre... se mire dans le cristal de ces poèmes divins, mais elle n'en sait pas les profondeurs, et dans son culte il n'y a que l'orgueil d'elle-même ». Milton, dit-il, est plus admiré comme homme d'État que comme poète. Byron est jugé trop scandaleux. L'art britannique n'est que reproducteur, et il n'existe ni un beau monument ni une belle fête dans ce pays. Quand les conditions sont telles, une nation n'est pas grande; sa chute est inévitable. Cette partie ne dénote pas la moindre compréhension des institutions anglaises. C'est la vue superficielle d'un homme dogmatique et de parti pris. Les conclusions sont habituellement fausses, fréquemment absurdes. Les faits sont souvent faux, et plus souvent déformés. Même le style en est médiocre; les passages éloquents sont rares et dispersés.

Le livre II n'est qu'un résumé de l'*Histoire criminelle du Gouvernement anglais* par Élias Regnault. Il est plein de citations d'autres ouvrages, et chaque fois que j'ai essayé de les vérifier, je les ai trouvées dans la partie correspondante du volume de Regnault. Les premier et troisième chapitres critiquent la politique en Irlande et en Inde. Je ne les examinerai

pas, parce qu'ils sont semblables au chapitre II sur l'Amérique. Ledru-Rollin parle de la valeur que les treize colonies représentaient pour l'Angleterre. Puis il donne une histoire partielle de la Guerre de l'Indépendance. Il appuie sur la brutalité des Hessois, sur l'assistance des peaux-rouges *scalpant*, sur l'incitation à la révolte des nègres et sur les horreurs des vaisseaux-prisons. Mais toutes ces atrocités ne purent rien contre « le grand cœur de Washington et l'épée de la France ». La grande dépense d'argent fut « en effet la balance de l'expédition, sans compter la honte qui s'attache à toutes les défaites méritées, et l'exécration de l'histoire ». Cela est présenté comme une histoire impartiale : Ledru nous donne un récit faussé de l'exécution d'Isaac de Haynes, en suivant aveuglément Regnault. Puis il appelle typique cette affaire que Trevelyan déclare « one of the most disgraceful in British history ». Quelquefois les faits sont tout à fait faux. Ledru écrit : « Le général américain Mercer, vingt fois blessé dans l'affaire de Prince-Town, rend les armes au dernier sang et devient prisonnier des Anglais. On le porte sous les tentes des ennemis, et là les soldats l'achèvent à coups de crosse sous les yeux de leurs officiers ! » L'exposé dans Regnault proclame : « Le général américain Mercer fut fait prisonnier à l'affaire de Prince-Town le 3 janvier 1777, après un combat désespéré, où il avait été couvert de blessures. Apporté dans les tentes anglaises, il venait d'être déposé, lorsque des soldats y entrèrent, le percèrent de leurs baïonnettes, et après qu'il fut mort, le défigurèrent à coups de crosse¹ ». La vérité est que le général Mercer fut blessé, fut apporté chez un quaker, pris par les Anglais et laissé libre sur parole. Le général anglais Cornwallis permit à Washington de lui envoyer deux médecins, et même envoya à Mercer son propre docteur. Malgré ces soins le général mourut de ses blessures. Sans doute Ledru crut à l'histoire telle qu'il la trouva dans Regnault ; mais il la rédigea à sa façon. Probablement que Regnault l'avait trouvée dans quelque brochure contemporaine sans valeur. Il ne faut pas accuser ces auteurs de falsification volon-

1. Regnault, 85.

taire, mais d'une crédulité extrême, d'une complaisance à accepter n'importe quelle histoire contre les Anglais; en d'autres mots, ils sont les précurseurs des historiens contemporains allemands. Les deux derniers chapitres de cette section traitent de la politique étrangère britannique. Il blâme Pitt d'avoir attaqué sans cause la France, d'avoir provoqué des dissensions dans ce pays, et d'avoir acheté des auteurs anglais pour défendre sa politique et pour attaquer la Révolution. L'auteur affirme que l'Angleterre a essayé de renouveler en 1840 la coalition contre la France. Il en arrive à maintenir que la marine anglaise est mauvaise et que son armée est nulle. La politique générale de l'île est l'asservissement des nations, afin d'assurer « son intérêt mercantile, militaire et territorial ». Acquis par la force, ses colonies sont conservées par la perfidie. La politique coloniale française, bien entendu, a été mauvaise; mais c'est parce que les monarchistes sont vendus à la Grande-Bretagne. De tout l'ouvrage, la plus mauvaise partie est le second livre, et ce n'est pas peu dire. Il ne contient aucun passage éloquent; il est rempli d'affirmations fausses, de déformations ou d'exagérations des faits véridiques, et d'injures contre tout ce qui est anglais, tout cela de seconde main.

Le troisième livre est le plus long. Il est basé en entier sur une enquête faite par le *Morning Inquirer*; il en est presque une traduction condensée. Ledru s'échauffe en peignant la misère du prolétariat, mais il ne montre aucune originalité. Pour prouver l'état terrible des ouvriers, il cherche des cas extrêmes, qui confirment sa thèse. Il examine en détail divers métiers, qu'il groupe sous ces trois titres : métropole, agriculture, manufactures. Il finit cet exposé partial en déclarant : « Je n'ai fait qu'enregistrer scrupuleusement les cris de la faim, et ce procès-verbal d'agonie ne contient pas un chiffre, pas une plainte, pas un gémissment qui ne soient sortis de l'enquête anglaise elle-même. » Cette longue portion est la plus importante de l'ouvrage, celle qui souleva l'intérêt le plus étendu.

Le livre IV s'occupe des matières économiques. Le crédit de l'Angleterre est dans une situation sans espoir, car l'agriculture

diminue et l'industrie coûte plus qu'elle ne rapporte. Le *Bank of England*, qui contrôle le crédit, est près d'une débâcle. Si le pays a traversé les deux dernières années, c'est parce que les nobles du continent y ont apporté de l'argent, tandis que les pairs anglais n'ont pas quitté leurs foyers. Le paupérisme croît toujours et les deux tiers de la population sont indigents. La politique du laissez faire a favorisé les privilégiés. Le seul remède est une émigration générale. Puis Ledru parle du libre-échange ; il cite les opinions de Cobden et des chefs parlementaires, mais il croit qu'ils se trompent. Ils ruineront l'Angleterre aussi bien que les partisans de la protection. Le seul espoir est une révolution avec l'abolition des privilèges ; et il n'y a pas grande chance qu'elle se produise, car les patriotes manquent. Cette partie est très faible et ne montre que l'ignorance et les préjugés de l'auteur.

La conclusion traite de la France. Il tâche de démontrer comment elle surpasse en tout la Grande-Bretagne, dans le domaine de l'idée comme pour le patriotisme, le climat, les ressources naturelles. Pendant que sa rivale s'en va à la ruine, la France améliore de jour en jour ses conditions. Il fait l'histoire de la France et dépeint le triomphe de l'esprit révolutionnaire. Les réactionnaires ont beau arrêter sa marche. « Tandis qu'ils travaillent péniblement à opposer au fleuve révolutionnaire une digue nouvelle, j'ai remonté au travers des âges jusqu'à sa source pour en mieux reconnaître l'intarissable puissance. Et maintenant, du rivage où je suis jeté, je contemple avec confiance son cours irrésistible, calculant combien d'heures il mettra pour entraîner ensemble la digue et les pigmées. » Cette section expose son amour de la patrie et sa croyance dans le succès de la démocratie. Mais la plupart des arguments sont basés sur de fausses prémisses, et les chiffres cités sont choisis de telle façon que les conclusions tirées sont faussées.

A la fin de quelques éditions se trouvent des notes. Elles comprennent les dépenses de la famille royale, les pensions aux juges, les frais imposés à la nation par le Duke of Wellington, la statistique de l'*India Company*, le nombre des ivrognes, les rapports de police, et ainsi de suite.

Vraiment, on a rarement écrit un livre plus infructueux. Sa seule valeur est dans les rares élans d'éloquence. La plupart du temps ce n'est qu'une répétition d'autres auteurs. Il montre de l'ignorance flagrante et du parti pris plus flagrant encore. La haine de l'Angleterre était apparue dans plusieurs de ses discours ; ici elle arrive à son apogée. Le livre n'a aucune valeur durable ; il ne peut être qu'une indication des absurdités auxquelles s'abaissait quelquefois l'intelligence d'un homme d'État ordinairement sain.

On lut l'ouvrage partout. La quantité des commentaires indignés, la notoriété qui en résulta pour Ledru-Rollin, les traductions qui en furent faites, réfutent l'affirmation du *Times*¹ qu'il ne rencontra que l'oubli général. Il perdit pour toujours la réputation de Ledru en Angleterre, où on ne le jugeait que par cet ouvrage, et où l'on ne se souvenait de lui que comme auteur. Même ses amis n'approuvèrent pas le livre. Delord l'appelle « plus éloquent que vrai ». Karl Blind déclare : « The publication I with other exiles deeply deplored ». Holyoake écrit : It caused him loss of prestige among us ». Le socialiste Lefrançais le nomme « un livre sans grande valeur »². L'organe Rolliniste le défendit naturellement comme « la traduction fidèle d'enquêtes authentiques..., le plus éloquent plaidoyer qu'on ait écrit en faveur du peuple anglais³ ». Le périodique de la Montagne loua aussi la vérité des descriptions⁴ et plus tard maintint la véracité des paroles du *martyr* et nia qu'il eût commis un abus d'hospitalité⁵. Mais ce furent là les seules critiques favorables. Les périodiques anglais le désapprouvèrent à l'unanimité. Même *Blackwoods*, qui admet qu'il soit « an energetic and able writer as well as orator », déclare : « It is inconceivable how any man possessed of the rudiments of education can write or lend the sanction of his name to such monstrous falsehoods⁷ ».

1. 21 novembre 1850.

2. Delord, 2 : 592 ; Blind, dans *Fraser's Magazine*, 91 : 248 ; Holyoake, 1 : 92 ; Lefrançais, 193.

3. Antoine dans *Voix du Proscrit*, 1 : 368.

4. Chatard dans *Vote Universel*, 26 décembre 1850.

5. Savatier-Laroche dans *ibid.*, 29 décembre 1850.

6. 68 : 160-173, août 1850.

Fraser's Magazine le considère « shallow, illiterate, and ill-informed¹ ». Le *Gentleman's Magazine* affirme : « Ignorance of England and an utter inability to understand our natural peculiarities and institutions is a part of the French character. To this quality of ignorance... M. Ledru-Rollin adds a complete amount of hatred... His blindness and misrepresentations are inconceivable² ». La *Dublin Review* écrit : « All that M. Ledru-Rollin has done has been to collect some of the worst cases, declame upon them with furious vehemence, and tell of the near approach of the proletarian triumph... He is a bigoted believer in his own opinions, a sceptic in everything else³ ». Le *British Quarterly Review* trouve ses accusations absurdes et ses idées risibles⁴. L'*Athenaeum* prononce le livre « unfair and erroneous⁵ ». La plupart de ces périodiques citent des passages et en montrent l'absurdité ou la fausseté. Même l'éditeur de l'édition anglaise déclare qu'il publie le livre seulement pour exposer la malveillance des exilés envers l'Angleterre, « The present work originated solely in a fit of spleen conceived in consequence of a masterly article in the *Times* which handled the red cap of liberty rather roughly⁶. »

Parmi les papiers de Ledru-Rollin légués à la Bibliothèque de la Ville de Paris, il y a une quantité de lettres relatives à la publication de ce livre ainsi qu'à celle d'un autre ouvrage qui aurait dû le suivre, intitulé *La Loi anglaise*. Celui-ci, grâce à des complications que nous verrons bientôt, ne parut jamais. Bien qu'on le place quelquefois dans la liste de ses œuvres⁷.

Le 17 septembre 1849, Ledru-Rollin signa avec Escudier frères une convention : Il devait écrire deux volumes d'un ouvrage intitulé *La Loi anglaise*, dont le premier volume serait livré à

1. 42 : 74-85, juillet ; réimprimé dans *International Magazine* de New-York, 1 : 222 ; paraphrasé dans *Harper's Magazine* de septembre.

2. 34 : 68-70, juillet.

3. 29 : 270-287, décembre.

4. 12 : 262-292.

5. 1190 : 864-865, 17 août.

6. Préface à la deuxième édition du *Decay of England*.

7. Il n'en existe ni des extraits ni des brouillons parmi les papiers de Ledru.

l'éditeur en décembre, et le deuxième en janvier. Les éditeurs en auraient la possession complète, et ils payeraient à l'auteur dix mille francs pour la première édition de cinq mille, et un franc pour chaque volume additionnel. Quand la première édition serait épuisée, il faudrait en publier une deuxième, faute de quoi la possession en reviendrait à Ledru-Rollin¹. Cette convention fut remplacée par une autre du 10 novembre, par laquelle, à des conditions identiques, *La Décadence d'Angleterre* devrait être terminée avant le 15 janvier². Apparemment l'ouvrage fut prêt dans le temps stipulé et une succession de notes fut échangée quant aux détails du manuscrit. Les relations entre l'auteur et ses éditeurs furent cordiales, même amicales³. Le premier signe de discorde fut causé par une lettre de Marc Escudier, datée du 5 février 1850 :

« Je viens de faire une longue course dans Paris pour voir si l'agitation, qui avait pris hier un caractère assez menaçant, se continuerait aujourd'hui. Je rentre fatigué et pouyant à peine traîner la plume sur le papier. Je m'empresse de répondre à votre lettre qui est arrivée pendant mon absence.

« En droit, vous le savez, le manuscrit de la *Décadence* doit rester entre mes mains. En fait, j'ai été dépouillé du manuscrit du 13 Juin, et c'est là un triste précédent. J'ai donc besoin que vous m'assuriez par une lettre, que vous me renverrez le manuscrit de la *Décadence* avec les premières épreuves corrigées. Je vous le demande et je vous en prie. Vos désirs seront remplis aussitôt après.

« J'aurai soin de vous envoyer la deuxième épreuve en double épreuve, comme vous me le demandez. Vous me dites que la première épreuve a été mal corrigée. J'espère que, lorsque vous l'aurez relue avec le manuscrit, vous me rendrez plus de justice.

« Demain je mettrai à la poste une lettre chargée à votre adresse, 1.250 francs, savoir : 1.000 francs à valoir sur la

1. L. R. Papiers, 1 : 515. signé Marc Escudier. Une convention identique fut signée par son frère le 24, *ibid.*, 1 : 514.

2. *Ibid.*, 1 : 516.

3. Voyez spécialement une lettre du 29 décembre 1849, *ibid.*, 1 : 527.

Décadence, et 250 francs à valoir sur la *Loi anglaise*. Si M. Leclanché m'avait fait l'honneur de me demander les 250 francs à Londres, je me serais fait un plaisir de les lui remettre. Je les avais portés dans ce but.

« Et il ne sera point fait de charlatanisme autour de votre ouvrage. Ce n'est ni dans notre caractère, ni dans nos habitudes. Vos objections pour qu'on ne cite pas des fragments du livre avant la publication sont toutes puissantes. Nous n'avons à y contredire.

« Vous nous trouverez toujours prêts à remplir nos engagements avec une religieuse exactitude.

« Paris est aujourd'hui plus tranquille qu'hier. Le ministre de l'Intérieur a fait afficher une proclamation, par laquelle il s'engage à respecter les arbres de la liberté, qu'on a laissé debout. L'attitude ferme, et je pourrais dire presque héroïque du peuple, a rendu cette reculade du pouvoir nécessaire. Salut et fraternité.

« M. ESCUDIER.

« P. S. Je suis en arrangement pour faire traduire en anglais la *Décadence d'Angleterre*. C'est une publicité à laquelle, je pense, vous devez tenir¹. »

A cette lettre Ledru-Rollin répondit : « Citoyen, le ton de votre lettre me ferait vraiment regretter d'avoir lié des relations d'affaire avec vous.

« Vous me dites que vous avez été dépouillé du manuscrit du 13 Juin, et que c'est là un triste précédent.

« On peut différer sur l'appréciation d'une question de droit sans employer de pareilles expressions, à moins de ne pas en comprendre toute la portée.

« Et je vous demande même de vouloir bien les retirer dans votre prochaine lettre, si vous désirez que je continue avec vous des rapports personnels et directs. La fatigue, toute grande qu'elle peut être, n'autorise pas de pareilles choses.

« Je pense aussi que votre prétention touchant le manuscrit

1. *Ibid.*, 1 : 525.

de la *Décadence* ne légitimait point un retard nuisible à la publication de l'ouvrage. Le manuscrit *indispensable* à la correction des épreuves pouvait bien rester d'emblée entre mes mains, sans qu'aucun intérêt en souffrît.

« J'ai sur cette question de propriété une opinion diamétralement opposée à la vôtre. J'ai consulté aussi tout ce que je connais d'auteurs ou d'éditeurs, et il m'a été unanimement répondu que vous n'aviez droit qu'à la bonne feuille sur laquelle je mettrai le bon à tirer. Mais peu importe cette dissidence ; avant tout, la publication, et après nous ferons décider la question par des arbitres respectivement choisis. Alors, le manuscrit sera remis en définitive à qui la sentence l'attribuera.

« Je ne puis autoriser l'arrangement que vous projetez pour la traduction immédiate en anglais. D'abord je ne vous ai vendu que la publication française, mais ce n'est point un intérêt d'argent qui me préoccupe ; c'est un intérêt politique. On dit de tous côtés que l'Angleterre me tracassera pour cet ouvrage ; peu m'importe, j'écris pour mon pays, et je suis prêt à tout endurer. Mais je ne veux pas devenir justiciable des tribunaux, ou de l'administration anglaise, en faisant traduire à mesure des bonnes feuilles, en donnant, en un mot, mon assentiment à une édition anglaise. Que si, l'ouvrage publié, il plait à n'importe qui de faire une traduction, ceci ne me regarde plus. C'est ce traducteur qui aurait enfreint les lois anglaises et non pas moi. Ce que je veux, c'est pouvoir rester en ce pays pour notre journal qui va paraître. Je crois de plus que vous n'avez pas d'intérêt à une traduction, qui vous empêcherait d'écouler ici un grand nombre d'exemplaires de l'édition française. A chaque instant on va voir les libraires connus pour leur demander si l'ouvrage a paru.

« Malgré les réserves que j'ai faites plus haut sur les termes peu convenables de votre lettre, je me dois à moi-même d'exécuter fidèlement mon traité. Dès que j'aurai reçu le manuscrit, je vous ferai immédiatement tenir 60 pages qui se suivent et vous permettront de disposer promptement de vos caractères engagés. 150 autres, entièrement achevées, suivront 4 jours après.

« J'ai reçu les mille francs que vous m'avez adressés. Quant aux 250 fr. de la *Loi Anglaise* pour la traduction partielle de Leclanché, j'estime que vous avez mal apprécié la position. Vous êtes engagés pour les termes fixes, c'était à vous de vous exécuter, sans que Leclanché eût de grâces à vous demander. Salut et fraternité. LEDRU-ROLLIN ¹. »

Ce petit désaccord semble s'être arrangé, car Escudier adressa de nouveau des lettres à Ledru dans son premier style amical ². Cependant Ledru décida de ne plus négocier directement avec les éditeurs ; il trouva préférable d'avoir un agent à Paris. Donc, le 3 mai, il donna formellement à Leclanché le pouvoir d'agir en toute affaire concernant la *Décadence d'Angleterre* ou la *Loi Anglaise* ³.

Quelques jours plus tard on signa la convention préliminaire. Le prix de la *Décadence d'Angleterre* devait être de cinq francs le volume. Ledru avait reçu déjà 1.500 francs ; il devait recevoir 6.000 de plus tout de suite, 3.500 le jour de la publication, et 500 au bout de deux, puis de quatre mois après cela ⁴. Le 8 mai des chapitres entiers parurent dans le *Démocrate*, le *National*, la *République* et le *Vote Universel* ; et on attendait la même chose du *Crédit*, de *l'Événement*, du *Peuple*, de la *Presse*, du *Siècle*, et des cent vingt-huit journaux départementaux auxquels on avait envoyé d'avance des exemplaires ⁵. Vers ce temps l'ouvrage parut. Leclanché affirma, quand le livre fut prêt et la caution déposée, que, si on arrêtait la vente, beaucoup d'exemplaires seraient vendus auparavant ⁶. Il voulut publier l'introduction séparément ⁷ et il eut aussi l'idée de faire insérer dans les journaux départementaux le chapitre sur la France. Combien d'exemplaires, demande-t-il, fallait-il

1. *Ibid.* 1 : 536.

2. Voyez spécialement une lettre du 4 avril ; *Ibid.* 1 : 541.

3. *Ibid.* 1 : 288.

4. *Ibid.* 1 : 456. Cela fait un total de 12.000 francs ; la convention originale stipulait 10.000 ; peut-être a-t-on publié plus de 5.000 exemplaires.

5. *Ibid.* 1 : 488, 497, lettres de Leclanché. *La Nation* du 12 mai cita des fragments de l'introduction.

6. *Ibid.* 1 : 545.

7. *Ibid.* 1 : 450.

envoyer à la prison de Doullens ; devait-on donner des exemplaires complémentaires à d'autres hommes qu'à Barbès, Davilla et Guinard ?¹

En juin des discussions commencèrent avec Escudier frères au sujet des paiements². Toutes les semaines arrivent des lettres de Leclanché et de Dalican, qui prit aussi part aux négociations. Escudier refusa tout accord³. Enfin, en août, les Escudier offrirent de payer 5,000 francs à raison de 250 francs par semaine, et puis 7.000 à raison de 500 par mois ; à cette offre, Leclanché voulut substituer la suivante : 400 tout de suite, 5.000 à 250 par semaine, et puis 7.000 à 1.000 par mois⁴. En septembre les éditeurs portèrent l'affaire devant les tribunaux ; ils protestèrent : 1° que les conditions quant à la remise de la *Loi Anglaise* ne furent pas remplies ; 2° que ce livre ne fut pas écrit par Ledru-Rollin ; 3° que l'argent avancé à Dalican devait être rendu. En partant de là, Escudier frères justifiaient leur non-paiement pour la *Décadence d'Angleterre*. On fit des propositions, mais on n'arriva à aucun résultat⁵. Escudier essaya de marchander par l'entremise de son avocat, mais il échoua⁶. Le tribunal condamna les éditeurs, et les Escudier durent payer les dépens et 7.500 francs en billets à Berrauer et Antoine, qui représentaient Ledru-Rollin, Leclanché et Dalican, On déclara que l'absence de ces trois hommes était sans effet et que Ledru-Rollin avait rempli son contrat⁷.

Mais ce n'était pas encore la fin. Les procès continuèrent, mais Dalican se sentit assuré du succès final⁸. Vers cette époque Leclanché écrivit : « Jamais le mensonge n'a été poussé plus loin et employé sous des formes aussi variées que par ces deux individus. Ils lancent un mensonge — on le leur reproche

1. *Ibid.* 1 : 488.

2. *Ibid.* 1 : 545, Leclanché.

3. *Ibid.* 1 : 344, Dalican, 5 juillet.

4. *Ibid.* 1 : 289, Leclanché.

5. *Ibid.* 1 : 282.

6. *Ibid.* 1 : 275, 3 septembre.

7. *Ibid.* 1 : 373. Pour le procès voyez *Droit*, 2 octobre 1850 ; pour extraits de celui-ci voyez L. R. Papiers 1 : 373, Dalican.

8. *Ibid.* 1 : 295, 297, Dalican, 8 et 13 octobre.

— alors ils le nient, le modifient, le contredisent — quitte à le recommencer un instant après. » Par exemple, continua-t-il, ils disent à Dalican que j'avais manqué à ma promesse; puis ils nient l'avoir dit l'instant que je suis arrivé. Ils écrivirent à Martin Bernard qu'ils n'avaient vendus que six cents exemplaires; quand je produisis des chiffres, ils affirmèrent qu'ils avaient voulu dire pendant les quinze premiers jours¹. A une autre occasion, Escudier rendit visite à Baronnet pour lui faire imprimer sa justification dans le *National*; celui-ci refusa, mais s'offrit à arranger l'affaire². Cependant les Escudier aussi étaient mécontents, et Marc écrivit à Ledru pour expliquer combien il était accablé de procès, et comment ceux-ci compromettaient la vente des œuvres de Louis Blanc et du *Nouveau Monde*³.

Alors un nouvel intérêt s'en mêla. Brives, le rédacteur en chef du *Vote Universel* naissant, offrit d'acheter le reste des exemplaires invendus pour les présenter comme boni aux souscripteurs. Le 2 novembre l'affaire progressait bien⁴. Le 7 novembre, les Escudier étaient prêts à payer 2.000 francs et le reste à 1.000 francs par mois, à donner des sécurités, à arrêter tous les procès, et à différer la publication de la *Loi Anglaise* de trois mois⁵. Cinq jours plus tard, Dalican pria Ledru d'envoyer le deuxième volume tout de suite, car Escudier prétendait que le contrat n'était pas exécuté⁶. Ledru le fit, car Leclanché donna le manuscrit à Maillard, l'ancien secrétaire intime du proscrit⁷. Dalican se montrait toujours trop exigeant, au moins c'est ce que dit Brives⁸. A ce moment, Dalican fut arrêté et condamné à un emprisonnement de dix mois⁹. Alors

1. *Ibid.* 1 : 346. Sur l'incident Martin Bernard voyez aussi une lettre de Boutin du 17 octobre, *Ibid.* 1 : 339.

2. *Ibid.* 1 : 479, Leclanché.

3. *Ibid.* 1 : 396. Il n'explique pas cette affirmation.

4. *Ibid.* 1 : 374, Brives.

5. *Ibid.* 1 : 305, Dalican.

6. *Ibid.* 1 : 316.

7. *Ibid.* 1 : 495, Leclanché.

8. *Ibid.* 1 : 387, 301; 15, 20 novembre.

9. *Ibid.* 1 : 373, Brives; 1 : 376, Leclanché.

Montigny, l'avocat de Ledru-Rollin, proposa une convention acceptable par tous ; l'accord préliminaire fut prêt le 12 novembre, et le 28 on l'exécuta chez lui en trois exemplaires avec les signatures des deux Escudier, de Brives, et de Dalican, qui agissait pour Ledru-Rollin, Leclanché, Antoine et Berrauer. Ceci termina tous les procès et annula toutes les conventions relatives à la *Loi Anglaise*. Les Escudier reconnurent une dette de 7.500 francs, et ils consentirent à payer les trois quarts des dépenses judiciaires. Brives devait prendre possession de tous les exemplaires restant de la *Décadence d'Angleterre* et les payer 6.200 francs. Les Escudier étaient déchargés de cette somme, et ils devaient payer le reste en juin et donner, en attendant, une garantie suffisante. Si aucun paiement n'était fait à cette date, la convention serait annulée, et les procès seraient repris. En attendant, les documents devaient rester chez Mathis ¹.

Leclanché craignait de nouveaux ennuis avec les Escudier ², et ils n'exécutèrent pas, en effet, la convention à la lettre, mais Leclanché ne voulut pas recommencer de procès ³, et l'affaire semble s'être arrangée. Après la faillite du *Vote Universel*, il y eut des difficultés avec Brives, mais le différent fut soumis à un arbitre et terminé à la satisfaction de tous ⁴.

Le *Vote Universel* reçut les exemplaires de la *Décadence d'Angleterre* vers le 1^{er} décembre 1850 ⁵. Leclanché affirma que trois quarts des souscriptions du journal furent dues à l'offre du livre ⁶. Cela, sans doute, est une exagération, mais Brives admit que cela aida beaucoup à la diffusion ⁷. Quant à la *Loi Anglaise*, Leclanché chercha un nouvel éditeur ⁸, mais il ne le trouva pas, car l'ouvrage ne parut jamais.

1. *Ibid.* I : 291. Voyez aussi *Ibid.* I : 368, Leclanché et Montigny, 26 novembre ; I : 319, Brives, 30 novembre.

2. *Ibid.* I : 379, 7 janvier 1851.

3. *Ibid.* I : 424, 9 février.

4. *Ibid.* I : 408, Brives, 9 avril ; I : 452, Leclanché, 22 mai. Crémieux fut refusé comme arbitre.

5. *Ibid.* I : 364, Chatard.

6. *Ibid.* I : 335, 6 décembre.

7. *Ibid.* I : 377, 17 octobre.

8. *Ibid.* I : 335, Leclanché, 6 décembre.

CHAPITRE IV

LE VOTE UNIVERSEL : LE CHEF CONSULTÉ

Ledru fut mêlé à la fondation du *Vote Universel*. Mais à la même époque, il pensa aussi à collaborer au *Temps*. Celui-ci était un journal que Xavier Durrieu projetait de fonder. Leclanché écrivit que Durrieu tenait à avoir Ledru dans le conseil de ce périodique, et accorderait au proscrit le droit de rejeter tout collaborateur, ainsi qu'il l'avait eu sur la *Réforme*, que, jusqu'à présent, aucun conseil n'était nommé, hors Ferrari ¹. Plus tard, Leclanché déclara que le journal était prêt à paraître ².

Le 19 octobre, Brives écrivit : « Mon cher Ledru-Rollin, il y a longtemps que j'ai l'envie de venir vous faire une visite; indépendamment de mon vieil attachement pour vous, j'y étais poussé par la communication importante que j'avais à vous faire. Depuis que la *Réforme* a été tuée sur le champ de bataille, nous n'avons cessé un instant de pousser aux moyens de la ressusciter. L'enfantement a été long et difficile, mais

1. L. R. Papiers 1 : 270, lettre non datée. On appela le journal quelquefois *le Tribun du Peuple*.

2. *Ibid.*, 1 : 331, lettre aussi non datée. Le journal ne parut jamais.

enfin nous touchons au succès, et la *Réforme* va paraître le 1^{er} novembre prochain sous le titre du *Vote Universel*.

« Vous, qui connaissez mieux que personne les affaires intérieures de l'ancienne société, les embarras commerciaux, les poursuites auxquelles elle est exposée en ce moment, par suite de la faillite où le parquet est en train de mettre le nez, vous comprendrez facilement les raisons supérieures qui nous obligent à nous séparer de ce passé par notre titre même. J'ajoute que Buvinier (*sic*), qui maintenant nous a cédé tous les droits, avait été obligé de faire des concessions incompatibles avec les intérêts et la confiance absolue dont un journal doit être investi. Il a donc fallu travailler à nouveau et ne conserver de la *Réforme* que sa tradition et sa ligne politique. Les plus dévoués de la Montagne se sont associés à cette œuvre. Naturellement, votre nom et votre esprit ont été constamment présents à notre pensée, mais nous n'avons voulu rien vous dire que les choses ne fussent décidées. Je suis le directeur de l'entreprise pour sa partie industrielle. J'ai, à côté de moi, pour la rédaction, Lesseps, dont vous connaissez le profond attachement pour vous. Nous sommes bien résolus à donner au journal la vigueur et toute l'action compatible avec la triste liberté qui nous est laissée.

« Nous avons bien souvent, lui et moi, parlé de vous dans nos projets d'organisation, et plus d'une soirée est écoulée à combiner les moyens de nous rattacher à vous. Cela vous conviendra-t-il, en attendant ? Je sais que vous êtes en négociation pour collaborer au *Temps*, qui a plutôt de velléité que de certitude de paraître. Je n'ai certainement pas la prétention de vous donner des avis ; ma situation dans cette circonstance est même délicate pour que j'aie longtemps hésité à vous entretenir de ce sujet. Cependant, mon attachement pour vous, l'intérêt de la conservation intacte de votre nom, me font passer par-dessus toutes les considérations qui peuvent m'être personnelles. Réfléchissez bien avant de vous engager, je vous prie. Pesez les personnes auxquelles vous pourriez être associé ; le *Temps* a été déjà en faillite. Il y a même dans tout cela des légèretés de caractère que vous devez connaître aussi bien

que moi. Je ne veux nuire à personne. Vous savez que ce n'est pas dans ma nature, et il faut la fraternelle sollicitude que je vous ai vouée pour que je puisse me résoudre à vous soumettre ces observations, qui sont ici dans la bouche de vos nombreux amis.

« Si vous croyez qu'une conversation de vive voix peut mieux éclairer et vous faire connaître la situation, quels que soient les liens qui me retiennent ici, je n'hésiterai pas à faire le voyage de Londres pour venir vous serrer la main et présenter mes hommages respectueux à votre compagne d'exil si courageuse et si dévouée.

« Adieu, mon cher Ledru, mon pauvre martyr, je vous embrasse du fond du cœur. Quand aurai-je le plaisir, à Paris, au milieu de la reconnaissance publique et de la joie de tous les bons citoyens.

« Tout à vous de cœur. Brives. Rue Jean-Jacques-Rousseau, 3, au bureau de la *Réforme* ¹.

Apparemment, Ledru répondit à cette lettre, car le 23, Brives le remercia de son avis ². Dans une autre missive, Brives parle des difficultés avec Schoelcher ; il explique qu'il est chef du journal, et qu'il suivra les principes de Ledru ; il désire un article du proscrit ³. Deux jours plus tard, c'est Lesseur qui écrit : Le *Vote Universel* parut le 14. Ils veulent l'aide et la sympathie de Ledru, car il a ordinairement raison. A son insu, ils avaient demandé la coopération de Marc Dufraisse, mais ce député refusa, en plaidant sa mauvaise santé ⁴. Le 19, Brives demande si Ledru approuvait sa ligne jusqu'à présent ; il avait loué Michel de Bourges pour pouvoir le blâmer avec justice, quand il avait tort ⁵. Le jour suivant, Brives explique qu'il avait le contrôle absolu de la direction, que Marc Dufraisse n'agissait pas avec Michel, mais qu'il préférait faire des discours à écrire des articles. Il décrivit la réception du représen-

1. *Ibid.*, 1 : 307-308.

2. *Ibid.*, 1 : 274.

3. *Ibid.*, 1 : 387, 15 novembre.

4. *Ibid.*, 1 : 381.

5. *Ibid.*, 1 : 383.

tant Ducoux par la Montagne, et puis il conclut : « Je vous transcrirai les articles qui ont rapport avec mes attributions. Vous verrez qu'ils sont conçus comme vous me l'avez indiqué ¹. »

Le 21 novembre, Ledru écrit à Lesseps une longue lettre : « Mon cher Lesseps, je vais vous écrire un peu à la hâte, mais je ne veux pas laisser plus longtemps sans réponse votre lettre si amicale.

« L'esprit de votre journal est bon, mais ce qui lui manque jusqu'ici, c'est un but, une série d'articles-principes et d'organisation républicaine.

« Vous allez m'arrêter ici, en me disant que tout ne peut s'improviser en un jour, et que chaque jour fera son œuvre. C'est vrai, relativement toutefois : vous deviez, pour programme, pour point de départ, prendre la déclaration des droits de 93 ; au lieu de cela, que signifie cette déclaration signée Brives, dans laquelle on lit cette phrase : « Discuter, propager, réclamer les réformes sociales nécessaires à l'amélioration morale et matérielle de la *population* la plus nombreuse et la plus pauvre du peuple. »

« De la *population*, d'abord, est ridicule, ce serait tout au plus de la *classe* qu'il aurait fallu dire, et c'est ainsi que parlaient et que parlent encore les ennemis de la République, du temps de l'autre ! Ce n'est point en ces termes qu'on s'exprime au nom du peuple.

« Si vous ne voulez pas de la déclaration des droits de 93, il fallait prendre alors le programme signé par la Montagne et par la presse socialiste en 1849. Toutes les sectes y étaient tombées d'accord, et ce manifeste, qui avait servi de profession de foi aux candidats républicains, a réuni, à cette époque, plus de trois millions de suffrages.

« Le titre de votre journal annonce sans doute un but, le rétablissement du suffrage universel ; mais ce but lui-même, c'est-à-dire le suffrage universel, n'est qu'un moyen, ce n'est qu'une réglementation. Le but est plus loin, c'est le lendemain

1. *Ibid.*, I : 301-302.

qu'il faut définir, si vous voulez être un journal de gouvernement, comme vous en avez le droit, et non un journal d'opposition. Le corps de doctrine, voilà ce qu'il faut poser, pour que le pays sorte de l'effroi et sache à quoi à s'en tenir sur son gouvernement de demain.

« Jusque-là, votre succès sera problématique ; vous n'aurez pas de vie à vous, l'opinion républicaine de l'avenir dira bientôt que vous n'êtes que la doublure du *National* ou de la *République*.

« Ce qu'il faut à l'opinion publique, c'est un corps de doctrine, un moniteur qui la rassure sur le jour qui suivra la révolution. A cela, il y a tous profits, car personne, même parmi les dissidents, les révolutionnaires en parole, ne se peut dire plus avancé que vous. Vous ne ralliez pas seulement, vous commandez.

« Un mot sur les détails maintenant. Vous ne vous faites pas assez maître de votre rédaction. Si vous l'aviez lue, vous n'auriez certes pas laissé passer cette phrase d'un article de Savoye, n° du 18 : « Car si les peuples d'Outre-Rhin pouvaient avoir un reproche à faire à la France, *une injure à venger sur elle*, ce serait l'abandon où elle les a laissés dans leur combat pour la liberté. »

« Ceci est une pensée allemande, et non une pensée française. Comment *une pensée à venger* ! D'abord, en fait, plusieurs peuples, notamment l'Italie et le Piémont, ont formellement refusé l'assistance de la France, ne voulant rien devoir qu'à eux-mêmes. D'autres, l'Allemagne entre autres, croyaient voir, dans tout mouvement en avant de la France, son esprit de conquête, contre lequel les déclarations les plus formelles ne pouvaient les rassurer.

« Puis en supposant que fraternellement, que politiquement même, dans un sentiment d'intérêt bien entendu, la France ait dû secourir les autres nationalités, depuis quand donc, un appui non accordé, un don non fait peuvent-ils engendrer *une injure et une vengeance à en tirer* ?

« Je le répète : c'est là une idée étrangère qu'il faut combattre, loin de la nourrir. Pour mon compte, je n'admettrai

jamais qu'on puisse faire de la France un bouc émissaire, et que la défaillance, la faiblesse, ou la lâcheté des autres peuples puissent s'abriter derrière une accusation lancée contre elle. Elle n'attend personne, n'a recours à personne pour faire ses révolutions. Qu'on en profite, c'est bien ; mais qu'on lui fasse un crime de ne s'être pas montrée généreuse ou de n'avoir pas pu le faire, voilà ce que je ne puis comprendre. C'est beaucoup là-dessus, mon cher Lesseps, mais c'est que c'est grave.

« Comment laissez-vous passer aussi de la part d'un jeune homme, qui a la prétention de nous apprendre la Révolution, et qui, si je ne me trompe pas, a été un des préfets les plus réactionnaires de M. Dufaure, ce feuilleton dithyrambique et sans réserves en faveur de M. Michelet ? Michelet est aussi un romancier à propos de la Révolution ; il l'a souvent mal comprise et, de plus, calomniée, notamment dans ce qu'il pense de Robespierre. Ce sont de ces hommes, qui, comme Lamartine, n'ont jamais eu le courage d'être tout d'une pièce. Ils reconnaissent que ces montagnards ont sauvé la France, mais ils chicanent sur les moyens. En avaient-ils d'autres que ceux qu'ils ont pris ? De Maistre lui-même proclame que non. Passons donc sur les moyens pour ne voir que le but et ne les appelons pas brigands, à peine de l'être nous-mêmes.

« Votre jeune collaborateur est vraiment ravissant, quand il s'apitoye, à la suite de Michelet, sur la reine au balcon et que, d'attendrissement, la plume lui tombe des mains. Eh parbleu ! qu'il garde pour lui ses larmes et ses impressions de cabinet, c'est damoiseau, Victor Hugo, et ridicule au possible !

« Voyez à tout cela et en détail, mon cher ami ; vous aurez non seulement des lecteurs exigeants, mais des ennemis qui ne demandent pas mieux de vous prendre par ces pauvretés. Un journal républicain doit être rectiligne et *homogène de la tête aux pieds*.

« Je pousse loin peut-être le droit de franchise que vous m'avez donné, mais en faisant ainsi, je crois répondre à vos désirs !

« Il me reste, à présent, à vous remercier de l'insistance que vous mettez, vous et Brives, pour me compter au nombre de

vos collaborateurs. Je suis parfaitement prêt à être utile à quelque chose, si je le puis. Mais d'un autre côté, mon cher ami, vous vous rappelez ce dont nous sommes convenus.

« J'ai en vous et en Brives une confiance absolue, mais je ne consentirai jamais à entrer dans un journal dont le conseil de rédaction peut être changé demain. Un journal, comme je le comprends, est un remorqueur qui doit entraîner le parti de l'Assemblée. Ce qui manque à la Montagne, c'est l'unité. Le journal doit la lui donner au lieu d'être entraîné à sa suite. Nous sommes dans un camp, il faut arriver pour vaincre à la discipline d'un camp, en étouffant tous tiraillements, toutes rivalités d'hommes.

« La majorité de vos fondateurs représente, selon moi, la portion la moins avancée, la moins révolutionnaire de la démocratie. On a voulu s'élargir, cela a été un tort. Le nombre ne fait rien ; on n'est fort que par l'identité absolue des principes. Je n'ai jamais redouté l'isolement avant février, et bien m'en a pris. Or, je ne saurais m'astreindre à l'empire d'un conseil de rédaction sorti de cette majorité. J'y perdrais le peu de force que je puis avoir et, à un jour donné, je serais obligé de me retirer et de protester. Je ne veux point de cette situation extrême.

« Brives me répond bien, il est vrai, qu'il est par l'acte social maître absolu de la rédaction et de l'administration sans qu'on puisse lui imposer jamais un conseil de rédaction. Il doit m'envoyer copie de cette clause. Je l'attends. Si cela est comme il le dit, si rien ne peut me faire suspecter sa parole, comment concilier alors ses pouvoirs absolus avec cette note que je vois éternellement répétée dans votre journal : « Le conseil de surveillance de l'administration et de la rédaction sera incessamment voté par l'assemblée générale des actionnaires. Le journal publiera les noms des membres élus. »

« L'acte social admet donc un conseil de surveillance de la rédaction, qu'on peut changer à son gré ? Les pouvoirs de Brives et les vôtres, à plus forte raison, ne sont donc que nominaux ? Dès lors les conditions ne sont plus celles dont nous avons parlé avec Brives. Il devrait être le maître ; seule-

ment pour sa garantie morale, pour rassurer sa conscience contre la faillibilité, il s'entourerait de deux collègues dont il pourrait, ou non, suivre l'avis. Conseil consultatif enfin et non obligatoire.

« Notre *Proscrit* commence à marcher. Puisque vous voulez bien nous être utile, j'adresse à Brives une petite note que je lui demanderai de signer. Comme administrateur, cela convient surtout à lui. Je voudrais bien qu'elle passât *de suite* dans le corps du journal. Nous vous rendrons la pareille dans le prochain numéro de la *Voix du Proscrit*. Si même vous voulez aussi m'envoyer quelque chose à cet égard, je l'attends.

« A vous sincèrement, Ledru-Rollin.

« Relisez bien l'acte social et voyez avec Brives, s'il n'aurait point été lié plus et autrement qu'il ne l'a cru.

« Je ne veux point oublier de vous féliciter sur votre excellent article sur les orléanistes. Il a dû produire grand effet et dépitier beaucoup de coquins. Les journaux des départements répètent déjà passablement vos articles¹. »

Les députés Savoye et Bertholon furent associés avec Brives et Lesseps dans la rédaction. En plus, douze autres représentants collaborèrent au journal², et quatre-vingt-huit membres de la gauche, ci-inclus la Montagne et l'extrême gauche d'Emmanuel Arago, Crémieux, et Pascal Duprat, y donnèrent leur adhésion. On réimprima un article de Ledru sur l'abstention et des fragments de Louis Blanc et de Félix Pyat. On publia des manifestes du Comité central et de la Société fraternelle.

Brives continua à inonder Ledru de lettres et de demandes d'articles. Le 30 novembre, après avoir exprimé sa satisfaction de la grande diffusion du journal et après des détails financiers, il écrivit : « Tout ce qu'il y a d'avancé dans l'assemblée a adhéré au *Vote Universel*, soit en prenant des actions, soit en propageant sa publicité. Vous êtes le seul, mon cher ami, qui n'ayez

1. *Révolution de 1848*, 6 : 16-20.

2. Ce furent Delbetz, Gilland, Gleizal, Hennequin, Joigneaux, Joly, Labrousse, Lasteyras, Mathieu, Pelletier, Savatier-Laroche, et Sommier. Comme autres collaborateurs il y eut encore Chatard, Clavé, le colonel Mussot, et Vié.

encore rien fait pour cet enfant qui m'a donné tant de peine et tant de soucis avant qu'il eut vu le jour, et que j'aime en proportion de tout ce que j'ai souffert et de tout ce que j'aurai à souffrir. J'y ai engagé tout ce qui me restait de fortune, et plus je me suis endetté de 24,000 francs, et j'y ai engagé mon honneur, j'y ai voué toute mon existence, et je le défendrais jusqu'à la mort, tant qu'il me restera un souffle de vie. Le *Vote Universel* sera l'expression de la vraie démocratie. Rien au monde ne pourra le faire dévier. Demain je vous enverrai l'extrait de l'acte de société qui fixe mes pouvoirs et ceux du conseil de surveillance, et vous acquerrez la certitude que, si la ligne politique du journal n'est pas ce qu'elle doit être, à moi seul en viendra l'odium, puisque j'ai tout pouvoir. Maintenant, si vous devez faire quelque chose pour nous venir en aide, je crois que le moment est venu, une simple lettre que vous m'adresseriez, que je pourrais publier, un article par exemple qui aurait de rapport à l'agriculture et à la position de nos braves paysans, qui sont nos meilleurs amis. Il ne faut s'y tromper, ils ont tous les yeux tournés vers l'Angleterre. On dit qu'ils attendent un adoucissement à leur misère. Faites-leur savoir que vous pensez à eux, vous leur rendrez l'espérance et vous les fortifierez dans les principes républicains. Si vous faites cela, vous aurez rendu un nouveau service à la démocratie, et nous pourrons défier tous nos ennemis ¹ ».

Le 12 décembre, Brives regrette une dissension qui s'était produite et déclare que Savoye donnera une explication personnelle ². Quatre jours après il renouvelle sa demande d'article et proclame la popularité en France de l'ancien chef. Il affirme que personne ne touchera à l'article, mais supplie Ledru d'écrire quelque chose qu'il puisse imprimer. Plus tard il attend des écrits de Delescluze et de Ribeyrolles. Il conclut en acceptant l'avis donné par Ledru à Savoye ³. Le 24, Ledru écrit à Leclanché : « Soyez assez bon pour me mettre de suite au

1. L. R. Papiers, 1 : 319-320.

2. *Ibid.*, 1 : 327.

3. *Ibid.*, 1 : 321.

courant de ce qui a été décidé avec Brives relativement à la constitution définitive du *Vote Universel*, pour que dans le cas où cette combinaison échouerait, nous puissions aviser sur le champ à ce qui concerne le *Tribun du Peuple*. Dans l'intérêt du parti, nous n'avons point un instant à perdre ¹. » De nouveau, le 28 décembre, Brives espère recevoir chaque semaine un article de Ledru, de Delescluze, et de Ribeyrolles ².

Il semble qu'on songea à nommer Ledru rédacteur en chef. Le 24 décembre le proscrit prépara une convention. Par celle-ci Brives « déclare déléguer au C^m Ledru-Rollin, qui l'accepte, la direction politique et littéraire absolue et sans réserve du journal le *Vote Universel*, de choisir et révoquer les éditeurs, d'en fixer le nombre et les appointements. » Ces pouvoirs sont donnés irrévocablement, et on défend à Brives et à ses co-rédacteurs d'employer contre lui sa mort civile. Toutes les différences qui pourraient se produire seront réglées par trois arbitres ³. Un supplément supprima l'article de l'acte social par lequel le conseil nommait le rédacteur ⁴. Mais Brives rejeta cette convention ; il la trouvait trop forte. Il ajoutait que Ledru, de Londres, pourrait compromettre la prospérité du périodique, qu'on avait besoin de l'aide de la Montagne, que d'ailleurs il avait promis à Bertholon, à Breymand, à Labrousse, à Savoye, à Schœlcher, et à un autre homme dont le nom est illisible, de ne jamais imposer un rédacteur en chef. Leclanché déclare que Brives fut très explicite et qu'on pouvait considérer l'affaire terminée ⁵. Malgré ce refus et malgré une aigre dispute entre le *Vote Universel* et la *Voix du Proscrit* ⁶, les relations de Ledru et de Brives restèrent amicales. Le 10 janvier 1851, celui-ci déclare qu'il est toujours prêt à suivre l'avis de l'exilé, et qu'il attend le nouveau numéro de la *Voix du Proscrit* pour insérer

1. *Ibid.*, I : 399.

2. *Ibid.*, I : 390.

3. *Ibid.*, I : 400, de la main de Ledru.

4. *Ibid.*, I : 401.

5. *Ibid.*, I : 416, Leclanché, 30 décembre.

6. Voyez *infra*, chapitre v.

dans le *Vote Universel* l'article de Ledru sur l'abstention¹. L'article fut, en effet, reproduit le 15 janvier.

Bien que Ledru fut décidé à ne pas collaborer au journal de Durrieu (le périodique ne parut point), il crut lui devoir quelque chose pour sa bienveillance, et il essaya de le faire entrer dans le conseil du *Vote Universel*. Leclanché se chargea des négociations, quoi qu'il n'aimât pas « cet animal »². Nous avons déjà vu l'opinion de Brives sur Durrieu³. Le 27 décembre celui-là explique en détail les raisons contre l'admission de Durrieu dans le conseil : il mène une vie immorale ; il est menteur, poltron, et traître à la cause démocratique ; c'est quelqu'un avec qui Chatard et Bertholon refusent absolument de servir⁴. Cependant, le jour suivant, il écrit qu'il s'était entendu avec Durrieu qui est malade ; il acceptera ses articles, mais Durrieu n'aura aucune autorité dans le périodique⁵. Néanmoins le 29, Leclanché affirme que les négociations continuent, bien que le premier numéro du *Tribun du Peuple* doive paraître le 1^{er} janvier⁶. Leclanché se plaint, avec raison, que Brives changeait d'avis continuellement ; que d'abord contre Durrieu et d'accord avec Savoye contre son admission au conseil, il demande maintenant son aide⁷. Les négociations se prolongeaient⁸. Enfin Brives proposa à Durrieu d'écrire sans position officielle et celui-ci refusa⁹. Pendant quelques mois encore Leclanché continua ses efforts, mais ils n'aboutirent à rien¹⁰.

1. *Ibid.*, 1 : 354.

2. *Ibid.*, 1 : 429, lettre non datée. Durrieu lui-même écrivit quelquefois à Londres, mais ses brèves notes sont illisibles ; 1 : 385, 398, 312.

3. Voyez *supra*, lettre du 19 octobre.

4. *Ibid.*, 1 : 357.

5. *Ibid.*, 1 : 390.

6. *Ibid.*, 1 : 392.

7. *Ibid.*, 1 : 351, 1^{er} janvier.

8. *Ibid.*, 1 : 365, 379, 360, Leclanché, 7 et 9 janvier ; Brives, 2 janvier.

9. *Ibid.*, 1 : 354, Brives, 10 janvier. Brives déclare que c'était difficile d'aider Durrieu, vu sa mauvaise réputation et le refus de Chatard de s'associer avec lui.

10. *Ibid.*, 1 : 410, Leclanché, avril 1851.

En attendant, le *Vote Universel* ne prospérait pas. Le 1^{er} janvier Leclanché écrit que le journal était malade¹, et le 2 Brives se plaint de l'hostilité de la *Presse* et du *National*². Le 9 février Leclanché dit que les affaires allaient de mal en pire, et que Brives avait des difficultés financières avec les Escudier³. A la fin du mois le journal annonça sa suspension durant un mois, mais il ne reparut jamais, bien qu'on essaya de le ressusciter sous un nouveau titre. On forma un comité de restitution sous le député Clement⁴. Brives lui-même fut assailli d'ennuis financiers et menaça, si Dalican le poursuivait pour l'argent dû pour la *Décadence d'Angleterre*, de se jeter à la Seine⁵. Ainsi se termina ce journal de la Montagne, le successeur de la *Réforme*.

1. *Ibid.*, 1 : 351.

2. *Ibid.*, 1 : 360.

3. *Ibid.*, 1 : 424.

4. *Ibid.*, 1 : 406, Brives, 2 avril.

5. *Ibid.*, 1 : 408, 9 avril.

CHAPITRE V

LA VOIX DU PROSCRIT : LE RÉDACTEUR EN CHEF

Tandis que Brives essayait de lancer un périodique à Paris, Ledru-Rollin et Delescluze fondèrent leur propre journal. Les rédacteurs habitaient Londres, mais le périodique fut publié à Saint-Amand, dans le Nord. En juillet et en août parurent deux numéros d'un mensuel, le *Proscrit*. On le poursuivit, et les rédacteurs changèrent le nom en *Voix du Proscrit*, publié hebdomadairement du 27 octobre 1850 au 3 septembre 1851. De nouveaux procès l'empêchèrent de paraître, et en novembre on publia un seul numéro du *Peuple*. Le Conseil de rédaction du *Proscrit* se composait de Ledru-Rollin, Delescluze, Etienne Arago, Berjeau, Martin Bernard, Albert Darasz, Dupont, Mazzini, Pillette, Podolecki, Rattier, et Ribeyrolles ¹. La *Voix du Proscrit* y ajouta Haugh, Leclanché et Worcell. Voici le nom des collaborateurs et le nombre d'articles que chacun d'eux publia : Ledru-Rollin, 14 ; Delescluze, 61 ; Ribeyrolles, 25 ; Karcher, 15 ; Gustave Naquet, 8 ; Cœurderoy, 4 ; Berjeau, Bernard, Langeron, Mazzini, 2 chacun ; Boichot, Caussi-

1. *Moniteur*, pour 1850, p. 2880.

dière, Darasz, Dupont, Ruge, 1 chacun¹. Le journal fut l'organe français du Comité Central et imprima tous ses manifestes. Il prit parti dans toutes les disputes des républicains, et se querella avec beaucoup d'autres périodiques, spécialement le *Nouveau Monde* de Louis Blanc et le *Vote universel*. Pendant cette période, on peut discerner un changement curieux. En 1848, Delescluze n'était que l'agent de Ledru. L'année suivante il fonda la *Révolution démocratique et sociale*, qui était l'organe de Ledru et de la Montagne, mais il commença à montrer de l'initiative personnelle. A Londres, les deux amis travaillaient ensemble, et quand on créa le *Proscrit*, ce fut Ledru qui écrivit les articles principaux et qui fut rédacteur en chef. Mais, peu à peu, ce dernier écrivit moins, et le journaliste l'emporta dans le périodique. En 1870, nous verrons enfin Ledru complètement effacé par son ancien subordonné.

Le 1^{er} juillet, Delescluze, Dalican et Antoine d'une part, et Ledru-Rollin de l'autre, signèrent une convention. « MM. Dalican, Antoine et Delescluze fondent une revue mensuelle ayant pour titre *Le Proscrit, journal de la République universelle*, qui paraîtra tous les premiers jours du mois. M. Ledru-Rollin aura la rédaction de cette revue avec toutes les attributions d'usage : il choisira ses collaborateurs, et tous les articles devront être agréés par lui. Les frais de la revue seront avancés par les fondateurs... L'état de recettes et de dépenses sera envoyé chaque mois, du 15 au 20, à M. Ledru-Rollin, qui sera tenu pour l'avoir approuvé si, dans un délai de quinze jours, il n'a pas fait de réclamation. Tous traités pour dépenses fixes ou proportionnelles, pour salaire des employés, seront soumis à l'approbation du rédacteur en chef...² » Chotteau fut choisi comme gérant. En France, Leclanché conduisit les négociations³.

1. Il y eut aussi 43 articles de Dupont sur les affaires intérieures ; et 6 de Berjeau, 1 de Delescluze, et 24 d'Antoine sur les affaires étrangères.

2. L. R. Papiers 1 : 277. Cette convention est signée par les trois fondateurs.

3. Voyez diverses lettres de lui dans *ibid.* tome 1.

Le 5 juillet parut le premier numéro, et son premier article fut un message du rédacteur en chef *Au peuple*. C'est un appel à l'action. Il dénonce la Montagne, qui, sous Michel de Bourges, ne fait rien, pendant que les ennemis de la République essayent de faire revenir la France à son état d'avant la Révolution. Puis arrive son programme : « Notre politique à l'extérieur pourrait se résumer dans une date ; c'est la guerre aux rois, la fraternité des peuples, la république universelle, la solidarité humaine... Au dedans, notre programme est celui de la Révolution ; c'est celui des idées mûres et qui se peut appliquer demain ; c'est, en un mot, celui que dans les temps meilleurs, la Montagne et la Presse socialiste élaborèrent en commun. C'est la république, c'est-à-dire, l'homme dans toute sa dignité et en possession de lui-même, l'homme fort de la nourriture de l'esprit et de la nourriture du corps. C'est le suffrage universel direct ;... le droit au travail ; le crédit ; l'association volontaire ; l'éducation gratuite et obligatoire ; l'établissement d'un impôt unique, proportionnel et progressif ; l'abolition de tout impôt indirect et de tout monopole. » Pour obtenir cela, peuple, il faut que tu te fies à toi-même, et que tu sois toujours prêt à agir. Quels chefs peux-tu suivre ? Pas la presse ; elle est trop timorée. Pas la Montagne, car elle a souffert que la Constitution soit violée et que le suffrage universel soit renversé, sans quitter l'assemblée. Donc, n'aies confiance que dans toi-même ! ¹ Ce manifeste est clair et assez éloquent ; il reprend la politique montagnarde d'avant le 13 juin. Il montre la rupture avec le parti de Michel de Bourges et appuie la politique d'abstention.

Naturellement beaucoup de protestations en résultèrent. Barbès écrit : « L'effet du premier numéro du *Proscrit* a été mauvais, je le crains, pour Ledru. Les socialistes ne le trouvent pas assez socialiste, et la Montagne et la presse sont naturellement mécontentes de lui parce qu'il leur a dit leurs vérités ² » De la part de la Montagne, un député insignifiant, Bernard

1. *Proscrit* 3-6 ; *Red Republican*, 27 juillet, réimprimé en anglais.

2. Barbès à Sand, 5 août, dans *Revue de Paris*, 4 : 12.

Lavergne, protesta; il affirma que ce n'était pas le moment de faire appel à l'Émence; il faut rassurer, non soulever le peuple ¹. Trente ultra-révolutionnaires écrivirent un pamphlet dans lequel ils déclarèrent qu'ils adhéraient aux principes de Ledru-Rollin et de Martin-Bernard, mais dans lequel ils attaquaient leurs personnalités ². Proudhon envoya une longue lettre aux rédacteurs pour déclarer que leur programme était contraire au progrès, et deux semaines plus tard il affirma qu'il n'avait aucune dispute avec la Montagne ³. On essaya de faire répondre Louis Blanc, mais, bien que celui-ci n'approuva pas l'article, il refusa de montrer publiquement une dissension parmi les démocrates ⁴.

Vers cette époque Leclanché écrivit à Ledru pour lui demander une réponse immédiate, pour pouvoir transférer l'impres-sion à Calais : Comme il faudra payer 1,800 francs de caution, il ne restera pas grand' chose pour la publicité. Tous les jours on attaque le *Proscrit*; dans la Prusse on l'a même prohibé par décret royal. La circulation augmente, mais n'est pas encore étendue. Lui-même n'est pas responsable des erreurs du dernier numéro. Les journaux remarquent que les proscrits en général restent neutres dans la dispute avec Proudhon; pour lui, il attend avec impatience une réponse de Ledru à celui-ci ⁵.

Dans le second et dernier numéro, après un manifeste du Comité central, parut un article de Ledru. Il déclare que les réactionnaires essayent en vain de renverser la démocratie. Leurs propres instruments se tournent contre eux. La proscription, en effet, a été la cause de la rencontre des exilés et de leur solidarité, et toute l'Europe agira désormais ensemble

1. *Réponse au Proscrit*. Voyez aussi Castille : *Réponse au Proscrit*.

2. *Réponse de la Société des Proscrits au Journal le Proscrit*. Ils se basent sur les actions de Ledru, le 16 avril. Barthélémy, Berger, Lefèvre en furent les principaux signataires.

3. Proudhon à Ledru-Rollin, Delescluze et Martin Bernard, 20 juillet et 3 août, *Œuvres Complètes*, 19 : 162-175.

4. *Revue de Paris*, 4 : 13; *Révolution de 1848*, 7 : 11-14.

5. L. R. Papiers, 1 : 273, lettre non datée.

dans la révolution sociale. De Londres, dit-il, nous ne complotons pas, comme le prétendent les conservateurs, mais nous faisons de la propagande. Février ne fut pas une surprise; ce fut le résultat inévitable de l'extension de l'idée. Les monarchistes s'émietteront devant les principes immortels de la perfectibilité de l'homme et de celle de la société. L'idée progresse toujours, pendant quelque temps on peut l'arrêter, mais en vain, car elle recueille de nouvelles forces. Paris est le grand creuset où s'élabore l'idée; ne pouvant point éteindre le foyer, vous voulez entreprendre de l'isoler. » Mais tous les efforts échoueront; les armées sont impuissantes devant la force impalpable de l'idée. La tentative de ressusciter la monarchie serait aussi futile que celle de Julien l'Apostat, de ressusciter le paganisme. « Frères, debout et confiance, car nous avons avec nous les Peuples, l'histoire, la tradition, le génie même de l'humanité ¹. Ici, nous trouvons encore le thème philosophique favori de Ledru, la force de l'idée, bien interprété par l'histoire du passé et du présent.

Presque immédiatement après la publication de cet article, le gouvernement saisit le premier numéro du journal et fit poursuivre Ledru-Rollin, Brutinel-Nadal, le gérant, et Brière, l'imprimeur, pour « attaques contre le respect dû aux lois..., attaques contre... l'Assemblée nationale, excitation à la haine et au mépris du Gouvernement..., et provocation à un attentat, non suivie d'effet ². » Baud, un ami intime de Ledru, dont le fils épousa une nièce de Henriette Ledru-Rollin, et Senard, l'ancien Ministre de l'Intérieur sous Cavaignac, plaidèrent, mais sans succès. On condamna Brutinel-Nadal, à un emprisonnement de six mois et à une amende de mille francs; et Brière, grâce aux circonstances atténuantes, à une détention de quinze jours et à un paiement de cinq cents francs. Ledru, contumace, reçut une sentence d'un mois de prison et de trois mille francs d'amende.

1. *Proscrit* 51-56; *Ecrits divers*, 2 : 410-420.

2. *Moniteur* 2880; *Nation*, 27 août. Voyez aussi L. R. Papiers, 1 : 503, Leclanché, 7 août.

3. *Moniteur* 2880, qui ajouta une diatribe contre le *Proscrit* et ses rédacteurs.

Naturellement, le *Proscrit* mourut, mais Leclanché écrivit bientôt qu'il avait obtenu une caution de 27.000 francs¹, et le 27 octobre, parut le nouveau journal, la *Voix du Proscrit*. Le 29, Ledru s'excuse à Dussard d'avoir manqué un rendez-vous, mais « je suis obligé d'aller au devant d'un ami qui vient exprès de Paris pour conclure l'affaire du *Journal du Proscrit*². » Le 20 novembre Dalican affirme que la circulation augmentait³.

Dans le premier numéro, Ledru soutient l'abstention. Il déclare que cette politique a recruté beaucoup d'adhérents, et il exhorte le peuple à adopter ce principe, à se retirer sur le Mont Aventin. On ne doit pas craindre la restauration de la dynastie orléaniste, si le peuple reste ferme⁴. Une semaine plus tard, il discute la prorogation, c'est-à-dire le prolongement de la durée de la présidence. Il affirme que les rouges ne complotent pas, mais qu'ils agissent ouvertement, en poussant le peuple à l'abstention. Il dénonce les bagarres de Changarnier et d'Hautpoul et la nouvelle loi sur la garde nationale, qui donne aux préfets le droit de la dissoudre toute ou en partie. Il démontre que la prorogation pour quatre années est contraire à la lettre et à l'esprit de la Constitution. Si on propose ce décret, les montagnards devront mettre en accusation ses auteurs. Si l'Assemblée rejette la mise en accusation, ils devront quitter la Chambre. Si l'Assemblée accepte la prorogation, ils devront la dénoncer à la tribune, déclarer la Chambre dissoute, et en appeler au peuple. Il n'y a pas de guerre civile entre tout un peuple et quelques individus. Mais si la guerre civile en résulte, ce n'est pas nous qui l'aurons provoquée. Soldats d'une nouvelle croisade, nous répétons contre les ennemis éternels de la justice et du droit, le cri des anciens croisés : *Diez et vult, Dieu le veut*⁵. Notez que ce programme est presque identique à celui de la Montagne en juin 1849.

1. L. R. Papiers 1 : 317.

2. Bibliothèque Royale de Bruxelles, ms. n° 3463.

3. L. R. Papiers 1 : 303.

4. *Voix du Proscrit* 1 : 3-5.

5. *Ibid.* 1 : 17-19.

Le 17 novembre, parut un article sur la coalition. Ledru y répète ses idées anciennes sur les affaires étrangères. La Russie et les monarchies allemandes préparent une grande campagne contre la France, car ils veulent étouffer les dernières traces de Libéralisme. La question hessoise n'est qu'une excuse pour maintenir sous les armes leurs armées; la France doit préparer la résistance comme en 1792. Elle pourra subir des revers, mais une fois qu'elle aura gagné une bataille ou même arrêté les forces ennemies, la victoire sera assurée, car, derrière les armées des réactionnaires se soulèveront les peuples imprégnés des idées de février ¹.

Un mois plus tard, il s'occupe de la loi de dimanche. Il s'oppose à la proposition par laquelle Montalembert voulait interdire de travailler le dimanche, et il cite contre lui Paul-Louis Courier. Ce serait la ruine de beaucoup de familles qu'on empêcherait de faire le travail indispensable. C'est absolument contraire à la Constitution qui garantit la liberté de religion; même Napoléon n'osa pas se mettre en conflit avec ce droit. C'est une tentative pour rétablir une religion d'État, chose à laquelle s'opposa même Châteaubriand. Si on essaie d'appliquer ce programme, que les pétitions pour la liberté de conscience paraissent dans toutes les parties de la France; qu'on aille plus loin, qu'on abolisse tout impôt au profit de l'église. De notre temps, la liberté triomphera assurément du despotisme ².

Le 12 janvier, il publia un deuxième article sur l'abstention. Il y loue le peuple à propos de la dernière élection. Il approuve Michel de Bourges qui, « retrouvant ses inspirations révolutionnaires, protesta, au nom du Peuple et de son droit éternel contre la loi du 31 mai. » Il soutient l'abstention, non seulement dans les élections parlementaires, mais aussi dans les élections municipales, et il fait l'éloge d'un canton où pas un seul électeur ne parut. Si un républicain a des scrupules, il doit les sacrifier à l'unité du parti ³.

1. *Ibid.* I : 50-53.

2. *Ibid.* I : 121-123.

3. *Ibid.* I : 163-165.

C'est vers cette époque que la dispute avec le *Vote Universel* atteignit son comble. La *Voix du Proscrit* avait attaqué son collègue pour sa politique de conciliation avec Louis Napoléon. Le *Vote Universel* répondit par la bouche des trois représentants, Brives, Savoye et Bertholon, qu'ils avaient gardé le silence longtemps, mais que le temps pour répliquer était arrivé. Les seules excuses qu'on peut invoquer pour expliquer l'accusation, sont des illusions de l'exil, et on ne tardera pas à voir Carlier exploiter ces dissensions. Ils prophétisent que la *Voix du Proscrit* s'en repentira bientôt. Le 3 janvier 1851, Ledru-Rollin, Delescluze, Dupont et Ribeyrolles signèrent une réplique amère : Les trois députés n'ont répondu à rien. Après le 31 mai, on blâma la *Voix du Proscrit* d'avoir conseillé l'action, mais maintenant, tout républicain admet qu'elle a eu raison. Ils n'ont point l'intention de dire que le *Vote Universel* reçoit un subside de l'Elysée, mais la politique opportuniste est une trahison vis-à-vis de la révolution, et le *Démocrate du Rhin* en demeure d'accord. Peut-être, de l'exil, n'ont-ils pas une vue claire des choses, mais il sont certainement dévoués à la révolution¹. Brives fut vivement blessé par cette attaque, déclara Emilie Frangeville².

Dans le même numéro, parut un article de Ledru intitulé *Les Habiles*. Il y blâme la Montagne de son silence en présence des conspirations évidentes des trois partis monarchistes. Il indique divers actes arbitraires du président et demande qu'on les dénonce de la tribune. La politique *habile* de la gauche avait déjà causé la perte du suffrage universel, et il en résultera pire encore. Pour des républicains, il ne doit exister aucun compromis³.

En mai, Ledru dépeint le 15 mai et les journées de juin de son point de vue, prétendant que tous les deux ont été des

1. *Ibid.* 1 : 205-207. Leclanché avait écrit, le 30 septembre, que la Montagne et le *Vote Universel* étaient furieux et que celui-ci dorénavant se gardera d'attaquer la *Voix du Proscrit*. L. R. Papiers 1 : 434.

2. L. R. papiers 1 : 620, 30 janvier.

3. *Voix du Proscrit* 1 : 191-193.

complots monarchistes¹. En juillet, il parle du progrès du parti socialiste et comment il a conquis une moitié du suffrage même réduit. Il se prononce contre la politique de pétition parce qu'elle est en contradiction avec celle de l'abstention ; c'est supplier une assemblée monarchiste, et cela ne peut donner un plus grand résultat que le rappel de la loi du 31 mai. Les républicains ne doivent accepter aucun compromis ; ils doivent accepter *tout ou rien*².

Parmi tous les articles de Ledru, les plus importants de beaucoup sont ceux sur l'initiative et le referendum. En 1851, ces sujets prirent un nouvel intérêt. Le premier à les introduire fut probablement Delescluze, car le 27 octobre, il publia, dans la *Voix du Proscrit*, une esquisse des idées développées plus tard par Ledru. En septembre, parut le premier volume d'un ouvrage de Rittinghausen et en décembre, le pamphlet de Considérant. Ledru développa ses idées en février, et en 1851 parurent des articles de Louis Blanc, de Proudhon, de Girardin et de Linton³.

Le 16 février, la *Voix du Proscrit* inséra : *Plus de Président Plus de Représentants*. Ledru-Rollin y déclare qu'en 1849 déjà, la Montagne ne désirait plus de président ; que maintenant, il ajoute, plus de représentants. Les événements ont prouvé que la gauche a eu raison ; et cette seconde idée, déclare-t-il, se répandra aussi facilement que la première, Philosophiquement, le principe du gouvernement direct du peuple est juste ; Rousseau a dit que le peuple ne peut pas aliéner ses droits législatifs. Les représentants ont trahi continuellement les désirs de leurs mandants ; par exemple, qui peut douter que le peuple ne s'opposa généralement à l'action parlementaire dans la question romaine ? Le peuple, souvent déçu quant aux hommes, se trompe rarement quant aux principes. N'écoutez pas, dit-il, ceux qui traitent nos idées d'irréalisables, car les conser-

1. *Ibid.* 2 : 43-48 ; *English Republic for 1851*, 204-209, réimprimé en anglais.

2. *Voix du Proscrit* 2 : 171-173.

3. *Ibid.* 1 : 313-314, 352-353, par Delescluze ; dates dans les pamphlets.

vateurs emploient toujours cet argument ; ils ont aussi traité le suffrage universel d'irréalisable. Ledru montre comment on adopta le referendum dans la Constitution de 1793, et il en cite la défense par Héroult de Séchelles et par Robespierre. Puis, vient une digression, un éloge des conventionnels montagnards. L'application de cette institution, reprend-il, ne ferait perdre que peu de temps, car les dimanches et les jours de fête suffiraient bien à voter le peu de lois nécessaires. « Ayez confiance dans la raison du peuple », criait Danton. Le peuple d'aujourd'hui est plus éclairé encore, et c'est là le seul moyen d'enregistrer sa volonté. Le système du gouvernement direct du peuple d'après Ledru-Rollin, ou, comme on l'appelle maintenant, du referendum, est tiré presque en entier de la Constitution de 1793. Une Chambre composée non des représentants, mais des mandataires, proposerait toutes les lois et passerait tous les décrets. Les lois traitent des principes fondamentaux, les décrets des détails administratifs. Ledru semble se séparer de Héroult sur un point ; tandis que celui-ci voudrait le referendum facultatif et dépendant d'une pétition, celui-là le voudrait obligatoire. L'article n'est pas clair en ce qui concerne le système proposé ; l'argumentation supplante l'explication¹.

Leclanché prétendit que cet article fit une grande impression. Il est particulièrement opportun, dit-il, parce que les journaux républicains, y compris le *Vote Universel*, évitent la question. Le *Bien Public* approuve ouvertement le principe. Leclanché espère que Brives reproduira l'article, mais il en doute, car celui-ci est fâché contre Ledru-Rollin ; cependant les journaux départementaux l'imprimeront sans doute². En Algérie, le gouvernement poursuivit l'*Atlas* pour l'avoir reproduit³.

En avril parut un deuxième article : *Du Gouvernement direct du Peuple*. Ledru parle du progrès rapide du referendum, progrès qui ne le surprend pas, car il est évidemment juste. Il pose

1. *Ibid.* 1 : 233-237 ; Ecrits divers 2 : 421-430.

2. L. R., papiers 1 : 432 : 21 février. Le *Vote Universel* ne put pas copier l'article, car il cessa de paraître la semaine suivante.

3. L. R., papiers 1 : 601, lettre à Ledru de Huré d'Apremont, qui défendait le journal, 10 mars 1851.

deux principes : 1° « La souveraineté, n'étant que l'exercice de la volonté générale, ne peut jamais s'aliéner — de là, l'institution de la République — car, toute autre forme du Gouvernement serait une aliénation du droit. » 2° « Le souverain, qui n'est qu'un être collectif, ne peut être représenté que par lui-même — de là, le gouvernement direct du peuple. » Il défend sa thèse par diverses citations de Montesquieu et de Rousseau, quelques-unes très à propos, d'autres un peu tirées par les cheveux. Le principe est applicable, car le peuple sait ce qui lui est bon. Les dissensions et les guerres civiles cesseraient, car le peuple déciderait pacifiquement entre les écoles différentes. Il n'en résulterait ni l'anarchie — car la volonté du peuple est consistante, — ni le fédéralisme — car l'appui de toute la population fortifierait le Gouvernement central. « La forme de gouvernement que nous proposons est celle-ci : Le peuple exerçant sa souveraineté sans entraves dans les Assemblées électorales,... ayant... l'initiative de toute loi qu'il juge utile, votant expressément les lois... Une Assemblée de délégués ou commissaires, nommés annuellement, préparant les lois, et pourvoyant par les décrets aux choses secondaires et de grande administration. Un Président du pouvoir exécutif, chargé de pourvoir à l'application des lois et des décrets, de choisir les agents ministériels, président élu et révocable par la majorité de l'Assemblée. » Hérault de Séchelles et Rousseau sont encore cités pour défendre cette Assemblée de délégués. La différenciation entre lois et décrets et l'élection annuelle suffiraient à modérer les représentants. Son système d'un exécutif unifié améliore le système multiforme de Condorcet et de la Constitution de 1793, car celui-ci empêcherait l'harmonie intérieure du Gouvernement. L'élection par l'Assemblée est la meilleure, car l'élection par le peuple donnerait trop d'importance à la présidence. Cependant les détails n'importent pas ; travaillons tous pour l'institution prochaine de ce système¹. Deux semaines plus tard il ajouta un court supplément. Il affirme que quatre journaux parisiens (y compris le *Vote Universel* et la *Démo-*

1. *Voix du Proscrit*, 1 : 331-337.

cratie Pacifique) et vingt et un dans les départements, ont accepté l'idée, et ils prophétisent le succès certain du principe¹.

A côté de ce système, quatre autres furent proposés. Rittinghausen veut diviser le pays en groupements de mille habitants, qui voteraient toutes les lois ; il ne veut point de Parlement. Il affirme que le système Ledru a le défaut de tous les compromis ; quelle différence y a-t-il entre représentants et mandataires ? Toutes les Assemblées sont incapables de faire de bonnes lois². Considérant développe un système qui ne veut pas de Parlement, mais il admet un exécutif central³.

La solution de Proudhon est l'absence de tout Gouvernement, l'anarchie absolue. Il maintient qu'on peut avancer, contre le Gouvernement direct, les mêmes arguments qui ont servi contre le Gouvernement indirect dans les « études profondes » de Rittinghausen et de Considérant, et dans l'admirable effort de Ledru-Rollin à rendre praticable la Constitution de 1793⁴. Émile de Girardin propose, pour gouverner la France, un Conseil de douze membres élus directement par le peuple. Tout individu voterait pour un nom : ainsi les minorités seraient représentées. Celui qui aurait le plus de voix serait maire de France et présiderait les Comités. Il n'y aurait ni Constitution écrite, ni Parlement, ni Président⁵.

La principale opposition à l'idée du referendum vint de Louis Blanc. Dans son *Plus de Girondins*, il affirme qu'on a aussi tort de flatter le peuple que de flatter les rois. Il trouve inapplicables les systèmes de Rittinghausen et de Considérant ; quant à celui de Ledru-Rollin, il mérite plus de considération. Il ne croit pas que Rousseau supporte l'idée du referendum⁶. Il déclare que, philosophiquement, ce système n'est pas le gou-

1. *Ibid.*, I : 359-360.

2. *La législation directe par le Peuple*. Elle parut aussi dans le *Démocrate Pacifique*, septembre 1850, mars, novembre 1851.

3. *La Solution, ou le Gouvernement direct du Peuple*. Elle parut aussi dans le *Populaire*.

4. *Du principe de l'Autorité*, dans *Œuvres complètes* ; 19 : 102-177.

5. *Abolition de l'Autorité*.

6. En effet, sur ce sujet, comme sur presque tout autre, on peut citer Rousseau aussi bien d'un côté que de l'autre.

vernement par le peuple, mais par la majorité. Politiquement, le peuple est plus capable d'élire des représentants que de choisir des principes. Pratiquement, le système est : ou celui de 1793, lequel ne demande aucune explication, ou celui de Rittinghausen et de Considérant qui mène au chaos. Il n'est pas profitable non plus, car il conduit à la décentralisation et aux intrigues. Par contre, Blanc propose comme contrepoids au système actuel : la révocation, les élections annuelles, la responsabilité personnelle, plus d'armée intérieure. De cela résulterait le vrai gouvernement par tous ¹.

Le 24 avril, Delescluze répondit dans un article amer, où il déclare que Louis Blanc incite à la haine et où il réfute quelques-unes de ses affirmations ². Louis Blanc refusa de contredire ces accusations, mais il écrivit un deuxième pamphlet pour réfuter Ledru. En général, il répète ses arguments précédents. Il ajoute qu'il n'y a pas grande différence entre les lois et les décrets, qu'il est bien simple de « tuer la règle par la réglementation », que la composition des Assemblées dégénérerait ³. Ledru-Rollin trouva un défenseur chaleureux en Linton, qui publia une réplique à Louis Blanc, et qui montra la supériorité du système de Ledru sur ceux de Rittinghausen et de Considérant ⁴.

Cette discussion montra que Ledru était plutôt un homme d'État pratique qu'un théoricien philosophe. Les idées de Rittinghausen, de Considérant, de Proudhon et de Girardin sont sans doute plus logiques, mais aucune ne put être mise en pratique. D'un autre côté, celles de Ledru sont les bases des systèmes de referendum qu'on introduisit dès lors. Ledru fut l'admirateur dévoué des Montagnards de 1793 et, naturellement, il prit leur Constitution comme point de départ, mais

1. *Plus de Girondins*.

2. *Voix du Proscrit*, 2 : 57-78.

3. *La République Une et Indivisible*. Le socialiste ne garda aucune rancune de cette dispute ; dans son discours funèbre de Ledru il cita, parmi les titres de gloire du chef radical, la fondation de la *Voix du Proscrit*. — *Écrits divers*, 2 : 598.

4. *English Republic for* 1851, 233, 241.

il n'est pas juste d'affirmer, comme le fit Louis Blanc, qu'il n'eut qu'à annoter le texte. Proudhon est plus exact en disant : il rendit praticable la Constitution vieillie, car il proposa des modifications, dont quelques-unes furent acceptées, d'autres refusées par les générations suivantes. Je ne veux pas discuter du bien ou du mal fondé de l'initiative, du referendum et de la révocation. C'est assez de dire que Ledru soutint le seul système de gouvernement direct qui fut trouvé applicable ; que Louis Blanc appuya la révocation et produisit la plupart des bons arguments contre le referendum.

La *Voix du Proscrit* promit d'abord d'avoir une grande circulation¹. Mais bientôt les abonnements se ralentirent, et Leclanché ne put se féliciter que de l'influence croissante du journal². On envoya des agents pour solliciter des abonnements, et l'un d'eux, nommé Tilleul, fut arrêté dans le Calvados. Ses papiers saisis montrèrent une quarantaine d'abonnés à Caen, mais prouvèrent qu'il avait beaucoup de peine à en recueillir le montant. On prétendait qu'il essayait de fonder une association politique sous le nom de la *Société fraternelle des Secours mutuels*, mais les détails manquent³. On affirma que cette société avait des ramifications à Caen, Bayeux, Isigny, Falaise, et qu'elle était une continuation de l'ancienne *Association philanthropique des Ouvriers*, qui avait été dissoute ; la nouvelle organisation dut aussi être interdite⁴.

Ledru lui-même fit de grands efforts pour augmenter la circulation. Nous avons de lui, deux lettres écrites à Charles Buvignier, ancien sous-préfet de Montmédy, frère du montagnard. La première est du 3 mai 1851 : « Citoyen, le citoyen Arnould, qui vient de parcourir votre département pour recueillir des abonnements à la *Voix du Proscrit*, m'apprend que vous nous avez, ainsi que le citoyen Massard, prêté un utile concours. Je n'en doutais pas, aussi je viens vous demander de

1. L. R. papiers 1 : 303, Dalican, 20 novembre 1850.

2. *Ibid.* 1 : 263, 4 mai 1851.

3. Archives nationales, BB 30-375, Rapport mensuel de Raynal, procureur général à Caen, au Garde des Sceaux, n° 5, 5 avril 1851.

4. *Ibid.*, n° 6, 14 mai.

me le continuer avec toute l'ardeur dont vous êtes, l'un et l'autre, susceptibles.

« En présence des éventualités dont le gouvernement de la contre-révolution menace la République, il faut que la politique révolutionnaire et que le principe du Gouvernement direct du peuple pénétre le plus tôt possible dans les masses.

« Le citoyen Arnould nous a fait un rapport d'ensemble sur l'état de l'opinion dans la Meuse; nous aurions besoin de nous mettre en rapport plus direct avec ce département, ainsi que nous le sommes déjà avec la presque unanimité des autres. Je viens donc vous demander, citoyen, de nous donner des renseignements circonstanciés sur les agents actifs que vous avez, sans doute, dans les différents cantons, sur les dispositions des patriotes, dans le cas d'attentat nouveau contre la Constitution; car il n'est pas bon que les républicains sommeillent nulle part, quand la République est si vivement attaquée par les différentes nuances du royalisme.

« Si le Gouvernement nous permet, sans folie, d'attendre à 1852, quelle conduite pensez-vous que tiendront les patriotes en face des urnes électorales pour le cas où la loi du 31 mai ne serait pas rapportée?

« J'en appelle à votre patriotisme, citoyen, et à celui du citoyen Massard, avec lequel vous voudriez bien vous entendre pour donner une prompte solution aux différentes questions de ma lettre.

« A vous fraternellement, Ledru-Rollin.

« P. S. — Voudrez-vous bien m'adresser votre lettre à mon nom, sous couvert de M. Patin, marchand de papier, rue des Vieux-Augustins, n° 16, à Paris. Ma lettre vous viendra avec le timbre de Paris. Je vous prie ici aussi, pour la sûreté de votre correspondance de m'indiquer une adresse qui éveille moins le soupçon que la vôtre. »¹

A Buvignier et Massard il écrivit, le 22 mai : « Citoyens, les termes énergiques de votre lettre m'ont fait grand plaisir; à mes yeux comme aux vôtres, la date de 1852, cet ajournement

1. *Révolution de 1848*, 2 : 95-96.

perpétuel sous lequel se cachent tant de lâchetés, ne peut être qu'un pis-aller. Oui, il faut pour reconquérir le suffrage universel, profiter de la première occasion, et si les élections municipales et départementales se présentent d'abord, comme cela paraît naturel, c'est à ce jour qu'il faut être prêt, prêt quand même. Malgré tout le désir de l'éviter, la révolution semble fatale, et je crains qu'on n'essaie d'endormir le peuple par ce rappel de la loi du 31 mai qu'on fait briller à ses yeux. N'est-ce point une transaction que l'on prépare pour les défaillances de nos représentants officiels? Les vrais républicains ne peuvent avoir qu'un but : rétablissement du suffrage universel dans toute sa plénitude ou Révolution.

« Inutile donc de nous étendre sur des questions de détail, quand nous sommes tellement d'accord sur le but et sur les moyens. C'est en ce sens que je pose la question à tous mes amis des départements avec lesquels j'ai de fréquents rapports; c'est en ce sens qu'ils l'acceptent. Tout le reste n'est que bavardage et les événements nous pressent à ce point que nous n'avons pas le temps de pérorer.

« Les renseignements que je vous demandais avaient un double but : le premier de connaître autant que possible les républicains intelligents et énergiques sur lesquels on puisse compter en toute circonstance; le second d'avoir dans la Meuse, des républicains dévoués qui s'occupent de la *Voix du Proscrit*. Je comprends très bien que vous ayez distingué sous ce rapport, car les premiers doivent être plus rares à trouver que les seconds. Les seconds ont cependant aussi leur importance, car, pas d'actions sans idée; et comme vous le dites, nous croyons conserver dans la *Voix du Proscrit* la véritable tradition révolutionnaire éternée ou perdue dans la presse parisienne. Propager le plus possible la *Voix du Proscrit* serait aussi pour nous un moyen d'influence en présence de la quasi-défection du journal de la localité.

« Merci, à cette occasion, des encouragements que vous voulez bien nous donner dans l'œuvre des sacrifices. Merci également du bon souvenir que vous avez conservé de notre entrevue dans une grave circonstance qui ouvrait la porte à toutes

les calamités qui devaient ultérieurement assiéger la République. Croyez bien qu'il ne s'est pas plus effacé de ma mémoire que de la vôtre.

« Que va faire votre frère, aujourd'hui libre de sa longue année de prison ? Va-t-il plus que jamais recommencer à combattre pour la République, et ne feriez-vous pas bien, dans son propre intérêt, de lui inoculer un peu de votre infatigable activité ? Je l'aime sincèrement et je lui voudrais plus de suite. Il ne faut pas savoir seulement se montrer digne des grandes occasions, il faut surtout les préparer par une persévérante ténacité. Il vient d'être rudement éprouvé ; comme tant d'autres, il a besoin d'une revanche.

« Salut et fraternité, Ledru-Rollin ¹. »

Le 3 septembre parut le dernier numéro de la *Voix du Proscrit*. Je n'ai pas découvert la cause de la disparition ². En novembre, les mêmes rédacteurs commencèrent un nouveau journal, le *Peuple*, mais ils en publièrent seulement un numéro, sans doute à cause du coup d'État. Il contient *Les Cahiers du Peuple*, par Ledru. Il y affirme que son parti tient un terrain moyen entre l'individualisme et le communisme. Solidarité égalitaire entre les citoyens, fraternité entre les nations, gouvernement direct du Peuple, République universelle, tels sont donc, en substance, les principes que nous défendons. » Il énumère les détails concrets qu'il désire ; c'est un programme presque identique à celui de la Montagne en 1849. Mais ce n'est qu'une tentative de programme ; il est nécessaire que le peuple écrive des cahiers pour exposer ses désirs. Ainsi, quand l'année décisive de 1852 arrivera, nous connaîtrons sa volonté, et tous, nous pouvons travailler en harmonie pour l'accomplir ³. Avec ce numéro finit, pour le groupe Ledru-Rollin-Delescluze, l'essai de publication de leur propre périodique.

1. *Ibid.* 2 : 96.

2. Au commencement d'octobre il y eut visite domiciliaire chez le gérant, Chotteau. *Gazette des Tribunaux*, 8 octobre 1851.

3. *Peuple*, 3-6.

CHAPITRE VI

LE COMITÉ DÉMOCRATIQUE EUROPÉEN CENTRAL : L'INTERNATIONALISTE

Un des meilleurs amis de Ledru-Rollin fut le chef des républicains italiens, Giuseppe Mazzini. Leur amitié ne plut pas à tout le monde. Georges Sand écrivit plusieurs lettres à Mazzini pour le prévenir de l'instabilité de Ledru¹. Quelques Italiens aussi, regardèrent avec déplaisir cette liaison², mais Mazzini affirme « that he was the only Frenchman who sacrificed his political position for a country not his own—namely, for justice to Italy... Mazzini never ceased to inspire friendships for him³. » En effet, tout liait les deux démocrates. Premièrement, tous deux étaient des réformateurs politiques et n'aimaient point les complications introduites par les socialistes. Tous deux s'intéressaient à un champ d'action plus étendu que celui de leur propre patrie; ils espéraient une fédération de tous les

1. Voyez *supra*, chapitre II; cf. Sand : *Lettres* 2 : 101-110, 134, 202-4, 5 juillet, 15 octobre 1850, 23 mai 1852.

2. *Times*, 10 juillet 1851.

3. Holyoake 1 : 91; des phrases presque identiques se trouvent dans Garrison : *Mazzini*, 349. Bolton King, 146, raconte : « Ledru-Rollin and Mazzini, once talking, probably of the European revolution, put out their cigars, because the smoke made a dog uncomfortable. »

pays de l'Europe, transformés en républiques indépendantes — en fait, tous deux rêvaient vaguement d'une ligue des nations, non comme elle existe à présent, mais comme la voulaient les idéalistes avant que les politiciens ne la fissent avorter.

Herzen nous en apprend davantage. Quand le Russe arriva en Angleterre, il fit visite à Mazzini, et celui-ci offrit de l'introduire auprès de Kossuth et de Ledru-Rollin. Mazzini, que Herzen trouvait dogmatique, dit : « Sie muessen sie kennen lernen ; ich will ihnen ein Paar Worte darueber schreiben. Erzaehlen Sie ihnen was Sie gesehen haben und wie Sie die Unseren verlassen haben. Ledru-Rollin ist der liebenswuerdigste Mensch von der welt, aber Franzose jusqu'au bout des ongles ; er glaubt fest daran, dass Europa ohne eine Revolution in Frankreich nicht vom Flecke kommen kann. Le peuple initiateur ! Wo aber haben wir augenblicklich eine franzoesische Initiative ? Denn noch fruher sin die deen, welche Frankreich bewegt haben, von Italien und England ausgegangen. Sie werden sehen, daas Italien die neue Aere der Revolution beginnen wird. Was denken Sie ? »

« Ich muss Ihnen gestehen dass ich nicht daran glaube », répondit Herzen.

« Also wohl die slawische Welt ? » dit Mazzini en souriant.

« Das habe ich nicht gesagt ; ich weiss nicht, worauf Ledru-Rollin seinen Glauben gruendet, aber ich halte es fuer sehr wahrscheinlich, dass in Europa keine Revolution gelingen wird, solange Frankreich in dem zustand der Betaeubung verharret, in dem wir es heute sehen⁴. »

Plus tard Herzen devint un bon ami de Ledru, et il écrivit alors : « Der revolutionaere Idealismus Ledru-Rollin ist auch nicht kompliziert. Man kann ihn aus der Konventreden und der Massregeln der Wohlfahrtsausschusses herauslesen... Ledru-Rollin wollte sie (die Menschheit) in Paris befreien und von dort aus den Voelkern den strengen Befehl erteilen, frei zu werden, » Vraisemblablement Mazzini espérait une régénération par l'Italie, Kossuth par la Hongrie. A l'inverse de

Kossuth, Mazzini et Ledru étaient indépendants des liens pratiques et consentaient à essayer toutes sortes de projets¹.

« Anderseits repraesentierte Ledru-Rollin die religiose Tradition des Jahres 1793. Fuer inn umfassten die beiden Worte Republik und Demokratie alles ; die Sættigung der Hungrigen, das Recht auf Arbeit, die Befreiung Polens, den Sturz Nickalaus'I die Verbruederung der Voelker, und den Untergang des Papstthums. Die Arbeiter hielten sich weniger zu ihm, sein Korps bestand aus allerhand Capacités, d. h. aus Advokaten, Journalisten, Lehrern, Kaufleuten usw.² »

Vers le milieu de 1850 Mazzini et Ledru-Rollin en accord avec Arnold Ruge³ et Albert Darasz, fondèrent le Comité Démocratique Européen Central, dont le but fut de coordonner les divers mouvements républicains⁴. Ils ne demandèrent pas l'assistance des socialistes, et ceux-ci en furent blessés. Louis Blanc écrivit à Barbès : « Tu as appris sans doute que L. (Ledru-Rollin) en accord avec Mazzini, qui n'est pas plus socialiste que lui, avait formé de sa propre autorité, en dehors de tout mandat électoral, un prétendu Comité Central Européen... Tout ceci a été entouré du plus profond mystère. Non seulement Landolphe, moi, et tous les socialistes de l'émigration, nous n'avons pas été appelés à donner notre avis, mais on a été jusqu'à garder à notre égard un secret calculé. Si bien que nous n'avons su la chose que comme tout le monde, quand elle était faite, quoique nous voyions, Landolphe et moi, Mazzini presque tous les jours et que nous dînions à la même table que M. B. (Martin Bernard), son ami et le mien⁵. »

Le comité central se composait de Ledru-Rollin, un Français, Mazzini, un Italien, Ruge, un Allemand, et Darasz, un Polonais ; plus tard ils s'adjoignirent Bratiano, un Roumain⁶.

1. *Ibid.*, 2 : 280-282.

2. *Ibid.*, 2 : 298. Cf. Marx 13, pour cette dernière déclaration.

3. Lucas, 13, l'appelle « le Pylade de ce grotesque Oreste Ledru-Rollin ».

4. Pour une liste des divers groupes à Londres, voyez Szaredy, 438.

5. *Révolution de 1848*, 7 : 113, lettre du 3 septembre 1850.

6. Signataires des manifestes : voyez aussi Mario, 222 ; Orsini, 1 : 161-162.

« Kossuth adhered through Aducino Lemmi, head of a powerful commercial firm in Constantinople¹. » Mais, en général, Kossuth « hielt sich ebenso fern von Ledru-Rollin wie von Louis Blanc » ; il n'avait des liens étroits qu'avec Mazzini et Warcell². On offrit une place à Herzen pour représenter la Russie, mais il refusa, car « es schien mir naemlich, dass diesem Unternehmen weder ein tiefer Gedanke noch eine dringende Notwendigkeit zugrunde lag. Vor allem aber war seine Form ungeschickt und fehlerhaft. » Il existait en 1851, continue Herzen, peu de sympathie pour les opprimés. Le comité ne vécut que par la tolérance du gouvernement britannique. « Das europaeische Komitee, welches alle Regierungen in Schrecken setzte, tat eigentlich nichts, obwohl es dies selbst nicht merkte. » Il ne fit que se réunir, publier des proclamations, et disperser son activité en mots. Le 30 septembre 1850, Herzen écrivit à Mazzini pour lui expliquer l'inutilité de l'organisation entière ; l'Italien répliqua vaguement, en s'appuyant sur la nécessité de la coopération³, Marx aussi ridiculisa l'affaire⁴. D'autre part, Victor Hugo s'y intéressa : le 2 août 1852 il écrivit à sa femme : Madier de Montjeu et Charras m'ont prié, au nom de tous nos coproscrits de Belgique, de voir ici (Londres) Mazzini, Ledru-Rollin, et Kossuth pour régler avec eux les intérêts de la démocratie européenne. Ils m'ont dit : *Parlez comme notre chef. Ceci me retiendra à Londres*⁵. »

Malheureusement on ne peut pas trouver beaucoup d'évidence documentaire sur les travaux de ce comité. Son but était de coordonner les mouvements révolutionnaires dans les divers

1. Mario, 222.

2. Herzen, 281. Francesco de Kossuth écrivit : « Membri de codesto Comitato erano Mazzini e Ledru-Rollin, e presidente ne era Kossuth. Il triumvirato tenea frequenti seduti ; pero l'accordo nel seno fu di breve durata », parce que le nom de Kossuth fut employé par Mazzini dans l'échauffourée milanaise de 1853, ce que le Hongrois désapprouva. Lettre dans Luzio : *Mazzini*, 116. L'écrivain a confondu de façon inextricable les deux périodes d'activité du comité.

3. Herzen, 2 : 179-183.

4. Marx, 29.

5. *Revue de Paris*, année 1898, 1 : 500.

pays. Ses membres poussèrent à l'insurrection, mais nous manquons d'évidence pour prouver qu'ils organisèrent un seul complot défini¹. En effet, cela aurait été contraire aux principes du Français. Il appuya rarement des émeutes ouvertes, jamais des complots secrets. Apparemment l'activité du comité se borna à envoyer des agents pour organiser l'opinion républicaine et pour guetter la possibilité d'une révolution générale, et à établir des comités locaux. « S'ebbero pure degli emissari, quantunque scarsi, che percorrevano le province », déclara Orsini².

La seule tentative de la police d'impliquer le comité central dans un complot défini fut en connexion avec la Mariamne, une soi-disant société secrète organisée par Alphonse Gent. Dans le procès, jugé à Angers, le substitut Sapey déclara que non seulement la Mariamne, mais aussi la jeune Montagne et le Comité de l'Ouest, étaient des rejetons du comité central, mais on ne développa pas cette accusation. On prouva que le comité central avait émis quelques billets qui devaient être remboursés quand les révolutionnaires arriveraient au pouvoir. Un certain Rocher prétendit que cela était un piège de la police. Les démocrates envoyèrent quatre délégués à Londres pour éclaircir l'affaire. Ceux-ci reçurent une réponse satisfaisante, mais les dissensions et les jalousies continuèrent dans la société jusqu'à ce que le gouvernement arrêtât tous les chefs³.

Les agents qui faisaient circuler les billets avaient des recommandations comme celle-ci : « 20 août 1852. Les citoyens porteurs de ces lignes sont autorisés à mettre en circulation les bons de la souscription révolutionnaire : 1 franc. La moitié des sommes qu'ils pourront recueillir restera dans leurs mains, affectée aux besoins de la démocratie parisienne ; l'autre moitié sera envoyée au comité central européen. Signé : Ledru-Rollin,

1. On prétendit que l'affaire Koelsk fut provoquée par le comité, mais l'affaire est très vague. Pour les détails voyez Chapitre XI.

2. Orsini, 1 : 162.

3. *Gazette des Tribunaux*, 3 mars 1854. Cf., Tchernoff, *Second Empire*, 238-239 ; rapport de la police parisienne d'août 1851 dans Tchernoff : *Association*. 376.

Mazzini¹ ». L'emprunt de dix millions pour la cause italienne fut placé « sous la sauvegarde de la démocratie européenne² ». Les ministères des affaires étrangères en France et en Angleterre correspondirent à ce sujet, mais celui-ci affirma qu'on n'avait pas ramassé beaucoup d'argent³.

Le gouvernement prétendit que Delescluze était le centre actif de la Mariamne, Ledru le chef à Londres, Mazzini le contrôleur général. Les témoins admettaient l'issue des billets, mais ils niaient qu'il y eut complot ou société secrète. Closmadoeuc affirma que les démocrates de l'Ouest avaient craint un piège de la police, mais que la lettre de Ledru-Rollin à Marchais leur donna satisfaction ; que Tilleul, qui lui fut présenté par Delescluze, lui avait montré cette lettre. Marchais et Delescluze témoignèrent de même⁴.

Les seuls documents saisis qui avaient le moindre rapport à Ledru furent trois lettres, deux par Ledru-Rollin lui-même, et une par Delescluze. La première était datée du 5 octobre, mais on n'en donna que ces extraits au procès : « Ces accusations sont graves parce qu'elles ne viennent pas seulement de six comités locaux qui s'étendent de Nantes à Orléans et dont j'ai les adresses sous les yeux, mais parce qu'elles s'élèvent du comité central révolutionnaire de Paris composé de vieux lutteurs... Il y a à Paris de braves gens qui se privent du nécessaire pour se procurer à tout prix des armes, des munitions, des capsules de guerre surtout... Je n'ouvre pas une lettre qu'on ne m'y demande de l'argent dans ce but, argent non gaspillé, comme il le dit, puisqu'il y a un comité composé des hommes les plus dévoués dont quelques uns sont des proscrits qui, n'ayant plus leur liberté à donner, sont allés jouer leur tête⁵.

L'autre lettre, par Ledru, du 6 octobre, est donnée *in extenso* ;

1. *Gazette des Tribunaux*, 8 mars.

2. *Voix du Proscrit*, 1 : 81 ; Tchernoff : *Association*, 375-376.

3. *Foreign Office Papers*, 27 : 914, 918, 28 janvier, 1^{er} février 1851. Auchair, un gendarme, maintint qu'on avait recueilli dix millions. *Gazette des Tribunaux*, 10 mars.

4. *Gazette des Tribunaux*, 3 mars 1854.

5. *Ibid.*, 3 mars.

elle est adressée aux Comités de l'Ouest. « Citoyens, vous nous apprenez que pour neutraliser le placement des bons du Comité Européen, quelques personnes répandent le bruit qu'ils peuvent être falsifiés et servir ainsi à l'œuvre de la police. Comment serait-il sérieusement possible que la police usât de ces bons comme d'un piège, quand il ne doivent être placés que de proche en proche, par des patriotes qui se connaissent déjà et qui, au besoin, pourraient être porteurs d'une autorisation revêtue des comités respectifs? Il y a des dangers à tout; mais craindre à tout propos, c'est se condamner à rester esclave. Aussi, à nos yeux, les hommes qui, en dénigrant ces bons, s'opposent à leur placement, sont-ils hostiles, au fond, à l'action révolutionnaire que le produit de ces bons a pour objet de seconder. Continuez donc, Citoyens, à les répandre avec persévérance, car ils servent surtout à nous compter, à nous relier, à centraliser nos forces. Et nous ne saurions le faire avec une trop grande activité, car les temps de la lutte approchent. Si ces hommes jeunes, ardents, qui travaillent à réformer nos cadres de résistance sous la terreur, se trouvent entravés, dans leur œuvre de dévouement et de courage, par quelques vieilles réputations, par quelques patriotes qui, après avoir rendus des services à la cause, se sont depuis endormis et nient le mouvement pour rester immobiles, eh bien! il ne faut pas s'arrêter à de pareils obstacles. Citoyens, sachez les tourner ou les vaincre, mais passez outre, car, avant tout et par-dessus tout, la révolution! L'opinion est mûre; elle veut avant tout, à tout prix, sortir de sa honte et reconquérir sa souveraineté. Saisissons la première occasion de renverser le tyran et de fonder enfin cette République démocratique et sociale qui est la nécessité de la situation, comme elle doit être le but de tous nos efforts. Pour le Comité, signé, Ledru-Rollin ¹. »

Celle-ci fut complétée par une lettre de Delescluze du 13. Il affirme que tous doivent travailler ensemble pour renverser Bonaparte, et qu'il faut, par conséquent, des organisations dans les départements. Elles devaient correspondre avec Ledru

1. *Ibid.*

à Londres et obtenir son conseil, mais il ne faut pas le suivre aveuglément. Heureusement, tous les doutes ont été dissipés par la lettre de Ledru-Rollin, mais, s'il en restait le moindre, le mieux serait d'écrire de nouveau au proscrit à Londres¹. La vérité, donc, semble être que Ledru donnait son aide à l'organisation républicaine et à la propagande démocratique, mais qu'il ne complotait pas².

Le Comité donna beaucoup de soins à la publication des manifestes. Il eut son organe en chaque langue : en français la *Voix du Proscrit*, en anglais l'*English Republic*, en italien l'*Italia del Popolo*. Le 22 juillet fut écrit le premier manifeste, adressé *Aux Peuples*. On y proclame le triomphe final de la démocratie, mais, pour l'obtenir il faut la coopération des divers pays. Il faut surmonter deux dangers : les droits exagérés de l'individu et l'exclusivisme des théories. Nous avons chacun nos propres principes, mais nous ne devons travailler que pour le triomphe de la démocratie et de la nationalité ; toutes les idées secondaires devront être subordonnées à celles-ci³.

Après la disparition du *Proscrit*, il semble que le Comité resta inactif pendant quelque temps, car le 31 octobre, Mazzini écrivit à Ruge : « Écrivez-moi et dites-moi ce que vous ferez pour nous. Maintenant, où en sommes-nous, Comité Européen ? Depuis mon départ on est mort. Toutes mes communications avec L.-R. sont restées sans réponse. Le *Proscrit* n'a plus reparu ». On me dit toujours qu'il paraîtra encore, mais « il faut bien se mettre en tête que le *Proscrit* n'est que le Journal Français du Comité, comme mon *Italia del Popolo* en est le

1. *Ibid.*

2. Les récits dans Prolès, 31, Tchernoff : *Second Empire*, 239-241 et Delord, 2 : 107-108 sont très maigres. Je ne tiens pas compte de Claude, 1 : 229, qui prétend que Pieri était « en rapport avec Ledru-Rollin », ni de l'auteur du pamphlet, *Emperor Napoleon and England*, 10-12. Celui-ci prétend que Ledru était l'ami de Magen, qui inventa un nouveau type de bombe et de Déron, qui provoqua une explosion sur le chemin de fer du Nord. Il affirme que le Comité frappa une médaille en l'honneur de Pianori et glorifia cet assassin à la réunion du 22 septembre 1854.

3. *Proscrit*, 47-51, *English Republic*, 46. Comme tous les premiers manifestes, signé par Ledru-Rollin, Mazzini, Ruge et Darasz.

Journal pour l'Italie ». Pourquoi le Comité ne publie-t-il ses actes de quelque autre manière ? Pourquoi ne les envoie-t-il pas aux journaux ? « Ayez une réunion et parlez clair à L.-R. Je ne me résigne pas, je le répète, à mourir de ridicule. Notre second manifeste devrait paraître ¹. »

Cependant, avant que la lettre arrive à Londres, la *Voix du Proscrit* fut publiée avec un deuxième manifeste *Aux Peuples*. On y encourage la formation des Comités nationaux, ou par élection, ou, si cela est impossible, par la désignation directe de leurs membres. Le Comité central veillerait sur tous pour les coordonner². Le 12 novembre, on exhorte les Allemands à travailler à une République allemande, malgré leur défaite récente due à l'assistance russe³. Le 27 novembre, les soldats de la *Nouvelle Sainte Alliance* sont poussés à organiser des complots ou à désert⁴. Avant la fin de l'année, le Comité central avait obtenu les adhésions du Comité Italien, du Comité Polonais, du Comité central de l'Allemagne, du Comité de la jeune Autriche et du Comité de l'Association démocratique de la Hollande⁵. A ces cinq groupes, le Comité Central adressa un manifeste disant : Les rois s'unissent en remplaçant la violence par la ruse. Donc, que les démocrates s'organisent de même ; le temps de l'action peut être proche⁶. Le 24 février 1851, on dit des paroles d'espoir, car la force de l'idée est accablante. Les Français ont articulé le premier cri : *gouvernement direct du peuple* ; qu'on le fasse suivre de la déclaration : *fraternité entre les Nations*⁷. Le 12 mars, les habitants de la Lombardo-Vénétie et de Vienne, furent félicités pour leurs luttes

1. Ruge, 2 : 119-120. Cette lettre semble indiquer que c'était Ledru qui écrivait les proclamations, et le fait qu'elles sont dans son style supporterait cette thèse.

2. *Voix du Proscrit*, 1 : 1-3. Pour cette proclamation et les suivantes, voyez *English Republic*, 47-51, 127-129.

3. *Voix du Proscrit*, 1 : 49-50; *Nation*, 20 novembre. Pour commentaire satirique, voyez *Débats*, 19 novembre.

4. *Voix du Proscrit*, 1 : 79-81; *Nation*, 8 décembre.

5. *Voix du Proscrit*, 1 : 93-94.

6. *Ibid.*, 107-108, décembre.

7. *Ibid.*, 1 : 247-248; *Friend of the People*, 15 mars; *Nation*, 25 février.

héroïques et ils furent exhortés à oublier leur haine et à travailler ensemble désormais contre le pape et l'empereur¹.

En attendant, les députés anglais s'agitaient au sujet des réfugiés, et le 1^{er} mars, Lord Lyndhurst interpella le Gouvernement dans le House of Lords. Il raconte comment on tramait des complots à Londres et appuya ses affirmations sur la formation du Comité central, qui tâchait d'exciter à la révolte dans toute l'Europe. Il mentionna les manifestes et nomma les quatre chefs. « The Republic of France is represented by a person who is still better known, namely Ledru-Rollin, who flying from France took refuge in this country, and to evince the gratitude for the protection thus offered him, soon afterwards published a series of atrocious libels against the people and the Government of this country, the malignant character of which was equalled only by their extravagance and their absurdity. » Il prétendit que ces étrangers violaient l'hospitalité de l'Angleterre, et qu'on devrait reprendre une loi semblable à celle qui venait de tomber et qui autorisait le Gouvernement à déporter les agitateurs étrangers. Le comte Grey expliqua que le Gouvernement gardait à vue ces proscrits, et pour la loi citée par Lord Lyndhurst, elle ne s'appliquait qu'à ceux qui troublaient la paix de l'Angleterre. En répondant à Lord Aberdeen, il ajouta que des visiteurs ne doivent pas abuser de l'hospitalité qui leur est offerte². Le 1^{er} avril, M. Wortley fit une interpellation semblable, mais plus brève, dans le House of Commons. Sir George Grey répondit qu'on ne craignait aucun trouble intérieur et que la Grande-Bretagne avait toujours reçu les exilés; mais que le Ministère empêcherait des complots contre des pays amis. A une question de Cockrane, il répliqua que le Gouvernement ne pouvait pas se renseigner sur tous les étrangers, mais qu'il connaissait la demeure de tous les chefs³.

En réponse à ces débats, Ledru et vingt-sept autres proscrits écrivirent une lettre au public anglais. Ils prétendirent que

1. *Voix du Proscrit*, 1 : 295.

2. Hansard, 115 : 621-629.

3. *Ibid.*, 115 : 882-885.

cette demande d'expulsion, au moment même où on les chassait d'autres pays, était un complot des monarchies réactionnaires. Les deux hommes qui les avaient accusés « des plus lâches, des plus détestables projets », étaient un Français qui avait dû rétracter ses déclarations et Feargus O' Connor avec lequel aucun des proscrits n'avait voulu entrer en relations. Ils déclarèrent solennellement qu'ils n'avaient jamais conçu les complots qu'on leur attribuait ; que c'était de pures calomnies de les appeler incendiaires et assassins¹.

Le 1^{er} juin parut un autre manifeste qui affirme la force des démocrates : Tandis que les rois s'unissent, les peuples travaillent l'un contre l'autre ; il faut que tous s'unissent dans un même élan. Le Comité central ne veut ni l'anarchie ni la terreur ; il désire la liberté, l'association, le travail. On peut s'entendre sur le terrain commun « de la souveraineté nationale pour chaque peuple, de l'alliance sur une base d'égalité pour toutes les nations émancipées². » Vers la fin du mois, le Comité loue le courage des Polonais et les exhorte à se fier non à l'aide du Czar ou de l'Empereur d'Autriche, mais à leurs propres ressources et à l'assistance des démocrates européens³. Quelques jours plus tard Bratiano, le Roumain, se joignit au Comité, et il signa les deux premiers manifestes. A la fin de juillet on loue les sacrifices des Polonais, et on les pousse à se préparer pour la nouvelle lutte pour la démocratie⁴. Quinze jours plus tard on adresse un appel semblable aux Italiens⁵. Après la mort de la *Voix du Proscrit*, il

1. (*Voix du Proscrit* 1 : 345-346, 5 avril ; 71 Dean Street, Soho Square. Signé Ledru-Rollin, Berjeau, Bertrand, Châtelet, Darcanehy, Delescluze, Dibon, Dupont, Febure, Goguin, Hemond, Herzog, Karcher, Labat, Langeron, Lesmart, Lionne, Madier de Montjau, Madon, Gustave Naquet, Pardigon, Petit-Jean, Philippe, Rattier, Ribeyrolles, Ricateau, Suireau et Villain).

2. *Ibid.* 2 : 101-104 ; *English Republic* 233 ; *Friend of the People*, 23 juin ; *Nation*, 11 juin).

3. (*Voix du Proscrit*, 2 : 143-144 ; *English Republic*, 255-257 ; *National*, 30 juin.)

4. (*Voix du Proscrit*, 2 : 199-201 ; *English Republic*, 283-285.)

5. (*Voix du Proscrit*, 2 : 227-229 ; *English Republic*, 285-287 ; *Nation* 12 août.)

semble que les manifestes s'arrêtèrent; du moins, je n'en ai trouvé aucun. En août 1852, Albert Darasz mourut, et dorénavant Stanislas Worcell représenta la Pologne¹.

En août et en septembre l'activité de la police augmenta. Un de leurs rapports parle de la fondation de la société, du Comité central, et des agents envoyés dans les divers pays; il mentionne des ramifications à Berlin, Brunswick, Bruxelles, Dijon, Francfort, Genève, Lille, Londres, New-York². Un rapport de Carlier donne des renseignements sur la *Voix du Proscrit*, mais tout ce qu'il sut en dire fut le nombre et le contenu des manifestes³. En septembre Baroche, ministre de la Justice, écrivit au ministre de l'Intérieur qu'il essayait d'arrêter l'anarchie en Belgique, en Suisse et en Angleterre. Il y eut des difficultés avec Palmerston, mais ce ministre promit de remettre l'affaire aux procureurs de la couronne, dès qu'on lui aurait prouvé qu'on tramait des complots, en lui soumettant les manifestes du Comité central⁴.

On peut voir que l'idée fondamentale de ces républicains fut la solidarité de tous les démocrates. On y trouve en germe deux mouvements. D'un côté l'internationalisme qui fleurit parmi les socialistes; de l'autre côté la Ligue des nations qui est l'idéal vers lequel tendaient Ledru-Rollin et Mazzini. Ils ne virent jamais clairement le but, mais leur intention fut la formation d'une Ligue des peuples émancipés pour prévenir la guerre et pour s'opposer aux mouvements réactionnaires.

1. *English Republic*, 208.

2. Tchernoff : *Association*, 343.

3. *Risorgimento Italiano*, 6 : 355-368.

4. *Ibid.* 369-370.

CHAPITRE VII

L'AMÉRIQUE : LE TRIUMVIR

Le Comité démocratique européen central languit durant l'année 1853, mais l'an suivant, il se renouvela sous la forme d'un triumvirat composé de Kossuth, Mazzini et Ledru-Rollin. Les deux premiers étaient des personnalités si célèbres que Ledru n'y joua, je le crains, que le rôle d'un Lépide. A St John's Wood, les trois révolutionnaires étudiaient ensemble des cartes militaires ¹. Ils eurent une entrevue curieuse avec le général Lamoricière. L'artiste Etex rapporte une conversation de Ledru en 1859 : « Vous serez bien plus étonné, Etex, quand vous saurez l'histoire que je vais vous raconter. Un soir que nous étions avec Kossuth réunis ici, attendant Mazzini, nous eûmes la visite du général Lamoricière, qui vint offrir son épée à la cause de la République et de la Démocratie. Nous nous regardions avec Kossuth, lorsque le général, s'exaltant, se mit à nous dire : *Oui ! je veux f... ces scélérats du 2 décembre à la porte de notre France ; je suis fatigué de mon inaction. J'ai besoin de me f... un coup de torchon.* Nous nous excusâmes, en lui disant que Mazzini n'était pas là, et que nous demandions

1. King : *Mazzini*, 171.

vingt-quatre heures pour lui rendre notre réponse. Le lendemain soir, à la même heure, nous étions tous les trois réunis, lorsque Lamoricière entra en jurant et nous dit : *Je crois bien qu'hier vous ne m'avez pas compris. Sachez donc, Messieurs, que c'est avec le drapeau rouge que je veux faire le mouvement : et mon centre d'opérations est l'Afrique, où j'ai mon plan prêt à être exécuté et des chefs sur lesquels je peux compter, qui m'attendent.* ¹ » Apparemment on n'accepta pas l'offre, car le général devint bientôt commandant des troupes pontificales,

C'est spécialement dans les papiers de George N. Sanders, consul général des États-Unis à Londres, que nous pouvons entrevoir l'activité des triumvirs. Il fut un ami de Ledru ; je cite quelques lettres du proscrit et de sa femme au consul. « Sir, I have the honor to thank you for the kind invitation you have addressed one. I accept it willingly and avail myself with pleasure of this opportunity to enter into communication with you. Be so good as to present my respectful compliments to Mrs. Sanders and receive the assurance of my highest consideration. Ledru-Rollin ². »

« Dear Sir, We greatly regret not having been at home when Mrs. Sanders and yourself took the trouble of calling. M. Ledru-Rollin who has again been obliged to absent himself on account of an appointment, charges me to transmit your letter to you, and to say, that he has read it with the greatest attention and finds it perfectly complete ; he entirely participates in your feelings and ideas upon the question ; therefore according to his views you could certainly do no better than publish it without the slightest alterations. Be so kind as to present our best compliments to Mrs. Sanders and believe me, Dear Sir, yours sincerely, Htte Ledru-Rollin, Friday Evening 1854 ³. »

Fréquemment, ils se consultèrent l'un l'autre au sujet des

1. Etex, 281.

2. Feleky Papiers, 18 février 1854.

3. Feleky Papiers. Note dans la main de Sanders : « Referring to the letter to the Swiss Federal Council. »

écrits politiques, et quelques-unes des lettres semblent indiquer que le consul abusa de sa position officielle pour expédier des communications et des paquets de Ledru en France et ailleurs.

« Dear Citizen, I beg to apologize for not having sent, by time, the letter I had promised you. It has been really impossible for me to do so. Two urgent affairs from Paris despatched to me after your departure have required an immediate reply. They have absorbed all my moments until the hour of the post. But by wednesday's next steamboat. I hope it will be time enough, and if you judge it still useful, I will address to you on tuesday a somewhat extensive letter. Cordially yours, Ledru-Rollin. Our best compliments to Mrs. Sanders¹ ».

« Dear Sir, I found, on entering, the translation of Mr. Vilches (?) that I hasten to address to you. At the same time I send you the letter he has written to me, so that you may see, in the first place, how he appreciates your article, and secondly, the proposition he makes you of having it printed in *La Europa*. You had better see him so as to agree on it subject with him. In case of need I will recall to your mind his address : 35, Hunter Street, Brunswick Square. Have we been fortunate enough to have the two letters sent today to Belgium? You know how very urgent it is. with our best compliments to Mrs. Sanders, believe me, dear Sir, yours truly, Ledru-Rollin². »

« Chère Madame, obligé de quitter subitement Londres pour quelques jours, je ne puis avoir le plaisir de voir M. Sanders pour lui demander un service nouveau, relativement au fameux procès. Voici de quoi il s'agit. La lettre adressée par M. Hermann Petzol (?) et envoyée par M. Sanders a été égarée à la suite de *Son Excellence* M. le Colonel Seiblan. *Son Excellence*, son secrétaire ne sait pas s'il reviendra dans trois semaines ou dans trois mois. Il faudrait donc que M. Sanders

1. *Ibid.* 29 juillet 1854. La fin du postscriptum est déchirée.

2. *Ibid.* De l'écriture de Henriette Ledru-Rollin, mais signé par son mari.

fut assez obligeant pour adresser à l'avocat une lettre qui constatât qu'il a fait passer à M. Seiblan la réclamation de M. Hermann. Du reste, Madame, si vous voulez bien le permettre, en mon absence un de nos excellents amis, Hyppolite Magen, vous expliquera de quoi il s'agit. Seulement, comme il ne parle pas l'anglais, il faudra que vous soyez assez bonne pour lui servir d'interprète près de M. Sanders. C'est un nouveau service que vous rendrez à notre cause. Recevez, chère Madame, l'expression de nos respectueux sentiments. Ledru-Rollin. Nos compliments affectueux à M. Sanders ¹. »

Cette amitié dura longtemps après que Sanders fut rappelé aux États-Unis. Ledru lui écrivit plusieurs fois en lui recommandant divers réfugiés français qui émigrèrent en Amérique. Le 11 août 1856, il déclare : « Dear friend, I hope and desire that the issue of the next election whose phases I follow with anxiety, will bring you back among us. Meanwhile I beg to recommend to your particular friendship M. Ruy, one of the most reputable of France, who intends to settle in your happy and powerful country, bringing them their resources and industry. Be so kind as to give them by means of your numerous and influential friends all political protection and believe me, my dear friend most truly yours, Ledru-Rollin. M^{me} Ledru-Rollin unites with me in presenting our best compliments to Mrs Sanders ². »

Une lettre du 9 juillet 1858 dit : « My dear Sir. I beg leave to recommend to you one of our best and most ancient companions of exile : Citizen Pardigon. He has been for a long time secretary of *La Société des Proscrits*. The duration of our exile has suggestem to hid the idea of going to your wide and free New World in search of fortune. He is young, active, very intelligent, and thoroughly honest, worthy, in a word, to

1. *Ibid* 13 septembre.

2. *Ibid*. Magen écrit aussi à la même époque : « Notre ami commun, Ledru-Rollin, avec lequel je m'entretiens souvent de vous, Madame, et de tous les vôtres, vient de confier à M. Ruy quelques lignes qui appuieront les miennes. » — *Ibid*. Voyez aussi lettre de Ruy, 1^{er} novembre 1860, de Rahway, New Jersey. — L. R. Papiers, 2 : 453.

succeed, and sure to do so provided ne be somewhat patronized. Allow me to impress you wil the feeling that my recommendation is not a commonplace one, but of the most particular kind. I beg you therefore to do for him as I would do, were you to addreds some one warmly to me. Be so good as to present my best regards to Mrs. Sanders. And believe me, Dear Sir, yours sincerely and fraternally, Ledru-Rollin.¹ »

Le 8 avril 1859 est la date d'une troisième lettre : « My dear friend, One of our compatriots C^{en} Chiguelin, in the hopes that your free land of America will be more propitious to him than the old continent, repairs to your country without having therein the slightest connexion. His capacity for teaching is incontestable in consequence of the position he once occupied in France. Conscious of your warn and sympathetic desire to do service, I have not the least doubt but that by your legitimate influence you will be able to help him to find a position, By so doing you will still augment the debt which the French exiles, victims of Bonaparte, have already contracted towards you. Be then so good as to do for him all you can ; he is worthy of your interest aud consideration in every respect. I am happy to avail myself of this opportunity of recalling myself to your kind remembrance and beg you to present my respectful compliments to Mrs. Sanders. Yours sincerely, Ledru-Rollin.² »

Non seulement Ledru, mais aussi ses co-triumvirs furent des amis de Sanders. Quand le sénat américain refusa de confirmer sa nomination comme consul-général à cause de ses tendances radicales, les trois lui écrivirent : « Dear Sir ! We just learned from the public papers the astounding and unexpected new that the Senate of the United States declined to confirm your nomination to the United States consulate at

1. Feleky Papiers. Le 31 août 1859 Pardigon écrivit à Ledru pour lui dire qu'il s'était établi à Richmond, en Virginie, depuis quatorze mois. Il raconte la réception bienveillante de Sanders. Après le récit de quelques expériences. Pardigon termine en déclarant son amour impérissable pour la France. — L. R. Papiers 2 : 205.

2. Feleky Papiers.

London. We cannot forbear to express our deep regret and mortification at this untoward occurrence,

« We are prompted to express this our regret not only from private feelings of affection which we are owing in return of the friendship we and our fellow-exiles at large have experienced from you ; but we are likewise prompted to do so on weighty considerations of a public character.

« Sir ! While the European cabinets combine against the triumph of the Republican principle, we consider as well from community of interest, as also from consistency, not to say from a due remembrance of the assistance received in trying days, to be the political study of Republican America, to countenance the democratic principle, and to lend, if not more, at least her moral aid to the Republicans in Europe.

« This expectation, Sir ! is so confirm to nature and so logical, that it enters in the expectation of the monarchical cabinets, and in the hopes of the oppressed nations equally.

« However though popular manifestations of public opinion in the United States, and presidential messages, and corresponding resolutions of your Legislative Government may certainly justify the expectation, Sir ! yet it is not to be doubted, that it is the diplomatic agents of the United States in Europe, who are called upon to represent most efficiently the powers and vitality of the Republican principle in the very eyes of monarchical Europe ; and so assert its competent juxtaposition as well in social as in political regard : provided they always act publicly as well as privately in accordance with that same republican principle upon which the very foundations of your country rests.

« Unfortunately, Sir, it was until now but by rare praiseworthy exceptions that public opinion in Europe was gladdened by the view of such a representation of Republican America, a fact certainly neither advantageous to the interest of republicanism in general nor adding to the consideration abroad of Republican America.

« But in you, Sir ! we had the highest gratification to see a gentleman perfectly consistent in the representation of your

country's democratic character, such in a word, as European democracy wishes to see in the Representatives of Republican America; true not only in their official activity but also in their social life to the character of America.

« Besides Sir! it is a duty on our part thankfully to acknowledge your prompt and hearty readiness to advance the cause of democracy in Europe, with all the means consistent with the duties incumbent on your official position; and while we can but applaud the discretion you never failed to use in paying due regard to the established relations of Your Government we in the same time beg leave to assure you of our grateful appreciation of all the valuable and important services you have rendered during your short stay among us, as well to the cause of democracy in general, as also to many of its representatives in particular; services the more important and the more valuable, as it is obvious, that the political conjunctures of Europe have come to an essential turning point, when that accord and union which amongst other particular services, you so happily succeeded to cement between the different fractions of European Democracy, cannot prove but vitally beneficial to the cause.

« And it is at such a moment Sir! that the vote of the Senate of the United States reverses the leaf, and gives full scope to misrepresentation, that it is precisely on account of the marked sympathy that you have shown to the democracy in Europe, that your confirmation has been withheld.

« That is a hard and mischievous blow at the prospects of democracy, just at this moment dear Sir! We regret to say that it will cause great rejoicing in all despotic quarters; but will also cause in democratic quarters a regret and a discouraging disappointment such as ours is.

« We cannot believe dear Sir! that such could have been the design of the Senate of the United States, but sure it is that such is the lamentable effect; and we cannot forbear to hope that the knowledge of that lamentable bearing, may yet induce a reconsideration, which we most fervently wish.

« Yet however that be dear Sir! we are on the eve of great

events—some of those who now address you as exiles, may probably be soon called upon to act with the authority of their triumphant respective nations; and for that event Sir! we beg you to be assured, that there will be more than one amongst us who shall prove to you, that the Republics of Europe are not forgetful of received services, and know how to appreciate their true friends.

« In the meantime please to accept once more the expression of our profound regret, as also the assurance of our high appreciation and sincere thankfulness.

« Ledru-Rollin, Joseph Mazzini, L. Kossuth, London March 1, 1854. ¹ »

C'était à cause de son activité révolutionnaire que Sanders ne fut pas confirmé dans son consulat. Quelques uns de ses actes furent bien légitimes. Par exemple, le 21 février il donna un dîner auquel assistèrent tous les proscrits célèbres. Une lettre de Kossuth à Sanders suggère d'inviter Worcell et Ruge ; le Hongrois ajoute : « Ledru-Rollin I understand accepts, but let him not be brought together with Mr. Richards who has attacked him violently in the *Morning Advertiser* ². » A ce dîner eut lieu l'unique rencontre de Ledru et d'Orsini. Celui-ci écrivit : « Venni poscia invitato al pranzo del console generale degli Stati Uniti, a cui intervennero Kossuth, Mazzini, Ledru-Rollin, Garibaldi, Vorcell [sic], Pulzki, Herzen, S. E. l'ambasciatore degli Stati Uniti [Buchanan], alcuni del consolato, ed i figli del Signor Sander ³. » Sir Joshua Walmsley, M. P. y assistait aussi. Ruge fut invité, mais il était absent de Londres. On adressa un toast à l'alliance future de l'Amérique avec la fédération des peuples libres de l'Europe. Quelques personnes déclarèrent que ce dîner avait une signification politique et voulait dire l'adoption du programme Soulé de l'intervention ⁴.

1. Feleký Papiers. Il évident que la lettre ne fut pas écrite par Ledru car elle n'est pas du tout dans son style. Cf. lettre de Kossuth sur le même sujet dans *La Nation*, du 19 avril 1854.

2. Feleký Papiers. Pour Richards voyez *infra*, chapitre VIII.

3. Orsini 1 : 181.

4. *Nation*, 26 février) 1, 3, 5 mars ; *English Republic*, 3 : 160 ; *King : Mazzini* 171.

Quelquefois, Sanders se mêla plus directement des affaires. C'est indiqué clairement dans les lettres de Kossuth. Le 18 janvier 1854, celui-ci recommande un Français, ami de Ledru et de Mazzini, qui voulait aller en Amérique pour une invention. « He on account of another Frenchman has communicated to me, Mazzini and Ledru-Rollin an invention of an amelioration in the fire arms, of great importance chiefly for street fighting. » Le 12 août, Kossuth proposa que Sanders donnât un passeport à Krapkay (?) pour que celui-ci put porter quelques « prints » à Constantinople. Le 25 août le triumvir écrit : « My dear Sir, Ledru-Rollin being very anxious about the letter of reclamation (you know) to be sent over to Belgium. I imagine that the matter has been delayed perhaps by your not having found a proper man to sign the letter, and as it is extremely important to have it done at once I thought I would suggest to you such an individual. » Suivent les détails sur un mécanicien américain. « Ledru-Rollin should be informed of the name of the man. Kossuth¹ » L'évidence n'est pas conclusive, mais il est clair que Sanders outrepassa les droits diplomatiques d'un fonctionnaire. Certaines lettres de Ledru, citées plus haut, aident à établir cette hypothèse. Plus excusables furent les demandes de renseignements sur les affaires européennes. Par exemple, Sanders reçut la lettre suivante à propos de l'Espagne, datée du 1^{er} août 1854.

« Dear Citizen, As you know the connexions I have with the leaders of the Spanish democracy, you request me to express my personal impression upon the future fate possible of the revolutionary movement in that country.

« Whether that republic will be proclaimed within a few days or within a few weeks, that may depend on circumstances, but nevertheless, it is not the less in the main the desire of the country. In effect what signifies the shout uttered from one end of Spain to the other of *viva la moralidad*, if not down with the dilapidations, the extortions, the lewd caprices and the debauches of the monarchy. It is in Spain principally that

1. Feleky Papiers.

monarchy has been tried under all its forms, all its colours, all its shades from the most tyrannical to the most moderate. Under all these attempts without exception perjury, robbery, cynism of immorality, have been driven to an excess. How and wherefore should a trial, so many times renewed and ever unprofitably, begin afresh? Thus, logically, the people of this country must conclude to self-government, that is to say : to Republic.

« So no hesitation can be allowed as to the aim. But will they march directly, with one bound towards this aim, or will they go through the temporisations and preliminaries of civil war to reach it? This is the only serious serious question and America can do much in this question.

« Here I will not speak of principles, from the simple reason that until now, either from wisdom or from selfishness, America has ever been repugnant to enter into a war of principles.

« Let us then speak of interest, palpable and real interest ; this will be better and more rapidly understood.

« America wants Cuba ; she wishes to add that gem of the Antilles to her treasure ; to place that *lone star*¹, in her firmament very well.

« How will she be able to do it? To seize on the pretext of the *Black Warrior* is a too gross trick seen through entirely in Europe. Moreover, I add that the war America was about to declare to Spain on account of this fact is now no longer possible. America rushing upon Cuba, while Spain is on fire, republican America attacking the Spanish revolution, that can never be. For America, the great nation, would then resemble a robber who, during a mortal conflict in which two men, sword in hand, are disputing for life and honour, would come behind and commit a theft to the prejudice of one of them.

« and means : To buy Cuba? I will answer but one thing to that. There is not a party in Spain who would dare to sell it and it is particularly in a time of revolution that is to say, in the paroxism of the noblest and most generous sentiments that a

1. En Amérique, *lone star* veut dire Texas, non Cuba.

people would never consent to barter a part of its territory for money.

« 3rd means : To take advantage of the internal broils of the mother-country, from her being without a government, without a guide, for to excite an insurrection in which Cuba should proclaim its independance and place itself under the protection of America? But let it be well considered; the proceeding would be uncertain and dangerous all together, and war for war, would it not be a greater and more legitimate to assist Democracy in the mother-country herself?

« Believe me, it is in that noble and official assistance that resides the solution of the problem, a legitimate, honest, incontestable solution, the only one worthy of mighty America. In the midst of the pretenders, who are on the point of disputing for the Empire, in the midst of the european governments who, by their influence will essay to weigh down the balance in favor of a restoration whatsoever, America has, in effect, her part already traced; it is to declare, by a solemn resolution of her congress, that she is ready to assist it with her vessels and sword; and that would be sufficient to cause the Republic to be proclaimed, to protect it against its enemies of the morrow, the greatest and most serious danger.

« By thus serving the general cause of liberty, America will have saved her cause. For in the very name of the sovereignty of the people, proclaimed in the mother-country, Cuba, if really in affinity with America, will be able spontaneously, without violence, without possible reclamation, to unite to that America to which it is so contiguous, and towards which it is attracted by her youth, her force, and the course of thing.

« By following that large and fertile method, the question is elevated and dignified. It is not only the conquest of one small place more upon the globe but it is the conquest of an imperishable place in the record of history.

« Who is able to retain America? ¹ She who possesses an

1. Note ajoutée dans la marge par Sanders : « While she is faithful to democracy on both continents? *G. N. S.* »

exuberance of life and force, who alone in the world holds treasures in reserve which permit her to rush in the chances of a generous struggle without overtaxing her citizens, she, in a word, who must feel, that were democracy once vanquished and enchained perhaps for long in Europe, she herself would become the aim of despots who would attack her sail floating under all winds, her immense commercial relations, her ever new and increasing extension. Let her understand that by helping democratic Spain she will assist at the same time all democracies, for they are brotherly united, and she will defend herself. Besides in the midst of her illimited prosperities, is not her conscience ever troubled at the idea that the patriots who sigh under oppression beyond the Atlantic, are the sons of those who contributed to conquer her own independence? Is the heart of the nation less faithful to memory than the frail canvass, for a commemorative picture is still suspended to the walls of the Capitol, the picture of the battle of Yorktown in which the fate of the rising nation was decided, and where the American army commanded by Lafayette¹, and the french army commanded by Viomesnil, mingled their blood under the fire of the english batteries, for the holy cause of liberty.

« Since nearly eighty years this picture is waiting for its counterpart in history! Will it at length be given by the good genius of America?

« I wish it sincerely for her own glory and hope, dear citizen, my thought will be understood through my bad english, as the heart will make its way notwithstanding the language.

« Yours truly, Ledru-Rollin.² »

Il faut un mot d'explication. L'Espagne, après quatre années de gouvernement libéral sous Narvaez, inclinait de nouveau vers l'absolutisme sous les ministères transitoires de 1851 à 1854. Enfin, le 28 juin 1854, le général O'Donnell leva l'étendard de la révolte, et un mois plus tard, lui et son collègue, le

1. Lafayette était à Yorktown, mais il n'y était qu'un général subordonné.

2. Feleký Papiers.

général Espartero, furent mandés à Madrid pour établir une monarchie plus constitutionnelle. C'est à ce moment que Ledru écrivit sa lettre. Les États-Unis avaient toujours eu le désir d'annexer Cuba, et précisément à cet instant il y avait des complications fâcheuses avec l'Espagne à propos de l'affaire du bateau *Black Warrior*, saisi par des fonctionnaires espagnols. Ledru-Rollin donna à cette affaire une tournure singulière mais caractéristique. Il est inutile d'ajouter que la révolution espagnole n'a pas abouti. Des généraux plus ou moins libéraux se succédèrent pendant plus d'une décade. Il est fort intéressant de comparer les derniers paragraphes de cette lettre aux effusions écrites pendant la Grande Guerre.

Le *State Department* américain s'inquiète de cette aide de Sanders. Marcy, *Secretary of State*, écrivit à l'ambassadeur Buchanan, le 8 octobre 1854, espérant que celui-ci n'avait pas donné des passeports aux « red republicans », porteurs des dépêches du Comité démocratique de Londres ¹. Cinq jours plus tard, il déclare qu'il croit que les passeports étaient faux, et que ces hommes ne portaient que des lettres d'introduction de Sanders, Ledru-Rollin, Mazzini, etc. ² Le 2 décembre, Buchanan répond : « I have strong sympathies for the Poles, Hungariens and Italians, but none at all for the French. They have chosen Louis Napoleon, and let them have him. *De gustibus non disputandum*. I am not partial to him, neither to Ledru-Rollin, Louis Blanc, or Victor Hugo, or any Red Republicans or Socialists. The two latter named I never saw; the first I have met twice. On the last occasion, a mere accidental meeting, we differed *toto coelo* on a point of some consequence. ³ »

Les ennuis du *State Department* s'accrurent avec la nomination de Pierre Soulé comme ministre à Madrid. Son amitié pour les républicains européens est bien connue, et plusieurs lettres le constatent. Magen en parle dans une lettre à San-

1. *Marcy Letter Book*, 112-113.

2. *Ibid*, 114-115.

3. Buchanan 9 : 289. La première rencontre eut lieu au dîner international chez Sanders, mentionné au-dessus.

ders du 11 août 1854. Le 1^{er} juillet 1852 Soulé écrit à Sanders : « I have just written a line to Kossuth. » Mais la lettre la plus importante est celle du 30 septembre 1854 dans laquelle Soulé déclare : « My good friend, I cannot go now to London. There are dominant reasons which prevent it. Let our friends * however be persuaded that my going elsewhere *will not hurt them*. I shall do my best to give you and them a couple of days before returning to Spain, My most respectful compliments... Pierre Soulé. » A l'astérisque il y a une note de la main de Sanders : « Kossuth et Ledru-Rollin.⁴ »

Soulé, Mason, et Buchanan² se rencontrèrent en Belgique et y composèrent le fameux *Ostend manifesto*, qui conseillait de saisir Cuba. On prétendit que Soulé avait l'idée de combattre les monarchies conservatrices de l'Europe avec l'assistance du comité central, et on s'appuya sur la phrase du manifeste : « We cannot anticipate a failure unless through the malign influence of foreing powers who possess no right to interfere in the matter³. » On ne fit aucune mention des démocrates européens dans la correspondance officielle soumise au *Congress*, mais le député L.-D. Evans du Texas, dans un discours du 24 juillet 1856, accusa Soulé de comploter. Après avoir déclaré que le manifeste viole la doctrine Monroe et que Soulé alla en Espagne dans l'intention d'annexer Cuba, il continue : « Soulé sailed for Europe. He was in no hurry, however, to reach the goal of his destination; since he delayed in London to hold repeated consultations with the Red republican chiefs of the revolutionary committee — Mazzini, Ledru-Rollin, and Kossuth. The four concerted a system of operations designed to involve this country in a European war as the ally and instrument of the revolutionary faction. While the three Eastern powers were engaged in the crisis of the Eastern war, the torch of insurrection was to be kindled in Werstern Europe and fan-

1. Felcky Papiers.

2. Les plénipotentiaires américains à Madrid, à Paris et à Londres.

3. House Executive Documents, 33rd Congress, 2nd Session, tome 110, n° 93, page 127.

ned to a general conflagration. » L'Espagne refusera la réparation due au commerce américain, les États-Unis saisiront Cuba ; la France et l'Angleterre déclareront la guerre à l'Amérique, et la révolution éclatera en Europe. A ce plan, Mason fut gagné avec facilité, Buchanan avec difficulté. « It is asserted that Mr. Sanders as a stimulous to the expected insurrectionary impulse circulated the revolutionary address of Mazzini and Ledru-Rollin through the despatches of the American legation both in France and other European counties. » Le dessein échoua grâce à la désapprobation de Marcy. On insulta l'Europe en nommant Soulé et d'autres républicains rouges dans les cours européennes. Ces démocrates européens crurent que la liberté était le gouvernement sans restrainte de la majorité. Evans ne put pas trouver de mots pour blâmer « the sympathy and association of American ministers with those wild dreamers of European socialism : Kossuth, Mazzini, and Ledru-Rollin¹. Les hommes d'État contemporains ne prêtèrent aucune attention à ces déclarations et le seul historien qui les note est Von Holst. Celui-ci assure que Soulé avait déclaré vouloir annexer Cuba pendant que les pouvoirs occidentaux seraient occupés à la guerre de Crimée et des troubles intérieurs qui en résulteraient. « This vague intimation would on account of its ambiguity have remained entirely unintelligible if the charge made against him that he had concocted a plot with the European revolutionists by profession in wich the United States was to be involved in a war with the Western powers which should secure Cuba to it, and at the same time clear the way for Mazzini, Kossuth, and Ledru-Rollin, was not taken as an explanatory comment on it². »

En Angleterre les autorités firent des recherches au sujet de Soulé, mais ne trouvèrent rien sur ses relations avec les réfugiés³. Malheureusement le seul document défini que j'ai pu

1. Congressionnal Glôbe, Appendix, 25 : 1303.

2. Von Holst, 5 : 42-43.

3. Home Office Papers, O. S., 4816.

trouver sur ce sujet¹ est une lettre de Buchanan à Marcy, datée du 12 janvier 1855 : « You inform me that the French government pretends to know that the person mentioned in Mr. O' Sullivan's despatch (Victor Fronde) has returned to London with oral and written communications from Mr. Soulé to Ledru-Rollin. This I believe to be a mere pretence. My conviction to this effect is derived from the long and most interesting narrative which Mr. Soulé gave to Judge Mason and myself of his proceedings at Madrid... We both arrived at the conclusion that his conduct has been greatly misrepresented... I do not believe that since his appointment to the Spanish mission, he and Ledru-Rollin have had any political connection or correspondence whatsoever. Besides, Mr. Soulé left Madrid for his estate in the French Pyrenees on the 1st of September, and Fronde's passport is dated on the 16th August, so that I very much doubt whether the latter had arrived in Madrid before the departure of the former². »

Il est clair que Soulé fut ami de Ledru et des autres révolutionnaires, et peut-être correspondit-il avec eux pendant qu'il était ministre à Madrid. Mais il n'existe rien, et le gouvernement anglais ne put rien trouver pour indiquer qu'il complota avec eux. Ainsi l'interprétation de l'*Ostend manifesto* faite par Evans est improuvable³.

Le travail le plus connu du triumvirat ne fut pas ces intrigues, mais la publication d'un pamphlet en septembre 1855⁴. Le manifeste fut « written by Mazzini⁵ », imprimé par Holyoake, signé par les trois triumvirs, et ce fut Kossuth qui paya le compte⁶.

1. Quand j'ai visité Washington, les liasses du *State Department* étaient fermées à cause de l'état de guerre.

2. Buchanan 9 : 365. Que Fronde fut ami de Ledru est indubitable, car son nom est inscrit trois fois parmi les adresses que Ledru avait gardées. L. R. Papiers, 1 : 1013-1022.

3. Malheureusement je n'ai pu déterrer aucun manuscrit de Soulé en Amérique sauf les deux lettres à Sanders.

4. Il fut réimprimé dans divers périodiques; e. g., l'*Homme*, 26 septembre.

5. Holyoake, 2 : 165.

6. Lettre de Kossuth à Holyoake, 14 novembre, Feleky Papiers.

« La chute de Sébastopol n'est... à nos yeux que le premier mot de guerre générale dont le dernier, le dénouement, devrait appartenir aux peuples. Voilà pourquoi le moment nous paraît venu pour la démocratie européenne de se reconstituer en une puissante unité... Il faut à tout grand mouvement la concentration d'où parte l'initiative... Nous sommes cette voix, cette main. » Maintenant est le moment opportun pour se révolter, pour suivre notre initiative, Il y a deux problèmes, celui de libérer les nationalités comme la Pologne, la Hongrie, l'Italie, du joug étranger, et celui de délivrer les nations comme la France du joug d'un tyran. L'illusion que les alliés aideraient aux nationalités s'est dissipée, mais cette guerre a démontré la force du parti révolutionnaire, en dévoilant les craintes des gouvernements réactionnaires. « Nous sommes forts, car nous avons pour nous la loi providentielle... et le peuple... Organisez-vous et osez... Le centre d'action, c'est nous, ou tous autres qui possèdent la confiance du parti. La caisse du parti peut se fonder rapidement, si chacun veut apporter son obole... Le mot d'ordre... est *Liberté pour tous, association de tous*... Le but commun... est la forme républicaine... L'insurrection produira l'insurrection, et la première victoire dix victoires sur dix points différents. Il n'y a pas de nation aujourd'hui qui ne puisse par un acte énergique de sa volonté enfanter le salut du monde. »

Ce manifeste, d'une longueur considérable, intitulé *Au parti républicain*, peut facilement se résumer ainsi : Unissez-vous maintenant pour vous révolter sous notre direction. Naturellement il souleva de l'opposition parmi les démocrates. Louis Blanc répondit en appuyant les principes mais en protestant contre le commandement imposé; il veut un comité central représentant toutes les nuances des opinions et il demande des réformes sociales aussi bien que politiques¹. Ribeyrolles, le rédacteur de *L'Homme* appuie les principes, mais se tait quant

1. *Observations sur une récente brochure de Kossuth, Ledru-Rollin et Mazzini. L'Homme*, 15 au 24 novembre, reproduisit aussi celle-ci.

au commandement imposé¹. Pierre Leroux tenta aussi une réfutation, mais sa rhétorique est, comme d'habitude, si vague que je n'ai aucune idée de ce qu'il voulait dire².

Vers le début de cette même année le triumvirat envisagea la fondation d'un journal. « It has been some time in consideration to set up a newspaper, to be edited by Kossuth, Mazzini, and Ledru-Rollin³. » Dans une lettre à Sanders, après avoir loué les travaux de celui-ci, Ribeyrolles écrit de Saint-Hélier : « We wish to establish in London a daily paper published in two languages which would make of this metropolis of commerce a metropolis of ideas. The word is not too ambitious and of this I will convince you when I tell you that Victor Hugo, whose light has a universal diffusion, will write for it, as also Mazzini, Ledru-Rollin, Kossuth, and all those who unite to a great reputation the knowledge of one of the great languages. » Ribeyrolles parle de sa grande diffusion et demande l'aide de Sanders pour recueillir les fonds pour l'établir⁴. Cependant ce journal ne parut jamais.

En 1855 on tâcha de fonder un autre comité international ; au moins je pense qu'il s'agit d'un autre. Tout ce que je puis découvrir est qu'une réunion du 27 février vota l'organisation d'un tel comité, et que le secrétaire, Dombrowski, en convoqua les membres⁵.

Le 7 décembre les triumvirs refusèrent une invitation à l'universaire polonais en déclarant que leurs cœurs y assisteront, mais que leur présence pourrait causer de l'embarras ; pour l'heure ils jugent bon de ne pas montrer les moindres soupçons d'agitation⁶.

En 1856, les trois hommes déployèrent encore de l'activité, car le 11 août Magen écrit à M^{me} Sanders : « Vous parlerai-je

1. *Homme*, 3 octobre.

2. *Irène de Samarez*, 1 : 223-232, 251-256. Pour discussion du manifeste voyez Lefrançois 106, Delord, 2 : 569-570.

3. *Reasoner*, 11 mars 1855.

4. Feleky Papiers.

5. *Homme* 21 mars, 19 septembre.

6. *Homme* 7 décembre.

de nos espérances toujours vivantes ? Oui, madame, nous espérons encore ce que nous espérions quand vous étiez à Londres, et pour réaliser nos plus puissants désirs, nous ne reculons devant aucun sacrifice. Kossuth, Ledru, Mazzini, sont de plus en plus infatigables ; aucun effort ne leur coûte ; aucune provocation ne leur est pénible quand il s'agit de se rapprocher du grand but que vous savez ¹. » Cela est la dernière trace que je puis trouver de l'existence du triumvirat. Un peu plus tard, peut-être à cause des guerres pour l'indépendance italienne, il disparut, laissant comme résultat — rien du tout.

1. Feleky Papiers.

CHAPITRE VIII

LES LUTTES INTÉRIEURES : LE PROSCRIT

Ce fut Brompton que Ledru choisit pour sa première résidence, mais, en 1853, il se rendit à Saint-John's wood, et resta là pendant tout son exil. Il passa les étés de 1851 et 1852 à Twickenham, près de Londres. En 1853 et les années suivantes, il vint à la plage de Ramsgate en Kent pendant les mois chauds. A cause de l'activité de la police française, ses lettres ne lui furent que rarement adressées sous son propre nom ; d'ordinaire, il prit le nom de famille de sa femme : Sharpe, mais il employa aussi les pseudonymes de Price, Sward, Mac Ivor et Richardson¹.

Sa santé n'était pas bonne ; chaque année, après 1852, il tomba malade². La plus grave de ces maladies eut lieu en 1853. La *Nation* de Bruxelles publia à la tête du journal des *Bulletins de santé*. Le 24 août, elle déclare ; « Depuis hier, la douleur de côté a été moins forte. Elle semble avoir cédé à l'influence des sangsues. Cette nuit, il a dormi un peu. Ce matin, il est très

1. Pour détails, voyez Appendice I.

2. Lettres de sa sœur pour le plaindre, 2 juin 1852, 27 mars 1854, 18 mars 1855 — L. R. Papiers 1 : 649, 656, 690. Le 29 septembre 1855, il écrit : « J'ai été malade. » — L. R. Babaud.

faible ; il a un peu de fièvre, mais cela n'a plus le caractère des jours derniers. » Le lendemain, elle parla de la « fièvre qui inspire les plus vives inquiétudes. Les jours du puissant orateur républicain seraient en danger. » Le 27, on rapporte un mieux, et le 30, « Ledru Rollin est hors de danger. » Lui-même écrit : « Depuis quinze jours, j'ai été cloué sur mon lit par un rhumatisme aigu dans les entrailles qui ne m'a guère laissé, ni jour, ni nuit, un instant de repos... Il y a des moments où le chagrin prend le dessus et me terrasse¹. Le 23 septembre, il dit : « maintenant que mes forces vont mieux². »

Le 18 septembre 1856, il déclare : « Je viens d'être encore sérieusement malade... J'étais cloué sur mon lit, incapable même de les (les lettres de Babaud) lire. Aujourd'hui, que mes douleurs ont cessé, je suis encore d'une grande faiblesse, aussi, est-ce avec peine que je vous écris³. » Encore, il parle le 19 janvier 1857 « de nouvelles douleurs rhumatiques fort aiguës », et le 9 février 1859 : « Je suis devant mon bureau, la première fois après deux mois passés dans mon lit. Cela a été long et douloureux, et je ne suis pas encore bien remis⁴ », et enfin, le 17 septembre, il écrit : « Je suis malade⁵. »

« Dans sa femme, il trouvait une compagne dévouée qui refusait toujours de se séparer de lui ; même quand elle reçut une invitation de la famille de Babaud. Ledru lui-même, déclare : « Toute souffrante qu'elle est, elle ne veut pas se décider à me quitter⁶. » Dans les affaires d'argent, elle laissa tout le contrôle à son mari, bien qu'elle fût probablement le meilleur financier des deux et que l'argent fût à elle. Son mari écrit : Elle est la ponctualité, la régularité même ; une chose dite, pour elle est une chose sacrée⁷. » Citons aussi « l'amie dévouée qui ne le quittait jamais⁸ », Berthe Leroux, la femme de chambre de

1. L. R. Babaud, sans date.

2. *Ibid.*

3. *Ibid.*

4. *Ibid.*

5. *Ibid.*

6. L. R. Babaud, 27 janvier 1853.

7. *Ibid.* 6 janvier 1855.

8. Soubise à la célébration à Fontenay.

M^{me} Ledru-Rollin. Avec la famille de sa femme, Ledru entretenait des relations les plus amicales. Il écrit à Babaud le 9 janvier 1855, de demander en dernière ressource de l'argent à son beau-frère, Badel; « mon beau-frère, qui est bon au fond, est en apparence très froid et très défiant ¹. » Plus tard, en juillet 1861, quand la fille de Badel épousa Alexandre-Camille Baud, filleul de Ledru, sa nièce insista pour que lui, aussi bien que sa tante Henriette, soient témoins par procuration ². L'affection entre lui et sa sœur, Emilie Frangeville, paraît dans les nombreuses lettres de celle-ci ³.

Il avait beaucoup d'amis; sur divers chiffons de papier, nous trouvons une série d'adresses; par là, nous pouvons apprendre les noms de quelques-uns de ses amis au moins. Cent vingt-neuf noms s'y trouvent, quelques-uns à plusieurs reprises. Parmi ces anciens collègues montagnards, il y a Etienne Arago, Martin Bernard, Bruckner, Buvignier, Charras, Duché, Pascal Duprat, Greppo, Guinard, Joly, Labrousse, Quinet, Savoye, Schoelcher, Testelin. Parmi ses collègues de la *Voix du Proscrit* : Antoine, Chatard, Dalican, Delescluze, Karcher, Leclanché, Ribeyrolles. Parmi les exilés étrangers : Bratiano, Herzen, Mazzini, Ruge, Worcell. Parmi ses agents financiers : Babaud, Carteret, Maillard, Mathis. Il y a aussi le Consul Sanders : ses agents révolutionnaires Fronde et Magen; sa sœur Emilie Frangeville; les écrivains républicains Camus et Hamel; le chef démocrate du Mans, Guyon; son associé dans les affaires, Morrie; le futur communard Lefèvre ⁴. La famille de David d'Angers resta toujours très amicale. On en trouve des mentions fréquentes dans les lettres d'Emilie Frangeville et M^{me} David avait même offert d'aller jusqu'à Jersey ou Guernesey pour le voir s'il s'y trouvait ⁵. Marie de Solms, M^{me} Ra-

1. L. R. Babaud.

2. Lettre d'Emma Badel, le 10 juin 1861, dans L. R. Papiers 2 : 472; voyez aussi cette lettre de Baud père du 5 juillet, *Ibid.* 2 : 457.

3. *Ibid.* 1 : 547-763, 831-845.

4. L. R. Papiers 1 : 1013-1022.

5. *Ibid.* 1 : 707-708. Voyez aussi lettre de condoléance à M^{me} David. Bibliothèque d'Angers n° 1872.

tazzi, vint le voir; elle lui écrit qu'elle se souvenait de lui comme elle était enfant et voulait le revoir; ses amis à Bruxelles : Flocon, Hetzel, Labrousse, Laussedat, Pean, Sue, se rappellent à son souvenir; Ferdinand de Lasteyrie lui dit que sa dernière lettre sur les élections a produit un grand effet à Paris¹.

Les affaires de Ledru-Rollin furent d'abord administrées par son ancien secrétaire intime, Charles Mathis, avocat et fils d'un ami de Ledru. Des fréquentes lettres furent échangées et l'amitié était très intime, car Ledru tutoie toujours le jeune homme. Cependant, une demande de lui prêter de l'argent, semble avoir blessé le proscrit². Il répond qu'il est désolé que Mathis manque d'argent, mais il continue : « Se séparer d'objets aimés, de chers souvenirs, c'est bon pour nous proscrits, qui devons supporter seuls les revers de la République, dont nous avons pourtant essayé de faire protéger la bonne fortune à d'autres, qui sommes haïs ou craints à ce point de ne pouvoir gagner notre pain par le travail, et qu'un nouvel exil menace d'envoyer demain au bout du monde. Du moins, souffrons-nous pour des principes, et pouvons-nous nous faire cette consolation de nous considérer comme les martyrs de la vérité. » Puis, il ajoute que ces plaintes sont aussi futiles que celles de Mathis. Froidement, il admet sa dette de reconnaissance à Mathis et offre de lui payer une annuité de 750 francs; si jamais il avait une deuxième fortune, comme chante le poète, il paierait tout de suite les dettes de Mathis³. Mathis demande pourquoi Ledru-Rollin est si froid et demande pardon s'il l'a blessé⁴. Des relations amicales furent rétablies, mais Mathis ne s'occupa plus des affaires du proscrit et les lettres devinrent rares. Ce fut Carteret, tuteur des intérêts de sa femme, qui le remplaça.

1. L. R. Papiers. 3 : 525, lettre sans date; peut-être la dernière référence est à la lettre de 1857 contre l'abstention.

2. L. R. Papiers 1 : 894, Mathis, 12 décembre 1855.

3. *Ibid.* 1 : 896, 17 décembre.

4. *Ibid.* 1 : 898, 23 décembre.

Dalican et Leclanché aussi, surveillèrent ses affaires. Le mari de Berthe Leroux agissait comme régisseur de Ledru-Rollin. Mais celui qui faisait le plus, était Babaud, notaire du Mans ; Ledru lui adresse ces mots : « Depuis 1847, où vous vous êtes occupé de mes affaires ¹. »

Vers la fin de 1851, Ledru donna la plupart de son temps à la formation d'une compagnie à Bradford. Le contrat entre Ledru-Rollin, Clavelly de Bradford, et Pureur de Condé sur l'Escaut d'une part, et Morrie et Delescluze de l'autre part, déclare que ceux-ci seront les gérants de la compagnie. « Elle a pour but l'extraction des graisses contenues dans les eaux grasses et savonneuses en Angleterre, et l'épuration de ces matières, afin de les utiliser dans diverses fabrications. » Le capital sera 100.000 francs, dont les deux gérants auront chacun 10.000 francs, sans faire aucun paiement ; Ledru-Rollin et Clavelly souscriront chacun 10.000 francs et Pureur 5.000 ; les autres contributions devaient arriver plus tard. La compagnie devait durer dix ans, à dater du 1^{er} janvier 1852 ; elle devait avoir son siège à Bradford et s'appeler Morrie et C^{ie} ; elle serait organisée sous les lois françaises ². Du 5 mars 1852 au 9 avril, et encore du 30 novembre au 2 décembre, Delescluze écrivit à Ledru des longues lettres sur les affaires de l'organisation et sur les conventions faites ³.

Ce fut à Babaud que Ledru demanda de trouver ses 10.000 francs. Optimiste comme toujours, il affirme : « Je vous avais dit que j'entraais dans une affaire industrielle parfaitement sûre, dont les produits garantissaient notre présent et j'espérais même notre avenir ; que pour cela, une somme de 10.000 francs environ m'était nécessaire, et que je vous demandais en grâce de me la procurer au Mans ou ailleurs par acompte. » Il se plaint que, quand Babaud avait eu l'argent, il l'avait rendu à Rouxel, et il termine en déclarant qu'il lui faut

1. L. R. Babaud, 25 décembre 1856.

2. L. R. Papiers 1 : 822, convention sans date.

3. *Ibid.* 1 : 779-810, 818-821.

absolument la somme, car il s'est engagé¹. Quatre jours plus tard, il écrit que la somme entière, et non une partie est nécessaire². Encore trois jours après, il affirme que sa femme « désire ardemment le projet³. » Le 26 décembre, il se plaint que l'emprunt a échoué et maintient qu'il lui faut l'argent⁴. Le 17 février, il déclare : « J'ai été presque constamment absent de Londres et exclusivement occupé de l'affaire industrielle que nous essayons de monter et dans laquelle j'ai rencontré tant d'obstacles faute de ce peu d'argent que vous deviez me faire fournir sur le Mans⁵. »

Il emprunta les 10,000 francs, mais les affaires de la compagnie ne marchèrent pas très bien, et le 24 octobre il fut obligé d'écrire à Delescluze : « Aujourd'hui je ne vous parlerai pas politique, si ce n'est pour vous dire que, malgré des efforts incessants, il n'y a rien encore de bien déterminé. Et c'est ainsi que tous les jours s'écoulent dans une attente fébrile et d'une horrible anxiété. Je suis obligé de vous parler affaires. J'espérais, malgré vos occupations, que vous trouveriez le temps, pendant ces trois semaines, de préparer un projet de règlement de nos droits, dont j'essaierais de faire une ressource quelconque ; aujourd'hui, plus que jamais, la nécessité m'y contraint. Lorsque l'affaire de Bradford fut fondée, on comptait sur des bénéfices non seulement importants, mais prochains : je n'avais pas d'argent, vous le savez. Je fus obligé de l'emprunter, persuadé que trois ou six mois ne s'écouleraient pas que je ne puisse rembourser en partie. Toutes nos espérances ont été déçues, c'est bien. J'ai pu changer mon bâton d'épaulé, renouveler une fois, deux fois, mais maintenant je suis poursuivi à outrance et dans la plus déplorable des conditions. Ainsi Dalican m'avait prêté ou fait prêter 5,000 francs environ sur des billets que Cournet et Baronnet avaient demandé à

1. L. R. Babaud, 20 novembre 1851.

2. *Ibid.*

3. *Ibid.*

4. *Idib.*

5. *Ibid.*

Cauvet de souscrire à mon ordre. Je pensais, à défaut de bénéfices de Bradford, pouvoir les éteindre sur des loyers d'un immeuble que l'administration des hospices m'a laissé sur le dos. » Mais des lettres se sont perdues et, en l'absence de son fils, la mère de Cauvet a fait des poursuites. « Je voudrais donc que vous régularisiez assez ma position dans l'affaire de Bradford et de Rochdale le plus tôt possible, afin que je tâche ou de faire de l'argent pour rembourser les 5,000 francs qui sont ma seule dette, ou de donner en garantie, pour qu'on patiente, en suspendant les poursuites, l'acte qui établit ma part. Du reste, je crains que votre silence ne couvre quelques difficultés nouvelles qui vous seraient faites par ces turcs d'Anglais. A vous sincèrement, Ledru-Rollin. Vous savez entre les mains de qui Cauvet est plus ou moins ici, et quel effet cela doit produire. Il est écrit que tout tournera contre moi¹. » Outre des propriétés au Mans et une maison à Fontenay-aux-Roses (autrefois appartenant aux Scarron), M^{me} Ledru-Rollin possédait les anciens monastères de Bon-Secours et de Trenelle². D'autres terrains dans la même rue³, 17, rue du Four-Saint-Germain, et des maisons dans la rue de la Roquette⁴. Elle garda une résidence légale d'abord au 100, rue de Charonne, plus tard chez Carteret, au 22, rue de l'Arbre-Sec. Pendant quelque temps, Franquin, greffier de première instance de la Seine, fut séquestre judiciaire de la propriété de la rue de Charonne, mais le 30 octobre 1853 Henriette Ledru-Rollin donna plein pouvoir à Babaud pour obtenir un compte rendu de l'administration, et le 12 décembre l'autorisation à régler tous les comptes. Il en résultait beaucoup d'ennuis, et des disputes continuèrent pendant des années⁵. On craignait toujours les cours judiciaires,

1. Bibliothèque de Lille, Papiers Delescluze. Une note de Delescluze dit : « Écrit le 25 novembre 1852 ».

2. 97-99-101 et 100-102, rue de Charonne.

3. 85-87-88-88 *bis*-88 *ter*-95 ; la plupart de ceux-ci furent probablement vendus avant 1848.

4. 92-92 *bis*, peut-être aussi vendus.

5. L. R. Babaud.

car Ledru écrit : « Je sais bien qu'avec les tribunaux jugeant les proscrits, tout peut se perdre¹. » Comme avocats, Ledru employa Martin de Strasbourg, Crémieux et Montigny ; comme notaire, Huillier.

Nous avons vu que l'affaire de Bradford n'a pas rétabli les finances des Ledru-Rollin. Le 21 février 1854, Ledru consentit même à la vente de Fontenay, si on obtenait le consentement de sa sœur, et le 6 juin il se dit prêt à vendre n'importe quelle propriété². Le 19 décembre 1854, il déclare à Babaud : « Grâce à vous, nos affaires commencent à s'éclaircir » ; mais le 9 janvier il veut cacher à sa femme quelques difficultés, car « elle ne vivrait plus si elle avait de telles craintes », et le 17 novembre il écrit : « Personnellement, nous sommes dans la pénurie. » Le 7 juillet 1856, il affirme que son revenu ne monte qu'à 10.000 francs³. Durant quelques mois de 1859, pendant que Babaud était harassé par des ennuis politiques, un certain Muraine dirigea les affaires de Ledru, mais, bien que celles-ci s'améliorent, il le congédia bientôt⁴.

La *Décadence d'Angleterre* avait montré l'hostilité de Ledru envers la Grande-Bretagne, et le peuple anglais lui rendait la réciproque. Holyoake, qui dit « I had the honour to defend him », ajoute : « Rollin was too little in England to understand us. » En effet, il semble avoir modifié ses opinions, car Blount « met him in London shortly after the *coup d'État*, and asked him whether he was still of the same opinion. He replied : « Not in the least so. My views are completely changed by what I have seen in your country. The system of government is magnificent, and I am particularly impressed by the efficiency of your poor laws '... Ledru-Rollin studied thoroughly the institutions of this country, both in their political and economic aspects, and became a great admirer of England⁵. » Ledru

1. *Ibid.*, 6 janvier 1854.

2. *Ibid.*

3. *Ibid.*

4. *Ibid.*, spécialement lettres du 9 février, 16 mars et 8 juin 1859.

5. Blount, 135-136. Je crains que le récit ne soit un peu exagéré.

lui-même commença à prendre des leçons d'anglais d'avril à octobre 1857¹.

Il eut encore quelques ennuis avec les conservateurs, spécialement avec le *Times*, qui continua à insulter les proscrits, et une fois il pensa même à ouvrir un procès contre ce journal, car le 5 avril 1857 il écrit à Babaud : « Ah ! j'oubliais de vous dire que j'ai si peu peur des procès que c'est moi qui veut introduire ici, pour permettre à l'opinion de juger une action de *libelle* contre le *Times*. Je suis assisté par les meilleurs jurisconsultes de l'Angleterre, dont quelques-uns ont été au pouvoir². » Mais, en général, l'hostilité décrût. Naturellement les radicaux continuaient à être bienveillants. Ainsi on but des toasts à Louis Blanc, à Ledru-Rollin, à « the inflexible revolution », dans un banquet à Newcastle on Tyne, présidé par Joseph Cowen³ ; et Holyoake consacra un article spécial du *Reasoner*⁴ à la louange du proscrit méconnu.

Griffin publiait une nouvelle encyclopédie, et il envoya à Ledru-Rollin l'article qui le concernait. Il est très court et contient quelques erreurs, mais la critique sévère du proscrit n'est guère justifiée : « Messieurs, je n'ai pas l'habitude de lire ce qu'on écrit sur moi, m'en souciant peu, et ne reconnaissant d'autre guide que ma conscience. Voilà pourquoi je n'ai pas répondu à votre première lettre, qui contenait une prétendue esquisse de ma vie. Mais, puisque vous insistez et que vous me l'adressez une seconde fois avec prière de la parcourir, je ne veux pourtant pas que mon silence soit considéré comme consécration de dates erronées, de faits entièrement controuvés et d'opinions qui, *loin d'avoir jamais été les miennes, ont été publiquement et sans cesse combattues par moi*, dans une carrière déjà longue. Je me contente donc, pour le moment, de protester ; seulement, puisque vous paraissiez personnellement bien intentionné, je me permets d'ajouter pour votre gouver-

1. Voyez cahiers dans L. R. B., 55.

2. L. R. Babaud.

3. *Reasoner*, mars 1855.

4. N° 157.

nement que l'homme qui a écrit cette esquisse est aussi ignorant de l'histoire et des idées des partis en France que s'il n'avait jamais vécu qu'au Congo. Et quant à lui, le pauvre diable, je le plains d'être réduit à gagner son pain en barbouillant le papier avec de telles niaiseries et de si palpables énormités. Il aura beaucoup nui au but que vous vous proposez. J'ai l'honneur d'être, messieurs, votre très humble serviteur, Ledru-Rollin¹. »

Pendant cette période, il y eut une attaque sérieuse contre Ledru-Rollin. En décembre 1853, le *Morning Advertiser* publia une lettre d'Alfred Richards, dans laquelle celui-ci, après avoir protesté contre l'attaque du *Times* sur Mazzini, s'écarte de son sujet pour assaillir les républicains français². Schœlcher répondit en défendant les Français et en s'appuyant sur le 13 juin ; il faut que tous les réfugiés soient unis, dit-il³. Mazzini aussi protesta contre cette attaque et affirma sa solidarité avec Ledru-Rollin⁴. Richards répliqua en adoucissant ses déclarations ; il admire Lamartine, Schœlcher lui-même, et tels autres Français ; mais il méprise Ledru-Rollin, l'auteur de la *Décadence d'Angleterre*, celui qui a fait battre le rappel le 16 avril, celui qui a causé l'émeute vaine du 13 juin. La dispute traîne en longueur. Schœlcher défendit les Français, et Ledru en particulier, avec calme et clarté ; Richards se contredit pour inventer de nouveaux arguments contre sa bête noire, Ledru-Rollin. Son attitude est résumée dans la phrase suivante : « Ledru invades England by his presence after writing his attack on England⁵. »

1. *British Museum, Additional ms.*, 28511, f° 28, 10 avril 1855. Kossuth écrivit une lettre également sévère ; Louis Blanc et Schœlcher indiquèrent les nombreuses erreurs d'un ton de protestation ; Barbès, Garnier-Pagès, Lamartine et Montalembert écrivirent des lettres modérées, mais notèrent des erreurs. *Ibid.*, 28511 passim.

2. *Morning Advertiser*, 10 décembre.

3. *Ibid.*, 15 décembre ; *Homme*, 21 décembre.

4. *Morning Advertiser*, 17 décembre.

5. *Ibid.*, 28, 30 décembre, 2, 5 janvier ; *Homme*, 11, 25 janvier pour les lettres de Schœlcher. *Morning Advertiser*, 29 décembre, 10 janvier, pour celles de Richards.

Après le coup d'Etat, des quantités de réfugiés se rassemblèrent à Londres. Le Gouvernement anglais les estimait ainsi :

	Français.	Italiens.	Hongrois et Polonais.	Alle- mands.	Belges.	Total.
A Londres, mars 1853 .	800	100	1.000	400	60	2.360
A la campagne, 1853. .	100	»	1.500	300	»	1.900
A Jersey, 1853.	100	10	10	»	»	120
Total, mars 1853.	1.000	110	2.510	700	60	4.380
A Londres, janvier 1859.	400	150	1.400	260	»	2.210

En outre, avant 1859, 960 hommes, 305 femmes et 233 enfants sont allés à New-York ¹.

Les proscrits ne maintenaient aucune solidarité. Boichot écrit : « Mais l'unité de vue et d'action n'exista pas longtemps parmi eux. Diverses sociétés politiques se fondèrent et amenèrent des luttes et des divisions ². » En général, les Français se divisaient en trois groupes. Le plus nombreux, celui qui contenait la plupart des ex-députés fut connu comme celui des Rollinistes, d'après leur chef. Parmi les membres étaient Martin-Bernard, Cournet, Delescluze, et Ribeyrolles. En liaison avec eux étaient les membres du Comité Central. Leur journal était la *Voix du Proscrit*. Ils étaient les modérés, travaillant pour une grande révolution, plus que pour de mesquines conspirations, ou ils s'opposaient au socialisme, ou ils y étaient indifférents. Leur organisation s'appelait la *Société la Révolution* ³.

Sur cette société, nous savons peu de chose. C'est seulement sur leur activité pendant la deuxième moitié de 1852 que nous avons quelques indications. Le 22 septembre, ils organisèrent un banquet anniversaire sous la présidence de Ledru. Les orateurs furent Delescluze, Gasperini, Huber, Gustave Naquet,

1. Home Office Papers, O. S., 4816 ; Foreign Office Papers, 27 : 1233. Pour la correspondance sur cette émigration, voyez Home Office Papers, O. S., 302. La plupart étaient français.

2. Boichot, 4.

3. Sur ce sujet, voyez Lefrançais, 194-196. Commissaire 2 : 77-78 ; Nadaud, 370 ; Delord 2 : 51, 60, 563-566.

Pardigon, Raisin, Remi, Ribeyrolles et Ledru-Rollin. Celui-ci vanta la première république, parla des mauvais jours actuels, expliqua les fautes du gouvernement provisoire et des ministères suivants qui les avaient causés, et déclara son espoir dans l'avenir ¹. Le comité directeur de la société, composé de Ledru-Rollin, Bachelet, F. Cournet, Delescluze, Deron, Guyot, F. Martin, Gustave Naquet, Pardigon, Ribeyrolles, Robert de Jura et Terrier, rédigea des manifestes. Le 19 septembre, les républicains de la Seine sont poussés à s'abstenir et à ne pas prêter serment : « On ne discute pas, on ne vote pas contre le crime, on le frappe. » Le 26 septembre, on déclara que le peuple ne veut pas l'Empire, qui est « la fortune publique au pillage des valets, le caprice d'un homme. » Le 1^{er} octobre, on remercie Paris pour son abstention. Le 7, on dit que non seulement Paris, mais aussi la province a répudié l'Empire dans l'élection. Le 16, on prétend que l'empereur tremble ². Le 3 novembre, on affirme que l'empire du premier Napoléon, basé sur la gloire, fut mauvais ; celui du troisième, basé sur la police, est bien pire ; le peuple ne devrait pas commettre le crime de le proclamer, il vaudrait mieux faire une émeute ³. Le 17 novembre, on exhorte le peuple à ne pas croire aux mensonges de Louis Napoléon, et le 3 décembre on le pousse à l'action ⁴. Le 26 novembre, on remercie les patriotes de Lisbonne pour leur hospitalité à trois fugitifs de Lambèse ⁵. En 1859, la société s'appelait l'*Union républicaine* ⁶.

Parmi les membres de la *Société la Révolution* on compte Huber, l'ancien président du Club des Clubs et un des agitateurs principaux du 15 mai. Quand il souffrait des privations,

1. *Nation*, 29 septembre.

2. *Nation* *passim*.

3. *Nation*, 6 novembre ; Delord 2 : 52-54 avec date d'octobre ; Schoelcher. *Gouvernement* : Appendice signé par Ledru et Ribeyrolles. Les républicains de Jersey publièrent un manifeste semblable.

4. *Nation* *passim*.

5. Hugo : *Choses vues*, Paris 1913, 1 : 507-508. Signé Ledru-Rollin, Cahaigne, Deron, Dorlin, Glesia, Huber, F. Martin, Pardigon, Perrin, Ribeyrolles, Terrier, membres du comité directeur.

6. Voyez, *infra*, chapitre IX.

Ledru et Louis Blanc lui avaient envoyé du charbon. Il avait quitté les Pyatistes, parce que « Pyat n'est pas socialiste », et plus tard les Rollinistes parce que « Ledru-Rollin n'est pas républicain. » La vérité est qu'il était un mouchard, et comme tel fut mis en jugement à Jersey. Mais même là, il déclara la cause républicaine trahie par Ledru, Blanc, Hugo et Pyat et affirma que tous ses juges étaient des traîtres. Dans sa malle, on trouva « une collection complète de documents relatifs à l'organisation intérieure de la *Société la Révolution*, organisée à Londres par Ledru-Rollin. » Envoyé à Paris comme agent révolutionnaire, il livra à la police Boisson, l'agent rolliniste, et Goudchaux, qui recueillait des fonds pour les pauvres. Jugé à Jersey, on le reconnut coupable d'être un espion de la police; on voulut d'abord le condamner à mort, mais on décida finalement de le relâcher¹.

Pour beaucoup d'exilés, ce groupe était jugé trop modéré, et autour de Félix Pyat, se rassemblèrent les Pyatistes qui formèrent une association, *la Commune révolutionnaire*. On peut subdiviser ce groupe en Pyatistes proprement dit : Pyat, Avril, Boichot, Caussidière, et en Blanquistes, plus violents encore : Barthélemy, Lacambre². Ils tendaient vers l'ultra-révolutionnisme de Blanqui et complotaient continuellement. Ils avaient des sympathies pour le socialisme, bien que celui-ci ne fut pour eux que d'importance secondaire.

Mais pas plus que les Rollinistes, ils n'aimaient les socialistes utopistes³. Dans les îles de la Manche, ceux-ci se groupaient autour de Victor Hugo⁴. A Londres, Louis Blanc, Cabet et Pierre Leroux étaient les chefs et leurs lieutenants étaient Dejacques, Desages, Desmoulins, Faure, Landolphe, Lebloye, Lefrançais, Jules Leroux, Malarmet, Nadaud, Taillan-

1. Hugo : *Choses vues*, Paris 1887, 293-332.

2. Commissaire 2 : 77-78. Berlier, Bravart-Toussaint, Rougée, furent d'autres membres.

3. Voyez, *supra*, Delord, Commissaire, Nadaud, Lefrançais ; aussi Thomas : *Leroux*, 124-127.

4. Blind affirme que l'éloignement d'Hugo et de Ledru, résulta de la conduite de celui-ci le 13 juin. *Fraser's Magazine* 91 : 248.

dier et Vasbentier. Ils n'avaient pas d'organisation définie et étaient appelés, en général, les indépendants.

Entre les Rollinistes et les Pyatistes, l'hostilité croissait furieusement. Naturellement, il n'y avait aucune coopération. Pendant que Delescluze représentait la *Révolution* à Paris, le délégué de la *Commune Révolutionnaire* était Bravard-Toussaint¹. Quand Gallois arriva en Angleterre, Badois voulut le présenter à Ledru, mais le nouvel arrivé refusa absolument. Il admit son admiration pour le chef radical, mais il ne consentirait pas à l'adorer et il méprisait son entourage².

Mais le pire de tous les Blanquistes, fut Barthélemy. Il « répétait partout que, si lui et ses amis rentraient en France, le premier coup de fusil serait pour Ledru³. » « His threat to take the life of Ledru-Rollin rests upon clearer foundation than report. It was written and the letter was read⁴. » Il devint notoire grâce à son duel avec le Rolliniste Cournet.

En 1851, il avait chargé celui-ci d'une commission, mais quand Cournet apprit que Barthélemy vivait de la prostitution de son amie, il refusa de l'exécuter, et la confia à un troisième⁵. Un certain B****, écrivit à Barthélemy que Cournet proférait des accusations odieuses contre lui. Barthélemy demanda des explications à Cournet : celui-ci consentit à les donner, mais dans une réponse irritante affirme qu'il ne savait pas que Barthélemy fut un personnage politique. Il ne se passa rien jusqu'en octobre 1852, quand des calomnies sur Cournet se répandirent. Barthélemy se pavanait : un jour, chez Denis, restaurateur, où Cournet mangeait habituellement avec Delescluze et Baronnet, il déclara à haute voix qu'il ne craignait personne, on fit remonter les calomnies à Perrin, clerc chez Collin, mais Delescluze et Dupont ne purent obtenir

1. Commissaire 2 : 78.

2. Gallois : *Mémoires*, 117-118.

3. Delord 2 : 564,

4. *Reasoner*, 4 mars 1855 ; cf. Holyoake 2 : 261.

5. L'affaire n'est pas du tout claire, et les récits différents sont contradictoires, mais cela est la vérité probable. — Delord 5 : 565-567. Lefrançais 215-218, Weill 383, procès-verbal du duel dans L. R. Papiers 5 : 231.

aucune satisfaction de lui. Enfin, quand Baronnet et Ledru-Rollin lui demandèrent des documents confirmatoires, il déclara qu'il les avait donnés au jury d'honneur de la Société fraternelle. Le jury, cependant, refusa d'ouvrir une action parce que Cournet y avait donné sa démission. Le président Pyat affirma à Delescluze et Dupont, qu'il était ami de Cournet, mais laissa les calomnies continuer. C'était là un cercle vicieux d'où Cournet ne pouvait pas sortir.

Ainsi, quand Cournet reçut une lettre provocante de Barthélemy, il l'accepta et on arrangea un duel. Les seconds pour Cournet furent Baronnet et Alain (Delescluze avait refusé pour affaires) ; pour Barthélemy : Mornay et Brissot. Barthélemy fit beaucoup de difficultés, tâcha d'éviter le duel, mais enfin, on se mit d'accord sur le lieu, Barlow-Moor, Windsor, et la date du 19 octobre 1852. Après de grandes démarches, Pardigon agissant comme interprète, Alain et Brissot obtinrent des pistolets. On plaça les duellistes à trente pas. Cournet tira et manqua ; Barthélemy avança de vingt pas et naturellement tua Cournet. Les seconds firent une protestation formelle. Le soir même, Cournet mourut. On arrêta Baronnet et Alain. Le procès-verbal du duel fut déposé parmi les papiers de la *Société la Révolution* ¹.

Naturellement, tous les Rollinistes déclarèrent que ce fut un meurtre, tandis que les Pyatistes montrèrent le mauvais goût de s'en réjouir. Plus tard, Barthélemy subit le sort qui lui était dû ; on le condamna pour un autre meurtre. Les funérailles de Cournet, le 29 octobre, furent une grande démonstration. Cent cinquante exilés français, dont Ledru-Rollin, Antoine, Avril, Martin-Bernard, Cahaigne, Cazal, Xavier Durrieu, Naquet, Pflieger, Ribeyrolles, Rolland et Savoye, écoutèrent un discours véhément de Delescluze ².

J'ai fait mention du jury d'honneur de la Société fraternelle.

1. L. R. Papiers 5 : 231 ; un récit semblable du duel se trouve dans *Reasoner*, 4 mars 1855, par Holyoake.

2. *Nation*, 27 octobre, Delord, Lefrançais, Weill. Notez la présence du Pyatiste, Avril.

Dans une autre affaire nous en avons le procès-verbal. Le 7 mars 1852, Schoelcher, Félix Pyat, Berjeau, Bianchi, Malarmet, Naquet et Ribeyrolles assistèrent à un meeting où Schoelcher accusa Gouache, ancien gérant de la *Réforme*, d'avoir détourné une caution de 37,000 francs. L'affaire n'est pas du tout claire. Il suffit de dire qu'après une vive dispute où Schœlcher fut supporté par Ledru-Rollin, Mathé et Ribeyrolles, le jury acquitta Gouache¹. Ledru eut de nouveaux ennuis à cause de la *Réforme*, car le 25 juillet 1857 il écrit que Leoutre, un autre gérant, répandait des calomnies et il demanda à Babaud d'en donner les détails à Baronnet; Buvignier lui avait écrit une lettre très amicale, mais il désirerait avoir des informations supplémentaires de Babaud².

J'ai déjà expliqué comment la *Société fraternelle des Proscrits* recevait presque tous ses fonds de France. Goudchaux, banquier et ancien ministre des finances, recueillait l'argent à Paris en dévouant tout son temps et toutes ses capacités à ce travail. Il envoya de l'argent en Belgique et en Suisse, aussi bien qu'à Londres. En décembre 1852, il dépensa 2,000 francs par mois pour les familles des réfugiés à Paris, et il envoya 2,000 francs à Londres et 1,200 francs à Bruxelles. Sur 1,500 francs récoltés ce mois, lui-même en avait obtenu 1,000 personnellement³.

D'avril à octobre, les affaires allèrent bien⁴. Le 29 juillet, le comité de Londres envoya à Schœlcher une lettre de remerciement pour son travail⁵. Mais on craignait déjà des troubles, car Faure parla le 8 juin des dissensions des partis et des divisions politiques du nouveau comité : Ledru-Rollin, Berjeau,

1. Schœlcher Papiers 191-194; voyez aussi la lettre de Gouache, *ibid.*, 202-203.

2. L. R. Babaud.

3. Lazard : *Goudchaux* 659-670; lettres de Goudchaux à Schœlcher, août à décembre 1852.

4. Schœlcher, Papiers, 230-267; lettres de Collin et de Goudchaux.

5. *Ibid.*, 225. Signé Ledru-Rollin, Berjeau, Besson, Bianchi, Louis Blanc, Boichot, Caussidière, Col, Collin, Cournet, Delpech, Martin, Pierre Leroux, Félix Pyat, Ribeyrolles, Thoré. Ceux en italique sont pyatistes.

Martin Bernard, Bertholon, Louis Blanc, Boichot, Caussidière, Pierre Leroux, Félix Pyat, Ribeyrolles et Thoré¹. Ce fut Félix Pyat qui commença la dispute ; le 1^{er} octobre 1852, il écrit à Schœlcher : « Mon cher ami, je ne sais si ceux qui donnent ont le droit de nommer la commission de secours, mais je sais bien que je ne puis faire parti de cette commission sans l'assentiment de ceux qui reçoivent. Je ne veux donc pas accepter de fonction en dehors de la volonté générale. Salut fraternel, Félix Pyat². » Le 26 octobre on tint un grand meeting de la société à l'Athenaeum Lecture Hall, Holborn, où on attendait un rapport de Schœlcher³, et un deuxième eut lieu trois jours après⁴. Je ne peux pas trouver ce qui s'y passa. mais beaucoup de pyatistes donnèrent leur démission.

Alors Ledru-Rollin et quatre-vingt-quatre rollinistes, ci-inclus Alain, Badois, Baronnet, Besson, Cahaigne, Delescluze, Dupont, Durrieu, Gouache, Huber, Lallemand, Martin, Naquet, Pardigon, Ribeyrolles, Terrier, répondirent par une pétition du 31 octobre : « Les soussignés, républicains-socialistes français, réfugiés à Londres, considérant : 1^o Qu'un grand nombre de proscrits n'ont jamais fait partie de la Société fraternelle ; 2^o Que parmi ceux qui en faisaient partie, beaucoup ont donné leur démission ; 3^o Que ces deux catégories de citoyens ne pourraient s'adresser à cette Société sans être repoussés par la lettre de ses statuts ; Demandent que les fonds de secours adressés par le comité républicain de Paris ne soient plus désormais distribués par la Société fraternelle, mais bien par une commission purement administrative formée par les souscripteurs de Paris, et prise indistinctement dans la proscription de Londres sans acception de nuance⁵. »

Goudchaux était au courant de l'affaire ; le 16 octobre, il

1. Faure, 215-216. 5 rollinistes, 2 socialistes, 4 pyatistes.

2. Schœlcher Papiers 272. Le comité avait été nommé par tous ceux qui contribuaient à Londres, bien que la plupart de l'argent vint de Goudchaux à Paris.

3. *Ibid.*, 230, Baune à Schœlcher, 25 octobre.

4. *Ibid.*, 2 : 267.

5. *Ibid.*, 243-251, 256, 271.

écrit à Schœlcher qu'il continuerait à lui envoyer des fonds parce qu'il avait une entière confiance en lui¹. Le 1^{er} novembre il regrette d'entendre que la dissension était arrivée à son comble, mais il affirme qu'il persévérerait. Il suggère de diviser l'argent en deux parties, l'une pour Schœlcher, l'autre pour les insurgés : chaque section déclarerait ses besoins : en attendant, l'argent irait à Collin². Le 19 novembre, il écrit : « J'ai reçu une lettre de Londres, datée du 12 et signée par Ledru-Rollin et dix autres proscrits », et il en approuve absolument l'idée³.

Le 4 novembre, l'affiche suivante fut placardée sur les murs du restaurant Morel et probablement ailleurs⁴ : « Le citoyen Schœlcher ayant refusé de mettre à la disposition de la Société fraternelle les fonds qu'il reçoit pour elle des démocrates de Paris, les membres de la Société présents à la dernière séance ont offert spontanément les uns des secours en argent, les autres en nourriture et pour cette semaine seulement. Conséquemment l'existence de nos frères (72) portés sur la liste de secours est assurée. Mais là ne se borne pas notre tâche : il faut pourvoir à l'avenir. La commission prie donc instamment les citoyens qui n'étaient pas présents à la séance de vouloir bien imiter le dévouement de leurs frères et d'apporter le plus tôt possible leurs offrandes, de quelque nature qu'elles soient. La commission espère que son appel sera entendu et que chacun lui viendra en aide autant qu'il pourra jusqu'à ce qu'elle ait réclamé du comité de Paris. En cette grave circonstance pour chaque membre de la Société, un devoir indiqué est un devoir rempli. Les membres de la commission de la Société fraternelle. Signé : Baune, Bianchi, Boisson, Brazier, Cleda, Delpech, Echard, Jourdon, Laurent, Félix Pyat⁵.

L'explication de Schœlcher est contenue dans sa lettre « au citoyen président de la Société fraternelle des proscrits français

1. *Ibid.*, 239.

2. *Ibid.*, 237.

3. *Ibid.*, 238. La pétition était en onze parties ; seulement une semble avoir été envoyée.

4. *Ibid.*, 270. Lettre de L. Robert, inclus une copie de l'affiche.

5. *Ibid.*, 269.

réfugiés à Londres. » « J'ai l'honneur de vous prier de donner connaissance à la Société fraternelle de la lettre ci-jointe que j'adresse au citoyen Goudchaux. Si la Société me démontrait que je n'ai pas exposé les faits matériels tels qu'ils sont, je suis prêt à les rectifier.

« Goudchaux, 3 novembre :

« Mon cher Goudchaux, vous savez ce qui s'est passé jusqu'ici relativement à ces malheureux fonds de secours. Je vous ai dit qu'outre un certain nombre de démissions partielles, 69 membres de la Société fraternelle avaient donné ensemble leur démission et demandé que leurs droits au secours fussent réservés et enlevés au jugement de la commission de la fraternelle, commission qui ne les représentait plus, puisqu'ils ne voulaient plus avoir rien de commun avec cette société.

« Vous m'avez alors chargé de répartir les fonds à tous ayant droit, républicains sans distinction de nuance, ni de parti, sans aucune espèce d'exception. J'ai voulu pour cela former un comité pris en dehors de toutes les querelles de l'exil. Les citoyens Martin Bernard, Berjeau, Broquet, Capron, Collin, Dulac, Greppo, Ledru-Rollin, Maillard, Morel, Ribeyrolles, Terrier, membres de la Fraternelle, ou des hommes n'ayant jamais appartenu à la Société ont accepté; les cit. Cap, Delpech, Foesev, Félix Pyat, tous membres restant à la Fraternelle auxquels je me suis successivement adressé, n'ont pas voulu se joindre à nous, disant qu'une commission ainsi formée était contraire aux principes du suffrage universel. Les citoyens Audry, L. Blanc et Nadaud auxquels je me suis également adressé, ont refusé, mais simplement parce que tous leurs collègues de la Fraternelle refusaient. En somme, la Société nie aux donateurs le droit de nommer qui bon leur semble pour distribuer leur argent. Elle prétend qu'à ceux qui reçoivent appartienne la faculté de choisir les distributeurs; elle soutient que formant la majorité de la proscription (ce que je conteste sans y attacher, dans le cas présent, aucune importance à la chose) elle soutient, dis-je, que formant la

majorité, elle seule peut nommer des distributeurs dans son sens, et qu'à elle seule tout proscrit n'ayant jamais voulu ou ne pouvant plus lui appartenir, doit s'adresser pour faire reconnaître ses droits aux secours et pour y toucher.

« La Société fraternelle a tellement la conviction de défendre ainsi les vrais principes démocratiques, selon elle engagés là dedans, que ceux de ces membres qui ont besoin aiment mieux mourir de faim que de recevoir une obole, si le produit des souscriptions n'est pas tout entier versé dans la caisse pour qu'elle en fasse la répartition.

« Parce que ma conviction est absolument contraire à celle de la fraternelle, parce que, considérant le grand nombre de démissionnaires, j'ai accepté du représentant des donateurs la mission de distribuer à tous, je me trouve, de la part de la fraternelle, en butte aux accusations les plus graves. On va jusqu'à dire *que j'ai fait un coup d'État, m'allie à une partie pour écraser l'autre, que je méconnaissais la souveraineté du suffrage universel, que je veux donner la prépondérance aux bourgeois et humilier le prolétaire*. Hélas, oui, on a réveillé cet antagonisme qui a déjà deux fois, en 1848 et en 1851, compromis la république.

« Profondément blessé de ces accusations, pensant qu'on ne peut rien faire de bon ensemble quand on se juge si mal, ne me souciant pas de m'imposer à des compagnons d'exil, vis-à-vis desquels je croyais au contraire faire acte de dévouement, peut-être de prendre beaucoup de peine pour ne recueillir que le blâme, ne voulant pas enfin que ceux qui ont besoin et qui refusent de toucher de ma main, me puissent imputer leurs souffrances volontaires, je vous remets par la présente tout pouvoir dont vous m'aviez investi et dont je ne m'étais chargé qu'en vue de l'intérêt général. Je ne consens plus ni à recevoir ni à distribuer la totalité de fonds que Paris, grâce principalement à votre énergique concours, mit à la disposition des proscrits de Londres. Veuillez donc, mon cher ami, vous entendre directement, pour cela, avec la société fraternelle. Je tiens à votre disposition la dernière somme envoyée, sauf ce qui a été donné aux proscrits étrangers à cette société.

« Je crois que ceux de ses membres qui ont faim ne porteront pas à la fin la charge de ces querelles dont le retentissement pourrait bien diminuer vos recettes. Soyez de moins consolé en disant que c'est eux qui l'auront voulu. Je déplore, une fois de plus, ces divisions si fatales.

« Quoi que vous décidiez avec la Société fraternelle, mon cher Goudchaux, si, comme je vous en prie instamment, comme je le crois juste, comme je l'espère, vous jugerez à propos de réserver une part de vos collections pour ceux de nos frères nécessiteux qui ne veulent point s'adresser à elle, je continuerai de grand cœur à être votre intermédiaire auprès d'eux et aussi de tout exilé qui me prierait de remplir le même office.

« Les membres du comité formé en vertu de vos pouvoirs approuvent ma résolution, c'est de concours avec eux que je l'ai prise. Ils répugnent surtout à imposer leur intervention qui était tout officieuse à des compagnons d'exil qui ne connaissent pas leur mobile, et ils se joignent unanimement à moi pour vous prier de faire la part des proscrits qui nous ont mieux jugés.

« Tout à vous bien cordialement et avec reconnaissance,
V. Schoelcher ¹. »

Collin et Schoelcher liquidèrent leurs comptes ². Ce furent alors les Rollinistes qui donnèrent leur démission, et la Société fraternelle ne fut plus composée que des Pyatistes et des indépendants. Pendant l'année de 1853, son bureau était à Grafton Street, d'où elle distribuait du charbon et demandait des fonds ³. Cet hiver fut très rigoureux, et le 28 décembre Ledru écrit à Babaud : « Ici la misère *est affreuse* ; si notre ami qui a des rapports avec Le Mans, le marchand de toile vous savez, voulait faire *promptement* une petite collecte et me l'adresser, il sauverait des gens de la faim. Dites bien que nous n'avons pas vu un sou » ⁴ ; apparemment les querelles avaient diminué les ressources de Goudchaux.

1. Schoelcher Papiers, 273-275.

2. *Ibid.*, 233-234, Collin à Schoelcher, 19 novembre.

3. *Nation*. 15 juillet.

4. L. R. Babaud.

Enfin les proscrits réalisèrent que des dissensions leur nuisaient, et le 9 janvier 1854 on rédigea une nouvelle constitution pour la société. On nommerait le comité directeur seulement tous les quatre mois pour éviter des dissensions, mais on aurait une assemblée générale tous les autres mois. Le comité exécutif distribuerait les fonds, trouverait du travail, solliciterait des contributions, examinerait les admissions, considérerait les plaintes, et prendrait toute autre mesure nécessaire. Tout proscrit pourrait devenir membre passif, mais seulement les républicains bien connus pourraient devenir les membres actifs. Des autres règles détaillées suivirent¹. Le 17^e février, Faure, pour le comité organisateur², écrit à Schoelcher, Ledru, Louis Blanc, Pyat et Collin, pour demander leur assistance : ces cinq-là devraient être membres honoraires du comité ; si les règlements ne leur convenaient pas, le destinataire devrait indiquer les changements qu'il désirait, car il fallait terminer toutes les dissensions³.

Le 15 mars, cent quatre proscrits assistèrent à une réunion qui donna plein pouvoir pour une année à un comité de quinze membres : Ledru-Rollin, Audry, Benoît, Martin Bernard, Louis Blanc, Greppo, Lallemand, Loehrner, Malmarmet, Nadaud, Pelletier, Félix Pyat, Rousseau, Schoelcher, Taillandier⁴, et le 17, Faure, secrétaire général, écrivit à Schoelcher (et sans doute aux autres) pour l'avertir de l'élection⁵. Quatre jours plus tard il renouvela sa déclaration, en disant qu'il comptait particulièrement sur Schoelcher et que la première réunion se tiendrait chez Audry⁶. Mais Schoelcher avait démissionné aussitôt qu'il avait vu les hommes composant le comité⁷.

1. Schoelcher Papiers, 229.

2. Les autres membres furent Audry, Loehrner, Magen, Tachon.

3. *Ibid.*, 227-228.

4. *Ibid.*, 254, Faure, 21 mars ; *Homme*, 21 mars.

5. Schoelcher Papiers, 252.

6. *Ibid.*, 254.

7. Lettre de Schoelcher dans *Homme*, 29 mars. Je ne comprends pas sa répugnance, car le comité contenait, je crois, 7 Rollinistes, 5 indépendants, et seulement 3 Pyatistes.

Ledru-Rollin envoya aussi sa démission à Faure le 29 mars : « Citoyen. Si quelque chose avait pu changer la détermination grave que j'ai prise, soyez persuadé que c'est votre lettre fraternelle ; mais un avis que j'ai reçu hier, de Paris, m'oblige à y persévérer. Il résulte de cette note que, de trois côtés différents, sont arrivés à la Préfecture des renseignements sur l'élection de la commission et sur le nom des membres qui la composent. Ordre a été donné immédiatement par le Gouvernement de surveiller, plus que jamais, nos correspondances, ainsi que les communications qui pourraient venir de Londres, aux anciens souscripteurs de Paris.

« Ce que j'avais prévu s'est donc déjà réalisé, et les rapports vont devenir plus difficiles ; d'où la conséquence pour moi que si je puis être encore utile près des souscripteurs effrayés, c'est plus que jamais à la condition d'agir homme à homme et dans le plus grand secret.

« Nous avons eu tort dans la proscription, c'est de nous croire toujours sur la terre de la patrie, au grand air de la liberté, maîtres de faire tout publiquement, tandis que même pour les choses les plus sacrées, nous sommes environnés d'embûches et d'espions. Quand il s'agit d'émettre des principes, c'est bien, il n'y a aucun danger, loin de là ; mais quand il s'agit d'arracher de l'argent de mains sinon réfractaires du moins fort timorées, c'est autre chose ; il faut y mettre plus de mystère et de circonspection.

« La faim n'attend pas, il faut de l'argent, voilà toute la question. Or le meilleur moyen pour en obtenir, à mes yeux, c'est le secret.

« Quant à l'opinion que *par le retrait de mon nom, la commission se trouverait paralysée*, permettez-moi de ne pas partager vos craintes. De deux choses l'une, ou la commission a été sérieusement nommée pour réussir et ce n'est pas un nom de moins qui pourra la faire sombrer, ou elle était impuissante par la publicité même qu'on lui avait donnée, et ce n'est pas mon nom qui pourrait parer à cet inconvénient.

« Encore un coup, je continuerai à remplir mon devoir comme ma conscience me le dicte, isolément, clandestine-

ment. En égard aux terreurs qui règnent à Paris, faire autrement c'est manquer le but.

« Salut fraternel, Ledru-Rollin¹. »

Durant les années 1854 et 1855 on distribua tranquillement l'argent aux réfugiés. Le seule trouble fut l'arrestation de Goudchaux, à Paris, le 4 octobre 1854. On fouilla sa maison, mais sa femme avait pu brûler tous les papiers compromettants avant que la police arrivât à sa chambre. On ne saisit que les recettes des proscrits. Aussi après un jour de détention, le gouvernement élargit Goudchaux².

1. Faure, 227-229.

2. Lazard : *Goudchaux*, 555-556. Ce fut Huber qui causa l'arrestation, voyez *supra*.

CHAPITRE IX

DISSENSION ET UNION : LE CHEF ATTAQUÉ

Pendant les années 1853 et 1854, se passa une affaire fort désagréable pour Ledru. Pendant qu'il était Ministre de l'Intérieur, à la demande d'Étienne Arago, il avait envoyé comme commissaire de la Drôme un certain Napoléon Chancel, qui s'était distingué sur les barricades en février. Malheureusement, Chancel avait une très mauvaise réputation à Valence et, quand on apprit qu'il devait remplacer Fournery, un mouvement hostile se développa parmi les honnêtes gens. Fournery appela à son bureau les chefs des clubs et les amena à tâcher de persuader Chancel de différer son installation jusqu'à l'arrivée des commissaires généraux Froussard et Baune. On espéra que tout se passerait tranquillement, mais cela ne convenait pas à Chancel et il afficha une proclamation appelant le prolétariat à se joindre à lui contre la bourgeoisie. Il tenta une émeute le jour suivant, mais personne ne le suivit. Le lendemain 14 avril, sur l'avis unanime du Conseil municipal composé de vrais républicains, Froussard décida de maintenir Fournery jusqu'aux nouveaux ordres de Paris et d'éloigner Chancel ou pacifiquement ou de force. Chancel fit encore appel aux ouvriers. On l'acclama, mais son petit groupe d'émeutiers fut dispersé

sans difficulté et lui-même expédié à Grenoble. Son départ réjouit presque toute la ville¹. Aussitôt que Ledru reçut le rapport de Froussard, il l'approuva; il révoqua Chancel et garda Fournery.

Chancel n'oublia jamais ni ne pardonna cet affront. Il se joignit aux Blanquistes, fut impliqué dans le 15 mai, où il tâcha de se venger sur Froussard et sur Arago. Il s'évada, et, en exil, complota encore contre ses ennemis. La première indication que reçut Ledru de cette hostilité, arriva dans des lettres de Suisse. Par exemple, Julien Demaison lui écrivit, en lui demandant de communiquer plus souvent avec ses amis de Suisse et en lui envoyant une lettre de Chancel à Pyat. Il ajouta que Chancel était aidé par le capitaine Beket, un ancien agent de Ledru et de Mazzini². La lettre à Pyat était datée de Turin, le 3 décembre 1853, et affirme que l'écrivain ira à Londres aussitôt qu'il pourra obtenir assez d'argent, pour punir son calomniateur, Ledru-Rollin³.

C'était assez vague et l'accusé ne sut pas la cause de cette hostilité, jusqu'à ce qu'il eut reçu une lettre de Dubosc, du 3 janvier. Celui-ci affirme qu'une calomnie signée par Beguet, se répandait, dans laquelle se trouvait ce passage : « *J'ai entendu le citoyen Ledru-Rollin, dans une conversation privée que j'eus avec lui, au moment de mon départ de Londres, dire que j'avais à éviter tout rapport avec les membres de la proscription française à Nice; qu'une grave division existait parmi les réfugiés, les uns calomniant les autres; qu'un rapport envoyé par Chancel, rapport que j'ai lu, indiquait M. *** comme agent légitimiste; qu'enfin Chancel lui-même, à l'époque où lui, Ledru-Rollin, était Ministre de l'Intérieur au Gouvernement provisoire, fut nommé sous-commissaire du Gouvernement et, qu'aussitôt après son installation, des rapports lui furent adressés, indiquant Chancel comme ex-condamné pour escroquerie,*

1. *Courrier de la Drôme et de l'Ardèche*, 16 avril 1848. Le récit, par Haury, dans *Révolution Française*, 57 : 466-467, est bien incomplet.

2. L. R., *Papiers* 1 : 861.

3. *Ibid.*, 1 : 864.

antérieurement à 1848, qu'il fut obligé, comme Ministre, de le faire arrêter afin d'éviter du scandale. » Dubosc ajoute que Chancel, un vieux républicain, compagnon de Garibaldi, lui avait rendu visite pour demander son aide et que par suite, il écrivit à Ledru pour que celui-ci puisse nier la calomnie, qui avait été généralement acceptée, grâce à la mention du témoignage du noble Ledru-Rollin¹. Dubosc craignait que cette lettre ne fût pas arrivée et donc, le 26, il en écrivit une deuxième à une adresse différente, contenant une copie de la première. Il ajoute que Mazzini lui avait écrit que Ledru niait la calomnie et il espère que l'éminent proscrit écrira dans le même sens que lui-même².

Chancel n'était pas satisfait de ces démarches, et le 3 janvier il avait envoyé un cartel, car il n'y avait pas de presse pour imprimer une apologie. Le 10 janvier, il est prêt à partir pour Londres. Le 27, il craint que ces deux lettres ne soient pas arrivées et en renvoie des copies, en demandant aussi, si Ledru avait nié la calomnie à Mazzini³.

Tout de suite, Ledru écrivit à Étienne Arago pour renforcer sa mémoire. Le 19 janvier, celui-ci répondit de Bruxelles : Je n'ai connu Chancel, avant 1848, que par ses écrits sur ses tribulations en Suisse. Le 23 et le 24 février, il nous accompagna, Baune et moi, et se montra très actif et sympathique. Plus tard, il me demanda, comme Directeur des Postes, une passe sur les chemins de fer pour ses parents; naturellement, je refusai, mais je lui donnai l'argent pour les amener à Paris et j'en ai reçu des remerciements très chaleureux. Je le recommandai pour la position de la Drôme, d'où on le chassa unanimement. Plus tard, je reçus une lettre anonyme, qui peignait Chancel dans les couleurs les plus abominables. Je montrai cette lettre à vous aussi bien qu'à lui. Il promit de répondre sur-le-champ, mais ne fit rien. Le 15 mai, il attaqua Froussard dans l'Assem-

1. *Ibid.*, 1 : 847-848.

2. *Ibid.*

3. *Ibid.*, 1 : 863-864. Signé Léon Chancel, car celui-ci avait abrégé son prénom.

blée, et seule mon intervention sauva l'ex-commissaire général. Puis il envahit les Postes et me récompensa en tâchant de m'y remplacer : mais son entrée par la cuisine aboutit à son arrestation. Il s'évada et s'attacha à Garibaldi ; puis il alla en Suisse, en Belgique. Pour des autres renseignements, je vous conseille d'écrire à Bancel et à Belin ¹.

Bancel, ancien montagnard de la Drôme, écrit que tous les faits relatifs à Chancel étaient corrects ; que la bourgeoisie aussi bien que le prolétariat de Valence le méprisaient en 1848. Il ajoute qu'en 1850, Chancel lui avait reproché à lui et à Belin leur modération et leur ambition ; puis, quand il refusa de donner à Chancel cent francs par mois, celui-ci écrivit : « Je garde dans mon havresac de proscrit deux balles, l'une pour la cause du peuple, l'autre pour vous ». Son collègue, Belin, joignit quelques lignes confirmatoires ².

Fortifié par ses lettres et par d'autres renseignements, le 2 février Ledru-Rollin écrit à Dubosc : « Citoyen, je sais donc enfin, par votre lettre datée de Turin, le 26 janvier, le motif de tout le bruit que fait M. Napoléon Chancel depuis deux mois. Jusqu'ici, j'avais seulement appris de Suisse qu'il écrivait de plusieurs côtés pour obtenir de l'argent, afin de venir me proposer un combat à mort, ou m'assassiner. C'est une idée comme une autre, mais le pourquoi ? Je l'ignorais.

« Mazzini m'avait bien dit aussi que M. Chancel lui avait écrit dans le même sens, pour qu'il eût à m'en aviser. D'ailleurs il ne savait rien plus que moi sur la cause de ce fracas, M. Chancel ayant déclaré que sa plume avait reculé d'horreur, au moment de retracer la calomnie odieuse dont je me serais rendu coupable envers lui. Je répondis que je ne croyais pas qu'on eût l'audace de faire allusion à un fait de notoriété publique, qui eût pour témoin une ville entière, mais que s'il s'agissait de tout autre bruit répandu sur l'inconduite de M. Chancel, je ne m'en étais jamais fait l'écho, ne songeant guère à lui.

« J'ignore comment Mazzini a reproduit mes paroles, n'ayant

1. *Ibid.*, 1 : 857.

2. *Ibid.*, 1 : 852.

pas vu sa lettre et persuadé, du reste, qu'il n'a pu être animé, en le faisant, que des meilleures intentions. Mais, maintenant, la question n'est plus là, puisque j'ai la vôtre qui me tire de conjecture, et j'arrive nettement au fait :

« Vous auriez donc entre les mains un écrit du citoyen Beguin, dans lequel il se serait exprimé ainsi : ... (ici la citation en italiques de la lettre de Dubosc)...

« Quel sentiment a dicté cette pièce, quel motif a pu transformer en déclaration publique une conversation *privée*, confidentielle, tenue, non pour le vain plaisir de rappeler une chose pénible, mais pour éclairer un citoyen partant pour une mission secrète? Je l'ignore. Tout ce que je sais — ceci soit dit sans mettre en doute la sincérité du déclarant — c'est que, si la conversation est reproduite exactement en ce qui touche la moralité de M. Chancel, elle ne l'est pas dans ses détails. Ici, j'ai pour garant, non seulement ma mémoire, mais encore celle de deux amis présents à l'entretien.

« Et ne croyez pas au moins que je parle ainsi pour équivoquer et décliner toutes responsabilités; loin de là, je maintiens l'ensemble de cette conservation et je vais prouver, en faisant l'histoire, que j'avais le droit de la tenir.

« Donc, en 1848, M. Napoléon Chancel, sur l'insistance d'un ami trompé par les apparences, fut nommé, par moi, commissaire-adjoint du département de la Drôme.

« A l'instant même de son arrivée à Valence, avant qu'il descendît de voiture, une explosion de sentiment public s'opposa violemment à sa prise de possession. Toutes les nuances de l'opinion prirent part à cette manifestation, provoquée par l'inconduite notoire et les précédents fâcheux du nouveau venu. Ce n'était qu'un cri; la tempête devint même si menaçante, que le commissaire du département, M. Fournery, dut intimor l'ordre à M. Chancel, de quitter la ville dans les quatre heures et le département dans les vingt-quatre heures.

« Aussitôt des rapports officiels me furent adressés constatant que la politique était absolument étrangère à cette émotion de toute une ville, qu'elle n'avait eu sa cause que dans les pénibles souvenirs qu'y avait laissés M. Chancel, concernant

des questions d'honneur, de délicatesse, de probité. On parlait même de plaintes déposées à cet égard autrefois devant les parquets. Je répondis télégraphiquement par la destitution de M. Chancel, ordonnant pour le cas où il continuerait à faire scandale qu'on s'assurât de sa personne et le reconduisit à Paris, devant le Gouvernement central.

« Mais, dans son effervescence, la population n'avait pas attendu ; les quatre heures accordées par le commissaire étant expirées, elle était allée arrêter M. Chancel dans le restaurant où il s'était réfugié, et l'avait sous escorte expédié à Grenoble d'où, sans bruit, il regagna Paris.

« Cette triste histoire, ce n'est pas moi qui l'ai faite ; elle a ses documents au Ministère de l'Intérieur où sont restées les pièces officielles de mon administration.

« Est-ce parce que M. Chancel sait qu'aujourd'hui les archives me sont fermées qu'il devient soudainement si téméraire ?

« Pourquoi une indignation si tapageuse à l'heure qu'il est, et une réserve si prudente, si mesurée, autrefois ? Pourquoi, à son retour à Paris, quand j'avais les preuves sous la main, et que, de son côté, il avait à sa disposition la presse, les clubs, quand il était de mode que tout le monde s'attaquât à moi, pourquoi donc ne m'a-t-il pas attaqué ? Ah ! c'est que je n'avais qu'un carton à ouvrir, qu'une enquête à provoquer, c'est que les impressions de la ville de Valence, du département de la Drôme, étaient trop fraîches, trop palpitantes, pour ne pas l'accabler sous l'ensemble des témoignages.

« Il y a mieux, s'il ne s'est pas défendu contre cette expulsion flétrissante, il a cependant été invité à le faire. Car M. Étienne Arago, qui avait été excellent pour lui, reçut alors une lettre qu'il communiqua, laquelle contenait des imputations fort graves, des faits articulés. M. Napoléon Chancel s'était engagé sur l'honneur à les réduire à néant dans le plus bref délai. Qu'a-t-il fait ? Il n'a reparu à l'administration des postes que le 15 mai, entrant furtivement par la cuisine, au moment où il croyait l'insurrection victorieuse, pour s'emparer de la place de directeur général des postes.

« Il est vrai que le même jour, pendant qu'on envahissait l'Assemblée, il avait essayé d'étrangler M. Froussard, l'ancien commissaire général de la Drôme, qui avait déposé de la scène orageuse de Valence, et raconté les méfaits à la charge de M. Chancel. Si l'instant où grondait la tourmente, où bouillonnaient les passions, était peu propice, on en conviendra, pour purger des questions d'honneur, de délicatesse, de probité, il le croyait bon du moins pour se venger.

« Eh bien ! il s'est trompé alors comme il se trompe aujourd'hui, en pensant me prendre au dépourvu, parce que le vent de la persécution nous a disséminés de toutes parts.

« Assurément, pour remplacer les pièces officielles qu'on retrouvera un jour, je ne puis m'adresser ni aux souvenirs de M. Froussard ni à ceux de M. Fournery, ne sachant pas plus leur sort que celui de tant d'autres républicains.

« Mais si restreint que soit le cercle que l'exil nous a fait, les trois seules personnes, dont j'ai pu consulter la mémoire, sont unanimes sur la cause qui a suscité la démonstration populaire de Valence. C'est bien la déconsidération dans laquelle était tombé M. Chancel, dont les précédents fâcheux étaient racontés par toutes les bouches.

« Ces trois personnes sont les citoyens Bancel, Belin, anciens représentants, de la Drôme et le citoyen Salabelle fils, proscrit du même département.

« Ce dernier m'a même appris une particularité que je rougis d'être obligé de rappeler. Les quatre heures expirées, dit-il, la population se rendit au cabaret où se trouvait M. Chancel. Il y fut rencontré dans un tel état d'ivresse qu'on fut obligé de décharger une civière de fumier pour l'y placer. Ce fut en cet état qu'on le transporta au milieu des huées de la population, jusqu'à l'endroit où deux agents se saisirent de lui pour l'escorter à Grenoble.

« Et c'est un homme qui s'est ainsi pilorié lui-même qui me demande réparation par les armes ! Ce n'est pas sérieux.

« Réparation de quoi ? D'avoir été publiquement stigmatisé. Eh bien ! qu'il la demande à la ville qu'il l'a stigmatisé. Qu'il lui faille de mon sang pour laver sa honte, ce n'est peut-être

pas un mauvais calcul, mais je ne pourrais y entrer sans être réputé fou.

« Quant à ses menaces d'assassinat qui s'exhalent ainsi dans ses lettres écrites en Suisse et à Londres : « Par ciel, par mer, ou par terre, malgré la pauvreté, les gendarmes, les voix contraires, j'arriverai, soyez-en certain, à frapper qui m'outrage. Ça a toujours été ma réplique, et j'enrage de ne pouvoir frapper au cœur mon assassin ou mon calomniateur. Sur l'honneur, je remercie le destin de m'avoir réservé ce cas de légitime défense pour faire justice d'un ambitieux, fatal à notre cause, *ou pour en finir utilement avec la lassitude des mauvais jours où nous sommes* ».

« Ces menaces, nous les connaissons, car il en est prodigue. En effet, n'écrivait-il pas individuellement à certains représentants près desquels il avait humblement postulé d'abord une pension annuelle de 1,200 francs et qui l'avaient éconduit : « Vous êtes un ambitieux, un modéré, un traître, je garde dans mon havresac de proscrit deux balles, l'une pour la cause du peuple, l'autre pour vous. »

« Devant les tribunaux ceci a un nom.

« Je ferai donc de ses menaces la seule chose que je puisse en faire dans un pays où il n'est pas permis de tuer un homme qui vous outrage dans la rue sans s'exposer au gibet, ou à la transportation, j'aviserai le magistrat compétent qu'il ait à veiller à ma sûreté, de même que je me réserve le droit de publier tout ou partie de cette lettre quand je le jugerai convenable.

« Salut fraternel, Ledru-Rollin.

« Je vous prie de vouloir bien communiquer cette lettre à M. Napoléon Chancel¹. »

Ledru envoya des copies de cette lettre à diverses personnes. Dubosc fut convaincu par elle, et le 18 avril il le dit en se plaignant de n'avoir pas de réponse à sa première épître². De

1. *Ibid.* 1 : 855-856. Quatre copies additionnelles dans L. R. Babaud.

2. L. R. Papiers 1 : 849. Il demande aussi des nouvelles de Magen.

Chancel nous ne savons rien de plus ; il semble que la lettre l'ait effectivement réduit au silence¹.

On faisait beaucoup de tentatives pour réconcilier les factions. Ainsi, le 13 juin 1852, on tint une réunion dans ce but². Je donne ce récit partial du socialiste ultra-révolutionnaire, Lefrançais : « La *Commune Révolutionnaire*, entretenant toujours l'illusion d'un prochain retour en France, et dans le but louable d'ailleurs de ramener l'entente entre les proscrits, convoquait tous ceux de la Seine à une réunion préparatoire, dans *Little-Dean Street*, pour leur exposer son programme et son plan d'union. Presque tous les proscrits convoqués s'y trouvaient. Louis Blanc, Ledru, Pyat et les frères Leroux y prirent tour à tour la parole. Ainsi qu'il était à prévoir, ces citoyens s'entendirent moins que jamais. Ledru y fut cassant, provocant même ; Louis Blanc, solennel, doctrinal, et vide ; Pierre Leroux aussi nuageux que possible ; Pyat très amusant parfois par ses épigrammes, mais, comme toujours, romantique et tourmenté, lui aussi, par la maladie d'antithèse. En somme, tous ne demandaient certes pas mieux que de s'accorder — à la condition que cet accord se fit au bénéfice de leurs vues particulières. Rien de plus naturel d'ailleurs entre *chefs*. Mais les souvenirs du Provisoire ayant été forcément évoqués, notamment celui de la journée du 16 avril, dans laquelle Ledru-Rollin s'était nettement rallié à la bourgeoisie contre les travailleurs, celui-ci ne sut que répondre, à l'imitation de tous les réactionnaires : « Le Gouvernement, se sentant menacé, avait le droit de se défendre. » Puis, honteux sans doute de la pauvreté de la réplique, Ledru, prenant l'offensive à son tour, accusa Pierre Leroux de ne s'être tourné contre le Provisoire que parce qu'on avait refusé de l'y associer. Le 15 avril, lui, Pierre Leroux, n'est-il pas venu le trouver, une dernière fois, pour tenter d'obtenir son appui à cet effet ? « Vous mentez

1. Il existe aussi une lettre anonyme, du 6 avril, dans laquelle l'auteur exprime sa surprise que le destinataire montre une telle confiance dans un *homme misérable* — *ibid.*, 1 : 850 — mais qui peut être l'*homme misérable*, je l'ignore.

2. Je prends la date de la préface de Cœurderoy.

effrontément. Ledru », lui répondit aussitôt Leroux indigné. « Je suis allé vous trouver, en effet, le 15 avril au soir, accompagné de Thoré, ici présent. Mais c'était pour vous supplier de ne pas battre le rappel... Thoré et moi, nous fîmes tous nos efforts pour vous démontrer ce qu'aurait de déshonorant, pour vous et pour la République surtout, l'acceptation de Changarnier et de gardes nationaux réactionnaires comme défenseurs du Gouvernement issu des barricades de février. A toutes nos objections vous n'avez su que nous répondre ceci : *Nous voulons en finir avec les socialistes et les révolutionnaires*. Je vous mets au défi, entendez-vous, au défi de me démentir. Est-ce vrai, Thoré, ce que je viens de dire ici ? » « C'est vrai », déclare simplement Thoré. Une rumeur indignée s'élève aussitôt de tous les points de la réunion. Nul des amis de Ledru n'ose prendre sa défense. Celui-ci, atterré, sort sans dire un mot. Ainsi se termine cette tentative de conciliation ¹. La déformation de ce récit est évidente. Ledru n'était pas quelqu'un à être atterré par une accusation, spécialement quand il y avait des réponses si fortes : Changarnier n'offrit pas son aide jusqu'au 16, une force dont Barbès était colonel ne pouvait pas être appelée réactionnaire, etc.

Après cela, l'hostilité redoubla. Cœurderoy et Vauthier publièrent un pamphlet, *La Barrière du Combat*, dans lequel ils attaquèrent Mazzini, comme non-socialiste, et Blanc, Cabet et Leroux comme trop dogmatiques. Apparemment, ils n'admiraient que Ledru, car dans sa bouche furent placées des adresses de conciliation aux autres chefs, mais tout est si vague que je ne suis pas sûr de ce que voulurent dire les auteurs ². Le 24 juin, tous les proscrits s'assemblèrent aux funérailles du réfugié Goujon. On y aurait attendu l'harmonie, mais l'ardent Déjacques trouva l'occasion appropriée pour

1. Lefrançais, 206-207.

2. *Barrière du Combat, le dernier grand assaut qui a eu lieu entre les citoyens Mazzini, Ledru-Rollin, Louis Blanc, Etienne Cabet, Pierre Leroux, Martin Nadaud, Malarmet, Bianchi, etc.* Dans la préface, ils affirment que le livre fut écrit bien plus tôt, mais qu'il fut publié à cause de la réunion du 13 juin.

dénoncer tout le gouvernement provisoire dans un poème. Naturellement, Louis Blanc et Ledru-Rollin ne voulaient pas répondre dans un tel endroit, mais Nadaud et quelques autres firent des reproches à Déjacques. Lefrançais affirma que les deux ex-membres du gouvernement furent « épouvantés par ces paroles vengeresses... Ledru-Rollin et Louis Blanc se retirent navrés sans trouver un mot à dire, eux qui, cependant, n'ont jamais manqué, jusqu'alors, de faire leur propre apologie », mais Lefrançais était un étroit bigot de l'école de son ami Déjacques, et osa défendre cette dénonciation. D'autres assistants aux funérailles furent les anciens députés Martin Bernard, Caussidière, Greppo, les frères Leroux, Nadaud et Pyat ¹.

Une tentative de conciliation plus sérieuse fut tentée en 1859, Le 30 mai, Cahaigne, Bonnet-Duverdier, Bachelet, représentant les démocrates de Guernesey, et Alavoine, Granger et Lasserre, représentant ceux de Jersey, écrivirent aux républicains français à Londres : « Citoyens, instruits par une expérience douloureuse et déjà trop longue, tous les républicains révolutionnaires reconnaissent et proclament la nécessité de l'union de toutes les forces de notre parti. Pour chacun, cette union est la condition préalable et absolue du triomphe de la révolution en Europe.

« Aujourd'hui, en présence d'une guerre dont nul ne peut prévoir ni les complications ni le terme, mais dont tous présentent la portée, il n'y a plus nécessité seulement, il y a urgence pour tous ceux qui veulent conquérir révolutionnairement les réformes politiques et sociales de s'affirmer dans leur force.

« Dans le conflit soulevé entre les gouvernements par l'ambition et les terreurs d'un despote, il est temps que la révolution se manifeste et s'impose au nom des peuples comme l'arbitre suprême et souverain,

« Or pour parler aux peuples et en être entendu, le parti républicain doit nécessairement s'affirmer dans la toute-puisante unité de ses éléments divers qui tendent à un but iden-

1. Lefrançais, 203-204.

tique. Telle est l'opinion des républicains de Jersey et de Guernesey ; telle est la vôtre, citoyens, nous en avons pour garant votre abnégation, votre intelligent dévouement, votre fermeté conciliante, et ce n'est pas à vous qu'il est besoin de démontrer cette évidence. Forts de cette conviction, nous venons donc prendre l'initiative et vous demander le concours de vos suffrages pour les noms suivants que, après un mûr examen en assemblée générale, nous avons acclamés unanimement, et que nous vous proposons comme l'affirmation la plus éclatante de l'union des forces du parti républicain représenté dans ses diverses nuances.

« Barbès, Louis Blanc, Charras, Greppo, Victor Hugo, Ledru-Rollin, Félix Pyat ¹. »

Tous les groupes approuvèrent cette résolution. Le 20 mai, *l'Union républicaine* envoya une lettre signée par Bandsept, Cassal, Chevassus, Couturat, Duché et Greppo. Elle était heureuse de recevoir la lettre et voulait aider à la formation d'un tel comité, mais elle craignait des dissensions, car les luttes intérieures malheureuses avaient toujours divisé les patriotes, Néanmoins, elle donnera son aide. Elle espère qu'on fondera une union républicaine à Jersey. Leur journal paraîtra bientôt ².

Le 18 juin, ces mêmes hommes, moins Greppo, envoyèrent l'adhésion formelle de la société : « L'union républicaine, considérant l'initiative prise par les membres de la conscription française résidant à Jersey et à Guernesey, ayant pour but la formation d'un *comité d'union*, composé des citoyens Armand Barbès, Louis Blanc, Charras, Greppo, Victor Hugo, Ledru-Rollin et Félix Pyat ; considérant qu'un comité ainsi constitué, bien que laissant à l'écart des noms chers et respectés, représenterait néanmoins d'une manière satisfaisante l'ensemble des grands principes de la révolution, tant par l'éclat du

1. L. R. Papiers 2 : 184. De ces sept noms, Louis Blanc, Ledru et Pyat étaient les chefs des trois groupes à Londres et Greppo n'y appartenait à aucune coterie. Hugo était le chef des proscrits dans les îles de la Manche. Barbès, le socialiste, et Charras, le radical, résidaient à Bruxelles.

2. *Révolution de 1848* 8 : 446. Le journal ne parut jamais.

talent, que par la sincérité des convictions; considérant qu'il importe, dans les circonstances présentes, d'effacer toute trace de divisions passées et par une manifestation imposante, sinon unanime de la proscription, de conférer à ce comité une autorité morale qui leur rendra possible la tâche difficile de relier entre elles toutes les forces vives de la démocratie; l'Union républicaine, après en avoir délibéré dans ses sections, déclare adhérer à l'initiative prise par les citoyens résidant à Jersey et Guernesey pour la formation d'un *comité d'union* composé des citoyens soussignés ¹. »

Le secrétaire de l'organisation Pyatiste, Gustave Bonnin, écrit : « Citoyens, je vous apprends avec la plus vive satisfaction que la liste des citoyens Barbès, Louis Blanc, Charras, Greppo, Victor Hugo, Ledru-Rollin, Félix Pyat, que vous avez désignés pour faire partie du comité d'union, a été votée dans la séance générale de la *Commune révolutionnaire*, le dimanche 19 juin 1859 ². » Des adhésions individuelles arrivaient aussi.

En conséquence, les proscrits de la Manche écrivirent le 18 juillet aux sept membres désignés, pour les informer de leur élection. La lettre à Ledru suit : « Citoyen, nous soussignés, délégués à cet effet par les républicains français résidant à Jersey et à Guernesey et par les sociétés de Londres : l'union républicaine et la commune révolutionnaire, venons porter à votre connaissance les pièces suivantes : »

Ici se placent les trois lettres citées au-dessus, puis on continue :

« Note : les membres de la conscription de Londres, en dehors des sociétés constituées ci-dessus désignées, sont saisis de la proposition, et plusieurs adhésions se sont déjà produites.

« Citoyen, nous venons d'accomplir un devoir en donnant à vous et aux autres membres nommés, pour former le comité d'union, acte des décisions prises.

« Depuis les premières démarches tendant à constituer ce

1. L. R. Papiers 2 : 184-185; aussi dans *Révolution de 1848* 8 : 446-447, avec deux paragraphes additionnels. Là, le nom de Cassal est omis parce que l'éditeur ne put pas le lire.

2. L. R. Papiers 2 : 181.

comité, les circonstances politiques ont pris un caractère de gravité et d'urgence, tel que, suivant nous, c'est maintenant plus que jamais un devoir de s'unir et d'agir pour le triomphe de la révolution. Aussi, connaissant votre dévouement à la cause républicaine, sommes-nous sûrs à l'avance de votre acceptation.

« Vous vous prions donc très instamment de vouloir bien vouloir vous mettre en rapport, le plus tôt possible, avec les autres membres désignés. La majorité de ces membres résidant à Londres, nous pensions qu'à vous appartient l'initiative en tout ce qui concerne la constitution et la mise à l'œuvre du *Comité d'union*. Salut et fraternité.

« Les membres de la commission : J. Cahaigue, Bachelet, Bonnet-Duverdier.

« En nous adressant votre réponse, veuillez écrire à C. Bonnet-Duverdier, 5, Clifton-Stairs, Guernesey.

« Les membres du comité provisoire de la section *Union et action* de Jersey : C. Granger, 6, Beresford street ; S. Alavoine, 38, Rosewell street ¹. »

Malheureusement, nous n'avons aucun renseignement de plus concernant ce comité. Cela signifierait qu'il peut avoir été formé, mais qu'il ne joua jamais un rôle important.

1. L. R. papiers 2 : 184-185. La lettre est probablement dans la main de Granger.

CHAPITRE X

LEDRU-ROLLIN EN ANGLETERRE : L'ÉCRIVAIN

Ledru-Rollin s'intéressa toujours à la Pologne, et le 29 novembre 1853, il assista à un anniversaire dans Hanover Square Rooms. La chambre était pleine d'hommes et de femmes, Polonais et amis de la Pologne. On lut une adresse de Worcell en anglais, polonais et français¹ dans laquelle il déclare que la Pologne était prête à se sacrifier pour la démocratie. D'autres orateurs suivirent : Herzen, Paul Darasz, Piancini et Ledru (en français); Linton, Cooper, Staniewicz (en anglais); Ronay (en hongrois et en latin); Ruge (en allemand). De tous ceux-ci, Ledru fut le plus applaudi². L'année suivante, il y eut un banquet semblable. On annonça que Ledru parlerait, mais aucun Français n'y assista. Ribeyrolles s'en fâcha, mais Worcell expliqua qu'on n'avait pas voulu faire injure aux Français³. En 1855, on invita les trois triumvirs, mais ils refusèrent, ne voulant pas nuire à la cause polonaise⁴.

1. Ce furent Linton: Ziencowicz et Gouache qui la lurent.

2. *English Republic* 3 : 23-39; Linton : *Three Score Years* 141-143; *Times* 30 novembre; *Homme*, 14 mars 1854. Pour l'adresse de Ledru, voyez *infra*).

3. *Homme*, 22 novembre, 6, 13 décembre.

4. Voyez *supra*, chapitre VII.

Albert Darasz, membre du Comité central, mourut, et ses funérailles, le 22 septembre 1852, furent l'occasion d'une grande manifestation. Douze cents proscrits suivirent le cercueil au cimetière de Highgate. D'abord marchaient son frère Paul, Worcell et Zabicki ; puis venaient les membres du Comité central : Ledru-Rollin, Mazzini, Bratiano, Goegg (pour Ruge) ; puis les généraux Kmelbig et Perczel, l'évêque de Waitzen et Taylor. Cinq cents proscrits français avec un drapeau portant l'inscription : *La République démocratique et sociale*, des Italiens, des Allemands, des Polonais formaient la procession. On écouta des discours de Worcell, Staniewicz, Ledru-Rollin, Paul Darasz, Engelbaum et d'un anglais ¹.

En 1857, Worcell mourut, et Linton, Mazzini, Herzen, Taylor (député de Leicester), et Ledru-Rollin se rendirent avec les proscrits polonais au cimetière de Highgate. Les deux derniers parlèrent ². Ledru fit l'éloge du Polonais qui avait sacrifié la richesse et la famille à la cause de la démocratie ; il n'est pas mort en vain, dit-il, car sa vie engagera d'autres à travailler pour la république universelle et la solidarité des peuples ³.

Après la mort de la *Voie du Proscrit*, Ledru continua à écrire, et ses articles furent imprimés dans les périodiques belges. Labarre avait fondé la *Nation* à Bruxelles ⁴, et le 29 mars 1853, ce journal publia un *Manifeste adressé à la Démocratie*, par Ledru. L'essai est un appel à l'union. Pendant la grande révolution, dit-il, le manque d'unité causa du désordre, mais quand les républicains s'unirent, ils chassèrent les étrangers de la France. Cinquante ans plus tard, on tâcha de nouveau d'unir toutes les nuances, mais les factions apparurent de telle façon que, maintenant, la vraie république n'existe que parmi les déportés à Cayenne ou à Lambèse. La France tenta d'unir toutes les démocraties de l'Europe, mais on se méfia d'elle. Le 13 juin,

1. *Reasoner*, 20 octobre ; *English Republic* 2 : 195-197 ; *Nation* 27 septembre ; Linton : *European republicans* 319 ; Home Office Papers O. S. 4302.

2. Linton : *Their Score Years*, 146, 150.

3. *Ecrits Divers* 2 : 454-459.

4. Pour détails, voyez Bertrand 2 : 56-59.

elle se sacrifia pour une sœur-république; enfin, les autres nations réalisèrent son désintéressement. Il y a actuellement une période de réaction, mais si les diverses nations travaillent ensemble, la démocratie triomphera¹.

Mazzini pensa qu'il était nécessaire de répondre à une phrase de cet article où Ledru se plaignait des attaques dirigées contre la France par les proscrits d'autres nations. Mazzini n'explique pas clairement son idée, mais il déclare son objection au gouvernement de la France par une clique républicaine. Il ne veut pas de *nationalisme*, mais des *nationalités*, et il exhorte tout le monde à prendre l'initiative². Mazzini écrit à sa mère : « But in the work against the common enemy. Ledru is entirely in accord with me, and you must let our friends know this as they might imagine from this, his last article, that our political alliance is dissolved³. »

Félix Pyat écrivit un article pour appuyer Ledru contre Mazzini⁴. Toute l'affaire n'est que beaucoup de bruit pour rien.

En 1853, pour l'anniversaire du 22 septembre 1792, Ledru publia un pamphlet intitulé *Union contre le Tyran*. Il glorifie la première révolution; il célèbre la croissance en nombre des républicains. La bourgeoisie est désabusée; « les fils de Voltaire, les fils de la libre pensée sont encadrés, muets, entre le prêtre dominataire et le soldat insolent. » Egaleement détrompés sont les paysans, les ouvriers, le commerce, l'armée, les femmes. « Voilà le bilan; d'un côté, la nation toute entière, de l'autre une poignée de brigands qui ne croit même plus à son lendemain, protégée par une bande de mouchards... Quelle cause jusqu'ici l'a donc empêché de se rompre cent fois?...

1. *Nation*, 20 mars; *Ecrits divers* 2 : 431-6.

2. *Nation* 15 avril; *Correspondant Parisien* 20 avril; *English Republic* 2 : 77.

3. Mario 237. Il explique la lettre d'une manière différente : Mazzini avait dénoncé le socialisme dans son *Italia del Popolo*; Louis Blanc, Cournet Pierre Leroux répondirent que Mazzini voulait être le *César de la Démocratie*. « Ledru-Rollin answered this attack without consulting him [Mazzini] and claimed that the initiative for all reforms must rest with France.

4. *Nation*, 8 mai.

L'effroi de l'inconnu, la crainte du lendemain... La république n'est plus aujourd'hui ce qu'elle était il y a soixante ans encore; un astre errant qui, dans sa course vagabonde, dérangeait inopinément tout un ordre préalable; vienne de nouveau la République, tout est préparé aujourd'hui pour s'harmoniser... Républicains, nous pouvons hâter sa venue... si nous avons de l'audace... nous tous... qui croyons à la loi du progrès. Dans la grande œuvre de la nature... pour avancer sans cesse... elle n'a éparpillé ni ses forces ni ses moyens; elle a tout uni, laissant à chaque être sa liberté... marchant comme les corps différents d'une armée, sous la même impulsion, au même but : la victoire. Et après la victoire, encore un coup, le peuple prononcera avec cet instinct merveilleux... mais jusqu'à ce verdict souverain... *Haine au tyran, Révolution*¹ ! ».

Ledru écrivit aussi quelques articles pour les journaux belges, le *Drapeau* de Labarre et le *National* de Péan². Le 13 mai 1857, Ledru écrit au rédacteur Labarre : « Mon cher Labarre, Vous ne devez rien comprendre à mon silence pour lequel j'ai d'abord à m'excuser, tout involontaire qu'il ait été. J'étais dans le nord de l'Angleterre lorsque votre seconde lettre pour moi est arrivée à notre ami, Mazzini, et la première ne m'était pas parvenue. Je l'ai fait réclamer à la poste, et aujourd'hui que je les ai toutes les deux, je m'empresse de vous répondre.

« Comment avez-vous pu, mon cher ami, vous alarmer à ce point de croire qu'un nuage quelconque avait pu s'élever entre nous. Ne connais-je pas depuis trop longtemps votre patriotisme et votre rectitude de conduite pour avoir changé d'opinion en ce qui vous concerne sur des récits qui ne seraient pas venus directement de vous ?

« Votre retraite s'expliquait à mes yeux tout naturellement : je n'y ai vu rien qu'un sacrifice d'intérêt à la logique et aux

1. Pamphlet, réimprimé dans la *Nation*, 4 octobre, avec commentaire élogieux.

2. Bertrand 2 : 59-61. Je n'ai pu trouver ces périodiques ni à Paris, ni à Bruxelles, Le *National* fut le continuateur de la *Nation*.

principes. Personne, du reste, n'a cherché à agir sur mon esprit, comme vous paraissez le craindre et je n'ai rien su du conflit que par ce qui a été publié de part et d'autre.

« Que si, maintenant, quand les circonstances m'ont forcé à écrire quelque chose, je ne l'ai point adressé au *Drapeau*, c'est que je ne l'ai vraiment adressé à personne en particulier. J'envoyais simplement la *copie* à un ami de Bruxelles, pour qu'il fît imprimer de suite et passer en France. Or, comme toujours il y avait urgence, il a tout naturellement pensé à un journal quotidien plutôt qu'à un journal hebdomadaire. Vous auriez paru tous les jours, que c'est à votre obligeance que j'aurais eu directement concours comme pour le passé, rien n'ayant altéré, je le répète, la profonde estime que m'ont inspiré votre caractère et votre désintéressement. Si quelque chose avait pu l'augmenter, c'est la retraite à laquelle vous faites allusion. Quels que soient les motifs, quand un homme n'a personnellement qu'à perdre au point de vue matériel dans les résolutions qu'il prend, elles ne peuvent que l'honorer. A vous de cœur, Ledru-Rollin ¹. »

Juste avant la guerre de Crimée, Ledru parla au banquet polonais du 29 novembre 1853 ². Il déclare que les événements des dernières années semblaient avoir été gouvernés par une sorte de fatalité pour la démocratie, et que maintenant, toute la question est renouvelée au moment où le Czar se proclame *vice-régent de Dieu*. C'est l'acte d'un insensé, d'un deuxième Héliogabale ou Alexandre. La guerre est maintenant inévitable, car deux monarques la veulent : Nicolas pour restaurer son prestige, et Napoléon III afin d'avoir une excuse pour obtenir de l'argent pour satisfaire l'armée, et afin de s'emparer d'une partie de l'Italie. N'importe lequel gagnera, la démocratie sera le vainqueur. Si la Turquie l'emporte, l'Autriche s'interposera et la Hongrie se soulèvera derrière elle pour allumer la conflagration démocratique. Si les Turcs perdent, Napoléon se joindra à

1. Chambre des députés Ms n° 1469. Je ne sais pas à quel article par lui-même, Ledru fait référence.

2. Voyez, *supra*.

Nicolas, et l'Angleterre isolée, sera forcée de soutenir le mouvement révolutionnaire contre eux. Ledru conclut avec une peinture du progrès récent de la civilisation et un appel à toutes les nations de prendre part à la lutte pour la démocratie¹.

Pendant la guerre, Ledru resta silencieux. Avec d'autres pros-crits éminents, on l'invita au banquet à Saint-Martin's Hall, le 27 février 1855, mais il refusa, comme firent les autres, en alléguant qu'il serait impolitique d'avoir des réfugiés alliés à un banquet russe². Plus tard, la même année, il refusa une invitation au banquet polonais, car il trouva sage de ne pas montrer, à cette époque, le moindre signe d'agitation³.

Les espérances de Ledru n'aboutirent à rien. Ses idées, à la fin de la guerre, se trouvent dans *La Nouvelle Sainte-Alliance*. Il y déclare que le traité de Paris n'est qu'une reconstruction de l'ancienne Sainte-Alliance. Il cite *Le Traité secret du Congrès de Vérone*, par lequel les pouvoirs continentaux s'accordèrent à extirper tout mouvement libéral en Europe et un document semblable, signé par les trois monarques orientaux, en 1852. Pour celui-là, Tetot affirme que « l'authenticité de cet acte est plus que douteuse »⁴; et pour celui-ci, aucun compilateur de traités ne l'insère dans sa collection. Ledru prétendit que Napoléon venait d'entrer dans cette alliance. Aussitôt qu'il eut usurpé le pouvoir, il demanda au Czar une entente, mais celui-ci le remit à plus tard. Alors le despote de France changea sa tactique, mais non pas son but; il s'allia à l'Angleterre et l'entraîna dans une guerre contre la Russie, pour que celle-ci pût voir la force de son adversaire. Puis, quand il eut remporté quelques victoires, il demanda au Czar s'il ne préférerait pas une association pour combattre les tendances libérales. Il a déjà offensé l'armée abandonnée, les écoles entravées, le

1. *English Republic* 3 : 37-39; *Nation* 6 décembre; *Homme* 14 mars 1854; analyse dans le *Times* 30 novembre.

2. *Reasoner*, 18 mars. On ajouta que Ledru et Blanc ne voulurent pas se rencontrer sur la même estrade.

3. Voyez *supra*, chapitre VII.

4. Tetot : *Répertoire*. Voyez aussi Elliot : *American Diplomatic, Code* 2 : 179, avec une date différente.

peuple désabusé, la bourgeoisie lourdement imposée, Paris blessé dans son orgueil national. L'empereur s'était dévoilé ; que la bourgeoisie s'unisse au prolétariat pour restaurer la république démocratique¹. Tout cet essai est basé sur des fausses prémisses et des conjectures incorrectes ; ainsi le pamphlet n'a aucune valeur réelle. Il montre cette mauvaise tendance de Ledru, de s'emparer de n'importe quelle rumeur ou hypothèse, pour soutenir des idées préétablies. On retrouve là sa pensée habituelle, qu'il existait une ligue des rois pour supprimer la liberté et que Napoléon III n'était qu'un intrigant, prêt à détruire le libéralisme.

Avant 1857, Ledru-Rollin avait changé d'opinion quant à l'abstention. Bancel, dans une lettre du 18 avril 1857, se déclare pour l'action ; « l'opinion ci-dessus est celle de Ledru-Rollin, de Louis Blanc, d'Edgar Quinet, de Marc Dufraisse »². Quelques jours plus tard il ajoute : « Interrogé par les républicains de France, Ledru-Rollin et Louis Blanc ont répondu qu'il *fallait voter*. Sur ce point, deux hommes éminents à divers titres, mais séparés par leurs doctrines économiques, s'accordent pour la première fois. Tous les deux considèrent l'élection comme un devoir, comme un droit, comme une arme. Cette entente me semble précieuse, j'y vois un gage pour la paix intérieure dans le parti démocratique de l'avenir »³.

Le 13 janvier, Ledru avait écrit sa rétractation ; le *National* de Bruxelles avait imprimé un article intitulé *Pas d'abstention, il faut voter* : « Consulté de plusieurs côtés... je dis sans hésiter : Pas d'abstention, il faut voter. S'abstenir, contempler, attendre tout d'en haut, sans s'aider soi-même, c'est l'ascétisme... le métier des anachorètes... pas celui des politiques... Les bienfaits de la Liberté, comme les bienfaits de la Nature, veulent être conquis... L'abstention n'est pas une arme sérieuse, du moment qu'elle n'est plus absolue... Ah, je pourrais la comprendre, si elle était encore l'interdiction du feu et du pain...

1. Écrits divers, 2 : 437-453 ; *Nation*, 18 février ; *Homme*, 1^{er} mars.

2. Bancel, 27.

3. *Ibid.*, 30-31.

Or, en usant un droit républicain pour une fin républicaine, comment commettrait-on un acte anti-républicain?... Il est permis de distinguer entre les formalités sans conséquence... et une reconnaissance provoquée.... Restons dans les principes, c'est notre devoir et notre puissance, mais en même temps montrons-nous pratiques.... Si l'homme du deux décembre sortait vaincu de la lutte, si malgré ses sbires, ses fonctionnaires, son armée, sa bonne ville de Paris venait à lui échapper de par le scrutin, considérez-le comme frappé de foudre, perdu aux yeux de l'Europe.... Question d'union et de courage civique, rien de plus. Oui, ce triomphe n'est pas un rêve, il peut s'arracher à force d'ardeur.... Ainsi, de grâce, pas de tiraillements sur les noms des candidats, pourvu qu'ils soient républicains... Quant à cette autre question... à savoir : si les élus devront, ou non, prêter serment, croyez-moi, elle est prématurée.... Se faire inscrire, s'entendre, voter, réussir, voilà le premier acte. Le succès de celui-ci vous dispenserait du second, car, quels que soient leurs noms, si vos candidats sortent de l'urne, ils appelleront la Révolution »¹.

Le 15 juin, Ledru écrivit un pamphlet beaucoup plus long, dans le même sens, intitulé *Aux Electeurs Républicains*. Il répète des arguments semblables. « Nous croyons qu'il ne serait ni sage, ni honorable, aujourd'hui, de fuir la lutte. » Pour démontrer notre force, il faut de la discipline, de l'union. Il faut concentrer nos efforts contre les candidats officiels et voter pour un bon républicain de n'importe quelle nuance².

Les proscrits à Jersey étaient nombreux et, débutant le 30 novembre, ils publièrent à Saint-Helier, un journal, *l'Homme*, dont Ribeyrolles était rédacteur en chef. Il réimprima quelques articles de Ledru, mais celui-ci n'avait aucune relation directe avec lui. En octobre 1855, le Gouverneur de Jersey accusa le journal de manquer de respect à la reine Victoria et prit des mesures pour expulser tous les étrangers des îles de la Manche. Partout en Angleterre, des réunions protestèrent contre cet

1. *National* de Bruxelles, 16 janvier 1857.

2. Pamphlet à Bruxelles.

acte. Notamment à Newcastle, à Glasgow et à Paisley, les radicaux passèrent des résolutions de sympathie pour les expulsés et en envoyèrent des copies aux ministres et aux proscrits en vue comme Ledru-Rollin ¹. On imprima l'*Homme* à Londres pendant quelque temps, mais en août 1856, il disparut. Tous les journaux des proscrits furent éphémères.

1. *Homme*, octobre à décembre 1855, *passim*.

CHAPITRE XI

COMLOTS : LE PRÉTENDU CONSPIRATEUR

En France, Ledru était toujours populaire. Dans une chambre de Brioude, les murs étaient décorés par des portraits de Saint-Ferreol (montagnard), la Sainte-Famille, Ledru-Rollin, Jésus-Christ, Napoléon, Magen et Sainte-Philomèle¹. Un certain Devenne demanda au proscrit d'être le parrain de son fils². L'opinion générale est probablement représentée par le père de Juliette Adam, qui s'était refroidi envers tous les chefs républicains, l'un après l'autre, en 1848 et 1849; en 1856, il « avait pardonné depuis longtemps à Ledru-Rollin, à Louis Blanc, à ses *chers exilés* et il attendait en toute saison leur retour avec impatience »³. Juliette Adam allait aux réceptions chez M^{me} d'Agoult, qui correspondait avec les proscrits; « Louis Blanc, Ledru-Rollin, Schoelcher, Edgar Quinet, Challemel-Lacour lui adressaient sur une question politique une sorte de mémoire destiné à être communiqué aux assidus du salon »⁴.

La police s'opposait encore à toute manifestation en faveur

1. St. Ferréol : *Mémoires*, 3 : 70.

2. L. R. Papiers, 3 : 580.

3. Adam, 2 : 23.

4. *Ibid.*, 2 : 91.

de Ledru. A Brest, un citoyen fut banni pour posséder un buste du radical ¹. En 1852, Daluar fut emprisonné et mis à l'amende pour colporter des porte-monnaie avec des portraits de Ledru-Rollin et de Kossuth ². Le cas le plus important fut les funérailles de la mère du proscrit. On avait fait tous les arrangements pour un service à Saint-Sulpice, auquel on avait invité cinq cents amis, et où on attendait une foule de républicains. Le matin de l'enterrement, la police arriva et insista pour faire partir le cortège à sept heures. Alors 15 amis et 350 gendarmes partirent. Mathis eut beau protester comme représentant du fils de la défunte et comme chrétien; Allard l'avisa que tout effort serait inutile, car lui, Mathis, était aussi suspect. La police demanda à Mathis de parler sur la tombe, mais il refusa en disant qu'il était un ami, non un politicien. Beaucoup d'ouvriers qui voyaient passer la procession s'y joignirent, mais les gendarmes leur refusèrent l'entrée du cimetière ³.

En attendant, à Londres « Ledru-Rollin avait peine à se débarrasser de tous les agents suspects ou sincères qui lui proposaient toutes sortes de folles conspirations ⁴. » Claude, chef de la police, déclare : « Un faux réfugié, commensal de Ledru-Rollin, s'était rendu de Londres à Paris pour annoncer à M. Pietri qu'à l'occasion de la mort de Béranger, les comités de Londres avaient dépêché par paquebot des délégués *pacifiques* chargés de transformer l'enterrement de Béranger, en une grande manifestation populaire ⁵. »

En 1858, deux agents provocateurs arrivèrent en Angleterre. Celui qui devait s'occuper des Italiens mourut d'apoplexie. « L'autre, un soir, se présenta chez Ledru-Rollin. Il se disait fabricant de parapluies. Il avait trouvé un moyen d'en finir avec l'Empereur; dans la galerie du Palais-Royal, contiguë au

1. Delord, 2 : 36.

2. Albiot, 68.

3. L. R. Papiers 1 : 879, Mathis, 24 juillet 1854, Cf., *ibid.*, 1 : 871, Émilie Frangeville; *Homme* 2 août; Weill, 410; Delord, 2 : 48; M^{me} Ledru laissa toute sa fortune à sa fille.

4. La Gorce, 2 : 79, un témoin hostile.

5. Claude 2 : 347.

Théâtre-Français, il louerait une boutique alors inoccupée et peu distante de l'endroit où se trouve la loge impériale; par le sous-sol il pratiquerait une cavité souterraine jusqu'au dessous de cette loge; là, il placerait une boîte de fer contenant cinq ou six kilogrammes de fulminate de mercure et, le moment venu, au moyen d'un fil électrique, il y mettrait le feu. Il était absolument sûr du succès de son entreprise si Ledru-Rollin lui fournissait les moyens de l'exécuter. Le salon dans lequel avait été reçu l'agent provocateur, que notre ami chassa, et le cabinet de travail où se trouvait un des rédacteurs principaux du *Daily News* communiquaient par une ouverture qu'une portière fermait. Indigné de ce qu'il venait d'entendre, le journaliste alla le raconter à lord Palmerston. L'ordre de quitter immédiatement l'Angleterre fut donné par le chef de la police anglaise au mouchard dont je retrouverais le nom si je cherchais un peu ¹. »

Ledru lui-même, déclare : « J'aurais encore sous les yeux de la justice étalé les preuves d'un autre complot tramé contre l'exil, en 1857, par un nommé Ravet, correspondant avec la police sous l'anagramme d'*Evrat*. Pour celui-ci son projet avait de l'ampleur; il ne s'agissait de rien moins que de faire écrouler le Théâtre-Français tout entier, un jour où M. Bonaparte y assisterait avec sa cour. Impuissant à me surprendre, malgré les recommandations dont il s'était muni, démasqué par moi, comme Gereau, inutile désormais aux mains de la police, il lui a rendu le seul service qu'il pouvait rendre, en faisant arrêter plus de cent patriotes assez inexpérimentés pour avoir eu confiance dans son passé. Et comme Gereau, il s'est fait condamner à quatre ans de prison, afin de prolonger l'illusion s'il était possible ². »

La police anglaise surveillait les proscrits. Chaque année J. Sanders faisait des rapports. Le 13 janvier 1852, il ne parla que des meetings à King Street et à Dean Street³. Le 5 mars

1. Magen, 262-263.

2. *Complot de M. Bonaparte.*

3. Home Office Papers, O. S. 4302.

1853, il déclara que les chefs des proscrits étaient Ledru-Rollin, Schoelcher, Xavier Durrieu, Martin Bernard et Félix Pyat; ils étaient hostiles au gouvernement français, mais ils ne complotaient pas. Le 1^{er} juillet il affirma que Ledru-Rollin, Louis Blanc, Martin Bernard et Félix Pyat étaient à Londres, et que les exilés se réunissaient à Compton Street¹. Encore, le 17 janvier, il assura que les Français se réunissaient et discutaient, mais ne complotaient pas².

Le 25 mai 1854, il écrit : « The political refugees have been observed since my last report. The French refugees are still in active correspondence with those of Jersey, drawing up manifestoes and revolutionary pamphlets, which are sent to Jersey to be printed, but I cannot hear of any plotting on their part. The war is the only question discussed at the numerous meetings. England and France are abused and express [*sic*] their wish that the cossacks may again occupy Paris. They should prefer Russia to Napoleon on whose head they call down all the curses imaginable. However they admit they have no chance against the present French government, and all from the chiefs downward speak of leaving England. It has been hinted that Leodore-Rollin [*sic*] would soon leave for America. Men with influence in the clubs and meetings here are all but decided to leave, but are kept back by pride, not liking to ask a free passage of the government, not that they care of accepting the favor from the English government, but that they still fear the French government pays ». Puis Sanders parle des proscrits polonais, allemands et italiens; en chaque cas, il maintient qu'ils sont tranquilles³.

Enfin, le 3 juin, il envoie ce rapport : « The French refugees met on Tuesday and Thursday last in Great Chapel Street, Soho. Nearly all the refugees were present. They met respecting the departure for America of their best men and to decide what steps should be taken to stop their leaving or applying to

1. *Ibid.*, 4816.

2. *Ibid.*, 5635.

3. *Ibid.*, 5180.

leave. After violent speeches both meetings were broken up without any decision being taken. Ledru-Rollin, Louis Blanc, Schoelcher, Félix Piat and other chiefs were not present. They still deliver certificates favorable to the men leaving, though they feel that their departure is of great importance in the event of an opportunity offering for an attempt at revolt. J. Sanders ¹. »

Le gouvernement français tâcha d'attacher le nom de Ledru à divers complots, mais tous ses efforts furent d'abord vains. On saisit trois lettres de Ledru parmi les papiers du journal l'*Émancipation* de la Haute-Garonne, lesquelles, dans les mots du préfet Maupas « poussent à l'organisation immédiate du parti socialiste en vue de l'émeute et à l'émeute elle-même. » Maupas voulut arrêter les destinataires de ces lettres pour extirper le parti socialiste². On tâcha aussi d'impliquer le proscrit dans l'affaire de la Mariamne³. Dans l'affaire Hippodrome-Opéra-Comique, l'avocat-général Roulard, sans raison, jeta dans son résumé une diatribe contre Ledru, que personne n'avait songé à mêler au complot⁴.

En 1853, arriva l'étrange affaire Koelsk. Personne n'en savait rien jusqu'en 1857, quand on la lança dans le procès Tibaldi. Le témoin Geraux⁵, était un agent provocateur; Hubbard l'avait vu maintes fois entrer à la préfecture de police, Par G. Jourdan il avait obtenu une introduction auprès de Ledru-Rollin⁶. Ledru-Rollin dit de lui : « J'aurais montré, par exemple, ce misérable Gereau, jeté comme témoin dans ce dernier procès, exploitant depuis longtemps sa vieille réputation de patriotisme, pour plonger dans des cachots une foule de républicains trop crédules. Je l'aurais montré, tombé à notre insu, du comité électoral socialiste, dans les bas-fonds de la police sous le pseudonyme d'*Alphonse*, faisant dès 1852

1. *Ibid*, 5180.

2. *Révolution de 1848*, 3 : 6, Maupas à Faucher, 30 juillet 1852.

3. Voyez *supra* chapitre VI.

4. Discours du 15-16 novembre 1853, cité Ferme, 185-186.

5. Ou Gerault ou Gereau.

6. Hubbard : *Lettres d'un inculpé*, dans *Réveil*, 2 août 1869.

naître l'affaire *Kelch* pour la trahir et la vendre plus tard. J'aurais montré cet agent provocateur, habile et patelin, incessamment en quête de proies nouvelles, venant me demander en 1853, de lui procurer de l'argent et des bombes pour faire sauter Monsieur Bonaparte. Je l'aurais montré, en 1854, pendant la guerre entre la France et la Russie, venant me proposer de faire disparaître l'établissement impérial moyennant une somme de 30.000 francs qu'il pourrait obtenir, disait-il, de l'ambassade russe, sur une simple démarche de moi. Toujours repoussé, chassé publiquement, enfin dénoncé par moi au parti tout entier, on aurait vu cet homme, ainsi mis à nu, faisant arrêter plus tard près de deux cents victimes, et se faisant lui-même condamner à quatre ans de prison dans l'espoir de se donner un nouveau lustre, un nouveau vernis de patriotisme¹. »

Ce Gereau affirma que Ledru l'avait prié de donner cinq cents francs à un certain Beaumont qu'il devait reconnaître par l'autre moitié d'une carte coupée. Le parquet, au procès Tibaldi, prétendit, sans preuves, que Beaumont n'était que Koelsk. Celui-ci nia le moindre rapport avec le comité central ou toute autre association semblable ; il n'avait jamais ni parlé ni écrit à Ledru, mais le chef radical pouvait avoir connu ses projets contre le gouvernement impérial ; il avait travaillé avec des Italiens, mais il ne savait pas s'ils étaient des agents étrangers. De cette évidence, le parquet conclut que Koelsk fut l'agent du comité central et que Ledru lui avait fourni l'argent pour son attentat. Je ne fais qu'indiquer que la seule preuve que l'argent fut envoyé, fut l'affirmation d'un mouchard, et il n'y avait aucune preuve que le destinataire fut Koelsk ni que le but fut une conspiration, ni même que Koelsk connut Ledru. Bien entendu, si le gouvernement avait eu des preuves, il les aurait montrées pour poursuivre le proscrit et pour influencer sur le monde².

En avril 1855, l'Empereur visita l'Angleterre. Lord Malmes-

1. *Complot de M. Bonaparte.*

2. Affaire Tibaldi, dans *Moniteur*, 863-864. Le nom de Koelsk n'est jamais écrit de même par les sources diverses).

bury écrit : « M^{me} Walewski a vu lady Malmesbury aujourd'hui et lui a dit qu'elle n'aurait pas un moment de tranquillité pendant le séjour de l'Empereur en Angleterre, craignant quelque attentat de la part des *rouges*. Mais le gouvernement a fait savoir aux principaux des réfugiés, que, s'il se produisait la moindre chose, ils seraient tous expulsés. Ils ont été si effrayés de cette menace que Ledru-Rollin et d'autres ont quitté Londres pour Edimbourg afin de se garer de toute responsabilité¹. » Après cette visite, Robert Man, chef de la police anglaise, répondit à ceux qui le remerciaient pour avoir maintenu l'ordre : « Den Dank habe ich gar nicht verdient; bitte, bedanken Sie sich bei Ledru-Rollin und Louis Blanc². »

En 1857 arriva la seule occasion où la police put même recueillir assez d'évidence pour accuser Ledru-Rollin. Tibaldi, un Italien, ami de Mazzini, aidé par deux complices ignorants, Grilli et Bartolotti, avait probablement formé un complot pour assassiner l'Empereur. On arrêta les trois Italiens, et on les mena devant le tribunal le 6 août. L'accusation affirme : « Dans la logique révolutionnaire, l'assassinat de l'Empereur est le seul moyen d'arriver au bouleversement de la France et de l'Europe, et plusieurs des réfugiés de Londres n'ont pas reculé devant une telle extrémité... Les accusés Mazzini et Ledru-Rollin sont signalés par l'information comme ayant commis ce criminel abus de l'hospitalité reçue en Angleterre. Plus d'une fois déjà leurs noms se sont trouvés mêlés à des projets d'assassinat ». Bartolotti, déclare-t-elle, avait rencontré chez Mazzini un gros Français, qu'on appelait Rodrou Rolline, devant lequel on discutait le complot. Ce Français n'assistait pas à la deuxième visite. Quand Bartolotti demanda de l'argent de Massarenti, un autre complice, celui-ci répondit qu'il ne pouvait pas le donner, jusqu'à ce que lui-même en eut reçu de Rodrou-Rolline. Grilli ne savait rien du Français. Néanmoins, c'est sur cette évidence sans valeur que le gouvernement basa son accusation contre Ledru.

1. Malmesbury, 216. Malmesbury fut ministre des affaires étrangères.

2. Herzen, 300.

Au procès, on fut obligé de réduire même cette évidence. Tibaldi nia tout, et Grilli ne mentionna pas Ledru. Bartolotti témoigna : « Je vis Mazzini avec un Français, fort et robuste, qui avait des moustaches, je crois, mais je n'en suis pas bien sûr. Le Français sortit presque aussitôt, et Mazzini lui dit : *Adieu, Druollini*, je crois. » A la question : De quoi parlaient Mazzini et le Français, l'accusé répondit : « Je ne sais, car il s'en alla aussitôt que j'arrivai, et Mazzini ne me parla de rien devant lui... J'ai dit dans l'instruction que lorsque le Français fut sorti, Mazzini disait : *Je soutiens que l'Empereur sort le soir, quoique ce Français prétende que non* », mais il n'a pas été parlé de cela devant moi ». Bartolotti insista que cela était la seule fois qu'il rencontra le Français, mais que Massarenti, après avoir refusé de lui donner de l'argent, avait ajouté : « Je n'en aurai que quand Rodrou-Rollin en aura donné. »

Puis, sans raison, l'accusation parla de l'affaire Kœlsk et en produisit l'instruction. Dans le réquisitoire, l'avocat général insista sur la complicité de Ledru et affirma que les écrits du proscrit justifiaient l'assassinat ; il s'étendit aussi sur l'affaire Kœlsk. Naturellement, le jury, trié subrepticement, trouva coupables les accusés. Mazzini, Massarenti, Ledru-Rollin et Tibaldi furent condamnés à la déportation, Grilli et Bartolotti à un emprisonnement de cinq ans¹.

L'accusation est absurde et le parquet ne put pas même s'en tenir aux faits déposés par les témoins : par exemple, elle insista sur le fait que Ledru-Rollin assista à la première conférence, bien que Bartolotti l'eût nié formellement. Quelle est l'évidence contre le Français ? Point premier : il fit visite à Mazzini. Cela était bien connu et ne l'impliquait pas dans un complot. Point deux : un témoin ignorant, suspect d'être un mouchard, prétendit qu'un autre proscrit lui avait dit qu'il attendait de l'argent de Ledru-Rollin. Cette affirmation vague se réduit à peu de chose. Quand nous considérons l'opposition constante de Ledru à toute sorte d'attentat, nous devons l'acquitter absolument ici. La complicité de Mazzini n'était pas

1. *Moniteur*, 863-864.

prouvée, mais était possible. Même l'hostile *Times* de Londres déclare : « The case against Ledru-Rollin depends on an ambiguous and doubtful statement by an accomplice who had every motive for implicating persons more important than himself... No police magistrate would remand to prison for half an hour on such hearsay statement of an inconclusive fact. That M. Ledru-Rollin was a bad patriot, a mischievous ruler, a spiteful enemy of the country that shelters him, possibly a mischievous conspirator would be considered wholly irrelevant to the charge of complicity in assassination. A stronger case of suspicion is raised against Mazzini... No Old Bailey magistrate would read through this statement without seeing its utter falsity... One of the official statements is wholly unfounded. *The names of Ledru-Rollin and Mazzini have not been found mixed up with schemes of assassination*¹. » Il n'est pas même certain que Ledru connaissait Tibaldi, car la seule mention de Tibaldi dans tous les papiers de Ledru est dans une lettre de Cayenne, de Delescluze à Badois, dans laquelle il déclare qu'il en joint une autre de Tibaldi, laquelle lettre Badois devrait donner à Ledru-Rollin pour la donner à Mazzini².

De Londres « Ledru-Rollin vehemently repudiates the charge³ ». Il écrivit un article intitulé *Le Complot éventé*, daté du 6 avril, c'est-à-dire avant le procès, même avant l'annonce officielle de l'attentat ; mais je ne pense pas qu'on ait jamais imprimé cet écrit.

« Après m'avoir, depuis 3 ans, assiégé d'espions, M. Bonaparte fait publier par les journaux et les correspondants à sa solde, qu'il m'a pris enfin en flagrant délit de complot. Les charges, à l'entendre, seraient si accablantes, qu'il n'y va de rien moins que de mon extradition.

« Vaine fanfaronnade, bonne tout au plus à déceler les ter-

1. *Times*, 7 août, Cf. Delord 2 : 109-112 ; Weill 414, qui trouvent Ledru innocent ; et La Gorce 2 : 201 qui est incertain. La première mention de l'affaire dans le *Moniteur* fut le 22 juillet.

2. L. R. Papiers 2 : 175, 14 janvier 1859.

3. *Secular World* i.e. *Reasoner*, 1^{er} février 1864.

reurs inspirées aux tyrans par certains noms, consciences vivantes et fidèles gardiens du droit.

« Pourquoi des faux-fuyants, pourquoi des prétextes ? Si ce n'est pas assez de la mer entre M. Bonaparte et moi pour calmer ses alarmes, si, même de loin, la république l'effraie encore dans la personne d'un de ses fondateurs, qu'est-ce que cela prouve sinon *que la République est plus que jamais rivace ?* Et ce serait une raison parce que cette grande ombre trouble son sommeil pour qu'il se donnât les airs d'être *légalement* fondé à demander mon extradition. C'est véritable folie !

« Ici, je ne traite même pas la question du point de vue de l'honneur anglais, qu'il insulte en espérant faire descendre la Grande-Bretagne au-dessous de la Belgique, au-dessous de cette pauvre Suisse, qui a préféré recourir aux armes plutôt que de le livrer lui ! M. Bonaparte.

« Je ne la traite qu'en elle-même et je vais, par un effort d'imagination, jusqu'à supposer l'impossible, c'est-à-dire *l'extradition applicable en matière politique*. Encore, dans ce cas, faudrait-il pour obtenir, autre chose que des craintes, s'exagérées, si impériales qu'elles fussent, il faudrait des preuves et un arrêt.

« Eh bien, des preuves, je défie M. Bonaparte d'en produire au grand jour *une, une seule*. Il y a plus ; si servile que soit la magistrature qui, après l'avoir accusé de haute trahison, s'est agenouillée devant son succès, je la défie de comprendre mon nom dans une sentence indispensable, préliminaire de cette extradition si désirée.

« Mais pour confirmer tant de confiance, ne redoutez-vous pas, dira-t-on, les délateurs à gage et les faux témoins de Tibère et sa fameuse *loi de majesté* ?

« Les faux témoins ! Je me déclare informé à ce point d'être prêt à les désigner à l'avance par les numéros qu'ils portent sur les rôles de la police, et ceci n'a rien qui doive étonner, car il n'est pas de tyran élevé par la trahison que ses propres instruments n'aient plus tard trahi à leur tour. Le présent leur semble trop incertain pour qu'ils n'aient pas les yeux tournés un peu vers l'avenir,

« Non, vraiment, la partie n'est pas égale entre nous, et M. Bonaparte eut tort de s'y engager. De moi il n'a rien, absolument rien, pas un traître mot, pas une syllable, et moi j'ai contre lui des preuves. ...Non de ces preuves fabriquées, forgées, comme les fausses banknotes qui ont servi à l'expédition de Boulogne. Mais de vraies, d'irrécusables preuves établissant jusqu'à l'évidence, que le prétendu complot dont tant de braves citoyens viennent de tomber victimes, a été *imaginé, ourdi, dirigé dans son propre cabinet*.

« Sacrifier quatre cents familles à sa peur pourrait paraître un crime invraisemblable, sauf de la part de celui qui en a déjà frappé cent mille. D'ailleurs, à défaut des grandes et libres idées qui passionnent et vivifient la foule, comment l'étourdir autrement que par de continuels changements à vue, et de grands coups de théâtre ? Ce qu'il faut avant tout, c'est que la représentation ne fasse jamais relâche. Aux drames émouvants de la guerre, succèdent tour à tour les pompes religieuses et les mascarades ; aux exhibitions d'industrie, de princes, d'animaux, de congrès, les réceptions d'ambassades bizarres et lointaines, puis la touchante pastorale de famille et les arbitrages de la salmon : bref, tout est bon jusqu'à la magie blanche de M. Hume, pourvu que la scène soit constamment remplie.

« Donc, après le bouffon de son carnaval échevelé, la loi des contrastes exigeait, cette fois, du tragique, et pour varier, l'infatigable prestidigitateur a pensé qu'un gros complot, avec un nom connu en tête — le mien ou tout autre — serait une diversion utile aux dilapidations d'en haut, à la misère d'en bas, aux préoccupations sinistres de la dépopulation et de la banqueroute, à la haine de l'opinion qui s'arme pour les élections prochaines. Car c'est cette opinion surtout qu'il a voulu terrifier, et le complot a été porté au programme.

« Pour lui ! qui, comme tous les grands roués, ne croit ni au crime ni à la vertu, et ne voit dans les affaires humaines que des pièces de circonstance, celle-ci lui était utile, il l'a commandée, voilà tout. Il a été dans son rôle en la montant, comme je serais dans le mien en montrant que, malgré tant de

séides et de baïonnettes, le matamore a peur, très peur ; que, de plus, le conspirateur émérite baisse décidément comme invention et mise en œuvre, puisqu'il s'est laissé prendre, et je l'y tiens bien — au piège même dans lequel il souhaitait tant de me faire tomber.

« Tout a été dit sur les forfaits. Victor Hugo les a transmis à l'avenir. Schoelcher et Ribeyrolles ont dénombré ses victimes. A ce point de vue, le pilori est solidement dressé devant l'histoire.

« Que, si maintenant c'est au ridicule qu'il aspire, qu'il parle ; l'occasion est bonne, je puis le voir aussi déconfit et mystifié qu'il le fut jamais depuis d'embarquer, attrapé dans son propre traquenard.

« Vienne donc sa demande d'extradition. *Je l'attends*. Alors seraient jetées de telles lumières sur ses menées secrètes, que la formidable menace restera comme le comble du grotesque et de la charge. Je n'y pense même sans rire, et si j'avais à remercier de quelque chose sa Majesté Charlatane, ce serait de m'avoir procuré par sa burlesque idée, certains moments agréables dans mes 8 ans d'exil. — Ledru-Rollin ¹. »

Dans ce petit essai inédit, Ledru montre beaucoup plus d'esprit que d'ordinaire ; il est très léger et la seule chose à critiquer, c'est que Ledru est, comme toujours, trop vague. Il n'y a rien qu'une dénégation générale et une déclaration générale des faits connus. Nous aimerions entendre le nom de Tibaldi (peut-être Ledru l'ignorait-il encore) et un exposé des complots de Napoléon.

Après le procès, le 11 août, Ledru-Rollin publia un pamphlet qui est plus précis : *Complot de M. Bonaparte contre Ledru-Rollin*. Il y déclare : La presse anglaise dit que « c'en est fini de ce complot si pompeusement annoncé ». Il flétrit l'évidence contre lui-même. « Donc contre moi pas de preuves écrites... Rien absolument que cette abominable doctrine de la complicité indirecte et morale... Que de vérités auraient apparu si j'étais parvenu à me faire traduire devant un jury

anglais, et combien le spectacle alors eut changé de face ! Au lieu des complots de l'exil contre l'empire, ce sont les complots de l'empire contre l'exil, que l'Europe aurait vu dérouler devant ses regards. » Puis il raconte les démarches de Gereau et de Ravet¹. « Mais à quoi bon tant de preuves ? Jersey n'est-il pas là pour démontrer que M. Bonaparte n'a pas cessé de conspirer contre les victimes ! Né conspirateur, il mourra conspirateur... Il dansait hier à Osborne, tandis qu'il conspirait avec la Russie contre l'Angleterre... Quant à lui-même, sous le diadème, il n'est ni plus sage ni moins conspirateur, croyez-moi. Votre liberté, qui le mine, lui fait outrage. Il faut qu'elle meure ou qu'il meure. Ainsi que l'a dit encore Machiavel : *il n'y a d'alliance sûre qu'avec les peuples libres* ; heureux donc pour vous le jour où, comme tant de tyrans du bas empire, il sera emporté dans quelques-unes de ses propres conspirations.

Ledru croyait qu'on avait fait une demande d'extradition. Sa femme affirme qu'elle fut deux fois demandée². Blind déclare que le gouvernement décida contre l'extradition par une majorité d'une voix³. Delord maintient que le gouvernement français la demanda, mais que le cabinet anglais refusa unanimement⁴. Mais il ne reste aucun doute que cette extradition ne fut jamais demandée. Le ministère des affaires étrangères me donna cette information : « Il n'a pas été trouvé trace d'une demande d'extradition adressée au gouvernement anglais en 1857-8⁵ » et la collection de la correspondance officielle du British Foreign Office ne s'occupe de l'affaire Tibaldi que par un récit officiel envoyé par le gouvernement français, le 26 août, après le procès, et par quelques mentions fortuites de l'Ambassadeur à Paris⁶. Sir George Grey déclara la vérité le 12 février

1. Voyez supra.

2. Ecrits divers 1 : viii.

3. *Fraser's Magazine* 91 : 249.

4. Delord 2 : 570.

5. Lettre privée à moi, 14 mai 1920.

6. Foreign Office Papers 27 : 1217. On peut y trouver la demande de l'extradition de Simon Bernard, mais c'est la seule extradition d'un criminel politique demandée par la France pendant les années 1857 et 1858. *ibid.* 27 : 1235.

1858 dans le House of Commons, pendant les débats sur l'affaire Orsini : « In the course of last year a copy of certain judicial proceedings against the parties mentioned... was sent to Her Majesty's government by the ambassador at Paris. The papers were unaccompanied by any request that proceedings should be taken upon them, but no doubt they were presented in order that the attention of Her Majesty's government might be called to the facts deposed by the witnesses, and that they might consider whether the evidence could be adduced in which persons could be placed on trial in this country... The decision the government arrived at was that there was not sufficient evidence¹. »

La crainte qu'on puisse accorder cette extradition fit naître en Ledru l'idée de quitter l'Angleterre et d'aller en Amérique, un pays qu'il avait toujours admiré. Déjà en 1853, quand on discutait de l'expulsion des proscrits dans le parlement anglais², il avait pensé à y émigrer, car Leclanché lui écrivit pour lui demander si les Pays-Bas ne seraient pas préférables aux États-Unis³. Le 27 septembre 1857, bien que la crainte fut passée, il écrivit à Babaud : « Maintenant que je n'y suis plus obligé et que rien ne saurait m'y contraindre, je suis presque disposé à partir d'ici deux mois et demi, trois mois pour l'Amérique, où de grandes et sérieuses propositions me sont faites. Le bruit de mon expulsion d'Angleterre a soulevé au bar, ne fut-ce que par rivalité, des sentiments de sympathie et d'enthousiasme qu'il est de mon devoir d'aller utiliser. On me fait même des ouvertures de situation personnelle qui pourraient et devraient me tenter. » Il demande que Babaud le renseigne sur l'état de ses finances, car « les réponses que j'ai à faire pour l'Amérique dépendent donc en grande partie de vous⁴ ». Encore le 18 novembre il déclare : « Je vous ai dit que, d'un jour à l'autre je serais obligé à partir pour l'Amé-

1. Hansard 148 : 1262-1263. Tout cela a regard à Mazzini aussi bien qu'à Ledru.

2. Voyez supra chapitre VI.

3. L. R. Papiers 1 : 473.

4. L. R. Babaud.

rique où une affaire importante exigeait ma présence. Combien de temps devrai-je y passer ? Je l'ignore ». Puis il prie Babaud de terminer toutes les affaires possibles tout de suite, car il veut laisser le moins d'ennuis qu'il pourra à sa femme¹. Probablement alla-t-il aux États-Unis, car il n'existe aucune lettre de lui à Babaud entre le 26 février 1858 et le 9 février 1859, et sa femme s'occupa pendant ce temps de leurs affaires financières². Néanmoins, cela n'est qu'une hypothèse, car la période est un vide absolu ; nous ne savons rien jusqu'à la lettre du 9 février, où Ledru déclare qu'il a été malade pendant deux mois³.

Il n'y a rien pour rattacher Ledru à l'attentat Orsini. Il est douteux qu'il ait jamais rencontré Orsini, sauf au banquet international de Sanders⁴. Cependant, beaucoup de Français croyaient à la complicité de Ledru, même Gambetta⁵. L'opinion d'un groupe de Français assez nombreux fut exprimé par Savignac : « Les Anglais réservent toutes les douceurs de leur hospitalité pour des hommes tels que Kossuth, Mazzini, Ledru-Rollin, Orsini, Pieri, Pianori, etc., qui ne sont que des instruments dans leurs mains pour les lancer à défaut de soldats dont ils manquent, sur les gouvernements du continent⁶. »

Le gouvernement français aussi prétendait croire à cette complicité, car le 20 janvier Walewski, ministre des affaires étrangères, écrivit publiquement à Persigny, ambassadeur à Londres, en déclarant que des complots se tramaient continuellement en Angleterre, entre autres celui de l'année dernière par Ledru-Rollin et Mazzini, et en se plaignant de l'asile offert aux réfugiés. Il espérait que la Grande-Bretagne prendrait des mesures

1. *Ibid.*

2. Les quatre seules lettres de Henriette à Babaud furent écrites dans cette période. — *Ibid.*

3. *Ibid.*

4. C'est la seule mention de lui dans les mémoires d'Orsini. Celui-ci ajoute : « Connobi Kossuth ed alcuni altri uffiziale ungheresi e francesi », mais ne parle pas du civil français. — Orsini 1 : 181.

5. Lettre à son père du 2 février 1858, Gheusi 110.

6. Savignac 17.

pour empêcher cela dorénavant¹. Le gouvernement anglais regrettait les événements, mais trouvait la France blâmable d'avoir envoyé ses mécontents à l'Angleterre². Néanmoins, le cabinet de Lord Palmerston introduisit un *Conspiracy to Murder Bill*, lequel donnait de plus grands pouvoirs en matières d'extradition. La presse française devenait dictatoriale et même l'officiel *Moniteur* semblait menacer l'Angleterre si elle ne passait une loi plus forte. De l'opposition surgit alors, ne voulant pas paraître s'incliner devant la demande de la France. Sir Robert Peel, fils du grand premier ministre dit : « An attempt is made against the life of Louis Napoleon, and straightway Count Walewski accuses Ledru-Rollin, Campanella, and Mazzini of being implicated in the plot. Those persons are residing in this country ; no evidence whatsoever has been brought against them, but they are Republicans. » Un amendement de Milner-Gibson, lequel blâma le gouvernement d'avoir introduit le projet avant de répondre à Persigny fut passé, et le gouvernement démissionna³. Il en résulta beaucoup de débats parlementaires et de correspondance officielle, mais enfin on rétablit les relations amicales. Ledru crut encore qu'on avait demandé son extradition, mais ici c'est même encore moins probable qu'en relation avec l'affaire Tibaldi⁴.

1. British and Foreign State Papers 60 : 116 ; Foreign Office Papers 27 : 1273.

2. Foreign Office Papers 27 : 1233, 1241-1242.

3. Hansard 148 : 933-964, 978-1081, 1741-1848).

4. Il n'y en a pas la moindre trace dans les archives françaises ou anglaises.

CHAPITRE XII

ANNÉES DE TRANQUILLITÉ : L'ISOLÉ

Avant 1859, Napoléon avait accordé quelques amnisties. Pendant sa première année de pouvoir, il avait pardonné, d'abord à Mulé, Pegot-Ogier, et à des radicaux même moins importants, puis à Thiers et aux membres du parti bourgeois. En 1853, cent cinquante condamnés de plus furent amnistiés et plus tard, des hommes comme Barbès et Sue reçurent des pardons individuels. Enfin, le 16 août 1859, l'Empereur publia une amnistie générale pour tous crimes politiques¹. D'abord on n'attendait aucune exception. Le 24 août, Barante écrit à Pasquier : « Il m'est déjà revenu qu'on travaillait à certaines restrictions qui interdiraient, par exemple, à M. Ledru-Rollin et consorts la frontière de France, » mais Barante croit que l'Empereur ne les approuvera pas, car où sera le profit d'avoir Ledru-Rollin et Louis Blanc tramant des complots à Londres ?² Néanmoins, le même jour, Carteret informa Ledru qu'il était excepté de l'amnistie³ et le 1^{er} septembre il renouvela cette affirmation, en ajoutant qu'il ne pensait pas que les

1. *Moniteur*, 945.

2. Barante : 8 : 280.

3. (L. R. Papiers 2 : 196.)

proscrits en profiteraient pour retourner en France¹. Ledru lui-même écrit à Babaud le 11 : « Le gouvernement a déclaré que la mesure ne m'était pas applicable. Si je rentrais en France, a-t-il dit officiellement, ce serait pour être dirigé sur Cayenne². »

Mais Ledru voulut tenter tous les moyens pour rentrer en France. « Le lendemain de l'amnistie, Ledru-Rollin s'est adressé au consul de France à Londres pour obtenir un passeport. Vingt-quatre heures après, ce fonctionnaire répondit que le gouvernement ne consentait pas à ce qu'un passeport fut délivré à Ledru-Rollin³ ». En effet, le 27 octobre, Ledru reçut la notification suivante signée Gaillard de Ferry, consul général de France à Londres : « Monsieur, M. le ministre de l'intérieur a fait connaître à M. le comte Walewski qu'un passeport ne saurait vous être accordé par les motifs dont il m'est prescrit de vous donner connaissance. M. Ledru-Rollin a été condamné par contumace, le 3 septembre 1857, par la cour d'assises de la Seine, pour participation à un complot ayant pour but d'attenter à la vie de l'Empereur; or ce fait constituant un crime de droit commun, l'amnistie n'est pas applicable à son auteur, tant qu'il n'aura pas purgé sa contumace⁴. »

Charras, Madier de Montjau, Quinet, Pyat et Thomas déclarèrent publiquement qu'ils ne profiteraient pas de la permission de retourner en France. Proudhon affirma que le décret ne s'appliquait pas à lui. Louis Blanc fut d'avis qu'une moitié des proscrits rentrât et que l'autre moitié restât à l'étranger. Seul Ledru soutint le retour; lentement cette idée gagnait et l'un après l'autre, les chefs retournèrent dans leur patrie⁵. Le 14 septembre, il écrivit une lettre en ce sens, laquelle fut publiée par le *Daily News*. Il déclare sa joie de l'élargissement de la Guyane des pauvres déportés. Enfin le parti républicain pouvait recommencer une politique d'action; chacun devait

1. *Ibid.*, 2 : 207.

2. L. R. Babaud, une des rares lettres signées E. Price.

3. *Réveil*, 18 décembre 1869.

4. Consultation dans *Siècle*, 22 février 1861.

5. Delord, 2 : 584-592 ; Magen, 284.

décider s'il pouvait être plus utile en France ou à l'étranger. Quant à lui-même, le jésuite casuiste du gouvernement avait découvert que l'amnistie lui était inapplicable. Sa condamnation avait été ridicule, et aucun juriste ne pouvait la considérer autre que politique. Il était bien clair que Napoléon maintenait cet ostracisme par peur. Il ne s'en plaignait pas, car il se réjouissait des mesures qu'il avait prises contre l'empereur en 1848. « N'oublions pas que chaque républicain qui rentre, sans s'être abaissé, est, en dépit de tout, un foyer qui rayonne, un soldat prêt pour l'événement ¹.

Malgré le refus d'un passeport, Ledru continua à travailler pour une amnistie. « En présence de cette notification qui lui ferme les portes de la France, M. Ledru-Rollin a proposé aux avocats ... la solution de la question suivante : *Le complot ayant pour but l'attentat contre la vie de l'empereur est-il un crime politique ?* ² » Une fois on eut quelque espoir, car un ancien collègue de Ledru écrivit le 8 juin 1860 qu'il avait vu le ministre de la justice avec un autre ami de Ledru et qu'ils espéraient terminer son exil ³. Mais rien n'en résulta, et un groupe d'avocats, dont probablement Crémieux prit la direction, rédigea une consultation sur la question soumise par Ledru ⁴. La consultation, après un exposé des faits, déclara que le complot était sans doute un crime politique. La loi de 1832 distingue entre l'attentat et le complot préliminaire. D'ailleurs la déportation, la peine imposée, ne fut jamais qu'une peine politique. Cette consultation, datée du 23 janvier 1861, fut signée par soixante et un avocats, y compris Emmanuel Arago, Bac, Crémieux, Dupont de Bussac, Jules Favre, Jules Ferry, Floquet, Jules Grévy, Hubbard, Émile Leroux, Leven, Maillard, Malapert, Marie, Montigny, Picard, Plocque et Ronjat ⁵.

1. Écrits divers, 2 : 460-463 ; Delord, 2 : 589-592 ; des copies manuscrites existent dans L. R. Papiers, 2 : 365-369, 5 : 356-358.

2. Consultation dans *Siècle*, 22 février 1861.

3. L. R. Papiers, 2 : 287, signature illisible, peut-être Léonor Havin.

4. *Réveil*, 8 août 1869 ; discours de Crémieux dans *ibid.* 19 novembre 1869.

5. *Siècle*, 22 février.

Le jour après sa publication, Ledru écrit à Babaud : « Ah ! que je voudrais pouvoir aller passer un mois à Paris. La consultation, dont le barreau de Paris a pris l'initiative, en donnera-t-elle la faculté ? L'avez-vous lu dans le *Siècle* d'hier ? ¹ » Crémieux tâcha même d'en faire une interpellation, mais quand aucun des députés ne se montra bien disposé, il fut forcé d'abandonner ce projet ². Le gouvernement reçut la consultation, mais ne l'approuva pas, et Ledru dut rester en Angleterre encore bien des années.

Pendant cette décade, sa santé ne s'améliora pas. Le 5 août 1861, il écrit : « N'étant pas bien aujourd'hui, je suis forcé de dicter cette lettre ³. » Encore en février 1862, il était malade ⁴. Pendant le chaud été de 1863 (« On étouffe ici », écrit Ledru ⁵). Il souffrait encore. Le 13 juillet, il dit : « J'ai été tellement souffrant pendant trois jours par suite d'un refroidissement... ⁶ ». Le 8 août : « Je suis obligé de dicter cette lettre, ayant été fort souffrant depuis huit jours et incapable de m'occuper des affaires. Je vais mieux aujourd'hui, mais je suis encore très faible ⁷. » Le 26 août : « J'ai été beaucoup plus souffrant depuis ma dernière lettre. Je vais, cependant, mieux ; mais je suis toujours d'une grande faiblesse et je sors aujourd'hui pour la première fois depuis plus d'un mois.... Je pars ce soir pour quinze jours, sans encore savoir où ⁸. » C'était l'île de Wight qu'il choisit, et là, le 15 septembre, il écrit : « Je suis ici encore pour quinze jours. Jusqu'à présent, mes forces ne reviennent pas, et surtout, je ne puis me débarrasser de la fièvre ⁹. » De nouveau en décembre, il tomba malade ; le 16, il

1. L. R. Babaud.

2. *Réveil*, 8 août 1869.

3. L. R. Babaud ; cf. L. R. Papiers, 2 : 419, Carteret, 23 août.

4. L. R. Papiers, 2 : 283, Carteret, 14 février.

5. L. R. Babaud, 14 juillet.

6. *Ibid.*

7. *Ibid.*

8. *Ibid.*

9. Bibliothèque de Versailles ; la lettre est signée L. R. et l'adresse est donnée comme L. Rollin.

déclare : « Je vous écris encore avec effort et d'un œil seulement. Ma neurologie ayant persévéré malgré des remèdes, on m'a ordonné de changer d'air. Une douzaine de jours passés au bord de la mer l'ont enfin fait cesser¹ ». Probablement sa santé fut un peu meilleure dans les années qui suivirent, mais cela n'est pas sûr, car les lettres de cette période sont assez rares.

Ses finances, par contre, s'amélioraient. Le 22 février 1864, il pensait encore à vendre Fontenay², mais bientôt après cela un changement se fit. Haussmann faisait des améliorations dans Paris, et faisait construire le boulevard du Prince-Eugène, actuellement boulevard Voltaire, au travers de la propriété Ledru-Rollin, dans la rue de Charonne. Immédiatement ces terrains prirent une très grande valeur, et il fut de nouveau un homme riche. Pendant cette période, ses agents étaient Babaud³, Carteret, Colleau, Léonce, Leroux, Leven et Maillard⁴. Crémieux et Jules Favre agissaient pour lui devant les tribunaux⁵. Pendant ce temps, il demeurait encore à St. John's Wood et passait ses étés à Ramsgate.

La meilleure description de sa vie est contenue dans une lettre du 26 septembre 1869 à Ulbach : « Monsieur, votre lettre si obligeante m'inspire un remords, celui de ne vous avoir pas remercié depuis longtemps déjà des termes élogieux dans lesquels votre *Cloche* m'a cité à plusieurs reprises. Pardonnez-le moi ; j'ai pour tout ce qui a l'air d'une excitation à la réclame une telle aversion qu'elle arrête souvent l'élan le plus légitime de ma gratitude,

« Avec cette réserve dont je me suis fait une loi, il me serait bien difficile de vous donner les détails que vous me demandez de ma vie d'exil, trop uniforme d'ailleurs pour être de nature à intéresser.

1. L. R. Babaud.

2. *Ibid.*

3. Seulement pour une courte période ; la dernière lettre à lui est du 2 décembre 1864.

4. L. R. Papiers, 2 : 21-262 passim.

5. *Ibid.* ; L. R. Babaud, 21 mai, 17 octobre, 9 novembre 1863.

« A partir du crime de décembre, me considérant comme en deuil de la liberté, je n'ai plus accepté ni adressé une invitation. Je me suis fait solitaire non par désenchantement ou par misanthropie, loin de là. Je réveillais mes forces et la lutte me retrouverait ce que j'étais il y a vingt ans.

« Je me suis fait solitaire par nécessité, car ce ramassis de conspirateurs qui m'accuse de conspiration n'a cessé de conspirer contre moi. Pas d'embûches qu'ils ne m'aient tendues pour tâcher de m'avoir sous les verrous. Cette assertion paraîtrait outrecuidante et prétentieuse si je n'en possédais toutes les preuves, et si mon extradition deux fois demandée (ce que les journaux paraissent avoir ignoré) ne l'établissait par surcroît.

« Son enchainement seul pourrait me faire comprendre, comme en 1857 — alors que, condamné déjà, je ne pouvais me présenter sans être expédié directement sur Cayenne — j'ai été de guerre lasse jeté dans un complet où mon nom n'a pu être balbutié qu'imparfaitement ¹.

« A cette accusation fantastique d'assassinat dont l'opinion vient de s'occuper si chaudement, je réponds par ce cri de ma conscience : si j'ai l'âme trop stoïcienne pour ne pas faire de sensiblerie à propos de tyrannicide, je l'ai aussi trop française pour avoir jamais consenti à ce que cette chère et grande France fût délivrée par des mains étrangères. Qu'aurait pu faire pour la révolution un peuple qui, la veille, n'aurait pas eu le courage de s'affranchir lui-même. Pas d'esprits politiques qui ne me comprennent.

« Désenchanté, je ne pouvais pas l'être, la logique ayant ses lois inexposables, et le suffrage universel, même mutilé, privé de ses deux éléments vitaux, liberté de presse et droit de réunion, ne pouvant malgré tout aboutir qu'à la république. Cette force explosible, placée sous le trône des despotes, devait tôt ou tard se faire éclater.

« Rassuré sur la question politique, c'est vers la question sociale que se sont tournés tous mes travaux et toutes mes

1. L'affaire Tibaldi.

facultés. Dans ce pays surtout, où je l'avais sondée, il y a vingt ans, j'ai pu voir ses misères imméritées, ses plaies profondes, se développer sur la plus vaste échelle. J'avais écrit alors : le capital sans contrepoids mangera l'homme ; d'où la conséquence que le salariat, cette servitude morale et corporelle, doit disparaître sous peine de devenir un fléau pour l'humanité. Et aujourd'hui j'ajoute : puisque la propriété, fruit de travail, est une garantie d'indépendance, qu'on la respecte à la condition de la multiplier, de l'universaliser par l'association et la mutualité. Encore un coup le salariat doit disparaître. Voilà l'étape que nous avons à faire, vers cet idéal posé par nos pères à la fin du siècle dernier, à savoir : la perfectibilité indéfinie de la race humaine par la culture égale de l'intelligence et la progression du bien-être physique sous l'empire de la liberté et de la paix.

« C'est à la mise en pratique de cette grande loi, à la préparation des évolutions économiques exigées pour elle, que j'ai consacré la meilleure et la plus précieuse partie de mon temps.

« Pour le reste, celui des distractions, j'en ai fait deux parts.

« Le jour, j'ai souvent parcouru ces nombreuses collections de peinture, où l'Angleterre possède tant de chefs-d'œuvre, pour chercher chez les maîtres de la lumière celle que me refusait mon triste ciel d'exil, et la nuit parfois, plein de ces merveilleuses révélations que nous fait de jour en jour l'astonomie physique, j'ai dans la contemplation de l'unité et de l'harmonie de l'univers trouvé une consolation aux divisions et aux dissidences d'ici-bas.

« Spectacle splendide auquel je n'ai jamais pu m'arracher sans me demander comment les hommes se résignaient à être si malheureux lorsque, en échange de quelques moments d'entente, d'audace, de la justice, ils pourraient s'assurer un si grand bonheur.

« Cette vie placide et sans péripéties, vous le voyez, Monsieur, n'admet, ne comporte pas à mise en scène.

« Aussi, malgré le sacrifice regrettable de ne pas être peint par une plume aussi brillante et aussi sympathique que la vôtre, s'il m'était permis, au nom de l'amitié que vous voulez

bien m'offrir, de vous adresser une prière, je vous dirais : suspendez encore votre travail sur moi.

« Pourquoi faire aujourd'hui mon inventaire ? A-t-on rendu des services tant qu'il en reste à rendre, et rien est-il fait en présence de tout ce qui est à faire ? »

« A cette époque d'emphase où tant de vanités se défont à l'affût de l'éloge qu'elles prodiguent pour en être accablées à leur tour, le rôle de véritable républicain me paraît être celui de la modestie et de l'abnégation de soi-même.

« Ce n'est point à la veille d'une révolution où chacun de nous aura une responsabilité si lourde à porter, qu'il est bon de l'aggraver encore en donnant plus de retentissement à son nom.

« Le mien, dans ces derniers temps, n'a déjà été que trop renommé à mon gré. A vous fraternellement. LEDRU-ROLLIN¹. »

De son ami, le proscrit allemand, Karl Blind nous avons cet autre récit ; malheureusement celui-ci n'est, en général, pas du tout exact. « I reckon the pleasant hours I and my family spent, during many years, in the company of Ledru-Rollin, as among the happiest of our life. The charm of intercourse was enhanced by his gifted and amiable wife, whose acquaintance with German literature and with some branches of learning... are of no ordinary quality, whilst her firm political sentiments made her readily join in the political conversation. Both, moreover, were much inclined to philosophical speculation. The study of natural sciences, especially of astronomy, was always with Ledru-Rollin a favorite subject. On these themes he conversed with a fluency and an enthusiasm not less eager than on State topics. That which was to be regretted was his voluntary seclusion from English society. His work *De la Décadence d'Angleterre*... made him averse to frequent intercourse with Englishmen. Still, he followed with great interest the progress of the popular movements here. On the Irish question, it is true, he held the view which is common with Frenchmen of

1. L. R. Papiers 3 : 179-180. Pour détails quant à la cause de cette lettre voyez *infra*, chapitre XIV.

all parties. At the same time he was one of the firmest opponents of ultramontaniam. With Mazzini... Ledru-Rollin was therefore on this particular point entirely at issue. Though inactive in public politics... Ledru-Rollin's sympathies were fully awakened by the struggles of the Mexican Republic... For years Ledru-Rollin was seldom mentioned in the English press... Further years of weary waiting followed. Though mentally active, time hung heavily on his hands. *I curse my forced inactivity — I wish I had a thousand voices.* So he wrote in the early part of 1866. He yearned for a sphere of action... The apparently endless vista of his exile only became tolerable to him by his occupation with physical sciences and philosophical problems¹. »

Un jeune homme qui joua plus tard un rôle important, Scheurer-Kestner, écrit : « C'est principalement Ledru-Rollin qui donnait à la proscription de Londres cet aspect froid et réservé, surtout vis-à-vis des jeunes. Je l'ai visité en 1856... Il produisait sur moi une impression assez peu sympathique. Il se regardait comme le principal des proscrits et ne s'en cachait pas : il parlait de tout avec importance, en un mot, il pontifiait. C'est, du reste, chez lui qu'allaient tout d'abord ceux qui avaient besoin d'un sauf-conduit moral pour entrer dans les voies qui conduisent à la députation, Ainsi de Jules Simon, ainsi de Léonor Havin. Ledru-Rollin, malgré certains petits ridicules que lui reprochaient doucement ses amis (il se teignait les cheveux) était un honnête homme au cœur plein de noblesse que la vanité a été impuissante à altérer².

Un autre écrivain raconte : « Ledru-Rollin perdit peu à peu le goût de la politique ; à ceux qui venaient de France pour le voir, il déclarait que, se sentant abandonné par son pays, les affaires publiques ne l'intéressaient plus ; son intelligence toujours active trouva un aliment dans l'astronomie... Beaucoup d'entre eux [les anciens représentants] découragés répondaient, comme Ledru-Rollin, que le pays, en les abandonnant au jour

1. *Fraser's Magazine* 91 : 248-249, 252-253.

2. Scheurer-Kestner 102.

du combat, leur avait laissé le droit de renoncer à la lutte¹. » Delord déclare : « M. Ledru-Rollin vivait à Londres depuis son exil dans une sorte de retraite et d'isolement d'où le gouvernement impérial le faisait parfois sortir pour le mêler à des complots imaginaires². » Elex visita Ledru que « je trouvais vieilli³. » Conway, qui le vit en 1857, le dépeint ainsi : « a large and amiable man with a strong, solid brow and head⁴. »

A Londres il était un personnage connu. Sir Charles Dilke écrit : « When I was a boy, Hepworth Dix used to tell the story of how an omnibus driver had nudged him one day when he was sitting in the box seat, and pointing out Ledru-Rollin in Oxford Street had said : *See that gentleman ? I have heard say how he was once king of France*, which had been pretty well true at the beginning of 1848⁵. » Une certaine Mrs. Hawkes fit de lui un portrait à l'huile, qu'on mit en vente pour dix guinées⁶. Il existe aussi une peinture de lui par M^{me} Venturi⁷.

Ledru était en bons termes avec les radicaux anglais. Linton l'appelait son ami. Quant à Holyoake, « Ledru-Rollin and Victor Schœlcher were French refugees who often visited 14 Fleet Street⁸. » D'ailleurs « a score of French exiles, including Louis Blanc and Ledru-Rollin, sought his Holyoake's counsel⁹. » Cowen aussi « was on the most cordial and confidential terms with Ledru-Rollin, Louis Blanc and many other French refugees¹⁰. »

Il fréquentait encore Mazzini. Delescluze raconte une visite qu'il lui fit en mars 1868 avec Ledru. Mazzini les avertit de ne

1. Weill 395, 475, information donnée par Girerd.

2. Delord 5 : 534-535.

3. Elex 281.

4. Conway 2 : 161.

5. Gwynn : *Dilke* 1 : 188.

6. Holyoake : *Ledru-Rollin*, parmi les annonces.

7. Holyoake 2 : 261.

8. Mc Gabe : *Holyoake* 1 : 243-244. Cette maison était le bureau de Holyoake où les ultra-révolutionnaires anglais s'assemblaient.

9. Brown : *Holyoake* 11.

10. Jones : *Cowen* 19.

pas croire aux rumeurs de sa mort ; il vivrait encore pour voir les États-Unis de l'Europe. Delescluze et Ledru quittèrent Mazzini, profondément émus. Et en effet, dans la même année, des fausses rumeurs de la mort de l'Italien se répandirent¹.

Mais il y eut encore des dissensions entre les proscrits. Le 24 février 1866 Bancel écrit à Quinet, en se plaignant des querelles entre révolutionnaires. « Et l'un d'eux, innocent mystique, jadis élève de Lacordaire, maintenant disciple d'Hébert, ne m'a-t-il pas, parlant à moi, tenu ce propos : *Si Ledru-Rollin, L. Blanc et les autres rentrent en France, nous serons forcés de leur tirer des coups de fusil* »² ;

Quelquefois c'était moins sérieux, par exemple le différend entre Ledru et Savoye, témoin cette lettre du 15 juin 1861 : « Mon cher Savoye, la scène de l'autre jour m'a profondément affligé, je me suis donné 24 heures pour la juger mûrement. Vous me reprochez d'être exclusif, exagéré dans mes appréciations, tout d'un côté enfin. Que ce soit vice ou vertu de mon caractère, je n'en changerai pas. Cette passion, que vous appelez exclusivisme, inséparable d'une foi ardente, avait été le ressort du très peu que j'ai fait. Du reste, ce n'est pas nouveau. Vous me disiez exclusif aussi avant février. A côté de cela il vous plaît de vous considérer comme parfaitement impartial. A quoi je prends la liberté de vous dire qu'en tous cas ce n'est pas envers les hommes, car il n'y a pas un seul de nos amis ou de nos visiteurs qui n'ait pas cru avoir à se plaindre de vos airs de protection ou de dédain. Remarquez que je dis ; pas un seul vis-à-vis de qui je n'ai été obligé de vous excuser sous ce rapport. N'aurais-je donc eu que de malheur dans nos relations ? Non, la vérité est qu'au fond, nous n'avons, vous et moi, ni sur les hommes ni sur les choses la même manière de percevoir et de sentir. Question d'organisation. On peut s'estimer, s'honorer infiniment malgré cette différence de nature. Mais ce qu'il y a de sûr, ceci tue toute intimité, puisqu'on est réduit à s'observer sans cesse et à peser ses paroles, comme si l'on était

1. *Réveil* 26 novembre 1869.

2. Bancel 118. Monin affirme que ce farouche était Tridon.

devant un auditoire prévenu. Pourquoi donc ajouter aux tristesses de l'exil cette contrainte dont vous vous êtes plaint hier, et dont j'ai souffert longtemps moi-même sans me plaindre ? Pourquoi nous donner l'occasion de nous irriter respectivement ? Ne vaudrait-il pas mieux rester bons amis, ce que je désire, que nous ne nous vissions que dans les circonstances graves où, ayant le même but, nous sommes à peu près forcés d'avoir une opinion commune. A vous, Ledru-Rollin¹. »

En France, de nouveaux hommes paraissaient dans les rangs républicains, et il y avait de la tension entre le groupe de la *Rive Gauche*, jeune et opportuniste, et celui de l'*Avenir national*, intransigeant et fidèle aux vieux exilés : Ledru-Rollin, Louis Blanc, Victor Hugo, Edgar Quinet². Parmi ces jeunes, Henri Rochefort brillait par sa *Lanterne*. La plupart des démocrates applaudissaient, mais Georges Sand, Ledru-Rollin, et quelques autres vieux se plaignaient de ce succès étrange, de ces écrits sans noblesse et sans talent. Ledru écrivit même une lettre au *Times* pour décrier les travaux de Rochefort³.

En 1864 Garibaldi fit sa visite triomphale à Londres. Blind désirait lui faire rencontrer les chefs français, et Garibaldi en exprima le désir. Ledru insista pour que l'Italien lui rendit visite, et un jour Blind conduisit donc Garibaldi chez le montagnard, amenant aussi Louis Blanc. La réunion fut très cordiale⁴. Cette rencontre irrita Louis-Napoléon⁵.

En France Crémieux était toujours son ami ; Ledru parle de « notre inaliénable amitié pour vous⁶ ». Le proscrit déplora la mort de Voisin⁷. Parmi ceux qui le visitèrent fut Jules Lermina qui arriva avec une introduction de Delescluze⁸. Un nom-

1. L. R. Papiers 2 : 451-452, un brouillon presque illisible.

2. Adam 3 : 44-49 ; Scheurer-Kestner 99.

3. Weill 503 ; Thomas : *Leroux* 324 ; Pessard 1 : 248-249. Je n'ai pu trouver la lettre dans le *Times*.

4. *Fraser's Magazine* 91 : 249-250.

5. Mario, 335.

6. L. R. Babaud, 5 novembre 1863.

7. *Ibid.* 5 décembre 1862.

8. L. R. Papiers, 3 : 552, lettre non datée de Lermina.

mé Lafargette lui envoya un sonnet à Baudin, pour lui demander son opinion¹.

« L'éloignement ne nuisait point à sa popularité quoiqu'il ne travaillait pas beaucoup à l'entretenir² ». En 1861, Vermorel l'appelle « le représentant le plus respectable et le plus imposant de la république³ », et en 1869 Dauvergne le salue comme « le seul tribun de notre siècle⁴ ». La police française était toujours active ; un étudiant nommé Taule avait écrit à Ledru-Rollin « une lettre adressée mais non arrivée... contenant les sympathies chaleureuses... d'un jeune étudiant » ; il fut condamné « pour délit... de manœuvres à l'extérieur⁵ ».

Dans toutes les lettres à Babaud, Ledru ne parla qu'une fois de ses opinions politiques ; le 18 décembre 1860 il écrit : « La colonie, en général, ne doit pas voir avec plaisir le retour à la prépondérance militaire. Mais dans les éventualités de la guerre probable d'ici 18 mois, et avec le formidable accroissement que l'Angleterre a donné à Gibraltar et à Malte, cette misère était inévitable. La politique a dû l'emporter sur les intérêts du développement de la colonisation. Dans la prochaine guerre, où l'Algérie serait un point d'une grande importance, il faut avant tout la mettre à l'abri d'un coup de main, et en faire, de plus, une puissante ressource⁶. »

A la fin de 1868, le premier Congrès de la Ligue de la Paix se tint à Genève. Les républicains et les socialistes de tous les pays voulurent y assister. En France, on poussait Scheurer-Kestner à s'y rendre. Celui-ci écrit : « Je fis savoir à Naquet que je ne m'associerais pas à cette œuvre si les *anciens*, les *vieux* que je considérais toujours comme nos chefs véritables, n'y adhéraient pas les premiers. Naquet me répondit qu'il était de mon avis et qu'il avait demandé leur adhésion à Ledru-Rol-

1. *Ibid.* 3 : 171, 18 décembre 1868.

2. Delord 5 : 534-535.

3. Vermorel 186.

4. L. R. Papiers 3 : 97.

5. Floquet dans *Revue politique* 2 : 151.

6. L. R. Babaud.

lin, à Schœlcher, à Mazzini, à Garibaldi. Ce dernier avait déjà répondu en acceptant. Acolas revint à la charge en me demandant d'insister personnellement auprès de Ledru-Rollin, de Barbès, et de Schœlcher. Je devenais donc un intermédiaire entre mes amis de l'étranger et les *opportunistes* de Paris ».

Beaucoup des démocrates ci-inclus, Albert, Louis Blanc, Carnot, Favre, Flourens, Hugo, Lavertujon, Schœlcher, et Simon assistèrent au congrès, mais Ledru resta à Londres¹.

1. Scheurer-Kestner 101. Pour détails du congrès, voyez Delord 5 : 174-200; Weill, 496-497; Tchernoff : *Second empire* 467-469.

CHAPITRE XIII

ÉCRITS PUBLIÉS ET INÉDITS : LE PHILOSOPHE.

Tous les proscrits s'intéressaient à l'expédition mexicaine de Napoléon III et de Maximilien, et dans les premiers mois de 1865, c'est-à-dire quand l'issue de la guerre civile aux États-Unis avait cessé d'être douteuse, Karl Blind, Mazzini et Ledru-Rollin écrivirent, ensemble, une lettre au Président vainqueur, en le poussant à combattre Napoléon III au Mexique, pendant que les démocrates le combattraient sur le continent. Blind lui-même nous informe : « A confidential communication was addressed to president Lincoln, showing him how the attempt of the two imperial adventurers might be followed by an effective blow at headquarters in France and elsewhere.... President Lincoln was struck with the idea and did not decline. He reserved, however, his decision for the time of greater urgency... The plan was buried with him in his gory grave¹. » Malheureusement je crains que la lettre n'existe plus; du moins, je n'ai pu la trouver dans les collections connues des manuscrits de Lincoln. Blind affirme que c'est lui qui a composé cette

1. *Fraser's Magazine*, 91 : 249. On fait mention de cette lettre dans King : *Mazzini*, 199.

lettre¹. C'est possible, mais tout ce qui nous en reste est un brouillon de l'écriture et du style de Ledru, si abominablement écrit que des mots sont absolument illisibles :

« Dans la lutte gigantesque que vous conduisez si noblement contre la rébellion intérieure et la servitude humaine, les cœurs des nationalités dont nous sommes l'organe, n'ont jamais cessé d'être avec vous.

« Nous, Républicains, nous comprenons trop bien ce que le déchirement de votre grande République fournirait d'armes au despotisme de la vieille Europe, aux ennemis des principes que nous y représentons, pour ne pas vous avoir aidé moralement de toutes nos sympathies et de tous nos efforts.

« En voyant, dès l'origine, la cause de l'unité et de l'émancipation représentée par un Républicain aussi sincère qu'énergique, nous n'avons jamais, même aux jours les plus menaçants, douté du succès, et nous n'avons cessé d'y habituer l'opinion par tous les moyens de propagande dont nous pouvions disposer. Servant la cause des principes, votre cause, nous servions aussi la nôtre.

« Ce succès contre vos ennemis intérieurs est aujourd'hui assuré contre ces ennemis du dedans, comme il le serait demain contre ces ennemis du dehors, car il ne faut pas se dissimuler que l'expédition du Mexique est une dernière tentative du despotisme contre l'union américaine, une épine apportée dans son flanc.

« Peu importe, vous en aurez raison. Nous savions l'Amérique assez grande, assez indomptable, pour se suffire à elle-même contre tous.

« Cependant, ce sont encore des flots de sang, des ruines inutiles, des haines léguées de peuple à peuple, quand en dehors des gouvernements qui les oppriment, ces peuples ne demandent qu'à s'unir et à se serrer la main.

« Les Nations, si arriérées en 1792, quand la France leva le drapeau de la solidarité humaine, et qui, trompées par leurs souverains, se sont partout armées contre elle, sont mûres

1. *Dark Blue*, 3 : 321 ; *Fraser's Magazine*, 91 : 249.

aujourd'hui et prêtes pour la liberté. Il ne leur faudrait, pour la conquérir définitivement, que l'assistance d'un gouvernement fraternel.

« L'Italie est debout, unifiée et frémissante, ayant aux trois quarts reconquis son indépendance.

« L'Allemagne, engagée contre la contre-révolution, mènerait une lutte dont sa presse va donner le signal.

« Et la France elle-même, un instant trompée par l'ombre d'un grand nom, ayant cru qu'elle avait besoin d'un dictateur armé pour asseoir sa démocratie et la répandre au dehors, sort enfin de sa coupable illusion et de son long sommeil.

« Plus de doute, sa bourgeoisie et ses masses, qu'on avait habilement divisées, font, de nouveau, cause commune et s'essayent à cette opposition de détail, qui est en France l'avant-courrier des révolutions.

« L'armée seule, et elle est puissante, est retenue encore par les avantages dont elle a été gorgée ou par sa discipline de fer. Mais l'armée elle-même, qui en Crimée croyait aller anéantir un despote, qui en Italie croyait donner à tout un peuple la liberté, commence à comprendre qu'elle n'a dépensé tant de courage que pour la prééminence et la vanité monstrueuse d'un homme. L'armée..... devient froide et raisonne; ajoutons que dans cette attente d'une lutte générale entre le despotisme et la liberté, ses souffrances ne peuvent devenir que de plus en plus intolérables. Car les gouvernements ruinent les peuples et rien ne saurait plus ramener la confiance de l'industrie.

« Tout est donc prêt pour la lutte en Europe — seulement les despotes ont tué la lumière. La presse, aujourd'hui, n'est plus possible. Toute tentative... est impitoyablement frappée. Ce qu'il faudrait cependant pour rallier toutes les opinions, pour leur donner une unité, un corps, un élan suprême, c'est une propagande puissante, universelle, irrésistible, ne reculant devant aucun sacrifice et devant laquelle... les despotismes de l'Europe ne tiendraient pas six mois.

« Les masses ne reculeraient pas devant ce sacrifice si l'on pouvait recueillir leur obole, mais comment le faire sans aller contre le but, sans se faire écraser ?

« Ce qu'il y a de vrai, tout incroyable que cela puisse paraître, vrai sans exagération, vrai à la lettre, c'est que la liberté et le bonheur de plusieurs nations ne dépendent aujourd'hui que d'une modique somme d'argent.

« C'est cette somme, impossible à trouver pour nous autres pauvres exilés, mais qui n'est qu'une goutte pour un gouvernement, c'est cette somme que nous venons vous demander au nom des principes que vous faites triompher et que nous avons soutenues avec des alternatives de revers et de succès depuis trente ans.

« Nous n'ignorons pas que les sacrifices d'Amérique... mais nous vous rappelons aussi que la France républicaine, ayant à combattre l'intérieur et l'étranger, épuisée d'argent, n'en aidait pas moins... les peuples amis.

« Et ne serait-il pas beau de voir un jour inscrit dans l'histoire que, plus heureux en cela que le grand Washington lui-même, qui ne put pas payer à la France la dette de reconnaissance, le président Lincoln, en même temps qu'il asseyait sur les bases inébranlables la démocratie dans le monde nouveau, contribuait à émanciper la démocratie du vieux monde ?

« N'aurait-il pas ainsi doublement bien mérité de l'humanité ? »

Une grande partie du temps de Ledru-Rollin fut consacré à écrire, mais seulement une petite partie de ces travaux virent le jour. Je suis incertain quant aux dates de ses ouvrages inédits : quelques-uns tombent dans une période antérieure, mais je les ai arbitrairement placés dans ce chapitre. Quelques fragments d'un roman historique sur les temps de Luther montrent qu'il s'était tourné même vers la littérature d'imagination². Un essai sur la phonétique écrit en anglais, lequel donnait les théories de Pythagore et de Helmholtz, quelques notes sur l'harmonie, divisées en deux parties, intitulées *Partie pratique de la Basse continue* et *Modulation*, n'étaient peut-être que

1. L. R., Papiers, 3 : 16. Les points indiquent des mots illisibles.

2. L. R. B 55.

des notes prises à une conférence¹. Ses autres ouvrages peuvent se grouper en écrits politiques, sociaux, religieux et scientifiques.

De ses essais politiques, le seul imprimé fut une *Lettre à Blind*, que celui-ci publia dans son *Deutsche Eidgenosse*, Karl Blind en dit : « This German publication was saluted by expressions of sympathy on the part of Ledru-Rollin and Mazzini, Garibaldi and Louis Blanc... Ledru-Rollin's letter in favor of full Italian unity including Rome therefore appeared first in that German review and was afterwards secretly propagated in France as a separate sheet². » La lettre datée du 27 avril 1865, commence par applaudir à l'appui donné par Blind à l'unité italienne. « Si vraies, si irrésistibles que soient les lois d'attraction qui régissent l'univers, elles ne sont ni plus vraies ni plus irrésistibles que les affinités de race, les liens de nationalité... C'est, cependant, contre cette thèse si simple, si indiscutable que s'acharnent les derniers suppôts du despotisme, décorés du nom pompeux d'*hommes d'État*. » Il proteste contre les propos d'un « des plus renommés d'entre eux », Thiers, qui, en criant : *les peuples ne peuvent changer de maître* « devient le protecteur du pouvoir temporel comme M. le duc d'Aumale s'en est fait le glorificateur et M. de La Moricière l'épée malheureuse. » L'absolutisme en France — association du prêtre et du tyran, symbolisée par la Saint-Barthélemy — appelant la Révolution une catastrophe, refuse aux autres nations le droit de s'unifier comme elle. Heureusement, la France n'écouterait pas ce cri. Machiavel a réfuté la maxime de Thiers ; il a montré la turpitude des rois et a déclaré que le Pape, fléau de l'Italie, était l'obstacle éternel à son unité. M. Thiers, connaît-il mieux l'Italie que cet illustre Italien ? « En résumé, mon cher Blind, félicitons-nous ; un grand pas est fait ; c'en est fini du constitutionnalisme sur le continent... C'est parce que vous le dites à l'Allemagne que je suis avec vous. » Maintenant, il faut se préparer à agir « avec cette foi de la jeunesse,

1. *Ibid.*

2. *Fraser's Magazine* 91 : 251.

la seule qui transporte les montagnes. » Imitez le peuple des États-Unis ! « Enfin, soyez dignes d'eux, dignes de nous-mêmes, en reconquérant ces mâles institutions sous lesquelles la grandeur d'un peuple ne subit pas de lacunes, sous lesquelles le glorieux, le suprême représentant d'une cause sainte, Lincoln, peut être précipité dans l'immortalité, sans danger pour la patrie, la nature ne faisant jamais défaut à ce fier moule Républicain, où sont fondus à l'avance, et comme tenus en réserve, les grands caractères pour les grandes circonstances. » La lettre est éloquente et mieux construite qu'habituellement. Il faut noter quelques traits : son désir constant pour la solidarité des nations, sa croyance dans le principe de nationalité, sa haine du constitutionnalisme, son admiration pour Lincoln, son amour des citations¹, son emploi des métaphores tirées du monde scientifique (une nouvelle habitude, sans doute due à ses récentes études).

Parmi ses écrits politiques inédits, hors une analyse de l'introduction à l'*Histoire de la Révolution*, par Louis Blanc, et une copie du discours du duc d'Aumale en 1861, il existe trois manuscrits. Dans le premier, *Aux Révolutionnaires*, après une introduction dans laquelle il déclare que tous doivent travailler ensemble pour des impôts progressifs et proportionnels, maintenant que le 2 décembre a uni tous les démocrates, il développe un programme financier complet : abolition des impôts indirects ; possession gouvernementale des chemins de fer, des canaux et des assurances ; répudiation de la plus grande partie de la dette publique ; une taxe progressive sur les revenus comme principal impôt². Le deuxième manuscrit est un brouillon pour l'organisation du conseil d'État, mais la seule partie bien développée est l'introduction historique³. Le troisième est un *Projet de Constitution*. Ledru y appuie les idées suivantes : séparation de l'État et de l'Église ; une magistrature élective et la justice gratuite ; une petite armée et le service militaire uni-

1. Il y en a beaucoup de Machiavel.

2. L. R. Papiers 5 : 235-355. La date de cet article est évidemment le commencement du second empire.

3. *Ibid.* 5 : 748-775.

versel ; liberté de réunion, de la presse, de discours, de discussion ; des mesures sévères contre tous ceux qui ont aidé à l'établissement ou au maintien de l'empire (il donne une énorme place à des décrets confiscatoires et des procès judiciaires) ; l'instruction universelle, gratuite, par l'État, avec des écoles d'agriculture et d'économie ; des grands changements dans le système financier (les mêmes demandés dans *Aux Révolutionnaires*, ainsi que l'abolition de la Banque de France et de la Bourse) ; des pensions de vieillesse ; l'ouverture des clubs ; l'abolition de la Légion d'honneur ; une bibliothèque libre dans chaque commune ; la publicité de tous les documents du ministère de l'intérieur et de la Préfecture de police ¹.

Pendant cette période, il devenait socialiste ; mais cela ne signifie pas un grand changement d'opinion. Il s'opposait encore aux systèmes utopistes ; c'est le socialisme pratique de Marx sans la guerre des classes, c'est l'*association* qu'il appuyait. Blind écrit : « Often as he denounced the communistic movement in words of bitterness, he much oftener, in the intimacy of private intercourse, spoke in words full of feeling of the sufferings of the proletariat. On such occasions the warmth of his sentiments became fully apparent. Social reform was for him the necessary complement of political emancipation ². »

Nous avons déjà vu comment Ledru avait soutenu l'impôt progressif. La possession gouvernementale des chemins de fer, les pensions de vieillesse, toutes idées liées au socialisme. On peut voir plus clairement ses opinions dans une lettre publique écrite en 1866 à l'*Association* de Bruxelles, organe de l'association internationale des ouvriers, fondée à Londres en 1864 par Marx et Mazzini. Ledru y affirme que le mouvement coopératif était la transformation économique la plus importante depuis l'émancipation de la commune, et il regrette de n'en pouvoir prendre que dix actions. L'accroissement des richesses n'avait pas du tout allégé la misère des ouvriers. Au contraire, l'association a résolu le problème de distribuer le

1. *Ibid.* 5 : 746-747.

2. *Fraser's Magazine* 91 : 251.

capital au prolétariat, tout en le conservant. Il décrie les théories de Fourier, de Saint-Simon, de Proudhon, le communisme, l'anarchie, même son ancien projet des banques de crédit. Toutes ces idées s'effaceraient devant l'*association du capital et du travail*. Différent des systèmes utopistes du passé, ce système pratique se répand progressivement. Il fera sa petite part pour le propager et il encouragera l'association à continuer. « Vous aurez bien mérité de l'humanité et inscrit votre nom sur une page ineffaçable, celle d'où datera l'abolition du salariat, dernier vestige de la servitude économique ¹. »

L'article fut reproduit dans la *Rive Gauche*, d'ordinaire peu sympathique ². Ledru voulait le répandre davantage; donc, le 15 janvier, il l'envoya à Peyrat avec la lettre suivante : « Cher Monsieur, vous vous êtes montré si obligeant pour moi dans vos rapports avec quelques-uns de mes amis, que je m'en autorise pour venir vous demander, si vous jugez utile et possible de publier dans votre journal la lettre incluse. Autant que j'ai fui depuis longtemps toute publicité, autant j'estime impérieux de se provoquer sur ce mouvement coopératif qui débale le lendemain de difficultés énormes, bien connues seulement de ceux qui ont eu à y faire face durant l'orage. Ma lettre est si exclusivement économique que je ne la crois nullement incriminable. A vous cependant d'en juger. Quoi que vous décidiez, je n'en suis pas moins heureux d'une occasion qui me permet de vous dire avec quel intérêt fiévreux j'ai suivi votre ardente polémique sur cette duperie de décentralisation, par vous si définitivement mise à néant et quelle satisfaction j'éprouve, aujourd'hui, à lire votre mâle étude de la dernière œuvre de Quinet ³. Odiense ingratitude envers la Révolution, ce livre, pris en lui-même et chose plus étrange, un tissu de contradictions choquantes. Grâce à votre plume, aussi puissante que patriotiquement inspirée, la jeunesse, malgré tous les Ollivier et tous les apostats du monde, ne sera donc pas foudroyée dans

1. Ecrits divers 2 : 464-470; pour analyse voyez *Fraser's Magazine* 91 : 252; Delord 5 : 535.

2. *Rive Gauche*, 21 janvier 1866.

3. *La Révolution*.

son jugement sur cette époque de géants, d'où sortit le salut inespéré de la France et qui restera son éternelle gloire entre les nations. Laissez-moi, cher Monsieur, vous serrer bien cordialement la main. Ledru-Rollin¹. »

Il existe aussi deux travaux inédits sur le socialisme. L'un nommé *Études sociales*, se divise en deux parties. *Le Gouvernement Entrepreneur* affirme que le Gouvernement a déjà étendu son intervention dans l'industrie et qu'il doit continuer sur ce chemin, car ainsi aucune liberté n'est détruite. *Le Salaire* appuie le système des bonis². L'autre essai, *Réforme*, déclare l'importance de la question sociale et la domination du capital; la solution est dans l'union du capital et du travail, car la propriété est bonne et devrait être rendue accessible à tous. Les mines, les chemins de fer, etc., devraient être possédés par l'État; la Chambre doit voter des mesures philanthropiques, e. g. hopitaux pour ouvriers. Chaque industrie doit être organisée avec un comité directeur central. On doit avoir aussi une banque d'État pour prêter aux paysans³.

Pendant cette période, Ledru s'occupait beaucoup des questions philosophiques et religieuses. Blind affirme que Ledru n'était pas athéiste, mais voltairien, opposé au dogme de l'Église, mais croyant à l'Être suprême et à l'immortalité de l'âme. « Not only did he hold these opinions as a result of his moral bent, but he was fond of expounding them with a fervor amounting to a religious devotion. He vehemently bore down every objection and was even intolerant of any scepticism in the matter. The depth of his conviction showed itself when, to any casual remark in a sense of doubt, he replied with a torrent of eloquence. He often mentioned he was busy with a work on these subjects⁴. » En effet, beaucoup de notes sur des questions religieuses existent parmi ses papiers. Des longs extraits des grands philosophes et théologiens, divisés en trois groupes : Morale des Peuples de l'Extrême-Orient, Morale

1. Reinach : *Peyrat*, 37-38.

2. L. R. Papiers, 5 : 439-443.

3. *Ibid.*, 5 : 418-431. Ce système est proche de celui de Louis Blanc.

4. *Frazer's Magazine*, 91 : 252.

Antique, Morale Chrétienne¹, montrent une préparation pour un ouvrage qui ne fut jamais achevé. Des notes diverses sur la doctrine des miracles au XVIII^e siècle, sur le monde des évangélistes, sur les auteurs des évangiles, sur la liberté religieuse, absolue, sur le péché originel, une étude historique sur les dieux et les demi-dieux mythologiques montrent son extrême intérêt dans ces sujets, mais n'en dénotent pas un savoir profond². Ailleurs, il y a des notes sur la femme et l'Église et sur la morale scandinave, qu'il fit rentrer plus tard dans le seul livre qu'il acheva sur des questions religieuses³. Après une description historique des relations diverses entre la femme et l'Église sous les têtes de chapitre : *Virginité de Marie, Culte de la Vierge, Péché originel, Conception immaculée de la Vierge, Origine du Mariage, la Femme et le Prêtre, la Femme*, il donne ses conclusions : « J'en conclus, n'en déplaise toujours à l'Église qui n'a rien fait pour elle, mais là, rien, que la femme en dépit de tous ses défauts, d'autres disent peut-être à cause même de ses défauts, que la femme, dis-je, est le dernier mot de la création. » Comme Adam fut créé après les bêtes, ainsi Ève fut créée après Adam⁴.

Ledru écrivit aussi sur les questions scientifiques : deux essais intitulés *Structure de l'Univers et Découvertes des Ages primitifs*, datés 1^{er} et 4 septembre 1855⁵; deux autres sur *Les Corps d'Espace et Formation de la Terre, Changements géologiques*, datés du 24 novembre 1853 et du 5 janvier 1854⁶; un programme pour les quatre premiers chapitres d'un livre sur la géologie et l'astronomie⁷; et quelques notes sur Laplace et sur Muller⁸. Comme pour les questions religieuses, ces travaux montrent plutôt l'extrême intérêt que le savoir profond de l'auteur; Ledru ne fut jamais qu'un amateur en ces sujets.

1. L. R. Papiers, 5 : 448-587.

2. L. R.-B., 55.

3. L. R. Papiers, 5 : 587-612.

4. *Ibid.*, 5 : 615-745. Citation est 5 : 743.

5. *Ibid.*, 5 : 381-389. Apparemment d'autres devaient suivre.

6. *Ibid.*, 5 : 392-397, 403-415.

7. *Ibid.*, 5 : 398-399.

8. *Ibid.*, 5 : 390-391, 416-417.

CHAPITRE XIV

LA FIN DE L'EMPIRE : L'INSERMENTÉ.

Le 14 août 1869, Louis Napoléon publia une deuxième amnistie générale pour tous crimes politiques et de la presse ¹. On l'interpréta encore comme ne s'appliquant pas à Ledru-Rollin. Le *Diable à Quatre*, de Ranc, affirma que l'amnistie n'était pas générale parce qu'elle ne comprenait pas Ledru-Rollin et Tibaldi; il conseilla le retour de Ledru et prédit un triomphe glorieux dans le procès qui suivrait, si le Gouvernement osait arrêter le proscrit. Le *Siècle* protesta contre le déluge de calomnies et réimprima le procès Tibaldi pour en démontrer l'absurdité ². Delescluze affirma que le Procureur général Delangle avait menacé d'envoyer Ledru droit à Cayenne, sans procès. Pendant un mois, il continua à tourner en ridicule le procès Tibaldi et à insister sur l'application de l'amnistie à Ledru ³.

Ledru-Rollin lui-même écrivit une lettre publique, le 31 août, pour expliquer qu'on avait donné des ordres pour l'arrêter s'il entra en France et que, bien qu'il puisse consentir à un pro-

1. *Moniteur*, 1101.

2. *Réveil*, 24 août.

3. *Réveil*, 25 août au 27 septembre, *passim*, articles par Delescluze, Caron, Cournet, Razoua.

cès, il ne se résignerait pas au long emprisonnement qui l'attendait, pendant que le Gouvernement enverrait à Cayenne chercher des témoins; enfin que, aussitôt que ce serait possible, il retournerait au champ d'action¹. Le 4 septembre, il écrivit un deuxième message pour répondre au déluge de lettres le poussant à revenir et lui affirmant que l'amnistie s'appliquait à lui. Mais il savait définitivement qu'on avait donné des ordres pour son arrestation s'il rentrait en France. En 1859, on l'aurait dirigé droit sur Cayenne; maintenant il pouvait être assuré d'un procès. Ce procès pourrait être un glorieux triomphe, dans lequel il démontrerait les pièges des agents provocateurs et les ruses du Gouvernement impérial, mais, plus probablement, il dépérirait durant une longue détention avant le procès. Il brûlait de retourner en France et il rentrerait le jour où il le pourrait avec sécurité².

Vers la fin de l'Empire Ledru-Rollin devenait très populaire. Les journaux conservateurs l'attaquaient continuellement; les feuilles libérales le défendaient³. Le 11 septembre, Ulbach lui écrivit pour dire qu'il publiait une série de biographies et qu'il désirait vivement en insérer une de Ledru. Delescluze lui avait déjà donné quelques détails et Verdaveine⁴ d'autres. Ce dernier lui avait conseillé d'écrire directement au proscrit. Ulbach demande que Ledru-Rollin réponde comme dans une entrevue et lui donne des détails intimes et des vues personnelles⁵. Ledru-Rollin répondit dans une lettre que j'ai déjà citée⁶. Malgré la prière de Ledru de ne rien publier, Ulbach écrivit sa

1. *Réveil*, 6 septembre, *Times*, 8 septembre.

2. Écrits divers, 2 : 471-473; *Réveil*, 27 septembre. L'original est à la Bibliothèque royale de Bruxelles, ms., n° 3670.

3. *Réveil* 5 novembre 1868. Cf. *ibid.* avril, juillet 1869, Delescluze et Hubbard.

4. Un républicain peu important, l'ami intime du banquier Jean Badel, neveu de M^{me} Ledru-Rollin.

5. L. R. Papiers 3 : 175.

6. Voyez *supra*, chapitre XII. En décembre 1868, il reçut aussi une lettre d'un nommé Houdin, lui demandant de répondre à quelques questions sur son grand-père, Ledru-Comus, car Houdin en écrivait la biographie pour l'encyclopédie Larousse. — L. R. Papiers 3 : 173.

biographie et même donna quelques extraits de la lettre ¹. On la mit en vente en même temps qu'un portrait du proscrit ².

Même Garnier-Pagès, son ancien collègue, qui était son ennemi acharné avant le 24 février, et qui l'avait combattu dans le gouvernement provisoire, lui écrit le 29 août, quelques jours après l'amnistie : « Mon cher Ledru-Rollin, le bruit court que vous devez revenir en France. Je désire vivement que ce bruit devienne une réalité. Vous revoir au milieu de nous serait pour moi une grande satisfaction, vous le savez. Vous êtes dans mes affections un souvenir et un principe. Vous représentez à mes yeux la république de 1848 frappée d'un double exil. Si nous avons souffert, nous autres en France, nous avons pu, du moins, lutter au milieu de nos concitoyens pour reconquérir, jour par jour, les libertés perdues. Vous, vous n'avez eu pour atténuer vos regrets que la consolation de tenir haut et ferme notre drapeau vénéré, autour duquel tous les peuples viendront tôt ou tard se grouper. Vingt ans ont passé sur nous comme un mauvais rêve. L'horizon semble s'éclaircir. Une nouvelle génération surgit. Il ne nous reste qu'à léguer la tradition révolutionnaire des droits et des devoirs à la jeunesse, qui saura payer sa voie et défendre à son tour la sainte cause pour laquelle nous avons vécu et combattu. Votre présence sera pour elle un enseignement. Venez donc, et ce jour-là il y aura fête pour tous nos amis et joie à la maison. Bien à vous, Garnier-Pagès. Mes hommages respectueux à M^{me} Ledru-Rollin. Ma femme lui adresse ainsi qu'à vous ses compliments empressés ³. »

Plusieurs journaux s'intéressaient à lui. *L'Éclaireur* de Saint-Etienne lui demanda un article pour son numéro spécial du 29 août ⁴. Prunella (P), pour Perin, le rédacteur du *Libéral du Centre* de Limoges, lui écrivit le 30 juillet en se plaignant de

1. Ulbach : *Nos Contemporains* n° 6.

2. *Gloche*, n° 57, page 59.

3. L. R. Papiers 3 : 175.

4. *Réveil*, 29 août. D'autres collaborateurs étaient Louis Blanc, Delescluze, Marc Dufraisse, Jules Favre, Gambetta, Garibaldi, Victor Hugo, Meran, Michelet, Pyat, Quinet, Rochefort et Simon.

ses ennuis financiers dûs à des amendes, et en expliquant qu'on espérait raviver le journal par une édition spéciale. « Je viens donc, cher citoyen, vous prier de vouloir bien, si rien ne s'y oppose, faire un article de quelques lignes pour le *Libéral du Centre* qui, nous en sommes certains, donnera à son numéro d'exception un attrait particulier. » On avait demandé également des essais à d'autres démocrates pour ce numéro qui devrait paraître le 8 août¹. Ledru semble avoir gardé un intérêt dans le *Courrier du Mans*, car le 10 août Granger² lui écrivit qu'il l'avait représenté à la dernière réunion du conseil. On avait de la difficulté à faire vivre cette feuille, car Marchet, le rédacteur en chef, était impossible, habile mais paresseux. Il y avait aussi des troubles financiers et de la concurrence avec les organes libéraux et monarchiques. Granger craignait qu'on ne soit forcé de laisser mourir le journal³.

Mais Ledru s'intéressait surtout au *Réveil*, fondé en 1868 par Delescluze. C'est à lui que ce rédacteur conta en détail les troubles de son journal⁴. C'est à lui que Delescluze envoya un article de Hubbard sur le 13 juin pour en avoir son opinion⁵. C'est à lui aussi que Delescluze envoya sa demande imprimée pour des fonds⁶. Ce fut, enfin, du *Réveil* que naquit l'idée des insermentés ; c'est-à-dire, des candidats qui refuseraient de prêter le serment à l'Empereur, préliminaire à la candidature dans les élections. Naturellement un tel candidat ne pourrait pas prendre possession de son siège dans la Chambre, mais ce serait une protestation glorieuse contre le gouvernement actuel. Comme insermenté, Delescluze pensait spécialement à Ledru-Rollin.

1. L. R. Papiers 3 : 101.

2. Un des principaux agents électoraux en 1849, plus tard un proscrit.

3. L. R. Papiers 3 : 105.

4. Voyez spécialement *ibid.*, 3 : 202, 1 : 816, 24 mars, 26 juin. Ledru était abonné à divers journaux, entre autres *Réveil*, *Rappel*, *Gloche*. — *Ibid.*, 3 : 103, 242, Léonce et Leroux.

5. *Ibid.*, 1 : 812, 20 mars. Delescluze ajouta sa joie de savoir que son ami se portait bien.

6. *Ibid.*, 1 : 814, 26 juin.

Déjà en août des rumeurs circulaient. Son régisseur, Leroux, écrit : « Le bruit se répand partout que vous vous porterez comme candidat au lieu et place de M. Bancel. Ce bruit est accueilli avec plaisir¹ ». Le dernier jour du mois, Delescluze déclara que, vu l'attitude du gouvernement quant à l'amnistie, il ne conseillait plus le retour de Ledru. Mais il affirma son triomphe inévitable le jour où ce retour serait possible, car aucune section du parti républicain ne lui était plus hostile. Probablement la joie universelle empêcherait son arrestation, mais néanmoins, il déconseillait cette tentative². A cette période appartiennent la lettre de Garnier-Pagès citée au-dessus et une autre par le montagnard Testelin, écrite à Lille le 15 septembre, laquelle prévoyait l'effet énorme que produirait sa rentrée en France. Testelin lui conseille de publier ses principes, mais de se tenir hors de la portée du gouvernement, « vous, chef incontesté de la démocratie honnête et raisonnable³. »

Pelletan dans la *Tribune*, Ténot dans le *Siècle*, Ulbach dans la *Cloche*, appuyaient la candidature de Ledru-Rollin assermenté⁴. Girardin écrit à Ranc qu'il ne craignait pas, comme lui (Ranc) et Peyrat la candidature de Ledru-Rollin. « Ledru-Rollin représente le principe électif aux prises avec le principe héréditaire, la République renversée aux prises avec l'Empire restauré. C'est là une grande et noble lutte. Mais M. Rochefort ne représente rien qu'un mauvais tour de gamin que le suffrage universel se joue à lui-même. L'élection de Ledru-Rollin, en 1869, au même titre que l'élection du prince Louis Napoléon, en 1848, se justifierait par la grandeur du rôle que l'ancien membre du gouvernement provisoire a joué non seulement en février 1848, mais en juin 1849, où il a défendu inconsidérément, mais courageusement, la constitution du 4 novembre avec la force et le talent des Berryer et des Guizot⁵. Le peuple

1. *Ibid*, 2 : 103, 6 août.

2. *Ibid.*, 3 : 208.

3. *Ibid.*, 3 : 181.

4. *Débats*, 27 septembre ; *Siècle*, 26 septembre ; *Cloche*, 28 août.

5. Ranc, 50-51, 20 septembre.

l'acclamait aussi. On le proclama président honoraire d'une réunion électorale; Claretie lui porta un toast; diverses sections le proposèrent comme candidat¹. Le *Réveil* surtout l'appuyait. Pour les quatre sections de Paris, il avait proposé Ledru-Rollin, Barbès, Pyat, Hugo. A la *Gazette*, il répondit que Ledru était dégoûté de l'exil et se porterait comme candidat dans la troisième circonscription; seule l'injuste exception de l'amnistie dite générale le retenait en Angleterre².

Vers le milieu d'octobre, la vraie lutte commença. Bancel, Gambetta, Picard et Simon avaient opté pour les provinces, et il fallut tenir des élections supplémentaires dans la première, la troisième, la quatrième et la huitième circonscriptions de Paris. Beaucoup de candidats étaient proposés et bien d'autres se proposaient. Le *Rappel* appuyait Ledru, Hugo, Blanc et Barbès; la *Réforme* et le *Siècle* Ledru, Rochefort, Barrès et Pyat; la *Démocratie* Ledru, Rochefort, Brisson et Emmanuel Arago³. Delord, rédacteur du *Siècle*, ne voulait pas d'inscrimées: ce serait risquer l'insurrection pour prouver que Ledru et Hugo pouvaient recevoir le vote unanime; ce serait substituer une manifestation à une élection. L'*Avenir national* croyait que Ledru refuserait, car il appuyait l'abstention⁴. Donc le *Siècle*, l'*Avenir national*, la *Réforme* s'opposaient à l'idée des inscrimées; même le *Rappel* était tiède. Seul, le *Réveil* continuait sa propagande, mais sans mentionner les noms de ses candidats⁵. Beaucoup de ses partisans voulaient porter Ledru dans toutes les quatre circonscriptions⁶. Naturellement les conservateurs trouvaient l'idée complètement absurde⁷.

1. *Siècle*, 27 septembre; Teberhoff: *Second-Empire*, 583; *Réveil*, 8 août.

2. *Réveil*, 14 juillet. 8 août. Delescluse ridiculisa encore l'affaire Tibaldi et affirma qu'aucune partie des républicains ne s'opposait à Ledru.

3. *Siècle*, 25 octobre, 9 novembre; Delord, 5: 516.

4. *Siècle*, 27, 30 octobre.

5. *Réveil*, 21 octobre à 4 novembre, *passim*.

6. *Ibid.*, 4 novembre.

7. E. g. Villetard dans les *Débats*, 1^{er} novembre.

En attendant, un dilemme se présentait à Ledru. Devait-il accepter une candidature, ou non ? Dans la troisième ou la quatrième circonscription ? Comme insermenté ou assermenté ? Des amis lui donnaient des avis contradictoires et chacun croyait que Ledru pensait comme lui. Ainsi Ulysse Parent affirma qu'il se présenterait comme insermenté ; Spuller déclara qu'il prêterait serment¹. Rousseau lui écrivit le 15 octobre pour lui conseiller de prendre garde avant d'accepter une candidature et pour l'assurer que l'emprisonnement résulterait certainement s'il tâchait d'occuper son siège. Le jour suivant, il dépeignit une réunion : on proposa pour la présidence Hugo ; lui-même nomma Ledru ; tout le monde acclama le dernier en dépit du poète².

Le 1^{er} novembre, la troisième circonscription offrit formellement à Ledru la candidature assermentée³. La quatrième envoya une députation à Londres. Delescluze écrivit le 21 octobre : « Il doit partir ce soir pour Londres un homme du *Rappel* chargé d'aller vous proposer la candidature sans serment dans la quatrième circonscription. C'est la plus mauvaise de Paris, par parenthèse. On voulait sans doute vous confiner là à revenir à Paris, en disant que vous êtes d'accord pour appuyer Victor Hugo dans une autre qui serait assurément meilleure, et le tour serait joué ; vous serez englobé dans une alliance compromettante. Malgré le *Rappel* ou peut-être à cause du *Rappel*, Victor Hugo a perdu 100 % depuis quinze jours. » On forme les comités électoraux et on se décidera bientôt sur les candidats. « Soyez sûr que les quatre circonscriptions se disputeront votre candidature. » L'élection sera décisive ; le faubourg Saint-Antoine élirait sûrement Ledru insermenté⁴. A ce délégué Ledru transmet la réponse suivante : « J'apprends avec reconnaissance l'honneur que vous me faites de me proposer au

1. Lefrançais, 370-371. Lefrançais, toujours hostile à Ledru et toujours vague, est ici même plus obscur que d'ordinaire. Quand je le cite, c'est seulement après l'avoir interprété un peu par d'autres sources.

2. L. R. Papiers. 3 : 115-116.

3. Voyez l'offre dans *Réveil*, 7 novembre.

4. L. R. Papiers, 3 : 130.

nom du comité, dont vous êtes l'organe, la candidature démocratique-socialiste de la quatrième circonscription de Paris. Mais toute satisfaction personnelle serait puérile en présence de la portée si grande et si décisive que doit avoir pour la cause du peuple ce résultat d'élections prochaines. Son triomphe indisputable, permettez-moi donc d'examiner préalablement en toutes matières les meilleurs moyens et les meilleures chances de rendre ce triomphe plus mortel à l'Empire, et de vous demander une conférence, où un ou plusieurs d'entre vous voudraient bien adjoindre deux membres de la troisième circonscription. J'espère que cette proposition, qui n'implique en rien votre souveraineté électorale, mais qui est d'un homme libre à des hommes libres, sera comprise de vous. On ne saurait donner sa parole avec trop de soin toutes les fois qu'on a l'intention de la tenir jusqu'au bout. Salut fraternel ¹. » Donc Ledru avait deux offres : la candidature assermentée dans la troisième circonscription et celle insermentée dans la quatrième.

Le 5 novembre, Paris savait que Ledru avait refusé la candidature assermentée dans la troisième section. Castagnary, dans le *Siècle*, regretta qu'on ait manqué une si grande démonstration électorale ². Les *Débats* déclarèrent Ledru plus sage que ses amis ³. Mais le 6, le *Réveil* affirme que Ledru n'avait pas refusé de se présenter, et le 8 il imprima deux lettres. Dans la première, Ledru accepte la candidature insermentée dans la quatrième, et dans la seconde il en explique les raisons. Après une dénonciation de l'empire, Ledru déclare que la tactique parlementaire a été essayée en vain ; comme en 1848, il faut faire appel aux principes fondamentaux, et ce sont les manœuvres inattendues et extraordinaires qui font écrouler les monarchies, d'après sa vieille expérience. Le gouvernement ne craint pas quatre nouveaux députés républicains qui entreraient dans la Chambre sous les fourches caudines du serment, mais

1. *Ibid.*, 3 : 132, brouillon surchargé.

2. *Siècle*, 5 nov.

3. *Débats*, 6 nov.

il craint les candidats insermentés. Une révolution se produira prochainement si on emploie ce moyen pour s'opposer au gouvernement¹.

On tâcha d'obtenir l'appui des socialistes, et on y réussit. Le 21 octobre, Delescluze écrivit que Ledru devait être surpris d'entendre que ses plus actifs partisans étaient les socialistes, ceux qui rejetaient toute alliance avec Hugo². Trois jours plus tard Leven affirma que tous, même les socialistes les plus entêtés, appuyaient sa candidature³. L'explication se trouve dans Lefrançais. Lui, Briosne et Tolain furent interrogés par Delescluze. Ils déclarèrent que, bien qu'ils admirassent peu le faible tribun, ils appuieraient sa candidature s'il affirmait qu'elle n'était qu'une protestation et que ses partisans ne seraient pas liés à ses vues en l'appuyant. Plus tard, quand une telle promesse n'arriva pas, ils retirèrent leur aide⁴.

En attendant la popularité de Ledru éclatait. On peut la voir dans tous les comptes rendus des réunions électorales. Des journaux, seul le *Réveil*, appuya sa candidature insermentée, mais beaucoup d'hommes individuellement parlaient en sa faveur⁵. Boot et Manchon retiraient même leurs candidatures devant la sienne. L'*Avenir national*, la *Cloche*, le *Siècle* et le *Temps* offraient leur appui à Ledru assermenté. Glais-Bizoin, Gent, Crémieux et Pascal Duprat le louaient continuellement et les trois derniers offraient de se retirer devant lui s'il prêtait serment. Girardin, dans la *Liberté*, maintenait que Ledru représentait un principe, Rochefort rien du tout⁶.

Je ne donnerai de détails que sur trois réunions. Le 6 novembre, Laferrière déclara qu'il se retirait devant un vétéran. L'acclamation décrut sensiblement quand on découvrit que ce

1. *Réveil*, 8 nov.; Delord 5 : 536-537. La lettre est du 7 nov.

2. L. R. Papiers 3 : 130.

3. *Ibid.* 3 : 135.

4. Lefrançais, 370-371.

5. Amoureux, Boot, Cantagrel, Cournet, Dieudonné, Ducoudray, Floquet, Gatineau, Heligon, Joly, Laya, Lefrançais, E. Levy, Lissagaray, Manchon, Mathorel, Paulet, Richard, Togno.

6. *Siècle*, *Débats*, *Réveil*, *Rappel*, *passim*.

vétéran était Crémieux, non Ledru. Pascal Duprat et Gent offrirent de se retirer devant Ledru assermenté, mais ils croyaient qu'un insermenté n'avait aucune chance, et que la démonstration serait inutile. Rigault attaqua l'exilé de n'être pas socialiste¹. Le 3, la police défendit à une réunion la discussion des serments et le président Glais-Bizoin protesta contre cette défense. Malgré celle-ci Briosne, Joly et Lefrançais appuyèrent Ledru insermenté et la réunion se dispersa en acclamant le proscrit². Une assemblée à Belleville en faveur de Ledru insermenté se réunit, bien que la police la dispersât trois fois³.

Nous pouvons suivre la campagne dans les lettres de Delescluze à Ledru. Le 8 : Au lieu d'une réunion des quatre comités centraux, sept ou huit cent démocrates assistèrent à un meeting où on décida de porter Ledru comme candidat dans la troisième circonscription, Barbès dans la quatrième, et Pyat dans la huitième. Lui, Delescluze, serait d'accord si Ledru n'avait pas publiquement opté pour la quatrième. Cependant, dans la troisième, Ledru était très populaire et Floquet y avait obtenu des acclamations vigoureuses pour lui le soir précédent, dans une assemblée de deux mille personnes. La seule opposition venait de Crémieux, et là, l'affection personnelle ne devait pas influencer le proscrit ; on devait la sacrifier au bien public. « Si vous acceptez notre proposition, envoyez-nous *demain sans faute avant midi*, à l'adresse de Bayeux-Dumesnil, un télégramme signé *Robyns* disant : *Achetez de suite et envoyez*. Si, au contraire, vous ne désirez pas maintenir votre candidature dans la troisième, télégraphiez aux mêmes nom et adresse avec la même signature : *N'achetez pas*⁴.

Le 10, Delescluze déclare que la lettre de Ledru était excellente, et que Floquet l'avait lue parmi l'acclamation générale⁵.

1. *Réveil*, 6, 7, 8 nov. ; *Siècle*, 8 nov.

2. *Réveil*, 5 nov. ; *Débats*, 7 nov.

3. *Réveil*, 9 nov. ; *Débats*, 11 nov.

4. L. R. Papiers 3 : 185.

5. Voyez *infra* pour la lettre.

L'Avenir national, aussi bien que le *Siècle*, déclarent encore que Ledru a cédé aux « déplorables conseils ». La conduite de Crémieux est ignoble. Il faut que Ledru vienne à Paris ; malgré la *Gazette des Tribunaux*, il ne faut pas craindre une détention. Il y aura une grande lutte, mais le succès est sûr, et Ledru a posé clairement la question. Rochefort et compagnie préparent quelque tour bête. Floquet, Gobineau, Langlois et Manchon travaillent vigoureusement. Lui, Delescluze viendra à Londres si nécessaire¹.

Plus tard, dans la même journée, Delescluze ajoute que le comité a apparemment modifié son mandat. Le comité Bancel est en grande partie pour Crémieux, vu la crainte du candidat conservateur, Pouyer-Quertier. On interpellera sévèrement Crémieux ce soir. Peyrat est prêt à répondre à Crémieux. Leclanché a été le voir, mais Peyrat a déclaré que les autres membres du conseil et ses amis, i. e. les Arago, sont pour Crémieux. Lui, Delescluze a aussi vu Peyrat qui voulait que Ledru se retire. Demain on formera le comité Ledru-Rollin. Si Ledru vient à Paris, tout le monde votera pour lui, mais on s'attend à un refus. Ni Ledru ni le *Réveil* n'ont rien à regretter. Même si le proscrit se retire, lui, Delescluze exhortera les électeurs à voter pour lui. En avant au combat².

Le 11 : Malgré la résistance de Langlois, un comité de quatre — Rochefort, Gambon, Beaumont, Flourens — est parti pour prier Ledru de venir à Paris. En cas de refus, ils demanderont la même chose à Louis Blanc ; mais ce comité n'a aucune influence. Le retour de Ledru a été annoncé dans deux journaux et on a formé un programme de réception. Rochefort tâche de couvrir Ledru avec sa popularité, chose absurde ! Malheureusement lui, Delescluze, n'assistait pas à la réunion ; Félix Pyat y était mais, comme habituellement, se taisait. Naturellement Ledru refusera l'offre de ce comité absurde. A l'instance de Barthélemy, on a convoqué une réunion à Chavaignac, pour discuter la question des serments. On a essayé

1. L. R. Papiers 3 : 183.

2. *Ibid.* 3 : 193.

d'obtenir de Bancel et de Gambetta une déclaration contre les insermentés, car on sait qu'ils sont favorables à Crémieux. Celui-ci se cramponne à sa candidature; il faut que Ledru obtienne son désistement avant le 20, car la question Crémieux est beaucoup plus sérieuse que la question Rochefort. Que Ledru informe Delescluze des actions du comité Rochefort. Paris est en tumulte. Lui, Delescluze, viendrait à Londres s'il n'était pas nécessaire qu'il reste au gouvernail¹.

Le 10, le *Réveil* publie une lettre de Ledru datée du 7 : « Libre de choisir entre les candidatures assermentées et votre candidature sans serment, j'ai regardé comme un devoir d'opter pour elle. Je ne puis prendre le serment, car j'ai aidé à l'abolir en 1848; mais il n'y a aucun blâme à ceux qui peuvent le faire. Les circonstances ont changé. Prêter serment aujourd'hui c'est pousser au parlementarisme. D'ajouter quatre nouveaux députés à la gauche ne serait pas grand profit; ce serait rester dans le cercle du constitutionnalisme. En 1848, on m'a dit que je ruinais le parti quand j'avais refusé le toast à Lille, comme je refuse le serment aujourd'hui. L'ennemi n'est achevé que par une manœuvre inattendue. L'élection d'un insermenté serait un coup fatal à l'Empire comme les banquets de Lille, Châlons et Dijon à la monarchie de Juillet. Ayez confiance dans la République qui a toujours apporté du bien. Travaillons-y tous!

Dans les lettres de Delescluze on avait déjà parlé du départ pour Londres de Rochefort, Gambon, Beaumont et Flourens. C'est à une session du comité central où assistait Pyat, mais ni Delescluze ni Floquet, les deux principaux lieutenants de Ledru, qu'on nomma ce comité². Le 11, au milieu d'une acclamation générale, Millièrre annonça le départ de ces quatre hommes pour décider Ledru à venir à Paris³, et le jour suivant le bruit se répandit qu'il viendrait⁴. Le 12, le comité était

1. *Ibid*, 3 : 187.

2. *Rappel*, 12 novembre, *Réveil*, 13 novembre. Delord, 534-536, a tort en donnant le 3 novembre comme date du départ.

3. *Débats*, 12 novembre; *Times*, 12 novembre.

4. *Siècle*, 12 novembre.

revenu. Aux Batignolles, Beaumont donna un récit vague de leur mission, mais Debeaud produisit des détails. Ledru leur avait dit : « Je refuse parce que je crains une manifestation du peuple qui, au lieu d'être purement morale, deviendrait plus énergique. Certes, s'il ne s'agissait que de moi, que de ma personne, je n'hésiterais pas un seul instant à me présenter, mais je ne veux pas être la cause d'une émeute. » Après que la députation eut affirmé qu'on blâmerait ce refus, l'illustre proscrit répondit : « Quand on a eu un 13 juin dans son passé, on n'a pas à se disculper. » Puis Rochefort développa devant la réunion son plan : Lui, prêter le serment, mais pas Ledru. Dans la Chambre il se lèvera et annoncera la majorité énorme du proscrit. Si la gauche ne se joint pas à lui, il démissionnera, en déclarant le suffrage universel violé; si la gauche se joint à lui, une dissolution sera nécessaire. Plus tard, avec Ledru, il fondera un journal. On ajouta que Rochefort avait dit aussi : « Cet homme n'est pas à la hauteur de la mission qu'on voulait lui confier¹. » Rochefort nia cela; il avait affirmé seulement que Ledru ne comprenait pas l'état d'esprit à Paris². Le *Siècle* ne voyait pas comment la présence de Ledru à Paris changerait la situation³. Le *Réveil* ridiculisait les émissaires et l'idée que Rochefort prendrait Ledru sous l'égide de sa popularité⁴.

Le gouvernement français craignit ce retour, il télégraphia aux préfets : « Faites surveiller attentivement la frontière et les ports afin d'arrêter par tous vos agents et particulièrement les commissaires spéciaux, Ledru-Rollin, qui veut entrer en France. Il sera probablement accompagné de Rochefort, Gambon, Barbès et Gustave Flourens. Détails demain. » Le jour suivant arrivèrent des lettres chiffrées. On y ajoutait qu'il faudrait arrêter Ledru à cause de l'affaire Tibaldi, mais qu'on devrait le traiter bien. Puis on en donna une description :

1. *Siècle*, 13, 14, 15, 17 novembre; *Débats*, 13, 14, 16 novembre; *Réveil*, 14 novembre; Delord, 5 : 542-546.

2. *Réveil*, 15 novembre.

3. *Siècle*, 14 novembre.

4. *Réveil*, 12-13 novembre.

« Age : soixante-deux ans : taille : cinq pieds, sept pouces ; corpulence forte ; cheveux presque blancs, s'il porte une barbe, elle doit être blanche ; sourcils forts prononcés et gris ; porte la tête haute ; yeux bruns ; nez droit ; bouche ordinaire : visage ovale, plutôt que rond ; teint blanc et frais ; gesticule en parlant ; belles mains ¹. »

Le 14, Delescluze écrit qu'on avait des ennuis avec la police à cause de quelques affiches qui contenaient le nom du proscrit. Le comité Crémieux, dit-il, déclare que leur candidat ne se désistera pas, de crainte de Pouyer-Quertier. Même si Ledru retirait sa candidature, beaucoup voteraient pour lui. Peyrat et *l'aimable Étienne* [Arago], sont pour Crémieux ². Le jour suivant, Leven écrit que tout le monde appuie Ledru, mais que Crémieux persiste encore ³ ; et Delescluze raconte comment on avait enfin formé le comité de la troisième circonscription grâce à Challemel-Lacour. Crémieux refuse de se retirer. On espère que les affiches seront prêtes ce soir. La lettre de Ledru ⁴ a été bien reçue. « Maintenant le comité serait heureux d'avoir une lettre dans laquelle vous confirmerez l'offre que vous avez faite devant Tirard, Cleray, Spuller, et moi de vous rendre à Paris » ; il n'y a pas de temps à perdre. Si nécessaire, quelqu'un ira à Londres pour donner des informations supplémentaires. Il faut une réponse avant le 17 ⁵.

Mais déjà le 14, Ledru avait refusé d'aller à Paris. « Malgré de vives instances, je ne me rendrai point à Paris pendant les élections. » Ma présence causera un tumulte, c'est ce que désire l'Empire, car il pourrait alors instituer des mesures répressives, imiter le 13 juin. « Il y a deux rôles, le vôtre, électeurs, qui précipiteraient le mouvement, et celui des assermentés, qui dans la Chambre auraient à le défendre. » Je suis prêt ou à me retirer ou à donner mon nom à une démonstra-

1. Archives départementales du Nord M 141/82.

2. L. R. Papiers 3 : 206, datée *mardi*.

3. *Ibid.* 3 : 140.

4. Probablement celle du 7.

5. *Ibid.* 1 : 882. La signature est illisible, mais l'écriture et le sens semblent de Delescluze.

tion contre l'Empire. « Seulement, que les électeurs de la 3^e circonscription le comprennent bien : en votant pour un insermenté, ils peuvent *pacifiquement, sans violence* porter à l'Empire le *coup définitif* et faire de leur vote *une date* dans les fastes glorieux de la démocratie¹ ». Delescluze déclare que cette lettre avait produit un grand effet et que les attaques de Vermorel, Gueroult, même Rochefort étaient futiles². A des réunions, les partisans de Ledru continuaient à appuyer sa candidature insermentée et à attaquer Crémieux. Le *Réveil* défendait les insermentés, et Ranc, dans le *Diable à Quatre* exhortait à voter pour Ledru sans faire mention de la question du serment. Mais la *Réforme* refusait son support, à moins qu'il ne vienne à Paris, et l'*Avenir National*, le *Siècle* et le *Temps* le poussaient à se retirer³.

Le 18, le *Réveil* publia la retraite de Ledru, écrite le jour précédent. « En passant sous le serment, je devenais votre représentant ; personne n'en doute... J'ai préféré l'affranchissement du suffrage universel à mon propre intérêt. Cette question de l'abolition du serment, qui en finissait directement avec l'Empire, a rencontré assez d'adhérents aujourd'hui pour faire son chemin. Mais, du moment où un groupe notable d'entre vous redoute qu'elle ne rompe votre majorité et ne procure au gouvernement, qui n'y est pas habitué, un dernier succès, mon devoir est tracé. Je renonce à toute candidature... Le principe réservé, il est meilleur de diriger aujourd'hui toutes les forces contre l'ennemi commun⁴. » Plus tard Ledru écrivit une lettre privée, que le *Times* de Londres publia ; il affirma qu'il avait fait ce qu'il croyait son devoir. Jusqu'à la visite de Rochefort il avait hésité, mais il avait senti que de tels hommes menaient toujours à la guerre civile et ce n'était pas le moment pour cela⁵.

1. *Réveil* 15 novembre, Delord 5 : 537-549.

2. *Réveil* 16 novembre.

3. *Réveil*, *Siècle*, 16, 17. 18 novembre.

4. *Réveil*, 18 novembre ; Delord 5 : 546. Deux esquisses d'une forme un peu différente voyez, L. R. Papiers 3 : 190, 192.

5. *Times* 23 novembre.

Delescluze et le *Réveil* regrettèrent cette décision et exhortèrent les électeurs d'inscrire, néanmoins, son nom sur leurs bulletins¹. Le *Siècle* et les journaux semblables applaudirent naturellement à cette résolution². Ses partisans étaient divisés ; quelques-uns décidèrent d'obéir au proscrit, d'autres voulurent suivre l'avis de Delescluze³. Leven déclara qu'il était heureux d'apprendre la retraite et que tous les journaux en comprenaient les raisons⁴. Etienne Arago écrivit à Ledru que son chemin avait été périlleux, mais qu'il s'était sauvé par sa retraite ; que Peyrat partageait cet avis⁵. Dans les réunions, Crémieux répétait son affection pour Ledru, et promettait de demander dans la Chambre la fin de son ostracisme, mais seulement quand une bonne occasion se présenterait⁶. Pascal Duprat écrivit qu'on lui avait dit que la candidature fut retirée à l'instance des amis de Crémieux. Mais il ne pouvait croire que Ledru favorisât Crémieux contre lui, avec lequel le proscrit avait eu beaucoup plus de liens de sympathie sous la monarchie de juillet. D'ailleurs, il s'était déclaré toujours prêt à se retirer devant l'exilé, tandis que Crémieux n'avait essayé que de s'identifier avec Ledru⁷.

Barbès, très malade (il mourut quelques mois plus tard) avait déjà refusé la candidature insermentée, et Pyat avait déclaré qu'on devait choisir un ouvrier⁸. L'idée des insermentés disparut au regret de Delescluze et du *Réveil*. Rochefort, Crémieux, Glais-Bizoin et Emmanuel Arago furent élus. Dans la troisième circonscription, où Crémieux obtint 20,000 sur 30,000 bulletins, il n'y eut que 243 marqués *non comptés*.

1. *Réveil* 18, 20, 21, 22 novembre, Delescluze, Courmet, Faure, Heligon.

2. *Siècle* 19, 21 novembre.

3. *Réveil* 19, 20 novembre. De Toulon et de Montpellier arrivèrent des pétitions poussant à voter pour Ledru. *Siècle* 19, 21 novembre.

4. L. R. papiers 3 : 141, 21 novembre.

5. *Ibid.* 3 : 195, 18 novembre.

6. *Réveil* 19, 29 novembre.

7. L. R. papiers 3 : 197, 18 novembre.

8. Delord 5 : 546.

C'était probablement la maigre minorité qui avait suivi l'avis du *Réveil* en persistant à voter pour Ledru ¹.

Cette élection supplémentaire montra que Ledru était encore le plus populaire des anciens chefs de 48. Tous les journaux libéraux, radicaux ou socialistes, avaient déclaré leur admiration pour le vieux proscrit. La *Cloche*, par exemple, comparait l'attitude patriotique et modeste du noble Ledru-Rollin avec celle du trop souple Crémieux ². La plupart des candidats avaient offert de se retirer devant lui. Delord, du *Siècle*, affirme ; « Il n'y a pas un seul républicain en France qui n'eût pas appris avec satisfaction la rentrée de M. Ledru-Rollin dans le vie parlementaire. Nul doute que, s'il eût voulu remplir cette formalité du serment, qui ne l'arrêta point sous Louis-Philippe, la majorité obtenue par lui aurait fait de son élection un véritable triomphe ³ ». Personnellement, je le trouve trop sensitif quant à une formalité insignifiante, mais il la croyait importante et, sous cette condition, il ne pouvait se présenter que comme insermenté. Je pense que l'élection du vieux tribun, le seul proscrit restant, aurait été une manifestation contre l'Empire aussi forte que l'élection d'un insermenté ⁴.

1. *Réveil*, 27 novembre.

2. *Cloche*, 68 : 3, 34.

3. Delord 5 : 535-536.

4. Il existe une lettre par Delescluze, du 24 décembre, dans laquelle celui-ci parlait des grandes dépenses de la campagne. — L. R. papiers 3 : 204.

CHAPITRE XV

LE QUATRE SEPTEMBRE : LE PROSCRIT REVENU

Bientôt après les élections supplémentaires, on fit de nouveaux efforts pour mettre fin à l'exil de Ledru-Rollin. Le plus actif en sa faveur était Maillard, son ancien secrétaire intime sous la monarchie de juillet, alors avocat à la cour impériale. La première indication est un article dans le *Réveil* dans lequel on déclare qu'on va faire des interpellations au sujet de l'ostracisme de Ledru, et que Maillard avait demandé au procureur général communication des dossiers sur la conviction¹. Le même jour, trente-huit citoyens de Brive (Corrèze) écrivent à Maillard : « Cher concitoyen, nous sommes informés par le *Réveil* de la démarche que vous venez de tenter auprès du parquet du département de la Seine afin d'obtenir communication du dossier de Ledru-Rollin et faire cesser au plus tôt l'ostracisme odieux dont l'illustre membre du gouvernement provisoire est depuis longtemps frappé par l'Empire. C'est une œuvre de justice à laquelle la France entière applaudira, et nous sommes heureux d'être les premiers à vous en féliciter

1. *Réveil*, 18 décembre 1869.

publiquement. En nous associant ainsi à votre courageuse entreprise, nous voulons montrer *aux coryphées de toutes les réactions* que le sentiment du Droit reste gravé dans nos cœurs, et que nous ne ferons *jamais*, des scrupules humoristiques ou des boutades messécantes des aboyeurs mercenaires du fanatisme et de la tyrannie, une éponge pour l'effacer. A vous de cœur, salut et fraternité¹ ».

Le 2 janvier 1870, le cabinet libéral Ollivier prit le pouvoir. Déjà le 26 décembre Maillard avait écrit à Ledru que Crémieux allait interpellier le nouveau ministère sur Tibaldi, et que le retour de Ledru était plus que jamais nécessaire, car les vieux étaient épuisés et seule l'autorité de l'ancien chef montagnard pouvait réunir les jeunes². Mais le nouveau cabinet avança l'interpellation. Le 7 janvier, Adelon, employé au ministère de la Justice, écrit à Crémieux : « Je ne puis retrouver la consultation délibérée par plusieurs membres du barreau de Paris en 1861 en faveur de M. Ledru-Rollin. Je vous serais très reconnaissant si vous voulez bien m'en faire parvenir un exemplaire ». Alors Crémieux déclare à Maillard : « Il me semble évident, par cette lettre d'Adelon, qu'on s'occupe de notre cher Ledru-Rollin à la Justice. Demain matin j'enverrai mon unique exemplaire de ma consultation ». Maillard envoya les deux notes à Ledru, en ajoutant que le *Travail* avait annoncé l'interpellation de Crémieux le jour suivant, et que Peyrat lui avait promis une annonce semblable dans *l'Avenir national* du soir³.

Le ministère ne tarda pas à se prononcer, car le 10 janvier il proclama que l'amnistie s'appliquait à Ledru-Rollin. La partie la plus importante d'un crime détermine son caractère. Si Ledru avait été impliqué dans un assassinat, cela aurait été un crime non politique, mais il fut condamné pour participation dans un complot suivi d'actes préparatoires. Comme cela n'est pas punissable dans le droit commun, son crime est

1. L. R. Papiers, 3 : 199.

2. L. R. Papiers, 3 : 201. Il y joignit la pétition de Brive.

3. *Ibid.* 3 : 210, tous les trois sur la même feuille.

purement politique¹. Mais cette amnistie spéciale ne fit pas grand bruit, car un autre événement se produisit qui la surpassa en importance ; le 9 janvier, Pierre Bonaparte avait tué Victor Noir à Auteuil. Delescluze écrit à Ledru que le gouvernement attendait un grand effet de l'amnistie, mais l'affaire d'Auteuil avait empêché cela ; le retour du proscrit est désiré partout, et le Grand Hôtel sera préparé pour sa réception, à moins qu'il ne préfère l'Hotel du Louvre²,

D'abord Ledru consentit à aider dans le procès. Delescluze déclare : « Nous sommes autorisés à déclarer que Ledru-Rollin accepte avec empressement l'honneur de porter la parole pour la famille Noir dans le procès de Pierre Bonaparte. Sa rentrée à Paris, retardée jusqu'à ces jours par des circonstances indépendantes de sa volonté, aura donc lieu très prochainement³ ».

Mais bientôt Ledru changea d'avis, car le 21 il écrit à Delescluze : « Mon cher ami, sous le coup de l'indignation publique et de la poignante douleur de la famille Noir, mon cœur seul a parlé et j'ai répondu à son appel. Je suis à vous. J'espérais que ma santé, sérieusement fort mauvaise, me permettrait d'être en état, par suite des délais qu'entraînera la formation de cet étrange jury, et je l'espère encore. Mais à l'élan de cœur succède la raison politique et, depuis hier, mon esprit est assiégé par une formidable objection. M'est-il permis, à moi, de reconnaître à de tels juges sans renier mon passé ? Dans les prévisions de ma rentrée en France, je n'avais jamais eu celle de me faire réintégrer au tableau. Je ne voulais pas, en vertu du serment prêté chaque année par le conseil au nom de l'ordre, endosser la responsabilité de tant de lois odieuses ; serment que, dès le début du procès, le président me rappellerait et auquel m'inféoderait un signe d'assentiment obligatoire.

1. *Journal officiel*, 11 janvier. Naturellement les journaux libéraux y applaudirent. *Siècle*, 12 janvier, mais quelques-uns déclarèrent qu'il était bien temps. *Réveil*, 12 janvier.

2. L. R. Papiers, 3 : 212. Le 10 Léonce donna à Ledru des détails sur l'affaire. *Ibid.* 3 : 220-222.

3. *Réveil*, 22 janvier.

« Est-il possible qu'après avoir subi vingt ans d'exil plutôt que d'amnistier, par ma présence, ces juges prévaricateurs, je sois amené à plaider devant eux, et dans quelles circonstances encore ! Lorsqu'au mépris de toutes les lois de l'égalité, ils s'érigent en tribunal exceptionnel, en chambre ardente, sans qu'il soit loisible de combattre leur compétence, aucune juridiction ne leur étant supérieure ? Mon sang se révolte à cette idée. Mon abstention si longue et ma participation actuelle seraient une contradiction choquante dont ce gouvernement et ces juges ne triompheraient que trop.

« Autant et mieux alors aurait valu me soumettre au serment politique, qui, en me portant au corps législatif, m'aurait permis de rendre des services d'un autre ordre.

« Que l'émotion ne vous fasse donc pas perdre de vue la rectitude de la ligne à suivre. Sans doute, l'intérêt qui va être en cause est immense, et cent fois heureux celui qui aura la fortune de le défendre, mais lorsque tant d'autres qui se trouvent dans les conditions différentes peuvent le faire avec honneur, pour-quoi y laisserais-je quelque chose de l'intégrité du mien ?

« Sondée dans sa profondeur, ma conscience me dit qu'en égard à ma situation particulière, loin de servir la cause, je lui nuirais par cet agenouillement. Et, comme il est toujours temps de ne pas commettre une faute, je sou mets ces graves considérations à votre patriotisme, à celui de nos amis, et de M. Louis Noir lui-même, qui, malgré sa profonde et incurable blessure, est avant tout un citoyen.

« Répondez-moi, je vous prie, après avoir tenu conseil en toute maturité. Dans le cas où mon opinion serait partagée, je suis prêt à déduire, pour qu'elles soient publiées, les raisons de ma non-acceptation du grand et magnifique rôle qui m'était confié. A vous sincèrement, Ledru-Rollin »¹.

Delescluze écrit : « Nous venons de recevoir la lettre de Ledru-Rollin, lorsque M. Louis Noir entra dans notre cabinet... Au second paragraphe... M. Louis Noir nous arrête,

1. *Réveil*, 24 janvier.

disant : *Ledru-Rollin a raison*. C'était notre sentiment.... Nous avons ensuite consulté nos amis... et tous se sont prononcés en faveur de l'abstention de l'illustre tribun... Il est permis de regretter qu'une parole aussi autorisée manquera à la défense de la famille Noir,... mais les principes avant tout ». Le 22 janvier, Louis Noir lui-même écrit : « Je viens de lire la lettre si digne que Ledru-Rollin vous a écrit... Mon opinion est qu'il a raison. Il doit garder sa noble et libre attitude. Je le remercie chaleureusement d'avoir cédé à un premier élan, mais je me permets de le féliciter respectueusement de revenir sur sa première décision¹ ». Le 6 février, Delescluze dit à Ledru qu'il avait eu raison de refuser². Au contraire, Léonce regrette le refus³.

Ledru déclare le 24 janvier dans une seconde lettre à Delescluze : « Mon cher ami, l'urgence vous ayant contraint d'insérer une lettre destinée à l'intimité, et nos amis surtout ayant partagé avec vous l'avis que j'y ai exprimé à la hâte, je n'ai rien à ajouter. La vérité, quelle que soit sa forme, se suffit dès qu'elle est comprise.

« Je ne vous écris donc que pour remercier publiquement le citoyen Louis Noir de sa belle et patriotique réponse. En même temps je remercie *Severus* de sa lettre d'aujourd'hui à mon adresse, où il me convie si éloquemment à rentrer. Qu'il soit persuadé, comme vous êtes tous déjà, que mon cœur ne se retrouvera lui-même qu'au milieu de cette chère France, vers laquelle pendant vingt ans mes regards n'ont cessé d'être tournés.

« Que de fois, en contemplant des falaises opposées, ces côtes éclairées par les derniers rayons du jour, je me suis senti consolé au souvenir de ces paroles de Démosthène à qui l'on faisait observer que, pour être sûre, sa retraite était trop voisine du Pirée. « Ne pouvant pas, répondait-il, respirer l'air « vivifiant de la patrie ni entendre ses voix, puis-je du moins

1. *Ibid.*

2. L. R. Papiers, 3 : 214.

3. *Ibid.* 3 : 232. 30 janvier.

« d'ici l'apercevoir encore ! » Que de fois mon âme, comme l'avait fait la sienne, passait tout entière dans mes yeux !

« Mais, en rentrant, je n'oublierais pas non plus cette pensée mélancolique tombée des lèvres de Cicéron au milieu des joies de son rappel. « O peuple, l'exil ne discontinue pas parce qu'on a changé de territoire, il existe partout où n'existe pas la liberté ! »

« La liberté ! C'est ce mot auguste qui plane vainement sur les siècles, dont il faut enfin trouver l'énergie de faire une chose indestructible, dans un effort suprême de concorde et de fraternité. Il est dans le tableau un peu déclamatoire de Gérard une figure qui m'a toujours frappé : c'est celle de ce vieux ligueur pressant les mains sur sa poitrine comme pour y conserver sa foi dans son sanctuaire, en même temps qu'il détourne la vue du cortège où passe triomphant au milieu des ruines le monarque apostat. A la croyance nouvelle, autrement large, autrement humaine, même attitude peut convenir.

« Abstention de tout ce qui est officiel ou tumultueux, confiance sans borne dans l'avenir inéluctable et prochain de la République. Entre ces deux termes il y a place chez le citoyen le plus humble pour de nombreux et d'importants devoirs. Salut fraternel. Ledru-Rollin¹ ».

Que Ledru désirait ardemment retourner en France était évident ; sa maladie retardait encore ce retour. A la fin de janvier il était très souffrant² ; bien qu'il se portât mieux le 30³, en février il eut une rechute⁴, et ce ne fut que le 16 que sa condition s'améliora⁵.

En attendant la France était dans un état chaotique. Carteret écrit à Ledru que même lui ne pourrait pas unir le parti républicain⁶. Delescluze déclare, le 6 février, que Paris désire son

1. *La France*, 28 janvier. Vers cette date quelques numéros du *Réveil* manquent dans la collection à l'Arsenal.

2. L. R., Papiers 3 : 288, Léonce, 24 janvier.

3. *Ibid.* 3 : 232, Léonce.

4. *Ibid.* 3 : 238, 214, Léonce et Delescluze, 6 février.

5. *Ibid.* 3 : 242, Léonce.

6. *Ibid.* 3 : 228, 24 janvier.

vieux et fort tribun, et qu'un voyage de Ledru dans le Midi ferait bon effet. Il ajoute que les calomnies reprennent, que Babaud a forcé le *Figaro* à publier une réfutation d'une d'elles¹. Carteret dut nier publiquement que Ledru eût reçu un million de francs pour sa maison de la rue de Charonne². Le *Constitutionnel* explique l'absence de Ledru de la manière suivante : Il faisait des profits énormes sur les locaux ouvriers de la rue de Charonne ; s'il était à Paris il serait forcé d'accorder des réponses favorables aux plaintes, tandis que pendant son séjour à Londres son agent pouvait les repousser³. Dans la province, Gehin, membre du conseil général des Vosges, affirma que Ledru, Flourens et d'autres avaient formé un complot contre l'empereur⁴.

Mais plus fréquentes étaient les publications favorables. Le *Figaro* publia une petite biographie, laquelle, chose étrange, était amicale et le traitait de conservateur⁵. Dans sa série de lettres *Severus* en adresse une à Ledru-Rollin. Après avoir nié le bruit que Ledru était l'auteur de ces essais, il l'acclama comme un noble héros, et déclara que le pays partageait maintenant ses opinions⁶. A Florence et à Cayenne on porta des toasts à Ledru-Rollin, et à Toulouse, au banquet anniversaire du 24 février, il fut élu président honoraire⁷. L'*Illustration* demanda la permission de prendre sa photographie, car elle voulait célébrer son retour par l'impression de son portrait⁸. En décembre 1869 il avait souscrit cent francs, une des donations les plus fortes pour le rachat de deux soldats envoyés en Algérie⁹.

1. *Ibid.* 3 : 214.

2. *Ibid.* 3 : 236, 6 février.

3. *Constitutionnel*, 29 janvier.

4. *Réveil*, 14 mai, 10 juin. Le *Réveil* espérait que Gehin ne serait pas réélu.

5. *Figaro*, 18 janvier.

6. *Réveil*, 24 janvier.

7. *Ibid.*, 21 février, 6 avril, 10 mars.

8. L. R. Papiers, 3 : 246, 12 avril.

9. *Réveil*, 5 décembre.

Déjà en janvier on préparait l'arrivée de Ledru chez lui, rue de Charonne¹. Enfin, le dimanche 27 mars, Ledru se portait assez bien pour quitter Londres. Il traversa la Manche par Folkestone-Boulogne et arriva à Paris le lundi, à 1 h. 40, avec sa femme. Deux ou trois de ses amis le reçurent à la gare et l'accompagnèrent à Fontenay-aux-Roses, sa maison de campagne, à quelques kilomètres au sud de Paris, sans qu'il fût reconnu². Là, au 2 de la rue de Diane, il s'installa avec une cuisinière et deux autres domestiques, ne recevant que quelques amis. Son arrivée fit si peu de bruit que beaucoup de gens à Fontenay ignoraient sa présence³. Les *Débats* demandèrent pourquoi il n'avait pas revisité le Conservatoire; le *Réveil* et le *Siècle* reprimandèrent le journal conservateur pour son mauvais goût⁴. Les démocrates de Toulouse félicitèrent Ledru sur son retour⁵. En avril et mai Ledru fit un petit voyage, probablement à Nice⁶ ou à Londres⁷. A la fin de juin il s'installa définitivement à Paris⁸.

Les républicains avaient commencé à s'organiser. Crémieux forma un comité de tous les adversaires de l'Empire. Delescluze convoqua à son bureau une réunion de journalistes de Paris et de province, où assistaient Ledru et Gambetta⁹. Enfin arriva la guerre franco-allemande et la chute de Napoléon, le 4 septembre. Ledru y prit une part insignifiante, mais il semble qu'il ait été en grande partie responsable de la composition du gouvernement de la défense nationale. Lavertujon déclare : « C'est chez lui [Montagut], par mon intermédiaire, que se tint, presque à la veille du 4 septembre, entre Gambetta et Ledru-Rollin une rencontre dont, je crois bien, qu'il n'y a

1. *Figaro*, 24 janvier.

2. *Siècle*, 29 mars, *Débats*, 30 mars.

3. *Figaro*, 11 avril.

4. *Débats*, *Siècle*, *Réveil*, 31 mars à 3 avril.

5. *Réveil*, 3 avril.

6. *Figaro*, 1^{er} avril.

7. Vapereau : *Dictionnaire*, 1120.

8. *Réveil*, 25 juin.

9. Tchernoff : *Second Empire*, 588.

jamais été parlé et qui ne paraîtra pas dépourvue d'intérêt quand j'en donnerai le détail. Assistaient à ce déjeuner — car ce fut un déjeuner — Montagut, comme maître de maison, Ledru-Rollin, Victor Schœlcher, Gambetta et moi¹. » Malheureusement il ne donna jamais ces détails; il faut les chercher dans Delord : « Invité à déjeuner quelques jours avant la chute de l'Empire chez M. Montagut avec M. Gambetta, il [Ledru] lui avait suggéré, pour éviter toutes les rivalités, le moyen de ne mettre au gouvernement que des députés de Paris ou nommés par Paris, sans tenir compte de leur option pour une autre localité. M. Gambetta soumit cette idée à ses collègues, qui l'adoptèrent avec empressement² ». Magen confirme : « Ledru-Rollin avait... conseillé de n'appeler au gouvernement nouveau que les députés élus à Paris... Il y avait dans ce conseil qu'on adopta, autant d'abnégation que de sagesse, car Ledru-Rollin était naturellement désigné par l'unanimité du parti démocratique pour la présidence du gouvernement provisoire³ ».

En effet, on tâcha d'inclure les vieux proscrits dans le conseil. Quand on lut à la foule la liste du nouveau gouvernement, il y eut quelques protestations et on prononça les noms de Louis Blanc, de Ledru-Rollin et de Deleschuze⁴. Lemer écrit : « Un fonctionnaire important de l'administration provisoire... m'affirma qu'on était allé, le 4 septembre, à Fontenay-aux-Roses pour solliciter le concours de Ledru-Rollin et lui offrir la présidence. M^{me} Ledru avait répondu, qu'avertie le 3 au soir qu'un mandat d'arrestation venait d'être expédié contre son mari, elle l'avait fait partir pendant la nuit pour une retraite sûre et éloignée⁵ ». Le 6 septembre Hugo note dans son agenda : « Rey est venu me demander si j'accepterais d'être d'un trium-

1. Lavertujon, 81.

2. Delord, 6 : 540.

3. Magen, 542; cf. Zévort, 1 : 20.

4. Lissagaray, 45.

5. Lemer, 61.

virat ainsi composé : Victor Hugo, Ledru-Rollin, Schœlcher. J'ai refusé¹ ».

Il est bien étrange de constater quelle part insignifiante Ledru joua pendant les premiers mois de la troisième République. Sa popularité était apparue clairement après les élections de novembre 1869. Néanmoins, le gouvernement ne lui donna aucune place, il n'y a aucune trace d'une telle offre. Il était maintenant sous l'influence du journaliste Delescluze, qui employait son nom pour populariser ses idées personnelles, et qui tâcha de traîner avec lui dans ses projets ultra-révolutionnaires et communards le vieux tribun. Delescluze s'opposait au gouvernement et appuyait l'institution dans Paris d'un conseil municipal ou communal, lequel devait organiser la défense de la ville. Le 22 septembre il déclara que le gouvernement manquait à ses devoirs, et qu'on devait le remplacer par des hommes tels que Ledru-Rollin, Hugo, Blanc et Quinet². Des personnes plus modérées désiraient un conseil municipal qui devrait inclure ces hommes, et qui coopérerait avec le gouvernement central pour la défense de la ville.

Le 27 septembre, Ledru parla en public pour la première fois depuis son retour. Ce fut à l'assemblée du Quartier du Temple, convoquée par une compagnie de Gardes Nationaux pour protester contre les pourparlers avec l'ennemi. Quand Ledru arriva, on l'applaudit vivement et on lui demanda un discours. Après avoir remercié la réunion pour sa bienveillance, il protesta contre le délai dans les élections. Le gouvernement, dit-il, affirme qu'il est impossible de tenir des élections dans les jours de guerre, mais souvenez-vous de la commune glorieuse qui sauva la France en 1792 ! Aujourd'hui encore elle le ferait ! Le gouvernement prétend que les listes électorales ne sont pas prêtes. Mais qu'est-ce que sont devenues les listes de 1869 et les listes de Gardes Nationaux ? Peut-être le gouvernement craint-il l'élection de Bonapartistes et d'Orléanistes ; je ne crains pas que Paris suive l'exemple de Tours,

1. *Choses vues*, N. S. 276.

2. M^{me} Quinet 85.

qui demanda l'assistance de M. Thiers. Non, mieux vaut imiter Lyon qui a déjà organisé un comité du salut public, emprisonné les traîtres, convoqué une élection, et nommé une commune. Ne laissez pas Paris retarder devant Lyon. « Un des membres du gouvernement¹ est venu chez moi et m'a dit : *Moi aussi je veux la commune de Paris, et le gouvernement cédera si les chefs de bataillon lui demandent énergiquement les élections* ». Cent quarante chefs ont fait une telle demande, mais le gouvernement reste encore indécis. Il ne faut employer que des moyens pacifiques : On devra décider un maire républicain à tenir des élections ; puis il faudra que tous les autres maires le suivent. Je ne veux pas renverser le gouvernement, mais l'appuyer par une force additionnelle. Si vous êtes d'accord avec moi, « insistez, agissez, votez ». Soyez dignes de vos pères, lesquelles sauvèrent la France par la Grande Commune. Après ce discours, un citoyen proposa qu'on choisît quatre candidats du troisième arrondissement. On adopta unanimement les noms de Ledru-Rollin et de Delescluze, mais on renvoya le choix des deux autres. La réunion se dispersa parmi des cris de *Vive Ledru-Rollin*². Un passant affirme : « The advent of Ledru-Rollin recalls the red-letter days of 1848. Time has not yet diminished his strength ; his natural force seems to remain unabated ; his sixty-second birthday has not brought him increase of wisdom, but it has found him as strong for mischief as ever, and there is no doubt of his being a most successful witch for conjuring the deadly elements of the political caldron. He is ageing certainly, but he is still fine-looking and impresses you as favorably as of yore with his rotund and commanding presence, his sonorous voice, and masculine delivery ; he speaks with as much energy as ever, but perhaps with a trifle less of impudence and audacity than in 1851³ ».

Le gouvernement refusait de faire les élections avant la fin

1. Sans doute Rochefort.

2. *Réveil*, 29 septembre.

3. Sheppard 74-75. Il donne une analyse du discours très inexacte, peut-être parce qu'il ne comprenait pas bien le français.

du siège, mais les extrémistes continuèrent leur campagne. Le *Réveil*, le *Rappel*, la *Patrie en danger*, et le *Combat* demandaient continuellement un nouveau conseil composé d'hommes tels que Louis Blanc, Ledru-Rollin, Hugo, Quinet et Schœlcher¹. Des journaux modérés voulaient ajouter ces hommes au gouvernement qui ne contenait que des membres moins grands².

On tint beaucoup de réunions, mais la plus importante fut celle du 5 octobre à la Salle Ba-ta-clan. C'est aussi, je pense, la seule à laquelle parla Ledru entre le 27 septembre et le 28 octobre. Arthur de Fonvielle fut président et sur l'estrade, avec lui, s'assirent Delescluze, Tolain et Ledru-Rollin. Celui-ci rappela la gloire de la Commune de 1792. C'est un devoir envers les morts, dit-il, de la reconstituer, et c'est le seul moyen de sauver la France. On doit conserver le gouvernement national, mais il doit jouer le rôle secondaire d'exécutif tandis que les pouvoirs législatifs appartiendraient à une commune de cent quarante-huit membres. Le tumulte, pendant ce discours, fut si grand qu'on ne put guère entendre l'orateur. Delescluze fut beaucoup plus sévère envers le gouvernement et demanda des élections immédiates. Puis, après avoir discuté de choses diverses, on se dispersa en bon ordre³. On peut noter diverses choses dans ces deux discours de Ledru. D'abord son admiration continuelle de la première révolution et son désir d'en imiter les actions. Deuxièmement, sa modération en comparaison avec Delescluze et son appui des mesures pacifiques. En troisième lieu son désaveu distinct de toute idée de décentralisation, tout en appuyant la commune.

Ledru-Rollin était un des trente-cinq fondateurs du *Club Montmartre*, qui se réunissait chaque soir à huit heures, 88, boulevard de Clichy. Le 22 octobre on y passa une résolution qui demandait le gouvernement direct du peuple par l'élection d'une commune et par l'envoi dans les provinces de commis-

1. E. g. *Rappel*, 5 octobre.

2. *Temps*, 6 octobre.

3. *Rappel*, 7 octobre, *Illustration*, 8 octobre, *Times*, 17 octobre.

saïres pour faire des levées. On remercia Lyon et Garibaldi pour leurs offres d'aide¹.

« Le 28 octobre il se tint rue Aumaire une grande réunion publique, où M. Ledru-Rollin, retrouvant les beaux jours de sa vieille éloquence, enflamma de ce grand mot de Commune un auditoire immense ». Il rappela les actes de la Grande Commune, il demanda si Paris voulait rester en arrière de Lyon, il répéta son idée de trouver un maire pour lancer les élections. « D'unanimes acclamations répondirent à cette parole ardente. Non pas que M. Ledru-Rollin pût être un chef de parti. Il était vieux, fatigué, dégoûté, et peut-être tout bas se rendait-il compte des misères de la faction brouillonne à laquelle il prêtait le secours de sa voix. Mais cette voix était singulièrement énergique, et elle n'avait pas perdu de sa puissance d'autrefois² ».

Avec Delescluze, Blanqui et Pyat, on le considérait comme chef du mouvement communal³. Mais il n'était pas en harmonie avec eux. Delescluze, son ami, avançait trop vite pour lui ; Ledru ne voulait pas de décentralisation ni de ses idées presque anarchistes. Pyat avait été le chef des proscrits anti-rollinistes en Angleterre. Blanqui lui avait toujours été hostile ; en 1848, Ledru l'avait appelé un *homme avec un sac de bile où devait être son cœur*. Ces trois hommes dominaient la faction ultra-révolutionnaire, et Ledru, traîné après Delescluze dans ce mouvement, ne l'accepta jamais *in toto* ; il voulait la centralisation et les moyens pacifiques. Donc, ni les hommes ni les principes du groupe auquel il prêtait sa voix ne lui convenaient. Bien que les chefs employassent son nom, il agissait davantage comme un sabot au mouvement, et appartenait plutôt à la nuance des radicaux tels que Gambetta et Clemenceau.

Après la réunion du 28, Ledru alla chez Schœlcher où il trouva Brives, Gambon, Lamarque, Mathé, Quinet et Victor

1. *Murailles Révolutionnaires* 355. Autres membres du club furent Razoua et Tony Revillon.

2. Sarcey 146-147 ; cf. Granier de Cassagnac 145.

3. Denormandie 96-98 ; Granier de Cassagnac 145 ; *Débats*, 27 octobre.

Hugo. Celui-ci dit : « Je me rencontrais pour la première fois avec Ledru-Rollin. Nous avons lutté de parole fort courtoisement sur la question d'un club à fonder, lui pour, moi contre. Nous nous sommes serré la main. Je suis rentré à minuit¹. »

La nouvelle de la chute de Metz souleva Paris et les extrémistes en profitèrent pour tâcher de renverser le gouvernement. Ce ne fut pas une résolution soudaine, Le 27, Ulysse Parent avait écrit à Ranc qu'un nouveau gouvernement serait formé par Blanqui et Flourens, qui s'adjoindraient Hugo, Ledru-Rollin, Pyat, Millière, etc.² Le 31, alors que l'occasion s'offrit, Blanqui et Flourens dirigèrent une foule vers l'Hôtel de Ville et firent prisonniers les membres du gouvernement actuel. On proposa diverses listes pour un nouvel exécutif. J'ai trouvé vingt-six combinaisons différentes, dont dix-huit contiennent le nom de Ledru-Rollin³.

Delescluze et Pyat avaient été à l'Hôtel de Ville pendant l'après-midi et s'étaient opposé à la formation d'un gouvernement par acclamation ; ils désiraient que l'affaire se passe légalement sous la direction de Dorian, le seul ministre populaire, et de Schœlcher. Mais pendant leur absence Blanqui, Flourens et les extrémistes prirent le contrôle du mouvement. Delescluze déclare : « Ainsi, le soir, quand nous reparûmes à l'Hôtel de Ville avec les citoyens Ledru-Rollin et Pyat n'avions-nous d'autre intention que de nous mettre à la disposition du citoyen Dorian, que nous regardions comme investi définitivement du titre de chef de l'intérim. Grande fut notre surprise d'apprendre que notre nom figurait sur une liste arrêtée pendant notre absence⁴ ». Il était dix heures quand les trois quasi-modérés entrèrent et ils apportèrent un décret pour des

1. *Choses Vues*, N. S. 287.

2. Ranc 173.

3. Voici ceux compris dans les listes et le nombre de fois qu'ils le sont : Delescluze 24, Pyat 22, Blanqui 19, Ledru, Dorian, Flourens 18, Blanc, Millière 16, Hugo 14, Mottu 12, Ravvier, Rochefort 8, Schœlcher 7, Avrial 6, Bonvalet, Raspail 5, Greppo, Joigneaux 4, Martin Bernard 3, Gambon 2, Duprez, Mégy, Mélo, Petit, Verdure 1.

4. *Révell*, 2 novembre.

élections sous la direction de Dorian et de Schœlcher. A cette idée Millière consentit avec empressement et Flourens et Blanqui y adhèrent ; mais le sentiment général était trop violent. et Delescluze, Pyat et Ledru furent désireux de se retirer aussitôt que possible¹. Ce fut surtout Ledru qu'inquiéta le tour des événements. « Ledru-Rollin, qu'on était allé chercher, n'éprouva dès l'arrivée d'autre sentiment que l'envie de retirer son nom de l'échauffourée. Il vit dans une salle Blanqui écrivant des ordres, *paperassant* (le mot est de lui), et il sentit la journée perdue pour tout progrès² ». Dans cette journée Ledru ne joua qu'un rôle secondaire. Comme tous les chefs de 48, son nom fut porté sur quelques combinaisons. Seul parmi eux il parut en personne. Mais il avait espéré un mouvement pacifique et légal, et dès son arrivée tenta de se retirer. Naturellement sans l'appui de Ledru, Blanc, Hugo, et les anciens, avec l'aide tiède de Delescluze et de Pyat, l'émeute était vouée à une faillite. Ernest Picard put délivrer ses collègues emprisonnés et arrêter Blanqui, Flourens et les autres chefs.

En novembre deux organisations furent fondées avec un but identique et des constitutions semblables. Toutes les deux furent établies par des anciens représentants mais admettaient d'autres membres ; je ne sais pas pourquoi elles ne s'unirent pas. L'une s'appelait l'*Union Républicaine* et parmi ses assistants étaient Beslay, Dupont de Bussac, Gambon, Songeon et Vauthier³. L'autre organisation était l'*Alliance Républicaine* et comptait comme membres Ledru-Rollin, Arnould, Bayeux-Dumesnil, Martin Bernard, Bertholon, Brisson, Brives, Bruys, Cournet, Duché, Floquet, Gatineau, Lamarque, Leclanché, Lefèvre, Lefèvre-Roncier, Levraud, Maillard, Mathé, Quentin, Razoua, Tony Revillon, Rochut, Rousseau et Savoye⁴.

Dans son programme elle proclame : « L'*Alliance républi-*

1. *Réveil*, *Rappel*, 2 novembre ; Proles : Delescluze 60-62 ; Claretie 1 : 334.

2. Claretie 1 : 334.

3. Pour sa constitution, voyez *Réveil*, 22 novembre. Pour rapport en faveur de la commune, voyez *ibid.*, 23 janvier.

4. *Ibid.*, 22 janvier ; Lepeletier 1 : 102 ; Arnould 1 : 67 ; Lissagaray 63.

caine, fondée par d'anciens représentants du peuple républicains et par des citoyens ayant donné des gages de dévouement et de fidélité à la République... voulant arriver à la réalisation de la grande formule de nos pères : *Liberté, Égalité, Fraternité*, adopte comme bases de la constitution politique de France » : une république unifiée, organisée par le suffrage universel ; une seule Chambre avec un exécutif en dépendant ; des conseils municipaux avec des maires en dépendant ; la justice gratuite, le système des jurys et une magistrature élective ; responsabilité des fonctionnaires ; séparation complète de l'État et de l'Église ; l'instruction libre, gratuite, universelle, par l'État, avec des écoles professionnelles ; liberté de presse, de réunion, d'association ; une milice au lieu d'une armée et l'élection aux grades inférieurs ; réduction du budget, un seul impôt sur les revenus, réduction de la dette publique, réforme dans l'administration des finances ; abolition des monopoles, des privilèges, des titres ; réformes sociales ; pas de guerres de conquête : en résumé, d'abord une République en France, plus tard « fraternelle conception des États-Unis de l'Europe ». Ce programme fut signé pour la société par Ledru-Rollin, Brives et Lamarque¹.

Ce projet ressemble au programme montagnard de 1849, seulement il est un peu plus radical et les questions municipales jouent un plus grand rôle. Il est aussi semblable au projet de constitution écrit par Ledru pendant son exil, mais il est moins violent et dans la joie de la victoire on a supprimé les mesures de représailles contre les fonctionnaires napoléoniens. C'est une combinaison de réformes radicales dès lors adoptées et de promesses vagues faites par tous les partis (les provisions financières). Une chose ressort clairement : Ce n'est pas une proposition communarde mais une variation sur les formes actuelles ; on donne une grande place à des questions municipales, mais il n'y a aucune tendance vers la décentralisation, vers le fédéralisme.

Ce projet fut complété par un deuxième manifeste. Le 25 décembre, Lamarque écrit à Ledru : « Mon cher collègue, la

1. *Révell*, 18 décembre ; *Rappel*, 21 décembre.

réunion nous a désignés hier au soir — vous, Massot, et moi — pour la rédaction d'une circulaire devant accompagner notre programme dans les départements. Cette circulaire doit d'être d'urgence *mardi* à la réunion. Nous serons chez vous *demain lundi à midi et demi* pour remplir la mission dont nous sommes chargés. Pour faciliter notre travail, j'arriverai chez vous avec un avant-projet. Salut cordial. A. Lamarque¹ ».

Le 18 décembre, sur la motion de Tony-Revillon et de Ledru, on passa une protestation contre toute capitulation et une demande pour une offensive immédiate contre les Allemands². Le 11 décembre Hugo marque dans son agenda : « Le groupe de Ledru-Rollin est en pleine désorganisation. Plus de parti, la République. C'est bien³ ».

Les radicaux, inquiets, poussaient continuellement à l'action contre les Prussiens et s'agitaient contre le gouvernement. Au commencement de janvier le bruit courait que Ledru, Hugo et Pyat se mettraient à la tête d'une démonstration ; mais ce bruit était sans base⁴. Après la faillite de la grande sortie du 19 et la démission du général Trochu, on arrangea une émeute. Lefèvre-Roncier convoqua chez lui les principaux membres de l'*Alliance républicaine* pour la préparer. Delescluze, Cournet, Levraud et d'autres arrivèrent. Ledru était attendu, mais apparemment il avait eu assez de la domination ultra-révolutionnaire le 31 octobre, car il ne parut pas chez Lefèvre-Roncier⁵. Le 21 une foule attaqua l'Hôtel de Ville, mais elle trouva peu d'appui, et on supprima l'émeute sans difficulté.

Le matin suivant, l'*Alliance républicaine* publia une proclamation. Elle affirma que le peuple voulait continuer la guerre, que le gouvernement était faible et indécis, que le peuple était le seul arbitre de son sort, et elle demanda donc l'élection dans les vingt-quatre heures, sous la direction de Dorian, d'une

1. L. R. Papiers 3 : 250. Je n'ai pas trouvé ce manifeste.

2. Lepelletier 1 : 102.

3. *Ghoses vues*, N. S. 301.

4. *Presse*, 10 janvier ; *Rappel*, 11 janvier.

5. Arnould 1 : 73-75 ; Prolès : *Delescluze*, 74-75 ; Arnould déclare que Ledru avait promis d'y aller.

assemblée souveraine de deux cents membres. Ledru et cinquante autres signèrent cette déclaration¹. Le 23, Hugo écrit : « Sont venus ce soir Rey et Gambon. Ils m'ont apporté avec prière d'y adhérer, l'un le programme-affiche de Ledru-Rollin (assemblée de 200 membres), l'autre le programme de l'*Union républicaine* (50 membres). J'ai déclaré n'approuver ni l'un ni l'autre ». Le 28, Ledru fit une deuxième tentative pour obtenir l'adhésion de Hugo, cette fois par le moyen de Brives, mais il n'aboutit pas non plus².

Le 28 janvier, Paris capitula et immédiatement commencèrent les préparatifs pour une élection générale. Naturellement Ledru était un des candidats les plus populaires. A une réunion au Gymnase, on applaudit spécialement les noms de Hugo, Louis-Blanc, Ledru-Rollin, Pyat et Rochefort³. L'*Avenir national*, le *Rappel*, le *Siècle* et le *Temps* rédigèrent ensemble une liste de vingt-huit candidats pour Paris, dont Ledru-Rollin⁴. Mais le 7 février la retraite de Ledru fut annoncée et le jour suivant parut sa lettre d'explication. Il déclare ne pouvoir se présenter à une élection où on n'avait pas le vrai suffrage universel⁵.

Néanmoins Ledru fut élu dans trois départements. Sa position au bas de la liste de Paris fut due à sa lettre de refus; sans cela il aurait été au sommet avec ses co-exilés et ses associés radicaux⁶.

1. *Réveil*, 22 janvier; Arnould 1 : 70; *Murailles révolutionnaires* 791. Celui-ci donne la fausse date du 6 janvier.

2. *Choses vues* N. S. 314-315.

3. *Rappel*, 5 février.

4. *Ibid.*, 6 février.

5. *Ibid.*, 7, 8 février; L. R. Papiers 3 : 544. Le 6 février, Hugo avait écrit : « Ledru recule devant l'Assemblée. Louis Blanc est venu ce soir me lire ce désistement ». *Choses vues* N. S. 316.

6. Dans la Seine. . . .	Louis Blanc (1 ^{er}). . . .	obtint 216,530 votes.
—	Ledru (37 ^{me} sur 43). . . .	— 75,736 —
Dans le Var.	Brun (1 ^{er}).	— 39,877 —
—	Ledru (4 ^{me} sur 6). . . .	— 25,742 —
Dans les Bouches-du-Rhône.	Pelletan (1 ^{er}). . . .	— 65,531 —
—	Ledru (11 ^{me} sur 11)	— 46,418 —

Voyez *Annales de l'Assemblée nationale*, pp. 40, 47, 193, 303.

Le 28 février, le président Grévy lut à la nouvelle Chambre la démission de Ledru-Rollin, datée de dix jours en arrière. Le vieux tribun déclarait qu'ayant eu l'honneur de présider à l'organisation du suffrage universel, il ne pouvait pas accepter un mandat d'un vote entrepris quand il manquait « les conditions d'indépendance et de spontanéité qui sont l'essence même du suffrage universel ¹ ».

Ledru était probablement à Paris pendant la commune, mais il était dégoûté des ultra-révolutionnaires, et bien que son ami Delescluze fut un des chefs, il ne prit aucune part au mouvement ². Mais sa santé était ruinée par les événements de l'année ³. Ledru-Rollin... n'était plus que l'ombre de lui-même. Une large calvitie avait remplacé ses belles frisures noires d'autrefois. Sa figure avachie et ses yeux morts annonçaient la fin prochaine de ce débris du 24 février ⁴.

1. Ecrits divers 1 : ix.

2. Son nom n'est mentionné ni dans les livres ni dans les journaux sur cette période que j'ai lus. Mazzini regrette que Ledru et les autres ex-proscrits n'aient pas dirigé ce mouvement insurrectionnel. — *Scritti politici* 14 : 95-96.

3. Blind dans *Fraser's Magazine* 91 : 253.

4. Claveau 2 : 14.

CHAPITRE XVI

LE CHANT DU CYGNE : LE REVENANT

Désappointé par la défaite militaire de la France et par les luttes civiles sanglantes de sa république bien-aimée qui avaient remplacé le millennium attendu après la chute de l'Empire, Ledru-Rollin retourna en Angleterre dans le cours de l'année 1871. Là il se livra en grande partie à l'étude des sciences. A un vieil ami, Charbonnier, rédacteur de la *Gazette des Tribunaux*, il écrit : « Je me console des petites révolutions d'en bas par le magnifique spectacle des révolutions d'en haut ¹ ». Sa fortune était en bon état; on avait bâti de nouvelles maisons sur sa propriété de la rue de Charonne et il avait acheté un autre terrain dans la rue de la Roquette. Il demeurait tranquillement à St-John's Wood ². Ce fut un événement quand il consentit à aller au théâtre avec ses amis, les Etchegoyen ³. Dans les questions politiques il se taisait; on prétendait que Gambetta craignait sa rivalité et le tenait à l'écart ⁴. Six fois, pen-

1. Audebrand, 228; Cf., *Revue Bleue*, 46 : 180.

2. Il eut quelques ennuis en 1873 à propos de son bail. — L. R. Papiers 3 : 254-262.

3. *Ibid.*, 3 : 253, Etchegoyen, 19 mai 1873.

4. Lacratelle, 125.

dant son deuxième exil, on lui offrit une candidature et chaque fois il refusa¹. L'occasion la plus importante fut en avril 1873. Barodet, candidat des radicaux, l'emporta sur Remusat, appuyé par Thiers, dans une élection supplémentaire à Paris. « Adam qui subissait, en se cabrant quelque peu, *Trognon de Chou* [Barodet], avait tenté une démarche près de M. Ledru-Rollin, père du suffrage universel, pour qu'il s'offre aux voix des Parisiens... Ledru-Rollin s'était dérobé : *Je ne comprends plus rien à rien*, disait-il² ».

Enfin, en février 1874, il accepta la candidature dans la Vaucluse. A ce moment, il vivait retiré à Fontenay-aux-Roses, car il était retourné en France pendant l'année 1873³. Sa femme déclare : « Quand en 1874 vinrent de nouvelles élections, Ledru-Rollin refusa encore toute candidature ; il finit cependant par céder aux sollicitations des Comités républicains du Var, et parce que, voyant l'intégrité du suffrage universel de nouveau menacée, il crut pouvoir, par son concours, rendre encore quelques services à la cause de la démocratie⁴ ».

Nous avons un récit d'un correspondant du *Gaulois*, d'une visite faite par lui à Ledru pendant la période électorale ; malheureusement on ne peut pas s'y fier. Le journaliste fut reçu avec courtoisie et fut surpris de ne pas trouver un orateur de Hyde-Park, ni un vieillard. Ledru lui dit : « Je n'ai pas bougé de Fontenay-aux-Roses depuis longtemps. Je ne lis pas les journaux ou très peu. Je surveille mes ouvriers, je cause avec mes jardiniers en secouant la pluie tombée sur les feuilles de mes hortensias ; vous voyez que je rentre dans une existence bucolique, au lieu d'être le candidat marcheur que disent les journaux ». Seul, le danger du suffrage universel l'avait appelé

1. *Gaulois*, 28 février 1874 ; Larousse : XIX^e siècle, 10 : 311. Peut-être les refus étaient-ils dû à l'influence de sa femme.

2. Adam, 5 : 391.

3. L. R. Papiers, 3 : 254. Hodgson, 23 octobre 1873 ; *République française*, 2 janvier 1875 ; Audebrand, 222.

4. Écrits divers, 1 : x. Naturellement elle veut dire Vaucluse, pas Var. Pour une lettre de 39 républicains de la Vaucluse le remerciant pour son acceptation, voyez L. R. Papiers, 3 : 278-281.

à sortir de sa retraite pastorale. Il croyait à son élection, mais il refusait de répondre aux innombrables lettres ; il voulait que son élection soit une manifestation en faveur du suffrage universel. Les calomnies de 1848 l'avaient ennuyé seulement pour autant qu'elles avaient trompé le peuple, et il donna aux journalistes des détails à propos de l'accusation de luxe et d'une visite curieuse de Quentin-Bauchart. Il raconta des souvenirs de famille, indiqua un cèdre planté par son grand-père il y avait cent et une années. Il demeurait avec sa femme et une domestique. Enfin il demanda que l'entrevue ne soit pas publiée ¹.

On avait eu beaucoup de peine à trouver, pour la Vaucluse, un candidat sur lequel pouvaient s'unir toutes les factions républicaines, et on fut très heureux de l'acceptation du vieux tribun. Mais même alors, il n'y eut pas unanimité ; Gambetta fut tiède et « l'élection dut se faire sans lui, un peu même contre lui ² ». Le centre gauche n'était pas satisfait non plus. » En vain, une députation du centre gauche et de la gauche modérée, composée de MM. Testelin, Cazot, Christolphe et Leroyer se rendit auprès de M. Ledru-Rollin lui-même, il refusa de se désister ³. Enfin les modérés l'appuyèrent, craignant le triomphe de son adversaire ⁴.

En général, on croyait fini le jour des hommes de 48. « Louis Blanc, Quinet, Ledru-Rollin, Victor Hugo, sont des ancêtres qu'on honore mais qui n'entraînent plus ⁵ ». Néanmoins, « une fraction de l'extrême gauche voulait opposer Ledru-Rollin

1. *Gaulois*, 28 février. Il y a beaucoup de choses invraisemblables dans cette entrevue, notamment la visite de Quentin-Bauchart, laquelle fut niée catégoriquement par celui-ci.

2. Gill : *Gambetta*, 335-336.

3. Daniel, 130.

4. *Times*, 5 mars.

5. Adam, 5 : 223-224. Cf., « Louis Blanc, Ledru-Rollin, Edgar Quinet, Schoelcher, Littré, Hugo jouent de plus en plus, à l'Assemblée, le rôle de grandes ombres élyséennes qui semblent s'étonner des accommodements terrestres ». — *Ibid.*, 5 : 267. Néanmoins, dans l'élection de Vaucluse, M^{me} Adam déclare : « Nous nous intéressons passionnément. » — *Ibid.*, 6 : 97.

à Gambetta, mais cette tentative dut être abandonnée¹ ». Gambetta appuyait actuellement la tranquillité, et des membres de l'Union Républicaine, notamment Alfred Naquet, désiraient pousser en avant un vieux chef, pour commencer une campagne plus active. Ni les histoires secondaires, ni les récits contemporains, ne font mention de cette intrigue avortée, mais dans les lettres que je vais citer, on peut voir l'importance que lui attribuaient les chefs de la gauche.

Le 8 février, Gambetta écrit à Ranc : « Quoi qu'il arrive, les malheurs ont maintenant leur prétexte : si tout ne marche pas bien, ce sera la faute à Ledru, comme c'était la faute à Barodet. Tout cela est fort misérable ; mais les hommes sont les hommes et il faut les prendre tels qu'ils sont. M. Ledru-Rollin sera élu, mais que fera-t-il ? Rien de plus que les autres et je crois que nous n'aurons pas à attendre longtemps pour voir briser cette nouvelle idole. En tous cas, il a fort bien répondu aux impertinents trembleurs qui sont allés lui demander de se retirer. Il parle en homme de sens. Il se propose d'ailleurs de tâter le terrain par son grand discours de rentrée. S'il réussit, il restera ; s'il échoue, il donnera sa démission. Était-ce donc la peine de faire tant de bruit ?² ».

Le 22 février, Spuller écrit à Ranc : « Les impatients... croient que le moment est venu de faire quelque chose... Leur phrase, en effet, est cela : *Il faut abandonner la politique de transaction et de compromis, pour reprendre la politique de principes*. La candidature de M. Ledru-Rollin est le commencement de la campagne. Inutile de vous dire que nous n'avons jamais combattu cette candidature, quoique M. Naquet... ne s'est pas gêné de dire que c'était ce qu'il y avait de mieux pour mettre le feu sous le ventre à des énergies qui semblent s'attiédir. Vous entendez ce que signifie ce langage. M. Naquet paraît avoir été aidé dans cette affaire par MM. Lockroy, Georges Périn, Tony Révillon, Ordinaire, Ballue, Saint-Quentin. Tout cela s'est monté dans des conciliabules, où l'on ne dit guère de bien de

1. Daniel, 404.

2. Ranc, 277-278.

nous, sans doute parce que l'on n'en pense point. Il est question de fonder un journal pour combattre la funeste influence du nôtre. On change le chef, on veut aussi changer l'organe. C'est tout naturel et nous ne connaîtrions plus rien à la politique, si nous étions étonnés de pareils sentiments et de semblables combinaisons. Les modérés, toujours peureux, se sont hâtés de saisir Cormion aux cheveux. C'est une nouvelle élection Barodet, se sont-ils écriés. Ils ont poussé des cris d'oies qui ne voudraient pas le Capitole. J'ai résisté du mieux que j'ai pu, aujourd'hui cela paraît se calmer un peu ». Il continue en montrant comment Louis Blanc a combattu Gambetta à Marseille ¹.

Le jour suivant, Spuller ajoute : « Voilà cette affaire Ledru. Vous pensez bien qu'il y a des dessous. Je vous en ai dit un mot. C'est contre nous que cette élection était dirigée et il se trouve que nous sommes seuls à la soutenir. On prétend que nous nous opposons à l'action. Pémerie et Armand Adam la demandent, maintenant, et on a rédigé une circulaire dans le Midi avec ce but. Naquet tient la première place dans le mouvement et cela irrite beaucoup, car on ne l'estime pas grandement. « Et quand je me souviens de la façon dont M. Ledru-Rollin arrangeait son livre, cela me fait bien rire ! Pour nos relations personnelles, je ne vois pas que cette belle politique soit appréciée comme elle devrait l'être. Je vous répète, il y a un peu d'impatience chez tout le monde, on voudrait faire quelque chose. Mais qu'y a-t-il à faire ? C'est ce que personne ne dit, c'est ce que M. Ledru-Rollin dira moins que personne. On prétend d'ailleurs qu'il ne veut faire qu'un discours et se retirer après. Voilà qui lui ressemble et qui est bien dans ses moyens. J'insiste peut-être trop sur cette affaire, mais que voulez-vous que je vous apprenne de plus intéressant ? ² ».

L'élection à Avignon se tint le 1^{er} mars et Ledru obtint 31.534 votes contre 27.953 donnés au conservateur Billiotti. On prouva beaucoup de fraudes ; mais cela arrivait toujours dans

1. *Ibid.*, 288-290.

2. *Ibid.*, 295-296.

la Vaucluse, et les conservateurs en faisaient autant que leurs adversaires. Le 23 mai Pelletan écrivit à Ledru que le comité, réuni ce jour, avait décidé à l'unanimité son admission, car Billiotti était hors de cause¹. Le 6 juillet Bouiller lut un long rapport après lequel on valida l'élection ; on déclara que la condamnation n'excluait pas Ledru, étant purement politique².

Hanotaux appela l'élection un « avertissement pour les temporisateurs, notamment pour M. Gambetta », mais son effet ne fut pas grand³. Naquet persévérait dans ses desseins. Le 19 avril Gambetta écrit à Ranc : « Les radicaux, on dit, veulent fonder un nouveau journal. Ils comptent sur l'argent de M. Ledru, mais il semble qu'il est avare. Je ne crains point le journal⁴ ». Le 25 avril on invita Ledru à un banquet des colonies pour célébrer l'abolition de l'esclavage, auquel présida Schœlcher⁵.

Le 9 mars Ledru avait pris possession de son siège dans l'assemblée, et toute la gauche le combla de félicitations⁶. A la Chambre, Ledru appartenait à la section radicale de l'Union républicaine. Il n'appartenait pas à l'extrême gauche, car il ne vota pas avec Louis Blanc et Hugo quand ceux-ci se séparèrent de la gauche proprement dite. Il se joignit à Gambetta et à Challemel-Lacour dans leurs attaques contre le gouvernement tombant du duc de Broglie, le 16 mars, et dans leur appui de Dahirel, le 27. Le 16 mai, il prit part au vote qui renversa le cabinet Broglie⁷.

On forma un ministère d'affaires sous le général de Cisse, et la première question abordée fut la loi électorale. La droite voulait faire passer une loi qui mutilerait le suffrage universel,

1. L. R. Papiers, 3 : 274.

2. *Annales de l'Assemblée Nationale*, 32 : 599-603.

3. Hanotaux, 2 : 446 ; cf. Daniel, 134.

4. Ranc 250.

5. L. R. Papiers, 3 : 272. Lettre de Casse, député de la Guadeloupe.

6. *Times*, 10 mars. C'est le premier jour que son vote est relevé.

7. *Annales de l'Assemblée Nationale*, *passim*.

comme avait fait jadis la loi du 31 mai 1850. La vraie discussion commença le 3 juin, et après une attaque ingénieuse par Castellane, Ledru s'éleva pour dire son chant de cygne, son premier et son seul discours dans une Chambre de la troisième république. Le vice-président Martel présidait, et quand il annonça que le vieux tribun de la deuxième république avait la parole, l'assemblée remplit en masse la Chambre pour l'entendre. Ledru déclare que, réservant la question de leur droit de faire une constitution, les députés n'avaient point le droit de changer la loi électorale sous laquelle ils avaient été élus. Vous n'êtes que mandataires, dit-il, et ne pouvez pas aliéner les droits qui vous ont été conférés. Vous faites appel à l'ordre public, mais qui le menace ? Vos reproches s'appliquent seulement à la parodie du suffrage universel, appelée un plébiscite. Vous voulez épurer le suffrage, mais c'est là ce qui causa la chute de l'empire romain. La vérité, c'est que vous ne voulez pas l'épurer, vous voulez abolir ce suffrage universel, qui mène irrévocablement à la république ; vous voulez la monarchie, mais laquelle ? Jusqu'à ce point on avait fait des interruptions, mais pas plus qu'il ne convenait à l'étiquette parlementaire ; et Ledru avait pu faire un discours clair et méthodique. Mais à partir de là, les interruptions devinrent si fréquentes qu'il ne put pas prononcer une seule phrase complète. Le vice-président Martel ne fit nul effort pour apaiser le tumulte ; en effet, son seul rappel à l'ordre fut à Tolain qui appuyait l'orateur et répondait à la droite quand le désordre devenait trop accablant. Ledru-Rollin continue : Les monarchies vivent par la corruption et tombent par le mépris. La droite craint la république, mais la république n'a jamais eu une vraie occasion de prouver sa valeur. Puis Ledru fait des digressions en réponse à des interpellations ; il explique comment le 15 mai était une émeute bonapartiste, et comment les journées de juin étaient causées par les légitimistes, tandis que le 13 juin était pacifique. Il loue le gouvernement de Thiers (son ancienne bête noire) et déclare que l'assemblée tâche d'empêcher un gouvernement régulier. Il s'épanche sur la terrible situation financière ; une loi qui mutilerait le suffrage universel rendrait pire

cette situation; le meilleur moyen de rétablir le crédit serait la dissolution immédiate de la Chambre¹.

Ce discours échoua absolument, mais la faute n'en fut pas entièrement à Ledru. C'est vrai qu'il n'avait plus la forme imposante qui avait dominé les foules, ni la voix forte qui pouvait se faire entendre dans un tumulte. C'est vrai que son discours n'était pas très éloquent et qu'il contenait trop de digressions. C'est vrai que le tribun commit des erreurs historiques qui firent le jeu de l'opposition. C'est vrai que son discours était l'effort laborieux d'une époque passée. Mais ce furent les interruptions qui le gâtèrent; il contenait les indications d'une allocution claire et efficace. Parfois Ledru montra son ancienne habileté à tourner les interpellations contre leur auteur; mais l'énergie de répondre à tous les conservateurs manquait au vieillard. Le faillite fut due en grande partie à la droite qui aurait pu avoir quelques égards pour un faible vieillard, qui ne pouvait résister à leurs attaques violentes. Le coupable fut surtout le vice-président Martel qui ne fit aucune tentative pour contenir les conservateurs, qui manqua absolument à son devoir de maintenir l'ordre. Les idées de ce discours préparé d'avance, contrairement aux habitudes de Ledru², sont remarquables pour leur modération; Gambetta aurait pu le prononcer; Thiers aurait pu y applaudir.

Le témoin le plus bienveillant est Hohenlohe: « Il ne pouvait prononcer une phrase qui ne fut suivie d'une minute d'interruption. Le vieux Vielcastel, et après lui Dahiret, de la droite, n'interrompaient pas seulement d'un mot, mais de phrases entières. Le tout couvert par des clameurs générales. Bref, une vraie comédie... Ledru-Rollin parlait bien et avec calme³ » Parmi les journaux, la *République française* se livra surtout au blâme des interrupteurs, mais elle considéra le discours *juste et irréfutable*, et elle affirma que Ledru avait parlé avec *fermeté*.

1. *Ibid.*, 280-284; Écrits divers, 2 : 474-485 qui négligent les interruptions. Pour des notes de manuscrit presque illisibles, voyez L. R. Papiers. 3 : 266.

2. Le brouillon cité ci-dessus prouve la préparation.

3. Hohenlohe, 2 : 77.

*modération, et largeur de langage*¹. Le *Siècle* donna une approbation froide, en déclarant que le discours fut instructif et déconcerta la droite par sa modération². Le *Rappel* fut tiède : le *Nouveliste* admit franchement son désappointement. Parmi les journaux conservateurs il y avait unanimité ; ils déclarèrent le discours faible et vide³. L'opinion générale est exprimée par Audebrand : « L'hiver de l'âge avait neigé sur sa tête. Sous le coup de 22 ans de proscription, il n'était déjà plus que l'ombre de lui-même.... Cette apparition d'un revenant fut une grande déception pour tout le monde. Le Danton de 1848, chauve, pâle, peu ingambe, était presque sans voix. Il n'avait plus ni emportement ni passion⁴ ».

Les députés discutèrent le discours. « Comme Gambetta, Challemel-Lacour et Spuller causaient dans la galerie des Tombeaux, le baron de Soubeyran, député monarchiste de la Vienne, s'approcha d'eux en disant : « Eh bien, Messieurs, cet effondrement de Ledru n'est pas pour vous déplaire ! » Gambetta se contenta de lever les épaules avec dédain, mais Challemel répondit : « M. de Soubeyran, nous croyez-vous, par hasard, une âme comme la vôtre ? » Quelques instants après, M. de Remusat, abordant le même groupe, dit à Gambetta : « Vous avez sans doute été surpris de l'échec de Ledru-Rollin ? Pas nous, qui avons connu le célèbre homme d'État à la Chambre des députés de Louis-Philippe avant le coup d'aile de 1848. C'est après le 24 février, que Ledru nous stupéfia, car, auparavant, il avait toujours parlé assez médiocrement, en bon avocat, mais d'une façon très terre à terre, comme tout à l'heure. Il me semble que je viens d'entendre le Ledru de 1847 » ... Gambetta n'en revenait pas de ce sentiment stérile et démodé, en retard de 25 ans. Ce qui ne l'empêchait pas d'applaudir avec

1. *République française*, 4 juin. Elle publia le discours le 7.

2. *Siècle*, 4, 5 juin. Le correspondant compta 88 longues interruptions dans une heure de discours.

3. *Débats*, 4 juin ; *Times*, 5, 8 juin.

4. *Revue bleue*. 46 : 180. « Ledru-Rollin absolument fini, pas une ombre de talent. » Lacombe, 2 : 58. Cf. Vinols de Montfleury, 198-199 ; Adam, 6 : 99 ; Hanotaux, 3 : 12 ; Denis, 4 : 535-536.

respect le vieux lutteur, dont ce discours fut le chant du cygne¹ ».

Le 4 juin, le vicomte de Meaux fit une réponse polie, mais faible à Ledru; Louis Blanc, une défense éloquente du suffrage universel; Batbie, un plaidoyer élaboré du projet gouvernemental, Dufaure une demande pour différentes restrictions sur le suffrage, et Gambetta un discours éclatant appuyant le suffrage universel. Par sa tactique, la gauche avait forcé la droite à modifier son projet, mais comme elle niait encore le droit constituant de l'assemblée, elle vota avec la minorité contre le deuxième rapport. Le 10 et le 11 juin, la gauche gagnait encore des victoires sur des questions de détail.

Alors Gambetta et l'Union républicaine, à cause de ces victoires, décidèrent à une réunion des gauches d'appuyer le centre gauche dans ses efforts pour obtenir une constitution républicaine. La résolution ne passa pas sans une vive opposition de l'extrême gauche. Celle-ci restait fidèle à la campagne dissolutionniste; elle se méfiait d'une république faite par des monarchistes et contre les républicains. Elle continuait à réclamer la dissolution de l'assemblée et la nomination d'une constituante. Cette opinion est soutenue par MM. Louis Blanc, Peyrat, Ledru-Rollin; elle a le concours de M. Jules Grevy².

Ledru-Rollin accepta la décision du parti, car le jour suivant, il vota avec Gambetta l'urgence sur la motion Casimir-Périer pour proclamer la République, tandis que Louis Blanc et l'extrême gauche s'abstinrent. La même chose arriva quand on vota sur la motion elle-même. « Les libéraux du groupe Casimir-Périer ne se flattaient donc pas d'être longtemps d'accord avec les Jacobins de l'école de Ledru-Rollin, et ce n'est point en vertu d'un libre choix que ceux-là acceptaient... le concours de ceux-ci³.

1. Scheurer-Kestner 103. Denis affirme : « Gambetta et Challemel... se félicitaient... de l'échec... d'un rival trop redouté. » Celui-là s'écria joyeusement : « Ce Ledru n'est qu'une panade. » Celui-ci proclama « que ce discours était un naufrage. » Denis, 4 : 535-536. Cf. Vinols de Montfleury 108-199.

2. Hanotaux 3 : 19-20.

3. Daniel 233.

Ledru vota régulièrement avec Gambetta et la gauche. Le 24 décembre, l'assemblée s'ajourna pour les vacances de Noël et cela fut la dernière apparition de Ledru dans la Chambre, car il mourut une semaine plus tard. S'il avait vécu un mois de plus, il aurait vu proclamer par l'amendement Wallon, sa chère république. Ledru souffrait depuis longtemps d'une maladie de cœur et la réunion du 3 juin l'avait épuisé. « Sa fin était proche ; à partir de ce moment, le mal fit de rapides progrès, et le 31 décembre, au matin, pris d'un malaise subit, il expira¹ ».

Ledru fut enterré le 4 janvier. Bien avant onze heures, l'heure du départ annoncé, une grande foule était arrivée devant sa maison, 100, rue de Charonne. Mais on avait apporté directement le cercueil de Fontenay au cimetière du Père-Lachaise par les boulevards extérieurs. Quand on le fit savoir, les députés, suivis de milliers de gens, se dirigèrent vers le cimetière. Là, ils rencontrèrent une autre foule. Partout on trouvait la police pour maintenir l'ordre. Enfin, vers trois heures de l'après-midi, arriva le cortège funéraire. Les porteurs du palhium furent Henri Brisson, président de l'Union républicaine, Martin Bernard, son vieux collègue, Maillard son ancien secrétaire, et Cadet. Il n'y avait ni escorte militaire, ni députation de la Chambre, mais plus de cent députés assistaient individuellement² ; d'autre part, des députations des unions d'ouvriers et une foule immense d'ouvriers et de bourgeois. Des guirlandes jaunes d'immortelles et une bande tricolore furent les seules décorations sur le cercueil noir. La cérémonie fut purement civile. La dernière demande du défunt fut qu'il n'y eût pas de discours politiques, et la seule allocution fut celle de Maillard. La foule qui comptait plus de cent mille per-

1. Écrits divers 1 : x ; *Times*. 1^{er} janvier 1875.

2. Parmi eux, ses anciens collègues : Emmanuel et Etienne Arago, Louis Blanc, Carnot, Corbon, Pascal Duprat, Gent, Greppo, Hugo, Joigneaux, Perdiguier, Quinet, Schœlcher ; aussi Barodet, Challemel-Lacour, Herrisson, Langlois, Littré, Lockroy, Henri Martin, Naquet, Ordinaire, Pelletan, Peyrat, Scheurer-Kestner, Tolain. Parmi les membres du conseil municipal : Bonnet-Duverdier, Cantagrel, Castagnary, Clemenceau, Combes, Floquet, Herold, Nadaud, et Vauthier.

sonnes, fut paisible et se contenta de crier : *Vive la République et Vive le suffrage universel*¹.

Tous les journaux eurent des articles funéraires, la plupart favorables, comme il arrive toujours. Au moins, ils firent plaisir à sa veuve, et elle remercia quelques-uns des auteurs. Julian Harney, qui avait reçu des remerciements pour son article dans le *Chronicle* de Newcastle-on-Tyne, demanda à Henriette Ledru-Rollin pourquoi elle n'écrivait pas ses mémoires, et pourquoi elle ne publiait pas les discours de son mari². Elle accepta la dernière suggestion, car, cinq ans plus tard, parurent deux volumes des écrits de Ledru, malheureusement bien incomplets. Henriette envoya les volumes à tout le monde : vieux compagnons, sénateurs et députés républicains, conseillers municipaux, bibliothèques³.

D'abord, il n'y eut sur le tombeau qu'un simple monument, mais le 24 février 1878, on inaugura un buste sur lequel est inscrit : *Ledru-Rollin, il contribua fortement à l'arrivée de la République de 1848 ; ministre de l'intérieur, il organisa le suffrage universel 1807-1874*. Une grande foule assistait, dont quelques milliers étaient les invités de M^{me} Ledru-Rollin. Crémieux, Louis Blanc et Albert étaient présents : le seul autre membre vivant du gouvernement provisoire, Garnier-Pagès, était trop vieux et trop malade pour sortir de chez lui⁴. Crémieux, Victor Hugo, Louis Blanc et Herisson (pour la municipalité de Paris) firent des discours⁵.

1. *République française, Times*, 6 juin. Dilke raconte cette histoire de lord Randolph Churchill, qui se trouvait à Paris à cette époque : « Randolph turned to Gambetta and in his most apologetic style, which is extremely taking said : *Would you mind telling me who Ledru-Rollin was ?* Gambetta looked him up and down as if to say : *What sort of a politician are you not to have heard of Ledru-Rollin ?* and then broke into a laugh and replied : *Ledru-Rollin was a republican in the days when there were none, so we were bound to give him a first-class funeral.* » Gwynn : *Dilke* 1 : 188.

2. L. R. Papiers 3 : 293.

3. Pour lettres de remerciement voyez *Ibid.* 4 : 239-448.

4. *Times*, 25 février. Pour acceptations, et excuses voyez L. R. Papiers, 3 : 307-318.

5. Pour les discours, voyez *Écrits divers* 2 : 581-602.

A Fontenay-aux-Roses, la partie de la rue de Diane qui contenait sa maison fut appelée rue Ledru-Rollin ; sa veuve se fâcha parce que toute la rue ne recevait pas son nom¹. Dans Paris, la rue de Charonne où il avait eu ses propriétés, fut d'abord appelée rue Ledru-Rollin², mais plus tard, on lui rendit l'ancien nom et une avenue du onzième arrondissement reçut le nom du chef radical. Dans bien d'autres villes encore, il y a des avenues Ledru-Rollin³.

Le 24 février 1885, on inaugura une statue de Ledru-Rollin, place Voltaire. Waldeck-Rousseau et Rouvier, ministres de l'intérieur et du commerce y assistèrent, et Floquet, préfet de la Seine, fit le discours inaugural⁴. La même année, le 20 septembre, en présence de M^{me} Ledru-Rollin, Floquet, Lockroy et d'autres, on plaça sur sa maison, à Fontenay, une plaquette. Soubise, Delabrousse, Floquet et Maillard parlèrent ; un orchestre joua la *Marseillaise* et le *Chant du Départ*. Le soir, il y eut un banquet⁵.

Le 27 décembre 1907, sur la proposition de Galli, le conseil municipal vota unanimement une motion pour ériger une plaquette sur la maison, 10, rue François-Miron, où est né le tribun⁶. Le 2 février 1908, centenaire de sa naissance, la tablette fut dévoilée. Lefèvre, président du conseil municipal, présida, et on entendit des discours par Hartmann, secrétaire de la *Société la Cité* ; Lefèvre, pour la municipalité ; Bernard, secrétaire général de la Seine ; et Monin, pour le périodique la *Révolution* de 1848⁷. Il y a aussi une statue de Ledru-Rollin à l'Hôtel-de-Ville de Paris et quelques-unes dans les départements.

1. L. R. Papiers 3 : 461.

2. Voyez décret du conseil municipal, 16 février 1875 dans *République française*, 17 février.

3. E. g. Avignon, Moulins.

4. Bulletin municipal officiel pour 1908, page 786.

5. Pamphlet spécial sur les détails.

6. *Bulletin*, 1907. page 5138 ; *Cité* : 4 : 84-87.

7. *Bulletin*, 1908. pages 783-786. *Cité*, 4 : 89-105.

CHAPITRE XVII

CONCLUSION : APPRÉCIATION

On admet que Ledru-Rollin est le plus grand orateur de la deuxième République, sauf peut-être Thiers. Cependant après le 13 juin, il fut forcé de se tourner vers la parole écrite plutôt que parlée, et dans ce domaine il n'arriva jamais à la même grandeur. Sa vertu principale est la chaleur ; sur n'importe quel sujet Ledru vous convainc de sa sincérité et de la profondeur de ses sentiments. Ajouté à cela, est sa généreuse sympathie, sympathie pour les ouvriers opprimés par le système capitaliste, sympathie pour les citoyens opprimés par un tyran, sympathie pour une nation opprimée par un joug étranger. Il manque de logique, mais il la remplace par un don de vulgarisateur, un talent de présenter les questions techniques, légales ou financières, de façon à ce que l'homme ordinaire puisse les comprendre. Il avait aussi la consistance ; quelques-unes de ses idées furent modifiées, mais ses principes fondamentaux restèrent toujours les mêmes ; c'est une qualité rare dans une période où presque tous les hommes d'État changeaient leurs opinions au jour le jour.

Ledru a aussi beaucoup de défauts. Autant il est clair en présentant les idées, autant il est vague en présentant des

faits; trop souvent il remplace un simple récit des événements par une vague diatribe¹. Son sens de l'enchaînement n'est pas non plus fort; trop souvent ses actives facultés dépassent d'un saut son sujet pour y retourner plus tard pour mentionner un argument oublié. Il en résulte beaucoup de répétitions inutiles. Puis il manque du pouvoir de concision; on améliorerait la plupart de ses écrits en les réduisant de moitié. Il est presque tout à fait dépourvu d'esprit et le manifeste presque uniquement sous la forme d'ironie. Seulement il faut se souvenir que ses contemporains, pour la plupart, avaient le même défaut. Il emploie trop souvent certaines phrases : *en effet, encore un coup, par hasard, j'en suis convaincu, permettez-moi de vous le dire*. Il abuse de la question rhétorique.

Par-dessus tout, dans ses écrits, apparaît son amour pour la première révolution. Il veut toujours ressusciter ses institutions. Chaque fois qu'il est possible, il cite les opinions de Robespierre et de Rousseau. Les personnages moins importants trouvent aussi leur place. Sur des questions constitutionnelles Hérault de Séchelles, sur des questions financières Cambon sont ses conseillers constants. A chaque prétexte, et souvent hors de prétexte, il traîne dans la discussion l'Assemblée constituante, la Commune, surtout la Convention. Pour beaucoup de ses contemporains, il n'est que l'admirateur aveugle des Jacobins; un homme qui veut voir revenir *la terreur sans la guillotine*. Mais eux-mêmes admettent par la phrase *sans la guillotine* que ce n'est pas la Terreur, mais les institutions montagnardes qu'il appuie. Par éducation, Ledru est dévoué à la Convention; par raison, il en a accepté les principes; mais il n'est pas assez stupide pour les accepter *in toto*. Il rejette une petite partie de ces idées; il en interprète beaucoup pour les adapter à des conditions nouvelles; il accepte la plupart comme les meilleures formules jusqu'alors découvertes.

Comme forme gouvernementale, Ledru commence avec la constitution montagnarde de 1793. Pendant la première partie de sa vie, il s'appuie sur le suffrage universel; pendant la

1. Notez spécialement *Le 13 juin* et *le Complot éventé*.

période d'exil, c'est sur le referendum qu'il insiste. Voici le seul changement fondamental qui a eu lieu dans ses principes. Jusqu'en 1848, il avait accepté comme arbitre suprême la volonté du peuple exprimée par le suffrage universel ; plus tard, il déclare qu'il y a des droits supérieurs même à cela. C'est un réveil de la vieille, vieille théorie des droits naturels, une idée favorite de Rousseau. Ses idées financières viennent de Cambon ; une taxe sur le luxe, un impôt progressif sur les revenus. En matière religieuse, c'est encore Cambon plutôt que Robespierre qu'il suit, car il soutient la séparation complète de l'Église et de l'État. Les principes de Robespierre et de Lakanal, de la Convention, sur l'éducation sont les siens : l'instruction universelle, obligatoire, gratuite, laïque, par l'État. Pour la politique étrangère, il combine l'ardent patriotisme avec l'internationalisme idéaliste de la première République. Il est aussi sensible que n'importe quel général quant à l'honneur français ; il est aussi fier de la France que le plus bigot des chauvinistes. Mais, pour lui, la France est le guide du monde sur le chemin de la démocratie, le foyer du républicanisme qui vaincra le monde par la force de l'idée. Il soutient une guerre défensive de tous les démocrates contre la *Sainte Alliance* des monarques, qui ont juré d'exterminer le germe du progrès ; et il appuie constamment une contre-ligue des républiques avec la France en tête, laquelle, dans la grande lutte, chassera pour toujours les rois et établira une union des républiques libres, dans laquelle chaque nation sera indépendante ; mais toutes se réuniront dans les États-Unis de l'Europe, en une sorte de Ligue des Nations. Parmi les pays étrangers il y en a un pour lequel il avait eu de la répugnance jusqu'à ce qu'il ait appris à le connaître par un long exil : l'Angleterre. Il y en a un autre qu'il admire toujours bien qu'il en révèle peu de connaissance profonde : les États-Unis. En matières judiciaires ses deux idées principales sont l'abolition de la peine de mort pour délits politiques et la magistrature élective. En fait de gouvernement municipal, il désire une certaine autonomie, mais il ne montre jamais aucune tendance vers le fédéralisme. Quant aux affaires militaires, il souhaite

une milice au lieu d'une armée permanente, et l'élection des officiers inférieurs. En résumé, Ledru-Rollin reçoit l'inspiration de la montagne de 1793, mais il ne suit pas aveuglément ses chefs.

Dans un domaine important, Ledru modifia un peu ses vues. Les problèmes sociaux n'avaient pas joué grand rôle pendant les années de la Convention, mais sous la deuxième République elles devinrent prééminentes. Ledru affirme continuellement que la révolution politique n'est qu'un pas vers une transformation sociale. Il dévoua ses années de politique active à ce premier pas, mais pendant l'exil il se donna à l'étude des questions sociales elles-mêmes. Il est opportuniste, non théoricien, et désire une évolution graduelle par l'expérimentation. Il n'a aucun goût pour les moyens brutaux de Karl Marx, pas plus que pour les utopies des socialistes français. Il préconise successivement deux idées : d'abord les banques de crédit, puis l'association. Enfin il soutient la possession par le gouvernement des organes d'utilité publique et se reconnaît socialiste. Donc Ledru, qui débuta avec la parole : *je hais les communistes*, peut être appelé, dans ses dernières années, un socialiste ; moi je préfère le considérer toujours comme un réformateur social qui modifia peu à peu ses idées dans une direction socialiste. C'est un radical-socialiste.

Pour renverser les monarchies, il appuya toujours les moyens ouverts ; il ne fut jamais conspirateur. Sous l'Empire, il ne prit part à aucun complot ; il se borna à l'organisation du sentiment républicain, à la propagation des idées démocratiques (ici il accepte les moyens secrets), et à la dénonciation de l'Empire. En novembre 1869, il va jusqu'à refuser de venir à Paris, craignant une émeute. Sous la troisième république, même quand elle était dans les mains des monarchistes, il ne soutint pas un appel aux armes. Il a confiance que la force seule de l'opposition paisible, l'émeute du suffrage universel, suffira à saper les fondements de tout gouvernement réactionnaire.

Ledru-Rollin n'est pas un grand chef de parti. Il est trop facilement influencé par ses partisans. Il a trop de confiance

dans sa cause, et n'apprécie jamais le pouvoir de ses adversaires. Il est trop prêt à attendre la réalisation immédiate de ses espérances. Il est trop prêt à croire du mal de ses adversaires et à les en accuser imprudemment¹. Ledru est toujours opportuniste, prêt à travailler avec n'importe qui pour atteindre son but. (Grand contraste avec Louis Blanc et la plupart des exilés qui exagèrent les différences), Mais il n'abandonne jamais les principes fondamentaux ; vers la fin de sa vie il va même aux extrêmes pour montrer sa consistance². Pour appuyer ses principes il essaye la politique Dantonnesque d'audace, mais là, il échoue. Toujours extrême en mots, il l'est rarement dans ses actes. Pour lui, il faut modifier ainsi la phrase du chef Cordelier : *De l'audace, encore de l'audace, assez d'audace.*

Cependant il est bien le Danton de la deuxième république, comme Gambetta l'est de la troisième. De ces trois hommes, je crains que Ledru ne soit le moins grand, mais tous ont la même politique et occupent la même place. Tous les trois sont des opportunistes, s'opposant à la politique intransigeante d'un Robespierre, d'un Louis Blanc, d'un Madier de Montjau. Tous les trois sont prêts à s'unir à des modérés comme Brissot, comme Lamartine, comme Thiers : mais seul Gambetta y réussit. Tous les trois repoussent la politique extrême des Hébertistes, des Blanquistes, des communards. Dans la vie privée, ils sont tous généreux quant aux affaires d'argent et bons viveurs. Tous les trois sont de grands orateurs, des patriotes farouches, des démocrates ardents, chefs de l'aile saine du parti radical.

Un autre chef auquel ressemble Ledru est Mirabeau. Son style oratoire et ses gestes imitaient tant ceux du tribun de 1789 qu'on l'accusa de les copier consciemment. Comme lui, Ledru a la faculté d'assimiler tout de suite une vaste quantité

1. Ainsi, sa fausse certitude que Louis-Napoléon a deux fois demandé son extradition.

2. Notez son refus d'être candidat assermenté en 1869 et sa démission en 1871.

d'érudition, puis de la présenter d'une façon merveilleusement claire et avec une connaissance du sujet comme s'il l'avait étudié pendant des années¹.

Ledru est toujours optimiste. Il voit toujours proche le triomphe de ses idées. Il est généreux. Il dépensa toute sa fortune et avec le consentement de sa noble femme, une grande partie de la fortune de celle-ci, pour faire de la propagande républicaine et pour aider ses compagnons malheureux. Il aime le luxe et les bonnes choses de la vie et quand il a assez d'argent, il vit largement. Il aime les beaux arts et achète des objets d'art comme les statues de son ami, David d'Angers. Il fréquente le théâtre. Il est loyal à ses amis et leur attachement envers lui durera pendant toute sa vie. Il est vaniteux et par là blesse quelquefois ses amis. Il est, aussi, vaniteux de sa personne. Il est superficiel ; cela se ressort surtout dans son livre sur l'Angleterre. Son honnêteté a souvent été attaquée par ses ennemis, mais elle est restée sans tache malgré toutes ces incriminations. J'ai déjà démontré sa consistance. Plein de noblesse, il supporte ses malheurs avec une noble résignation.

En quoi consiste l'importance historique de Ledru-Rollin ? D'abord, il est un des plus grands orateurs français du XIX^e siècle. En deuxième lieu, il est le père du suffrage universel ; il en est le soutien constant sous Louis-Philippe, l'organisateur sous le gouvernement de février, le défenseur contre des modifications sous la présidence de Louis-Napoléon. Le principal champion pour le maintenir sous sa forme inaltérée sous le second Empire, Pendant la deuxième république c'est lui surtout qui appuie, pendant les années de l'exil, c'est lui qui soutient ces réformes radicales lesquelles ont depuis reçu une approbation universelle. Enfin, sous le second Empire, il est le centre d'un de ces rares foyers qui maintint dans sa pureté, la tradition républicaine.

1. Naturellement le grand cas fâcheux est celui de la *Décadence d'Angleterre* ou il n'assimila qu'un côté.

APPENDICES

APPENDICE I

RÉSIDENCES DE LEDRU-ROLLIN

- 1807-1812 — 2, place Baudoyer (aujourd'hui : 1, rue François-Miron).
1812-1828 — 98, rue de la Mortellerie (aujourd'hui : 84, rue de l'Hôtel-de-Ville).
1828-1831 — 9, rue du Mouton (n'existe plus).
1831-1838 — 8, quai de l'École (aujourd'hui : 8, quai du Louvre).
1838-1849 — 4, rue de Tournon (aujourd'hui : idem).
1849 — 37, Brompton Crescent (aujourd'hui : 37, Egerton Crescent).
1849-1850 — 21, Pelham Crescent (aujourd'hui : idem).
1850-1853 — 18, South St., Thurloe Sq. (aujourd'hui : 18, South St. Alexander Sq.)
1853-1854 — 3, Abbey Place, Abbey Road (Abbey Road existe encore).
1854 — 21, Norfolk Road, Queens Road (aujourd'hui : idem).
1854-1860 — 8, Acacia Terrace, Ordnance Road (aujourd'hui Ordnance Road existe encore).
1860-1862 — 32, Ordnance Road (aujourd'hui : idem).
1862-1870 — 24, St. John's Wood Park Road (aujourd'hui : idem).
1870-1871 — 2, rue de Diane, Fontenay-aux-Roses (aujourd'hui : rue Ledru-Rollin) et 100, rue de Charonne (aujourd'hui : idem).

1871-1873 — 24, St. John's Wood Park Road (aujourd'hui : idem).

1873-1874 — Même que 1870-1871.

C'est-à-dire : 1807-1849, à Paris.

1849-1853, à Brompton, Londres.

1853-1870, à St. John's Wood, Londres.

1870-1871, à Paris et à Fontenay.

1871-1873, à St. John's Wood, Londres.

1873-1874, à Paris et à Fontenay.

QUELQUES ÉTÉS EN ANGLETERRE

1851, 1852 — 2, Russel-Villas, Twickenham, Middlesex.

1853 — 7, Chandos Place, Broadstairs, Kent.

1853 — 1, Addington Road Villas, Norwood, Surrey.

1856, 1857 — 6, Augusta Terrace, Ramsgate, Kent.

1859, 1861, 1862, 1864 — 27, Wellington Crescent, Ramsgate, Kent.

1863 — Lee Grove House, Strand, Ryde, Ile de Wight.

APPENDICE II

OPINIONS DES CONTEMPORAINS SUR LEDRU-ROLLIN

MADAME LEDRU-ROLLIN : « L'homme des principes, l'homme du dévouement et de l'abnégation..., se préoccupant peu de sa propre personne, il a été, avant tout, l'homme du devoir ; le rêve comme l'effort de toute son existence n'ayant été que la justice ¹ ».

D'ALTON-SHEE, Comte : « C'était un bel homme, avantageux et bon enfant, léger, ouvert, riche parmi les démocrates, généreux, impressionnable, crédule à ses désirs et à sa capacité d'homme d'État, rêvant de Danton comme M. Thiers de Napoléon ; malheureusement, dépourvu des qualités qu'il ambitionnait le plus : la fermeté, le caractère... Son éloquence naturelle avait acquis une force d'argumentation, une forme audacieuse, bien propre à faire illusion aux autres et à lui-même... Faute de mieux, le faible chef des révolutionnaires de la Montagne ² ».

AUDEBRAND : « Une sorte de géant, une manière de Danton moderne avec figure de bourgeois... Il avait encore la physiologie d'un bellâtre ³. Quelques-uns de ses amis disaient à demi-voix : Ce n'est pas un Brutus, il a la figure rose de Dolabella. Il a bien la panse trop Rabelaisienne... Ces goûts de sybarite ne lui faisaient pas perdre de vue les intérêts de la cause à laquelle il

1. Écrits divers 1 : ix.

2. *Souvenirs de 1847 et de 1848* : 52. — Paris, 1879, Dreyfous.

3. En 1870.

s'était voué. Peut-être même aurait-on pu lui reprocher d'y mettre trop de zèle¹ ».

BABAUD-LARABIERE : « Fougueux dans sa parole, mais faible dans ses actes² ». Grand talent oratoire³.

BARROT, Odilon : « Orateur véhément en qui le tribun et l'homme d'affaires se combinaient de manière à en faire souvent un adversaire assez redoutable⁴. » Il appartenait à cette classe d'hommes en qui l'ambition et l'orgueil ne sont modérés ni par le jugement ni par le cœur ; placez ces hommes dans la vie privée, ils tourmenteront leur existence par des entreprises folles et finiront par quelque catastrophe ; jetez-les au milieu d'une crise révolutionnaire, ils seront Danton ou Robespierre, selon que leur tempérament est sanguin ou bilieux. M. Ledru-Rollin était de la nature des Danton, plein d'audace et de foi en lui-même ; mais sensuel et aimant le plaisir, il réunissait dans sa personne... les conditions du tribun mais non celles de l'apôtre, de là ses hésitations, ses incertitudes ; il y a en lui plus d'ambition que de fanatisme. Il a pu menacer la société, la troubler profondément... donner la main à tous les agents de désordre, entreprendre et défaire avec eux vingt conspirations, nous ne croyons pas qu'il eût été jusqu'à une terreur sanglante⁵.

BLANC, Louis : « Esprit très prompt et très pénétrant, énergie politique tempérée par des manières franches et engageantes, ardeur de vouloir, intégrité, désir véhément d'assurer le triomphe de la République, et talent oratoire de premier ordre... étaient relevés chez lui par une belle figure, une taille imposante, et je ne sais quel fluide magnétique qui, lorsqu'il parlait, semblait s'échapper de chacun de ses gestes... M. Ledru-Rollin, nature confiante et généreuse, nature d'artiste, était moins capable d'offenser un ami que de tenir courageusement tête à un adversaire, ce qui le rendait trop accessible à l'influence de son entourage... Sa vive imagination, que hantaient des souvenirs glorieux, eût volontiers transporté, d'un seul coup, dans l'avenir, le passé

1. *Revue Bleue* 46 : 179.

2. *Histoire de l'Assemblée Nationale Constituante* 1 : 17. — Paris, 1850, Lévy.

3. *Ibid.* 2 : 15.

4. *Mémoires Posthumes* 2 : 25. — Paris, 1875, Charpentier.

5. *Ibid.* 2 : 40-41.

que ces souvenirs faisaient étinceler devant elle. Il ne tenait pas assez compte des travaux de la pensée dans ce siècle ¹ ».

BROUGHAM AND VAUX, Lord : « Most vehement republican... He has to bear the blame of openly and deliberately advising the ruin of his country by the government's wholesale and fraudulent spoliation ² ».

CASTILLE : « M. Ledru-Rollin est beaucoup trop honnête homme, il a le cœur trop excellent, trop affectueux pour ressembler à Danton... Il y a en effet de l'artiste chez M. Ledru-Rollin par la franchise, la générosité, les mœurs douces et aimables... Ce n'est pas un penseur et un philosophe, c'est véritablement un orateur ³ ».

CHAMIER : « The personal appearance is highly favorable... but marks a haughty aristocrat rather than a levelling republican. He speaks with great force and fluency... A man of unquestionable talent, of great perseverance ».

CORKRAN : « A jovial, restless fellow, full of animal spirits, who while aspiring to lead was likely to become an instrument in the hands of acute schemers... Rather unthinking than bad... He is to Danton what 1848 is to 1793 ⁵ ».

DELORD : « Grand orateur ⁶ ».

DELVAU : « L'homme des masses, le tribun populaire par excellence... La vertu des tempéraments sanguins, l'audace qui se combinait avec l'impatience, avec la colère. Grand charme personnel, dévoué aux souvenirs de la Révolution, pas dissolu, généreux, brave, trop accessible aux fâcheuses influences ⁷ ».

FAVRE, Jules : « Ledru-Rollin appartenait à la race des êtres privilégiés que la main de Dieu a marqués du sceau de leur prédestination. Il était né athlète, orateur, tribun. Sa taille élevée, sa large poitrine, son buste solide et bien pris, légèrement renversé

1. *Révélations Historiques* 1 : 296. — Bruxelles, 1859, Meline.

2. *Letter to the Marquess of Lansdowne on the late Revolution in France*, 58, 124. — Londres 1848 Ridgeway.

3. *Histoire de la Seconde République française* 2 : 39. — Paris, 1854, Lecou.

4. *Review of the French Revolution of 1848*, 1 : 212-213. — Londres 1849. Reeve, Benham.

5. *History of the National Constituent Assembly*, 153-159. — New-York 1849 Hueffer.

6. Delord 1 : 81-83.

7. *Histoire de la Révolution de Février* 285-304. — Paris 1850 Garnier.

en arrière, sa tête volumineuse, rattachée à ses épaules par un col à la fois ample et gracieux, sa démarche ferme et cadencée, la gravité et la décision de chacun de ses mouvements, l'autorité naturelle de son geste en faisaient un type de force physique et de supériorité intellectuelle¹.

GALLOIS, Napoléon : Révolutionnaire en parole, non en acte ; aristocrate par fortune, démocrate par cœur ; beau parleur ; doué des goûts artistiques ; paresseux, sauf quand le devoir l'appelle².

GRANIER DE CASSAGNAC : « Il n'était pas violent, il était outré... L'éclat, le bruit, les coups de théâtre de la Convention lui montraient au cerveau à travers des lectures mal faites et des souvenirs mal digérés... Il eût bouleversé la société pour reproduire quelque scène grandiose dessinée par David³ ».

HOLYOAKE : « Rollin's power was in the courts, on the platform, and in the senate, exile destroyed it... Of manly bearing, of conscious power, yet withal unobtrusive in manner... Rollin acted more wisely than he spoke⁴ ».

HUGO, Victor : Grand orateur⁵.

LA HODDE, Lucien de : Agitateur ambitieux, tribun superficiel, orateur médiocre⁶.

LAMBER, père de Juliette ADAM : « Un Ledru-Rollin, un Louis Blanc sont les continuateurs du Christianisme⁷. »

LAVARENNE : Agitateur populaire sans capacité politique⁸.

LÉOPOLD, Roi de Belgique : « Un banqueroutier⁹. »

LINTON : « The staunch, the generous, the eloquent advocate of the republic¹⁰. »

MARX, Karl : Le représentatif de la petite bourgeoisie, non du prolétariat¹¹.

1. Favre 345-346.

2. Gallois 105-107.

3. *Histoire de la chute du roi Louis-Philippe* 1 : 317. — Paris 1857, Plon.

4. Holyoake 2 : 261.

5. Discours funèbre dans *Écrits divers* 2 : 583.

6. *Histoire des Sociétés secrètes* 15, 39, 381-386. — Paris 1850, Julien, Lanier.

7. Adam 1 : 257.

8. Lavarenne 80, 144.

9. *Queen Victoria Letters* 2 : 285. — Londres 1907, Murray.

10. *English Republicans* 339.

11. *Dix-huit Brumaire* 13.

MIRECOURT : « Orateur superbe mais esprit médiocre... Ambitieux, inintelligent¹. »

PELLETAN, Camille : Grand orateur².

PERSIGNY, Duc de : « De sa personne c'était un gros garçon, bon vivant, dont la nature avait voulu faire un honnête bourgeois... mais que la flatterie, la vanité, avaient poussé à ambitionner les honneurs populaires. Avocat de talent, mais pauvre tête, pauvre courage, fait pour être dominé par les violents de son parti, et non pas pour les conduire, gonflé d'orgueil, enivré de chimères³. »

REGNAULT, Elias : « Audacieux par tempérament, et novateur par goût... Prompt au travail, et vif à concevoir... sa puissance d'assimilation tient du prodige... Lucidité de pensée et netteté d'expression⁴. »

RUSH, ministre des États-Unis : « Boisterous and said to be heavily in debt⁵. »

SAND, George : Voyez chapitre IV.

SIMPSON : « Reckless and unpractical in his ultra-republican opinions... Wild and extravagant in private life... In physiognomy insolent, overbearing, and conceited⁶. »

STERN, Daniel (Comtesse d'AGOULT) : « Avocat paresseux, mais de verve facile... Un homme de mœurs faciles et d'humeur nonchalante, aimant le bien-être, le luxe même... Ni sa vie privée qu'il n'avait su plier à une règle assez sévère, ni son patriotisme sincère mais emphatique, ni son caractère ouvert et généreux mais sans fixité, ni ses connaissances plus apparentes que solides, ni même sa droiture naturelle trop souvent altérée par le désir excessif de la popularité le rendraient propre au commandement⁷. « Le meilleur cœur, le plus exempt de haine, le plus facilement ému qui fut jamais. Conspirateur confiant, ministre paresseux, bon camarade politique surtout »⁸.

THIERS : On dit que Louis-Philippe demanda une fois à Thiers :

1. Mirecourt 5-13, 52-4, 68-70, 77.

2. *Victor Hugo, homme politique* 154-155. — Paris 1907, Ollendorff.

3. *Mémoires* 72-73. — Paris 1898, Plon-Nourrit.

4. *Histoire du Gouvernement provisoire* 152-153, — Paris 1850, Lecou.

5. Buchanan : *Works* 8 : 4

6. *Pictures from Revolutionary Paris* 72. — Londres 1849.

7. *Histoire de la Révolution de 1848*, 1 : 46 ; 2 : 65. — Paris 1850.

8. *Lettres républicaines*, n° 16, page 10. — Paris 1848.

qui était le plus grand orateur de la Chambre? Thiers répondit : « Après moi, Sire, Ledru-Rollin ¹. »

TOCQUEVILLE : « La nation apercevait alors dans Ledru-Rollin l'image sanglante de la Terreur... Ledru-Rollin n'était qu'un gros garçon, très sensuel et très sanguin, dépourvu de principes et à peu près d'idées, sans véritable audace d'esprit ni de cœur, et même sans méchanceté, car il voulait naturellement du bien à tout le monde et était incapable de faire couper le cou à aucun de ses adversaires, si ce n'est pas peut-être par réminiscence historique ou par condescendance pour ses amis ². »

VERMOREL : La clef de toute sa force et de toute sa faiblesse était ses souvenirs de la première république. « Cette constante dignité des paroles et des actes font de M. Ledru-Rollin une si grande et si honorable personnalité révolutionnaire ³. »

WIKOFF : « He was always ready to speak for his cause... but he had a politician's aversion to dying for it ⁴. »

1. *Bulletin municipal officiel de Paris*, Année 1908, page 786, aussi Pelletan : *Victor Hugo* 154.

2. *Souvenirs* 168. — Paris 1893, Calmann-Levy.

3. Vermorel 151.

4. *Adventures of a Roving Diplomat* 51. — New-York 1857.

APPENDICE III

OPINIONS DES ÉCRIVAINS ULTÉRIEURS SUR LEDRU-ROLLIN

BOUNIOIS : « Ledru-Rollin est l'aïeul authentique de nos modernes démocrates. Il crée des formules qu'ils approprieront : *La mission de la République est de faire cesser les souffrances et de consacrer les droits des travailleurs*. Le premier, il montre la voix pacifique en prescrivant de *calmer les impatients*¹ ».

CURTIS : « He respected property and preferred its extensive subdivision to its abolition. On this vital point he spoke for the petty bourgeoisie rather than the proletariat. He was a remarkable speaker and could trace his political ancestry back to Robespierre minus the bloodshed, rather than Babœuf² ».

LA GORCE, Pierre de : « Il affectait de glorifier des souvenirs de la Convention... Un style un peu vide et déclamatoire, mais d'un grand effet sur les masses ignorantes... sa mollesse, sa légèreté, sa facilité de mœurs contrastaient avec le sombre fanatisme... des terribles *Conventionnels*... Violent dans les paroles et faible dans les actes, indécis et provocateur, flottant perpétuellement au gré des influences diverses qui l'attireront en sens contraires³ ».

1. *Histoire de la Révolution de 1848 : Les Précurseurs*, 87. — Paris 1918.

2. *French Assembly of 1848 and American Constitutional Doctrines 128-129*. — New-York 1917, Columbia University.

3. *Histoire de la Seconde République française*, 1 : 105. — Paris 1887. Plon.

PIERRE, Victor : « Homme de tribune, mais nullement homme d'action... il se sentait dépaycé, perdu, effacé, dans le monde d'émeutiers ¹. »

QUENTIN-BAUCHART, Pierre : « Ce fut la volonté qui lui fit défaut. Orateur de grand talent, Ledru-Rollin manquait des qualités de l'homme de gouvernement et de l'homme d'action... Cet imitateur de Danton se révéla la nature la plus molle, la plus indécise, la plus ouverte aux influences extérieures qui existât ². »

1. *Histoire de la République de 1848*, 2 : 166. — Paris 1878, Plon.

2. *Nouvelle Revue*, N. S. 16 : 521-522.

BIBLIOGRAPHIE (1).

PREMIÈRE PARTIE. — LEDRU-ROLLIN

A) BIOGRAPHIES DE QUELQUE VALEUR

BLIND, Karl : *Personal Reminiscences of Ledru-Rollin*, Dans *Fraser's Magazine*, 91 : 243-263. — Inexact et peu sûr. Donne quelques informations de première source et quelques informations qui diffèrent de toute autre source.

CASTILLE, Hippolyte : *Portraits historiques*. N° 7 : *Ledru-Rollin*. Paris, 1856, Sartorius. — Bon et bref. Aime Ledru, mais le considère comme homme médiocre, bien que supérieur à ses contemporains.

COURMEUX, Eugène : *Ledru-Rollin*. Châlons, 1885, Le Roy. — Meilleure biographie publiée jusqu'à présent. Élogieuse mais très claire et complète pour un récit aussi bref. Loue Ledru, spécialement en comparaison avec Gambetta.

GALLOIS, Napoléon : *Vie politique de Ledru-Rollin*. Paris, 1850, Dutertre. — Extrêmement élogieux. Finit avec le 13 juin 1849. Croit que Ledru n'était pas assez révolutionnaire.

HARTMANN, Georges : *Ledru-Rollin*. Dans *La Cité*, 4 : 3-18. — Meilleur récit pour la jeunesse.

LEDRU-ROLLIN, Henriette : *L'introduction aux Écrits divers*. — Bref et naturellement partisan.

(1) Les livres indiqués ci-dessous se trouvent à la Bibliothèque nationale, à moins qu'on ne mentionne une autre bibliothèque.

- MIRECOURT, Eugène de : *Les Contemporains*. N° 84 : *Ledru-Rollin*. Paris, 1856, Mirecourt. — Impressions absolument fausses et beaucoup de faits inexacts. Seule valeur est comme collection de calomnies.
- QUENTIN-BAUCHART, Pierre : *Silhouettes de 1848 : Ledru-Rollin*. Dans *Nouvelle Revue*, N. S. 16 : 514-540, année 1902. — Conservateur, mais juste; trop bref pour avoir grande valeur.
- ULBACH, Louis (pseudonom : *Ferragus*) : *Nos Contemporains*, N° 6 : *Ledru-Rollin*. Paris, 1869. — Manque d'équilibre. Très élogieux. Contient souvenirs personnels et lettres de Ledru à Ulbach et sur l'amnistie de 1869.
- VERMOREL, A. : *Les Hommes de 1848* (Ledru-Rollin, pages 146-185). Paris, 1869, Allonier. — Juste, plein de citations.
- Gaulois*, 28 février 1874. — Entrevue avec Ledru-Rollin, exagérée, sinon fausse. Quentin-Bauchart père, dans l'appendice à ses *Mémoires*, nie complètement l'incident le plus improbable.
- CALMAN, Alvin : Un livre intitulé *Ledru-Rollin and the Second Republic* paraîtra bientôt comme thèse de doctorat à Columbia University, New-York. Déjà la *Revolution de 1848* (16 : 44-50) a publié la partie sur l'échauffourée de Risquons-tout.
- LÉVY-GUENOT, Roger : On attend la publication d'un livre sur la vie de Ledru jusqu'au 5 mars 1848, dont la partie érudite sur les banquets a déjà paru dans la *Revolution de 1848*, 16 : 17-28, 58-75.

B) BIOGRAPHIES SANS VALEUR

- ANONYME : dans *Every Saturday*, 1870, 9 : 838. (Au British Muséum). — Peu sûr et très bref.
- ANONYME : dans *Unsere Zeit*, 1875, 1 : 641-648. — Assez favorable.
- C. E. : *Ledru-Rollin par un Contemporain*. Paris, 1874, Dentu. — Très élogieux, mais assez juste. Très bref après 1849.
- AUDEBRAND, Philippe : *Nos Révolutionnaires*. Paris, 1886, Frinzine. — *Id.* : *Camees et Croquis*. Dans *Revue Bleue* 46 : 179-180. — Bref et favorable.
- BLIND, Karl : *Father of Universal Suffrage in France*. Dans *Fraser's Magazine*, 1874, N. S. 96 : 109-121. — La plus grande partie est une dissertation sur le suffrage universel; d'ailleurs il répète l'article déjà indiqué.
- BOUTON, Victor : *Proffts révolutionnaires*. N° 3. Paris, 1849. — Récit sans valeur par ultra-révolutionnaire.

- BOURGET, Jacques : *Éloge de Ledru-Rollin*. Paris, 1901. — Discours très ordinaire à l'ouverture de la conférence des avocats du Conseil d'État et de la Cour de cassation.
- BREYNAT, J. : *Les Socialistes depuis Février* (pages 11-53). Paris, 1850. — Appréciation hostile.
- CHARLES, Ernest : *Les Hommes de 1848. Ledru-Rollin*. Dans *Revue Bleue*, 4^e série, 10 : 225-230. — Méprisant et inexact.
- DELVAU, Alfred : *Ledru-Rollin, sa vie politique*. Paris, 1848. — Quatre pages d'éloge par secrétaire intime de Ledru.
- FAVRE, Jules : *Conférences et Mélanges* (pages 341-363). Paris, 1880, Hetzel. — Élogieux, plein de citations des discours, pas d'évidence de première main.
- HOLYOAKE, George Jacob : *Ledru-Rollin*. 1855, réimprimé du *Reasoner*. (A la Bishopsgate Institute Library, Londres). — Deux pages élogieuses en défense de l'auteur de *La Décadence d'Angleterre*.
- JUVENAL : *Galerie parlementaire. Ledru-Rollin*. Lyon, 1874. — Étude philosophique hostile avec des erreurs.
- LORAND : *Ledru-Rollin*. Dans *Le Ralliement* de Bruxelles, 18 février 1908. (A la Bibliothèque royale, Bruxelles). — Éloge bref.
- LOUDUN, E. : *Les derniers Orateurs* (pages 206-232). Rennes, 1855, Ledoyen. — *Id.* : *Portraits parlementaires*. 1851, dans *Le Correspondant*, 28 : 478-495. — Bref et hostile. Ne reconnaît à Ledru d'autre vertu que l'éloquence.
- MERZER, R. : *Ledru-Rollin*. 1871, dans *l'Illustration*, page 92. — Élogieux.
- MONTEPIN, X. et CALONNE, A. de : *Le Gouvernement provisoire, Histoire anecdotique et historique de ses Membres* (pages 39-42). Paris, 1848, Cadot. — Appuie sur les Banquets, présente Ledru comme un modéré.
- NORMAND, F. : *Ledru-Rollin*. Dans *Les Contemporains*, 19 février 1908. — Conservateur assez juste; mais écrit en hâte et avec des erreurs.
- PRESSENSÉ, E. : *Ledru-Rollin et Louis Blanc*. 1882, dans *Revue Bleue*, 30 : 546-550. — Claire appréciation élogieuse.
- Divers articles d'encyclopédie, spécialement : *Dictionnaire des Parlementaires*; Larousse : *Encyclopédie du XIX^e siècle*; Vapereau : *Dictionnaire des Contemporains*, 1880.
- Divers pamphlets électoraux de 1848, tous absolument sans valeur.

C) ÉCRITS IMPRIMÉS DE LEDRU-ROLLIN

Discours politiques et Écrits divers publiés par sa femme. Paris, 1879, Germer Baillière et Co. — Les discours et essais les plus importants, mais bien incomplets. Omet la plupart des interruptions dans les discours. M^{me} Ledru-Rollin l'envoya à tout le monde. (Voyez Chapitre XVI.)

Actes de naissance et de mariage. Dans *Curier*, 2 : 63-64.

Lettre à Bianchi. Dans GOSSEZ ; A. M. *Le Département du Nord sous la deuxième République*. Lille, 1914, Leleu. (A la Bibliothèque de la Sorbonne).

Lettres inédites à Charles Buvignier. Dans *Revolution de 1848* 2 : 88-96 ; aussi dans PIERROT : *Charles Buvignier à Montmédy 1848-9*, Montmédy, 1907, Pierrot.

Lettre à Faure. Dans FAURE Ph. : *Journal d'un combattant de Février*. Jersey, 1859, Le Feuvre.

Lettre à Lesseps. Dans *Révolution de 1848*, 6 : 16-20,

Lettre à Peyrat. Dans REINACH, Joseph ; *Quelques lettres à Alphonse Peyrat*, Paris, 1904, Charpentier.

Lettres dans *Nation*, *National*, *Reforme*, *Reveil*, *Siècle*, *Times*, etc. Discours dans *Moniteur*, *Annales de l'Assemblée nationale*, *Réforme*, *Réveil*, *Times*, etc.

Décadence d'Angleterre. (Pour éditions, voyez Chapitre III.)

Éditions séparées du 13 Juin, 24 Février, *Nouvelle Sainte Alliance*, etc.

Lettre à Blind, 1865.

Aux Électeurs républicains. Juin 1857. (A la Bibliothèque royale, Bruxelles).

Union contre le Tyran. Londres, 1853. (A la Bibliothèque royale, Bruxelles).

Almanach des Proscrits Républicains. 1850. Lettre.

Almanach des Proscrits, 1850 : Article sur l'Impôt de 45 centimes. (A la Bibliothèque de la Ville de Paris.)

Articles dans *Voix du Proscrit*, *Correspondant parisien*, *English Republic*, *La France*, *Friend of the People*, *L'Homme*, *Nation*, *National* de Bruxelles, *Reasoner*, *Red Republican*, *Rive Gauche*, *Vote Universel*, etc.

Aux Républicains ; par Kossuth, Ledru-Rollin, et Mazzini. Jersey, 1855. (Au British Museum, aussi bien que l'édition anglaise).

Lettre de M^{me} Ledru-Rollin. Dans la *Revue Bleue*, 492 : 197-198.

D) MANUSCRITS DE LEDRU-ROLLIN

A la Bibliothèque de la Ville de Paris :

5 volumes, présentés par M^{me} Ledru-Rollin. (En notes citées comme L. R. Papiers.) — Les nombres des volumes sont arbitraires. Volumes 1-3 : Lettres de, à, ou sur Ledru-Rollin. — Volume 4 : États divers, papiers civils. Documents de la famille Ledru. — Volume 5 : Manuscrits divers. Brouillons des discours et des essais publiés ou inédits.

7 dossiers de lettres sur des affaires financières ou légales, la plupart écrites par Ledru ou Babaud, et sans importance. Marqués Correspondance Babaud. (Cités comme L. R. B 55 pour le premier dossier.)

6 dossiers des comptes sur ses propriétés, détails purement financiers.

7 journaux des dépens de maison, sans importance.

1 dossier, marqué « Dossier relatif à la gestion, par Babaud, des comptes de Ledru-Rollin pendant son exil, vers 1860; Don de M^{lle} Frère ». (Cité comme L. R. Babaud.) Contient 308 lettres de Ledru 1849-1864. La plupart purement à propos de finances. Aussi lettres de M^{me} Ledru-Rollin, Babaud, Colleau, Mathis, etc.

Collection Liesville : Révolution de 1848. — Contient une lettre de M^{me} Ledru-Rollin, 1851.

A la Bibliothèque de la Chambre des députés : n^o 1469, lettre à Labarre, 1857.

A la Bibliothèque Parent de Rosan (XVI^e arrondissement de Paris) : n^o 12, consultation de 1832.

A la Bibliothèque de Versailles : Autographes, Ledru-Rollin, lettre à Babaud, 1863; lettre, 1843; photographies, caricatures.

A la Bibliothèque d'Angers : n^o 1872, lettre de condoléances à M^{me} David d'Angers.

A la Bibliothèque de Bagnols-sur-Cèze : n^o 105, lettre à Dudont, 1849.

A la Bibliothèque de Lille : n^o 985, deux lettres officielles, 1848; Collection Delescluze; 5 lettres, 1846; 1 lettre, 1852.

A la Bibliothèque de Reims : Autographe, Ledru-Rollin.

A la Bibliothèque royale de Bruxelles : n^o 3463, lettre à Dussard, 1851; n^o 3670, lettre, 1869.

Au British Museum : n° 28.511, f° 23, lettre à Griffin, 1860.

En possession de M. Charles Feleky, de New-York : Diverses lettres à Sanders. (Citées comme Feleky Papiers.)

DEUXIÈME PARTIE. — MATIÈRES GÉNÉRALES

A) DOCUMENTS OFFICIELS ET SEMI-OFFICIELS : IMPRIMÉS

Moniteur officiel, plus tard *Journal officiel de l'Empire* et *Journal officiel de la République*. — Le journal officiel du gouvernement.

Annales de l'Assemblée nationale. — Débats de la législature française de la troisième République.

Hansard's parliamentary Debates. — Débats de la législature anglaise.

Congressional Globe (A la Congressional Library, Washington).

Débats de la législature des États-Unis.

British and Foreign State Papers (Angleterre).

House Executive Documents (États-Unis).

Affaire du 13 juin : Haute Cour de Versailles (A la bibliothèque du Ministère de Justice). — Livre contenant les dépositions sur l'affaire du 13 juin. Seulement le premier volume ; je n'ai pu trouver le deuxième nulle part.

Les Fastes Judiciaires, Procès Politiques, 1851-2. Paris, 1852, Journal des Faits. — Donne les procès de la Nouvelle Montagne.

FERME, Albert : *Les Conspirations sous le Second Empire*. Paris, 1869, Renaissance. — Donne détails sur l'affaire Hippodrome-Opéra-Comique.

Bulletin Municipal Officiel de Paris. — Donne un récit de la célébration du centenaire de 1908.

Murailles politiques françaises depuis le 4 septembre. Paris, 1873, Lechevalier.

ELLIOT, Jonathon : *American Diplomatic Code*. Washington, 1834, Elliot.

TÉTOT : *Répertoire des Traités de Paix*. Paris, 1866.

B) DOCUMENTS OFFICIELS ET SEMI-OFFICIELS : INÉDITS

- Cour de Caen, Rapports mensuels 1849-1852 (Aux Archives Nationales, BB 30-375).
 Archives départementales du Nord : Dossiers de Police.
 Foreign Office Correspondence (F. O. 27) 1851-1858, et Home Office Correspondence, 1850-1859. — Tous les deux au Public Record Office, Londres.

C) LETTRES, JOURNAUX, ETC.

- L'Action Républicaine à Jersey*. Dans *Révolution de 1848*, 8 : 438-447. — Contient lettres sur la tentative d'union des proscrits en 1858.
François-Désiré Bancel, d'après ses lettres inédites, par H. MONIN. Paris, 1911, Cornély. — Lettres d'un proscrit en Belgique, ancien montagnard.
 BARBÈS, Armand : *Lettres à George Sand, 1848-1870*. Dans *Revue de Paris*, 1896, 4 : 5-41.
Martin Bernard. Un Commissaire général de la République à Lyon, par L. LÉVY-SCHNEIDER. Lyon, 1913, Rey. (Les manuscrits sont à la Bibliothèque de Saint-Étienne, Legs Auguste Bernard, n° 973). — Lettres 1848-1849 ; une sur sa fuite avec Ledru.
 BLANC, Louis : *Lettres inédites*. Dans *Révolution de 1848*, 7 : 108-114.
 BUCHANAN, James : *Works*. Philadelphie, 1909, Lippincott. — Lettres de l'ambassadeur américain en Angleterre.
 CASTELLANE, Maréchal de : *Journal*. Paris, 1892-7, Plon-Nourrit. — Lettres et journal d'un général bonapartiste.
 DURAND-SAVOYAT : Cahier (A la Bibliothèque de la Chambre des députés, n° 1440). — Contient ses comptes comme trésorier de l'extrême gauche en 1849.
 FAUCHER, Léon : *Papiers inédits*. Dans *Révolution de 1848*, 3 : 91-III.
 HUGO, Victor : *Lettres de Bruxelles*. Dans *Revue de Paris*, 1897, 1 : 479-500.
 MARCY LETTER BOOK (A la Congressional Library, Washington). — Copies des lettres du Secretary of State des États-Unis.

- MAZZINI, Giuseppe : *Scritti editi ed inediti*. Imola, 1906. Galeati (A la Bibliothèque de la Sorbonne).
- PROUDHON, Pierre-Joseph : *Œuvres complètes*. Bruxelles, 1868-76, Lacroix.
- QUINET, M^{me} Edgar : *Paris, Journal de Siège*. Paris, 1873. Dentu.
- RANC, Arthur : *Souvenirs, Correspondance*. Paris, 1913. Cornély. — Contient plusieurs lettres des chefs républicains à Ranc.
- RUGE, Arnold : *Briefwechsel und Tagebuchblätter*. Berlin, 1886, Weidman. — Bien peu sur Ledru dans le journal d'un proscrit allemand, ami et collègue de Ledru.
- SAND, George : *Correspondance*. Paris, 1882. Calmann-Lévy.
- SANDERS, Lettres diverses à ; par Kossuth, Magen, Mazzini, Ribeyrolles, Soulé, etc. (En possession de M. Charles Feleky, de New-York).
- SCHÖELCHER, Victor : Papiers (A la Bibliothèque Nationale NAF 22134-5). — Papiers divers de Schœlcher ; tome II, contient beaucoup sur la société fraternelle.

D) MÉMOIRES

- ADAM, Juliette : *Mes Souvenirs*. Paris, 1902-10. Lemerre. — Série d'autobiographies par une républicaine bien connue.
- BAMBERGER, Ludwig : *Erinnerungen*. Berlin, 1899, Reimer. — Libéral allemand.
- BARANTE, Adable, Baron de : *Souvenirs*. Paris, 1901. Calmann-Lévy. — Conservateur français.
- BLOUNT, Sir Edward : *Memoirs*. Londres, 1902. Longman-Green. — Libéral anglais.
- BOICHOT, Jean-Baptiste : *Souvenirs d'un prisonnier d'État*. Paris, Oriol. — S'occupe spécialement de sa vie de prison, mais les premières pages donnent le récit de sa vie en Angleterre. Ancien montagnard, Pyatiste, qui connaissait peu Ledru.
- CLAUDE : *Mémoires*. Paris, 1881-3, Rouff. — Beaucoup d'erreurs dans ce récit d'un ancien *chef de la police de sûreté sous le Second Empire*.
- CLAVEAU, Abel : *Souvenirs politiques et parlementaires d'un Témoin*. Paris, 1913-4. Plon-Nourrit. — S'occupe de la troisième République.

- COMMISSAIRE, Sébastien : *Mémoires et Souvenirs*. Lyon: 1888, Meton. — Ancien montagnard, proscrit, qui ne connaissait guère Ledru.
- CONWAY, Moncure Daniel : *Autobiography*. Londres, 1904. Cassell. — Littérateur américain radical.
- DENORMANDIE, Ernest : *Notes et Souvenirs*. Paris, 1896, Mouillot.
- ETEX, Antoine : *Souvenirs d'un artiste*. Paris, 1877, Dentu. — Sculpteur républicain, ami de Ledru.
- FAURE, Philippe : *Journal d'un Combattant de Février*. Jersey, 1859, Le Feuvre. — Proscrit français, Pyatiste modéré.
- GALLOIS, Léon-Étienne : *Mémoires d'une Victime du 2 Décembre*. Arbois, 1879, Cuchet. — Ultra-révolutionnaire farouche.
- HERZEN, Alexandre : *Erinnerungen*. Berlin, 1907, Weigandt et Grieben. — Célèbre révolutionnaire russe, ami de Ledru, Mazzini, etc. Ses expériences personnelles, en grande partie philosophiques. Plus sur Mazzini et Kossuth que sur Ledru.
- HOHENLOHE, Prince Clovis de : *Mémoires*. Paris, 1909, Conard. — Chancelier allemand.
- HUGO, Victor : *Choses Vues*. Paris, 1887, Hetzel. — (Edition avec notes, t. 1^{er}), Paris, 1913, Ollendorff). — (Nouvelle série, Paris, 1900, Calmann-Lévy). — Le grand poète, chef des proscrits à Jersey, eut peu de relations avec Ledru pendant son exil, et pas beaucoup plus sous la troisième République. Intéressant et instructif quant aux exilés de Jersey et à l'extrême gauche en 1870-71.
- HOLYOAKE, George-Jacob : *Sixty Years of an Agitator's Life*. Londres, 1902, Fisher, Unwin. — Républicain et publiciste anglais bien connu.
- JOIGNEAUX, Pierre : *Souvenirs historiques*. Paris, 1891, Flammarion. — Intéressant quant à ce qui restait de la Montagne après le 13 juin.
- LACOMBE, Charles de : *Journal politique*. Paris, 1908, Picard. — Député conservateur de la troisième République.
- LEFRANÇAIS, Gustave : *Souvenirs d'un Révolutionnaire*. Bruxelles, 1902, Admer. — Souvenirs vagues et amers d'un socialiste radical, hostile à Ledru.
- MALMESBURY, Lord : *Mémoires d'un ancien Ministre*. Paris, 1885, Ollendorff. — Ministre des Affaires étrangères conservateur anglais.
- NADAUD, Martin : *Mémoires de Léonard, ancien garçon maçon*.

- Bourganeuf, 1895, Duboueix. — Proscrit montagnard, ami de Louis Blanc.
- ORSINI, Felice : *Vita e Memorie*. Florence, 1863. — Révolutionnaire italien. La première partie est ses mémoires ; la deuxième est une biographie par sa femme, qui ne fait que répéter la première section.
- PESSARD, Hector : *Mes petits papiers*. Paris, 1887-88, Lévy.
- POUMIES DE LA SIBOUTIE, Dr : *Souvenirs d'un Médecin de Paris*. Paris, 1910, Plon-Nourrit. — Souvenirs peu sûrs d'un Guizotin.
- ST-FERRÉOL, Amédée : *Mes mémoires*. Brioude, 1887-92, Chauvet.
Id. : *Les proscrits français en Belgique*. Bruxelles, 1870, Mucquart. — Montagnard ; donne détails sur la proscription en Belgique.
- SCHEURER-KESTNER, A. : *Souvenirs de Jeunesse*. Paris, 1905, Charpentier. — Homme d'État de la troisième République.
- VERON, Louis : *Nouveaux mémoires d'un Bourgeois de Paris*. Paris, 1866, Librairie internationale. — Journaliste conservateur.
- VINOLS DE MONTFLEURY, Baron de : *Mémoires politiques d'un Membre de l'Assemblée Nationale Constituante de 1871*. Le Puy, 1882, Freydlér.

E) HISTOIRES PAR CONTEMPORAINS

- ANONYME : *Emperor Napoleon III and England*. Londres, 1853. Horne. (Au British Museum).
- ALBIOT, J. : *Les Campagnes électorales*. Paris, 1869, Lechevalier.
- ARNOULD, Arthur : *Histoire populaire et parlementaire de la Commune de Paris*. Bruxelles, 1878, Kistemaekers. — Communard modéré ; donne un des meilleurs récits.
- CASSAGNAC, Paul GRANIER DE : *Histoire de la troisième République*. Paris, 1876, Lachaud. — Récit médiocre par conservateur Bonapartiste.
- CLARETIE, Jules : *Histoire de la Révolution de 1870-71*. Paris, 1871, L'Éclipse.
- DANIEL, André : *L'Année politique, 1874*. Paris, 1875, Charpentier. — Récit décoloré des faits.
- DELORD, Taxile : *Histoire du second Empire*. Paris, 1875, Germer-Bailliére. — Meilleur récit contemporain, par modéré convaincu, républicain juste, rédacteur du *Siècle*.

- LACRÉTELLE, Henri de : *Lamartine et ses Amis*. Paris, 1878, Dreyfous. Ami de Lamartine, député de la gauche sous la troisième République.
- LAVARENNE, Charles de : *Les Rouges peints par eux-mêmes*. Paris, 1850, Allouard.
- LAVERTUJON, André : *Gambetta Inconnu*. Paris, 1905, Librairie universelle. — Secrétaire intime de Gambetta.
- LEMER, Julien : *Les Gouvernements provisoires en France*. Paris, 1886, Simon.
- LEROUX, Pierre : *La Grève de Samarez*. Paris, 1864, Dentu. (A la Bibliothèque de la Sorbonne). — Récit presque purement philosophique et abstrait, par proscrit socialiste; vague tirade contre tout le monde.
- LINTON, William J. : *European Republicans*. Londres, 1882, Laurence. (Au British Museum). — *Id.* : *Three Score Years and Ten*. New-York, 1891, Scribners. (Au British Museum). — Souvenirs d'un républicain anglais bien connu, qui évite soigneusement de parler de Ledru.
- LISSAGARAY, P. : *Histoire de la Commune de 1871*. Paris, 1896, Dentu. — Politicien radical a un peu de sympathie pour la Commune.
- LUCAS, Alphonse : *Les Clubs et les Clubistes*. Paris, 1851, Dentu. — Réactionnaire ardent; tâche d'être juste.
- MAGEN, Hippolyte : *Histoire du Second Empire*. Paris, 1877, Dreyfous. — Récit assez juste par ami de Ledru.
- MARIO, Jesse White : *Birth of Modern Italy*. Londres, 1909, Fischer, Unwin. (Au British Museum). — Révolutionnaire, ami de Mazzini.
- MARX, Karl : *Le Dix-huit Brumaire*. Paris, 1900, Schleicher. — Opinions du grand socialiste sur Louis Napoléon, ses amis et ses adversaires.
- OLLIVIER, Émile : *L'Empire libéral*. Paris. 1897-1915, Garnier. — *Apologia pro vita sua*.
- SARCEY, Francisque : *Siege de Paris*, Paris, 1871, Lachaud. — Souvenirs du critique dramatique.
- SCHOELCHER, Victor : *Histoire des Crimes du 2 Décembre*. Bruxelles, 1852. — *Id.* : *Le Gouvernement du 2 Décembre*. Londres, 1853. (Au British Museum). — S'occupent spécialement des faits en France.
- SHEPPARD, Nathan : *Shut up in Paris*. Leipzig, 1871, Tauchnitz.

Banquet des Égaux. Londres, 24 février 1851. Paris, 1851.

JOUBERT. *Fête célébrée à Fontenay-aux-Roses, le 20 septembre 1885. Fontenay, 1885. Berthe. — Discours, cérémonie, lettres à propos d'une tablette placée sur la maison de campagne de Ledru.*

F) TRAVAUX SECONDAIRES

BERTRAND, Louis : *Histoire de la Démocratie et du Socialisme en Belgique. Paris, 1906-7. Dechenne. (A la bibliothèque de la ville de Paris). — Récit excellent de tout ce qui se rapporte aux républicains de ou en Belgique.*

DENIS, Samuel : *Histoire contemporaine. Paris, 1902-3. Plon-Nourrit. — Assez bon récit, mais saute aux conclusions trop facilement.*

HANOTAUX, Gabriel : *Histoire de la France contemporaine. Paris, 1903-8, Combet. — Récit le plus complet et remarquablement juste pour des faits aussi récents, par ancien ministre des affaires étrangères.*

HOLST, Helmut von : *Constitutional and Political History of the United States. Chicago, 1879, Calaghan. (Au British Museum). — Seule histoire qui s'occupe des relations de Soulé avec les républicains européens.*

JERROLD, Blanchard : *Life of Napoleon III. Londres, 1882, Longman, Green. — Bonapartiste.*

LA GORCE, Pierre de : *Histoire du Second Empire. Paris, 1894-1905, Plon-Nourrit. — Conservateur, mais plein de bon sens; beaucoup mieux et beaucoup plus mûr que son ouvrage sur la deuxième République.*

LEPELLETIER, Edmond : *Histoire de la Commune de 1871. Paris, 1912, Mercure de France.*

SZAREDY, J. : *Asiatic Chiefs. Londres, 1856, Longman, Green. (Au British Muséum).*

TCHERNOFF, I. : *Le Parti républicain au Coup d'État et sous le Second Empire. Paris, 1906, Pedone. — Id. : Associations et Sociétés secrètes sous la deuxième République. Paris, 1905, Alcan. — Les seuls livres qui donnent des détails sur les républicains entre 1849 et 1870. Il ne s'occupe pas beaucoup des proscrits de Londres.*

- WEILL, Georges : *Histoire du Parti républicain en France, de 1814 à 1870*. Paris, 1900, Alcan. — Bon, mais bref.
- ZEVERT, F. : *Histoire de la troisième République*. Paris, 1890-1901, Alcan. — Récit bon mais décoloré.

G) BIOGRAPHIES

- JONES, Evan R. : *Life and Speeches of Joseph Cowen, M. P.* Londres, 1886, Low, Mint. (Au British Museum).
- PROLÈS, Charles : *Charles Delescluze*. Paris, 1898, Chamuel.
- GWYNN S.-L. et TECKWELL G.-M. : *Life of the Rt. Hon. Sir Charles W. Dilke*. Londres, 1907, Murray.
- GHEUSI, Pierre-Barthélemy : *Gambetta par Gambetta*. Paris, 1909, Ollendorff.
- GILL, André (Gosset de Guines) : *Gambetta*. Paris, 1879, Sandoz. (Au British Museum).
- LAZARD, Raymond : *Michel Goudchaux, son œuvre et sa vie politique*. Paris, 1907, Alcan.
- BROWN, W. Henry : *George Jacob Holyoake*. Londres, 1906, Daniel. (Au British Museum.)
- MC CABE, Joseph : *Life and Letters of George Jacob Holyoake*. Londres, 1908, Watts.
- THOMAS, P. Félix : *Pierre Leroux*. Paris, 1904, Alcan.
- GARRISON (qui écrivit l'introduction) : *Mazzini*. New-York, 1872, Hurd et Houghton. (Au British Museum.)
- KING, Bolton : *Mazzini*. Londres, 1903, Dent. (A la Bibliothèque de la Sorbonne.)
- LUZIO, Alessandro : *Giuseppe Mazzini*. Milan, 1905, Trèves.

H) PAMPHLETS CITÉS

- BLANC, Louis : *Plus de Girondins*. Paris, 1851, Joubert. — *Id.* : *La République Une et Indivisible*. Paris, 1851, Naud. — *Id.* : *Observations sur une récente brochure de Kossuth, Ledru-Rollin et Mazzini*. Londres, 1855, Holyoake. (Au British Museum.)
- CASTILLE, Hippolyte : *Réponse aux Proscrits*. Sceaux, 1850, Depée.
- CŒURDEROY, E. et VAUTHIER, C. : *Barrière du Combat*. Bruxelles, 1852, Labarre.

- CONSIDERANT, Victor : *La Solution ou Le Gouvernement direct du Peuple*. Paris, 1850, Librairie phalanstérienne.
- GIRARDIN, Émile de : *Abolition de l'Autorité*. Paris, 1851. Librairie Nouvelle.
- LAVERGNE, Bernard : *Réponse au « Proscrit »*. Paris, 1850, Henry.
- PROUDHON, Pierre-Joseph : *Idée générale de la Révolution*; dans *Œuvres Complètes*, 10 : 102-177. Paris, 1868-76, Lacroix.
- REGNAULT, Élias : *Histoire criminelle du Gouvernement anglais*. Paris, 1841, Pagnerre.
- RITTINGHAUSEN, M. : *La Législation directe par le Peuple et ses Adversaires*. Bruxelles, 1891, Lebeque (A la Columbia Library New-York).
- SAVIGNAC, Albert : *Attitude et conduite de l'Angleterre envers la France et les autres Nations*. Paris, 1858.
- Réponse de la Société des Proscrits au journal « Le Proscrit »*. Londres, 1851. (Au British Museum.)

1) ARTICLES DANS LES PÉRIODIQUES

- BLIND, Karl : *Life and labors of Mazzini*, 1872. Dans *Dark Blue*, 3 : 314-324. (Au British Museum.)
- BOURGIN, G. : *Mazzini et le Comité Central Démocratique en 1851*. Dans *Risorgimento Italiano*, 6 : 353-371, 1913. (A la Columbia University Library.)
- FLOQUET, Charles : *Réveil de la Loi de Sécurité générale*, 1869. Dans *Revue Politique*, 2 : 151. (A la Bibliothèque de Lyon.)
- FÉLICE, Raoul de : *La journée du 13 juin 1849 à Paris*. Dans *Révolution de 1848*, 6 : 133-325.
- HAURY, P. : *Les Commissaires de Ledru-Rollin*, 1878. Dans *Révolution française*, 57 : 438-475.
- LEVASSEUR, E. : *Un épisode du second ministère de Léon Faucher*. Dans *Révolution de 1848*, 3 : 3-14.
- SCHUEURER-KESTNER, A. : *Souvenirs de Jeunesse*. Dans *La Revue*, 1^{er} janvier au 15 mars 1905. (Voyez Scheurer-Kestner, ci-dessus.)
- TCHERNOFF, I. : *Documents sur l'état de la France en 1851*. Dans *Révolution de 1848*, 6 : 16-20.
- Revue de *La Décadence d'Angleterre*. (Voyez chapitre III.)

J) PÉRIODIQUES PARCOURUS

- Correspondant parisien de Bruxelles*, 1853 (Fragments à la Bibliothèque royale, Bruxelles).
- Democratic Review* de Londres, 1849-50, de Londres. (Au British Museum.) — Rédacteur : Julian Harney. Organe républicain anglais, favorable à Louis Blanc.
- English Republic* de Londres, 1851-5. (Au British Museum.) — Rédacteur : William Linton. Organe républicain anglais, favorable à Ledru.
- Friend of the People* de Londres, 1851. (Au British Museum.) — Rédacteur : Julian Harney. Organe républicain anglais.
- L'Homme*, de Jersey, 1853-6. (Au British Museum.) — Rédacteur : Ribeyrolles. Organe des républicains de Jersey.
- National* de Bruxelles, 1857. (Fragments à la Bibliothèque royale, Bruxelles.) Rédacteur : Potvin. Organe républicain belge.
- Reasoner* de Londres, 1848-1861. (Aussi appelé *Secular World*. — Au British Museum.) Rédacteur : Holyoake. Organe anglais des libres penseurs.
- Red Republican* de Londres, 1850. (Au British Museum.) — Rédacteur : Harney. Organe républicain anglais.
- Rive gauche* de Paris, 1866. — Rédacteur : Charles Longuet. Organe des jeunes républicains français.
- Voix du Proscrit*; aussi *Proscrit et Peuple*. — Organe de Ledru et Delescluze (voyez chapitre v).

K) JOURNAUX PARCOURUS

- Réforme*, 1849; *Nation* (Bruxelles), 1849-1855; *Vote universel*, 1850-51; *Cloche*, 1868-1869; *Réveil*, 1868-1871 (Collection incomplète à la Bibliothèque de l'Arsenal); *Rappel*, 1869-1871; *République française*, 1874.

L) JOURNAUX PARTIELLEMENT PARCOURUS

- Times* (Londres), 1849-1875; *Journal des Débats*, 1849-1875; *National*, 1851; *Gazette des Tribunaux*, 1851-1854; *Morning Advertiser* (Londres), 1853-1854 (Au British Museum); *Siècle*, 1860-1875; *Figaro*, 1870; *Illustration*, 1870-1871.

M) AUTRES JOURNAUX CITÉS

Constitutionnel, 1849, 1870; *Courrier de la Drôme et de l'Ar-dèche*, 1848; *Droit*, 1850; *La France*, 1870; *Messager du Nord* (A la Bibliothèque de Lille), 1849; *Patrie*, 1849-1851; *Presse*, 1870; *République*, 1849; *Temps*, 1850-1871.

INDEX

Aberdeen, 102. Acolas, 202. Armand Adam, 255. Edmond Adam, 252-3. Juliette Adam, 173, 253. Adelon, 232. Agoult, 173. Alain, 139, 141. Alavoine, 159-62. Albert, 11, 202, 262. Allard, 174. Amoureux, 221. Antoine, 59-61, 76, 127, 139. Emmanuel Arago, 70, 191, 218, 223, 228, 261. Etienne Arago, 16, 20, 32, 75, 127, 149-54, 223, 226, 228, 261. Arnould, 88-9, 245. Audry, 143, 146. Aumale, 207-8. Avrial, 244. Avril, 137, 139.

Babaud, 19, 37-9, 43, 126-33, 140, 145, 186-7, 190-3, 200, 237. Bac, 191. Bachellet, 136, 159-62. Badel, 127, 214. Badois, 138, 141, 181. Balloé, 254. Bamberger, 37. Bancel, 152, 155, 169, 199, 217-8, 223-4. Bandsept, 160-1. Barante, 189. Barbès, 26, 31-5, 59, 77, 95, 133, 158-61, 189, 202, 218, 222, 225, 228. Baroche, 104. Barodet, 252-5, 261. Baronnet, 60, 130, 138-41. Barrot, 10, 13-4, 25, 29, 41. Barthélemy, 78, 137-9. Barthélemy, 228. Bartolotti, 179-80. Batrie, 230. Baud, 79, 127. Baudin, 201. Baune, 142, 149, 151. Bayeux-Dumesnil, 122, 245. Beaumont, 223-5. Béguet, 150, 153. Beket, 150. Belin, 152, 155. Benoît, 146. Béranger, 174. Berger, 78. Berjeau, 36, 75-6, 103, 140, 143. Berlier, 137. Bernard, 26-7. Bernard, 263. Martin Bernard, 16, 20, 30, 32, 35, 60, 75, 78, 95, 127, 135, 139, 141, 143, 146, 159, 176, 244-5, 261. Simon Bernard, 185. Berrauer, 59, 61. Berryer, 217. Bertholon, 70-3, 82, 141,

245. Bertrand, 33, 103. Beslay, 245. Beson, 140-1. Bianchi, 28, 140, 142. Billiotti, 255-6. Louis Blanc, 11-3, 24, 28-36, 60, 70, 76, 78, 83, 86-7, 95-6, 117, 121, 133-4, 137, 140-3, 146, 157-65, 168-9, 173, 176-9, 189-90, 198-203, 207-8, 215, 218, 223, 230-45, 248, 253-6, 260-2, 269, 278. Blanqui, 12, 26, 137, 243-5. Blind, 53, 138, 185, 196-7, 200, 203, 207-11. Blocaille, 19. Blount, 132. Boichot, 20, 75, 135, 137, 140-1. Boisson, 137, 142. Pierre Bonaparte, 233. Bonnet-Duverdier, 32, 159-62, 261. Bonnin, 161. Bonvalet, 244. Boot, 221. Bouiller, 256. Boura, 36. Bratiano, 95, 103, 127, 164. Bravard-Toussaint, 137-8. Brazier, 142. Breymand, 72. Brière, 79. Briosne, 221-2. Brisson, 218, 245, 261. Brissot, 130. Brives, 24-9, 60-74, 82-4, 243-8. Broglie, 256. Broquet, 143. Bruckner, 127. Brun, 248. Brutinel-Nadal, 79. Bruys, 115. Buchanan, 112, 117-20. Charles Buvignier, 88-91. Isidore Buvignier, 16, 64, 91, 127, 140.

Cabet, 137, 158. Cadet, 261. Cahaigne, 136, 139, 141, 159-62. Campanella, 188. Camus, 127. Cantagrel, 221, 261. Cap, 143. Capron, 143. Carion, 24. Caron, 213. Carlier, 25, 43, 82, 104. Carnot, 202, 261. Carteret, 127-8, 131, 189, 193, 236-7. Casimir-Périer, 260. Cassal, 160-1. Casse, 256. Castagnary, 220, 261. Castellane, 257. Caussidière, 13, 28-36, 75, 137, 140-1. Cauvet, 131. Cavaignac, 12-3, 23, 27-8, 79.

Cazal, 139. Cazot, 253. Challemel-Lacour, 173, 226, 256, 259-61. Chancel, 149-54. Changarnier, 13-5, 28-9, 80, 158. Channousse, 39. Charbonnier, 251. Charras, 30, 96, 127, 159-61, 190. Chatard, 70, 73, 127. Chateau, 33. Chatelet, 113. Chevasus, 160-1. Chiguelin, 109. Chotteau, 79, 91. Christophe, 253. Churchill, 262. Cisse, 256. Claretie, 218. Claude, 174. Clavé, 70. Clavelly, 129. Cléda, 142. Clemenceau, 243, 261. Clément, 74. Cleray, 226. Closmadeuc, 98. Cobden, 46, 52. Cockrane, 102. Cœurderoy, 75, 158. Col, 140. Colleau, 193. Collin, 36, 138-45. Combes, 261. Considérant, 14, 20, 83, 86-7. Conway, 198. Cooper, 163. Corbon, 261. Cormion, 255. F. Cournet, 130, 135-40, 165. Cournet, 203, 221, 228. 245, 247. Courtais, 36. Courteille, 17. Couturat, 160-1. Cowen, 133, 198. Crémieux, 23, 39, 61, 70, 132, 191-3, 200, 221-9, 232. 238, 262. Cupay-Pétion, 27.

Dahirel, 256, 258. Dalican, 16, 59-61, 74, 76, 80, 127-30. Daluar, 174. Darasz, 75-6, 95, 100, 104, 163-4. Darcanehy, 103. Dauvergne, 201. David d'Angers, 17, 127, 270. Davila, 59. Debeaud, 225. Dejacques, 137, 158-9. Delabrousse, 263. Delangle, 213. Delbetz, 70. Delescluze, 16, 25-8, 35-6, 44, 71-2, 75-8, 82-3, 87, 91, 98, 100, 103, 127-31, 135-41, 181, 198, 200, 213-29, 233-49. Delhasse, 20. Delord, 53, 85, 98, 218, 229. Delpech, 140-3. Demaison, 150. Demontry, 19, 24. Denis, 138. Deron, 100, 136. Desages, 137. Deschamps, 26. Desmoulins, 137. Devenne, 173. Dibon, 33, 103. Dieudonné, 221. Dilke, 198. Dix, 198. Dombrowski, 122. Dorian, 244-7. Dorlin, 136. Dubusc, 150-6. Duché, 127, 160-1, 245. Ducoudray, 221. Ducoux, 66. Dufaure, 17, 68, 260. Dufou, 27. Dufraisse, 65, 169, 215. Dulac, 143. Dupont, 28, 75-6, 82, 103, 138-41. Dupont de Bussac, 191, 245. Pascal Duprat, 70, 127, 221-2, 228, 261. Duprez, 244. Durrieu, 63, 72-3, 139, 141, 176. Dury, 33. Dussard, 80.

Echard, 142. Engelbaum, 164. Escudier, 43, 54-61, 74. Espartero, 117. Etchegoyen, 251. Etex, 105, 198. Evans, 118-20.

Falloux, 12, 25. Faucher, 29-30. Faure, 137, 140, 146-8, 228. Jules Favre, 23, 191, 193, 202, 215. Febure, 103. Ferrari, 123. Ferry, 191. Fischer, 18. Flocon, 11, 68. Floquet, 191, 221-4, 245, 261, 263. Flourens, 202, 223-5, 237, 244-5. Focey, 143.

Fonvielle, 242. Forestier, 42. Fourier, 210. Fournery, 149-50, 153, 155. Frangeville, 9, 18, 37-8, 82, 127, 174. Franquin, 131. Fronde, 120, 127. Froussard, 149-51, 155.

Gaillard de Ferry, 190. Galli, 263. Gallois, 138. Gambetta, 187, 215, 218, 224, 238-9, 243, 251-62, 269. Gambon, 223-5, 243-5, 248. Garibaldi, 112, 151-2, 200-3, 207, 215, Garnier-Pagès, 134, 215, 217, 262. Gaspérini, 135. Gatineau, 221. 245. Genin, 237. Gent, 25-6, 97, 221-2, 261. Géraux, 175-8, 185. Gilland, 70. Gilon, 20. Girardin, 29, 83, 86-7, 217-8, 221. Glais-Bizoin, 221-2, 228. Gleizal, 70. Glésia, 136. Gobineau, 223. Goegg, 164. Goguin, 103. Gorget, 17. Gouache, 140-1, 163. Goudchaux, 36, 137, 140-5, 148. Goujon, 158. Granger, 159-62, 216. Greppo, 127, 143, 146, 159-61, 244, 261. Grévy, 191, 249, 260. Comte Grey, 102. Sir George Grey, 102, 185. Griffin, 133. Grilli, 179-80. Guérout, 227. Guinard, 15, 59, 127. Guizot, 217. Guyon, 127. Guyot, 136.

Hamel, 127. Harney, 32, 262. Hartmann, 263. Haugh, 75. Haussmann, 193. Hautpoul, 80. Havin, 191, 197. Hawkes, 198. Heligon, 221, 228. Hemont, 103. Hennequin, 70. Herard, 26. Hérisson, 261-2. Hérold, 261. Herzen, 94-6, 112, 127, 163-4. Hezog, 103. Hetzel, 127. Holyoake, 31, 53, 120, 132-3, 198. Houdin, 214. Hubbard, 177, 191, 214, 216. Huber, 135-7, 141, 148. Victor Hugo, 23, 68, 96, 117, 122, 137, 159-61, 184, 200, 202, 215, 218-21, 239-48, 253, 256, 261-2. Huillier, 132. Hume, 183. Huré d'Apremont, 84.

Joigneaux, 23-4, 70, 244, 271. Joly, 70, 127, 221-2. Jourdon, 142, 177.

Karcher, 33, 36, 75, 103, 127. Kmelbig, 164. Koelsk, 97, 177-80. Kossuth, 31, 94-6, 105, 109-13, 118-23, 133, 174, 187. Krapkay, 113.

Labarre, 164-7. Labat, 103. Labrousse, 70, 72, 127-8. Lacambre, 137. Lafargette, 201. Laferrière, 221. Lallemand, 141, 146. Lamarque, 243-7. Lamartine, 11-2, 23, 33, 68, 134, 269. Lamber, 173. Lamennais, 24. Lamoricière, 105-6, 207. Landolphe, 16, 32, 36, 43, 95, 137. Langeron, 75, 103. Langlois, 223, 261. Lasserre, 159-60. Las-teyras, 70. Lasteyrie, 128. Laurent, 142. Laussedat, 128. Lavergne, 78. Lavertujon,

202, 238-9. Laya, 221. Lebloryé, 137. Leclanché, 24-7, 43, 56-63, 71-84, 88, 127, 186, 223, 245. Charles Ledru, 9. Famille Ledru, 9, 37, 214, 253. M^{me} Ledru mère, 9, 18-9: 174. Henriette Ledru-Rollin, 10, 17-21, 29, 37-9, 79, 106-8, 125-7, 131-2, 185-7, 196, 214-5, 238-9, 252, 262-3, 270. Lefèvre, 78, 127, 245, 263. Lefèvre-Roncier, 245, 247. Lefrançais, 53, 137, 157, 159, 219-22. Lemer, 230. Lemmi, 96. Léonce, 103, 233, 235. Leoutre, 24. Lermine, 200. Berthe Leroux, 17, 24, 127, 129. Leroux, 229, 193, 217. Emile Leroux, 191. Jules Leroux, 137, 157, 159. Pierre Leroux, 121, 137, 140-1, 157-9, 165. Leroy, 253. Lesmart, 103. Lesseps, 14, 41, 64-70. Lesseur, 65. Leven, 191, 193, 221, 226, 228. Levraud, 245, 247. Lévy, 221. Liédé, 18. Lincoln, 203-8. Linton, 32, 83, 87, 163-4. Lionne, 103. Lissagaray, 221. Littré, 253, 261. Lockroy, 254, 261, 263. Loehrner, 146. Lorgeux, 17. Lyndhurst, 102.

Madier de Montjau, 16, 32, 36, 96, 103, 190, 269. Madon, 103. Magen, 100, 108, 117, 122-3, 127, 146, 156, 173. Maillard, 60, 127, 143, 191, 193, 231-2, 245, 261, 263. Malapert, 191. Malarmet, 137, 140, 146, 159. Malmesbury, 178-9. Man, 179. Manchon, 221, 223. Marchais, 98. Marchet, 216. Marcy, 117-9. Marie, 12, 191. Martel, 257-8. F. Martin, 136, 140-1. Henri Martin, 261. Martin de Strasbourg, 132. Marx, 96, 209, 268. Mason, 118-20. Massard, 88. 91. Massarenti, 179-80. Massot, 247. Mathé, 140, 243, 245. Mathorel, 221. Mathieu, 70. Mathis, 18, 43, 61, 127-8, 174. Maupas, 30-1, 177. Mazzini, 14. 31-5, 75, 93-101, 104-5, 109-123, 127, 134, 150-2, 158, 164-6, 179-81, 186-8, 197-9, 202-3, 207, 209, 249. Meaux, 260. Mégy, 244. Mélo, 244. Méran, 215. Michel de Bourges, 14, 23, 25, 30, 65, 77, 81. Michelet, 68, 215. Millière, 224, 244-5. Milner-Gibson, 188. Monin, 263. Montagut, 238-9. Montalembert, 81, 134. Montecchi, 32. Montigny, 61, 132, 191. Morel, 142-3. Mornay, 139. Morrie, 127, 129. Mottu, 244. Mulé, 189. Muraine, 132. Mussot, 70.

Nadaud, 137, 143, 146, 159, 261. Al'ed Naquet, 201-2, 254-6, 261. Gustave Naquet, 33, 36, 79, 103. 134, 136, 139-41. Narvaez, 116. Noir, 233-6.

O'Connor, 103. O'Donnell, 116. Ollivier,

210, 232. Ordinaire, 254, 261. Orsini, 97, 112, 186-7. O'Sullivan, 120. Oudinot, 41.

Palmerston, 103, 175, 188. Pardigon, 32-3, 36, 104, 108-9, 136, 139, 141. Parent, 219, 244. Pasquier, 189. Patin, 89. Paulet, 221. Péan, 128, 160. Peel, 188. Pegot-Ogier, 189. Pellée, 32. Pelletan, 217, 248, 256, 261. Pelletier, 70, 146. Pémerie, 255. Perczel, 164. Perdiguier, 261. Périn, 215, 254. Perrin, 136, 138. Persigny, 187-8. Petit, 244. Petit-Jean, 33, 103. Petzol, 107. Peyrat, 210-1, 217, 223, 226, 228, 232, 260-1. Pellegier, 139. Philippe, 103. Piancini, 163. Pianori, 100, 187. Picard, 191, 218, 245. Pieri, 100, 137. Pietri, 174. Pillette, 75. Piscart, 28. Plocque, 191. Podolecki, 32, 75. Pouyer-Quertier, 223, 226. Proudhon, 31, 78, 83, 86-8, 190, 210. Prunella, 215. Pulzki, 112. Pureur, 129. Félix Pyat, 17, 36, 70, 137-43, 146, 150, 157-61, 165, 176-7, 190, 215, 218, 222-4, 228, 243-8.

Quentin, 245. Quentin-Bauchart, 253. Quinet, 30, 127, 169, 173, 190, 199-200, 210, 215, 240-3, 253, 261.

Radetzki, 24. Raisin, 136. Ranc, 213, 217, 227, 244, 254-6. Ranvier, 244. Raspail, 19, 244. M^{me} Ratazzi, 127. Rattier, 16, 32, 36, 75, 103. Ravet, 175, 185. Raynal, 88, Razoua, 203, 243, 245. Regnault, 37, 49-50. Remi, 136. Rémusat, 252, 259. Tony Révillon, 243, 245, 247, 254. Rey, 239, 248, Reynolds, 32. Ribeyrolles, 16, 31-2, 36, 71-2, 75, 82, 103. 121-2, 127, 134, 136, 139-43, 163, 170, 184. Ricateau, 103. Richard, 221. Richards, 112, 134. Rigault, 222. Rittinghausen, 83, 86-7. Robert de Jura, 136. Comtesse de Rochefort, 28. Henri Rochefort, 200, 215-8, 221-8, 241, 244, 248. Rocher, 97. Rochut, 245. Rolland, 139. Ronay, 32, 163. Ronjat, 191. Rougée, 137. Roulard, 177. Rousseau, 146, 219, 245. Rouvier, 263. Rouxel, 129. Ruge, 32, 76, 95, 100, 112, 127, 163. Ruy, 108-9.

Saint-Férreol, 173. Saint-Quentin, 254. Saint-Simon, 210. Salabelle, 155. George Sand, 33-5, 93, 200. George Sanders, 106-119, 122-3, 127, 187. J. Sanders, 31, 175-7. Sapey, 97. Germain Sarrut, 16. Savatier-Laroche, 70. Savoye, 67, 70-3, 82, 127, 139, 199-200, 245. Scheurer-Kestner, 191, 201-2, 261. Schoelcher, 30-1, 36, 65, 72, 127, 134, 140-6, 173, 176-7, 184, 198, 202, 239-45, 253, 256, 261. Schoeltz, 45. Seiblan,

107-8. Sénard, 79. Signart, 14. Simon, 197, 202, 215, 218. Sommier, 70. Sonjeon, 32, 249. Soubeyran, 259. Soubise, 263. Soulé, 112, 117-20. Spuller, 219, 226, 254-5. 259. Staniewicz, 163-4. Sue, 128, 189. Suireau, 36, 103.

Tachon, 146. Tallandier, 137, 146. Taule, 201. Taylor, 164. Tenot, 217. Terrier, 136, 141, 143. Tessier de Mottay, 36. Testelin, 127, 217, 253. Thiers, 29-30, 189, 207, 241, 252, 257-8, 265, 269, 275, 279. Thomas, 190. Thoré, 20, 140-1, 158. Tibaldi, 178-85, 188, 194, 213, 218, 225, 232. Tilleul, 88, 96. Tirard, 226. Togno, 221. Tolain, 221, 242. 257, 261. Tridon, 199. Trochu, 247.

Ullach, 193-6, 214, 217.

Vasbentier, 137. Vauthier, 158, 245, 261. Venturi, 198. Verdaveine, 214. Verdure, 244. Vermorel, 201, 227. Vié, 70. Vielcastel, 258. Vilches, 107. Villain, 36, 103. Villetard, 217. Voisin, 200.

Waldeck-Rousseau, 263. Walewski, 179, 187-90. Wallon, 261. Walmsley, 112. Witt, 10. Worcell, 75, 96, 104, 112, 127, 163-4. Wortley, 102.

Yver, 17-8.

Zabicki, 164. Ziencowicz, 161.

TABLE DES MATIÈRES

	Pages
CHAPITRE PREMIER. — INTRODUCTION : LE FUGITIF	9
Ledru-Rollin. — Débuts. — Mariage. — Gouvernement provisoire. — Opposition parlementaire. — Question romaine. — 13 juin. — Procès de Versailles. — Étendue de cette thèse. — Visites domiciliaires. — Fuite. — Henriette Ledru-Rollin.	
CHAPITRE II. — LA PRÉSIDENTENCE DE BONAPARTE : LE CHEF EXILÉ.	23
L'Assemblée législative. — <i>La Réforme</i>. — La réaction. — <i>La Nouvelle Montagne</i>. — La police. — Popularité. — Le coup d'État. — Les proscrits en Angleterre. — Dissensions. — Louis Blanc, Barbès et Sand. — <i>Société Fraternelle</i>. — Vie privée. — Santé. — Finances.	
CHAPITRE III. — LA « DÉCADENCE D'ANGLETERRE » : LE POLÉMISTE.	41
13 juin. — Saisie par la police. — 24 février. — Procès. — <i>Décadence d'Angleterre</i> : Éditions. — Analyse et critiques, Escudier frères, publication, ennuis et arrangements.	
CHAPITRE IV. — LE « VOTE UNIVERSEL » : LE CHEF CONSULTÉ. .	63
Le <i>Temps</i>. — <i>Vote Universel</i> : Organisation, avis, participation, Durrieu, faillite.	

	Pages
CHAPITRE V. — LA « VOIX DU PROSCRIT » : LE RÉDACTEUR EN CHEF.	75
Statistique générale. — <i>Proscrit</i> : Organisation, articles, opposition, procès. — <i>Voix du Proscrit</i> : Articles. — Gouvernement direct du peuple : Articles de Ledru, d'autres — Circulation. — <i>Peuple</i> .	
CHAPITRE VI. — LE COMITÉ DÉMOCRATIQUE EUROPÉEN CENTRAL : L'INTERNATIONALISTE	93
Mazzini. — Herzen. — Formation du comité. — Activité. — <i>La Marianne</i> : Manifestes. — Gouvernement anglais. Encore des manifestes. — La police française. — Principes.	
CHAPITRE VII. — L'AMÉRIQUE : LE TRIUMVIR	105
Lamorière. — Sanders. — Banquet international. — Révolution espagnole. — Soulé et l' <i>Ostend Manifesto</i> . — <i>Au Parti Republicain</i> . — Fin du triumvirat.	
CHAPITRE VIII. — LES LUTTES INTÉRIEURES : LE PROSCRIT . . .	125
Vie privée. — Santé. — Amis. — Mathis. — L'Affaire de Bradford. — Finances. — Attitude des Anglais. — Article d'encyclopédie. — Richards. — Nombre des proscrits. — Leurs dissensions. — <i>La Société la Révolution</i> . — Les Pystistes. — Les socialistes. — Le duel Barthélemy-Cournet. — Jurys d'honneur. — <i>Société fraternelle</i> : Fonds. — Dissolution. — Réorganisation. — Goudchaux.	
CHAPITRE IX. — DISSENSION ET UNION : LE CHEF ATTAQUÉ . . .	149
Chancel. — Réunion de Little Dean Street. — <i>Barrière du Combat</i> . — Comité d'union.	
CHAPITRE X. — LEDRU-ROLLIN EN ANGLETERRE : L'ÉCRIVAIN . .	163
Les Polonais. — Funérailles de Darasz, de Worcell. — Périodiques belges. — Mazzini. — <i>Haine contre le Tyran</i> . Labarre. — Guerre de Crimée. — <i>La Nouvelle Sainte Alliance</i> . — Plus d'abstention. — <i>L'Homme</i> .	
CHAPITRE XI. — COMLOTS : LE PRÉTENDU CONSPIRATEUR . . .	173
Position en France. — Funérailles de sa mère. — Agents provocateurs. — Surveillance anglaise. — Complots. —	

L'affaire Koelsk. — Geraux. — L'Empereur en Angleterre. — L'attentat Tibaldi. — *Le Complot éventé*. — *Complot de M. Bonaparte*. — Extradition. — Amérique. — L'attentat Orsini.

CHAPITRE XII. — ANNÉES DE TRANQUILLITÉ : L'ISOLÉ 189

Amnistie de 1859. — Consultation de 1861. — Santé. — Finances. — Lettre à Ulbach. — Impressions sur Ledru. — Les radicaux anglais. — Dissensions. — Savoye. — Rochefort. — Garibaldi. — Amis. — Popularité. — Congrès de Genève.

CHAPITRE XIII. — ÉCRITS PUBLIÉS ET INÉDITS : LE PHILOSOPHE . 203

Lincoln et le Mexique. — Écrits divers. — *Lettre à Blind*. — Écrits politiques inédits. — Socialisme. — Lettre à l'*Association*. — Peyrat. — Écrits sociaux inédits. — Écrits philosophiques et religieux. — Écrits scientifiques.

CHAPITRE XIV. — LA FIN DE L'EMPIRE : L'INSERMÉNTÉ 213

L'amnistie de 1869. — Popularité. — Garnier-Pagès. — Journaux. — *Réveil*. — Candidature insermentée. — Hésitations. — Acceptation. — Les socialistes. — Réunions électorales. — Lettres de Delescluze. — Députation de Rochefort. — Refus d'aller à Paris. — Retraite. — L'élection.

CHAPITRE XV. — LE QUATRE SEPTEMBRE : LE PROSCRIT REVENU. 231

Amnistie de janvier 1870. — Victor Noir. — Popularité. — Retour. — Formation du nouveau gouvernement. — Les radicaux. — 27 septembre. — 5 octobre. — Club Montmartre. — 28 octobre. — 31 octobre. — *L'Alliance Républicaine*. — 21 janvier. — Élection et démission. — La Commune. — Maladie.

CHAPITRE XVI. — LE CHANT DU CYGNE : LE REVENANT 251

Deuxième exil en Angleterre. Candidature dans la Vaucluse. — Intrigue Naquet. — L'assemblée. — 2 juin. — Mort et funérailles. — Cérémonies commémoratives.

	Pages
CHAPITRE XVII. — CONCLUSION : APPRÉCIATION	265
Vertus et défauts. — Idées. — Première révolution. — Socialisme. — Chef du parti. — Danton et Gambetta. — Mirabeau. — Caractère. — Importance.	
APPENDICE I. — RÉSIDENCES.	273
APPENDICE II. — OPINIONS DES CONTEMPORAINS SUR LEDRU- ROLLIN.	275
APPENDICE III. — OPINIONS SUR LEDRU-ROLLIN DES ÉCRIVAINS ULTÉRIEURS.	281
BIBLIOGRAPHIE	283

VU ET ADMIS A SOUTENANCE, LE 7 JANVIER 1921.

*Le Doyen de la Faculté des Lettres
de l'Université de Paris,*
F. BRUNOT.

VU ET PERMIS D'IMPRIMER.
Le Recteur de l'Académie de Paris,
P. APPELL.



